00035941

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

HISTOIRE
DES ÉVÉNEMENS
DE LA GRÈCE.

Cet Ouvrage se trouve à Paris :

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib., Éditeurs, rue St.-Louis, n°. 46, au Marais.
RENOUARD, Libraire, rue St.-André-des-Arts, n°. 55.
TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, n°. 17.
ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.
BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n°. 6.
REY et GRAVIER, Libraires, quai des Augustins, n°. 55.
DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois.
CHASSERIAU, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 5.

A Marseille :

Chez CAMOIN FRÈRES, Libraires.

A Bruxelles :

Chez H. TARLIER, Libraire, rue de l'Empereur, n°. 815.

Imp. de DONDEY-DUPRÉ.

HISTOIRE

DES ÉVÉNEMENS

DE LA GRÈCE,

Depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour,

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET TOPOGRAPHIQUES

Sur le Péloponèse et la Turquie,

ET SUIVIE

D'UNE NOTICE SUR CONSTANTINOPLE;

PAR M. C.* D. RAFFENEL,

Attaché, pendant les troubles, à l'un des Consulats de France aux Échelles du Levant,

TÉMOIN OCULAIRE DES PRINCIPAUX FAITS.

35941

..... Quis, talia fando,
Temperet a lacrymis ?.....
VIRG. *Æn.* II.

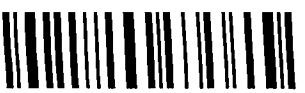
Une Carte du Théâtre de la Guerre est jointe à l'Ouvrage.

PRIX : 7 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez DONDEY-DUPRÉ père et fils, Imp.-Lib., Éditeurs,
Rue St.-Louis, au Marais, No. 46.

1822.


00035941

PRÉAMBULE.

Il est des époques fameuses qui semblent marquées par la Providence, pour l'accomplissement de ses immuables desseins; alors elle se plaît à faire éclore à entasser les événemens prodigieux: tels furent les siècles de Sésostris, de Priam, d'Alexandre, de César, de Mahomet, de Louis XIV; tel est encore le nôtre, auquel la postérité donnera peut-être le premier rang. En effet, nous pouvous le dire avec une sorte d'orgueil, nous contemporains de cet âge mémorable, l'histoire nous offre-t-elle nulle part, tant et de si grandes choses accumulées en un si court espace? C'était peu qu'un empire immense, formé comme par enchantement, après avoir imposé ses lois aux nations les plus civilisées du globe, eût en quelque sorte disparu: c'était peu de voir plusieurs états dont les institutions semblaient cimentées par la religion et par le tems, secouer simultanément un joug devenu insupportable: un phénomène plus grand encore devait étonner l'univers.

Ces idées nouvelles de liberté et d'affranchissement, ces mouvemens généreux et spontanés contre toute espèce d'oppression, enfin ces immenses désirs de reconquérir les droits à la liberté, et d'asseoir une juste indépendance sur les bases constitutionnelles

d'un système représentatif, s'étaient toujours arrêtés sur les limites du continent de l'Asie. Cette vaste et antique partie du monde, qui fut le berceau de toutes les sciences, semblait environnée d'une barrière d'airain, contre laquelle venaient échouer les efforts de la philosophie européenne.

Tout-à-coup un cri se fait entendre; il part du sol primitif de la liberté; la Grèce est en armes. Les dernières flammes de l'incendie qui avait parcouru l'Europe, expirent à peine, que l'Orient s'embrase à son tour : les précieuses étincelles du feu régénérateur brillent au sein même de cette vénérable patrie des arts et de la valeur, dont le nom, cher à la gloire, excita, de tous les tems, l'enthousiasme des grandes ames par le charme des souvenirs.

Aussi jamais admiration ne fut plus généralement partagée : des deux bouts de l'Europe savante, un seul et même vœu s'éleva pour les dignes fils des Hellènes, de ce peuple ressuscité qui retrouve le berceau de son indépendance entre les tombes de Lycurgue et de Léonidas.

Le puissant intérêt qui d'abord se manifesta parmi nous pour la cause des Grecs, n'avait rien que de noble et de légitime : il prenait sa source dans un profond sentiment de reconnaissance, que venait encore augmenter la plus vive compassion. Formés à l'école des pères, pouvions-nous demeurer insensibles aux infortunes des enfans? Tout nous rappelait des obligations sacrées; les arts, les sciences, les lettres, présens de la Grèce antique, ne devaient-ils pas exciter notre sollici-

tude en faveur de la Grèce moderne? Assez long-tems nous avions eu à déplorer ses malheurs. Hélas! l'oubli enveloppait déjà de ses ombres la nation opprimée : un nom glorieux, seul bien qui lui restât du plus bel héritage, ne la protégeait plus contre le mépris ou l'indifférence des hommes. Morts à la gloire, les Hellènes l'étaient aussi pour la société : à peine si dans l'Europe on soupçonnait encore leur existence : des marchands avidés étaient presque les seuls qui entretinssent des rapports d'intérêt avec les débris de la grande nation. La honte s'appesantissait de plus en plus sur la Grèce : O comble de revers! le nom dont s'honorèrent autrefois les héros et les sages, ne servit plus qu'à exprimer l'avilissement et la dégradation! Quel contraste et quel exemple terrible des vicissitudes humaines (1)!

J'ai vu, j'ai connu ce peuple infortuné lorsqu'il gémissait encore sous le poids de l'oppression : j'ai parcouru ses villes désertes, et mon âme ne put se défendre d'une tristesse involontaire. Au milieu des éloquens débris de l'antiquité, sous les voutes augustes du Parthénon, de ce temple consacré à la déesse tutélaire d'Athènes, j'ai vu des Grecs mourir sous le bâton des barbares; et ce lieu vénérable, muet dépositaire de tant de gloire pendant que la ville de Minerve était encore souveraine, semblait lui-même

(1) Le nom de *Grec*, pour dire *homme avide* et *sans foi*, *homme dégradé*, était devenu presque populaire.

partager la honte de sa décadence. Près des marbres majestueux auxquels les ciseaux de Phidias et de Praxitèle confièrent les hauts faits de leur âge, ma vue s'arrêtait avec douleur sur les tristes chaumières où végétait, dans un lâche abandon, la servile postérité des héros. Un tel spectacle, tant de grandeur et d'abaissement, tout devait inspirer à la fois des pensées pleines d'amertume et de chaumes. Je cédais moi-même à ce besoin d'épancher mon émotion, et, navré de douleur en ne retrouvant plus les dieux de l'Olympe dans leur ancienne patrie, j'aurais voulu du moins m'élever jusqu'à la hauteur du langage qui leur fut consacré (1).

---

(1) Qu'on me permette de placer ici quelques fragmens d'une épître que, dans le cours de mon premier voyage à Smyrne, en 1818, j'adressais à un ami, dont le nom est déjà connu dans la littérature :

Dès que la Grèce offrit à mes regards
Ses doctes monts, sa rive mémorable,
Je crus y voir le foyer vénérable
Où s'alluma le feu sacré des arts :
Mais plus d'éclat ni de magnificence ;
La faux du tems y planait en silence !
Superbe encor, sur un temple brisé,
Pallas debout semblait brandir sa lance ;
Et, déplorant son culte méprisé,
Le triste oiseau, sur sa tête posé,
Disait les jours de son adolescence.

Près de Charybde aux gouffres odieux
J'entends déjà gronder avec délices,
Les mêmes flots qui portèrent Ulysses :

C'était ainsi que la malheureuse Grèce, dépouillée de toute sa gloire, courbait dans l'esclavage sa tête

Tout m'entretient de ce roi malheureux :
Ce fut ici que battu par l'orage,
Il soupira dans un long esclavage
Sous l'antre noir du Cyclope hideux ;
Là de Circé j'aperçois le rivage.

De Calypso le fabuleux séjour
N'est qu'un rocher que le soleil dévore ;
On n'y voit plus ni la grotte d'amour,
Ni les bosquets ornés des mains de Flore :
L'oiseau marin qui voltige à l'entour,
Vient seulement y reposer son aile,
Et sous le roc, sa compagne fidèle
Cache parfois ses petits au vautour.

Ivre d'orgueil, et pleurant sa misère,
Thétis enfin étale devant moi
Son Archipel autrefois si prospère,
Ses flots vainqueurs des efforts du grand roi
Déjà mes sens m'ont indiqué Cythère,
Asile heureux des antiques plaisirs,
Du dieu d'amour et de son doux mystère.
L'écho muet n'entend plus de soupirs ;
D'un couple heureux la flamme enchanteres
Ne renaît plus sous les myrtes fleuris ;
Tout est désert ; l'autel est sans prêtresse ;
Il est passé le règne de Cypris !

Pour tes vieillards autrefois si vantée,
Toi dont les monts jusqu'au séjour des dieu
Osent braver la foudre redoutée,
Crète ! apprends-moi quel destin malheureu
A dégradé tes indignes neveux.
Le fanatisme et le torrent des âges
Sur toi, sur eux ont gravé leurs outrages,
Et pour tout bien il te reste aujourd'hui

vénérable, sa tête qui avait ceint le diadème de toutes les grandeurs. Un peuple énivré de ses triomphes,

---

Du grand Minos la stérile mémoire,
Le nom d'Icare et sa tragique histoire;
Comme un printems tes beaux jours ont fini.
. . . . . .

C'est bien ici la terre des miracles!
A chaque pas, doucement recueilli,
On croit encore entendre les oracles
Tonner au loin dans leur antre vieilli!
. . . . . .

Soudain paraît ce rivage fameux;
Sol immortel qu'ennoblit le génie,
Temple des arts, sanctuaire des dieux,
Du vieux Cécrops illustre colonie.
Mon cœur battait, quand d'un œil consterné
Je vis la place où dut briller Athène:
Ah! ce n'est plus la ville souveraine
Dictant des lois au monarque étonné:
On cherche en vain les somptueux portiques
Dont autrefois l'enrichit Périclès;
Ils ont croulé sur leurs bases antiques,
Et maintenant le lugubre cyprès
Étend sur eux ses ombres léthargiques.
L'herbe a conquis la route d'Eleusis,
Et sous le poids de leurs vastes débris
Dorment en paix Cérès et ses mystères:
Tel, autrefois, de crêpes funéraires
L'oubli voila les mystères d'Isis.

J'ai vu les monts du royaume d'Hélène
Où tout rappelle et Lycurgue et ses lois,
Où l'on connut l'équité dans les rois.
Jamais des arts il ne fut le domaine;
Mais on savait y braver le trépas;
Mais il a vu naître LÉONIDAS!

ne venait plus en foule témoigner aux Immortels sa religieuse gratitude ; les temples étaient déserts ; les échos de leurs voutes, devenus étrangers aux accens de l'allégresse, ne répétaient depuis long-tems que des hymnes de deuil, que des cris de désespoir. Sous leurs portiques à demi ruinés, quelques barbares profanateurs insultaient à leur vénérable solennité !.....

Sous un vain nom, étranger à l'histoire,
Sparte a caché sa honte et ses revers ;
Elle a perdu le rameau de la gloire :
Plus de ces jeux, gages de la victoire ;
Tout est muet dans les cirques déserts.

Enfin blanchit l'écume d'Ionie :
Sous l'horizon se distinguent déjà
Les pics lointains qui m'annoncent l'Asie ;
Une ombre... Hector ! apparaît et s'écrie :
« Vois ces débris ! Ilion était là ! »

Salut, vieux bord célébré par Homère !
Restes guerriers sur la plage inhumés,
Vous que l'honneur a jadis animés,
Rois belliqueux, vengeurs de l'adultère !
Mousse d'oubli ! ta verdure légère
Tapisse en vain ces illustres tombeaux ;
En vain le tems en ronge les lambeaux :
Le héros mort, à la voix du génie
Revient encore au banquet de la vie.

. . . . . .

Un doux Zéphir nous rapproche du port
Cumes pâlit sous l'ombre phocéenne,
Et de Lesbos la figure incertaine
S'évanouit dans les vagues du nord.....

Ce n'est pas que les ténèbres de l'ignorance couvrissent toute la surface de la Grèce ; dès ce siècle brillant où le génie enfanta tant de merveilles en France, les lettres, long-tems exilées de leur mère-patrie, osèrent y reparaître, à l'insu des barbares dominateurs qui les avaient proscrites. Une heureuse révolution s'opérait lentement dans les esprits. Les grandes familles, chez lesquelles se conserva toujours le goût des sciences et des arts, furent les premières à reconnaître leur avilissement; ni les insidieuses caresses du tyran, ni le vain faste dont il aimait à entourer leur tête pour l'abattre plus sûrement ensuite, rien ne put voiler aux regards de ces infortunés la honte de leur servitude. Mais seuls de toute leur nation, ils furent alors en état de sentir leurs disgrâces. Leurs frères étaient trop dégradés pour éprouver les mêmes sensations, pour s'élever à la hauteur d'un projet d'indépendance. Princes malheureux, vous souffriez seuls, puisque vous seuls aviez la conviction de vos peines! Que de générations se succéderont encore, avant que votre postérité puisse accomplir les vastes desseins qui déjà viennent occuper vos imaginations ardentes!

Tant que les Ottomans conservèrent la suprématie que le grand Mahomet II leur avait conquise, c'est-à-dire pendant trois siècles environ, les Grecs soupirèrent en silence après leur liberté, sans oser entreprendre de la disputer à ceux dont les armes victorieuses avaient souvent menacé l'Europe entière. La Moscovie, dans son enfance, n'offrait au peuple opprimé qu'un débile appui; mais le législateur de cet immense

empire eut à peine étonné l'univers par la grandeur de ses conceptions et l'étendue de son génie, que les Grecs, à leur tour, conçurent l'espoir d'un avenir plus heureux. Les Russes leur devaient les premières notions du christianisme, les premières teintes de la civilisation ; ils n'avaient point perdu le souvenir de tant de bienfaits : ils protégeaient les Grecs, les accueillaient dans leurs disgrâces et les consolaient en quelque sorte des revers de la fortune, par les soins de l'hospitalité. Une sorte de conformité de mœurs et de caractère établissait entre les deux peuples des rapprochemens que les intérêts réciproques consolidaient encore ; il serait presque permis de dire qu'ils se civilisèrent l'un par l'autre, mais que les Grecs donnèrent les premières leçons. Tandis que l'immortel Pierre-le-Grand inspirait à ses peuples le goût des lettres, et leur procurait les moyens de les cultiver, des universités grecques se formaient dans la Morée et dans les îles de l'Archipel; ce fut à cette époque, où la Russie commençait à prendre son rang parmi les puissances européennes, que la sagacité des Grecs et leurs rares talens diplomatiques les rendirent de plus en plus nécessaires au gouvernement moscovite. Les successeurs de Pierre, et surtout l'illustre Catherine, témoignèrent aux Grecs une bienveillance constante. Non contens de les accueillir avec distinction, ils leur ouvraient encore la carrière des honneurs dans leurs états ; aussi vit-on souvent les Grecs y parvenir aux premières dignités militaires et législatives. Des trônes de Valachie et de Moldavie ; les nobles familles

du Fanal (1) gagnaient successivement les états russes, pour éviter le supplice qui les attendait d'ordinaire au sortir de leur charge. Long-tems avant ses premières conquêtes sur les Ottomans, la Russie méridionale était déjà peuplée de chrétiens fugitifs, Valaques, Moldaves et même Constantinopolitains.

Si d'un côté les Grecs renaissaient à l'espérance, sous les auspices de la Moscovie, d'un autre, la grandeur des sultans, fondée sur la force et la violence, s'évanouissait rapidement comme elle s'était établie : depuis Amurat, III^e^. du nom, des monarques, plus ou moins indolens, essayèrent tour à tour le diadême, pour succomber ensuite, victimes des intrigues du sérail ou de l'insolente turbulence des janissaires. Lorsque l'univers entier, rivalisant d'une noble émulation, agrandissait de concert l'horison des connaissances, les Turcs restaient stationnaires : leur marche était rétrograde et ils s'enfonçaient de plus en plus dans les ténèbres de la barbarie. L'Europe, leur voisine, atteignait le dernier période de la gloire et s'élevait graduellement aux plus hautes conceptions de l'intelligence humaine. Les Grecs ne furent pas étrangers à cette grande révolution morale : ils y vinrent en foule puiser chez nous, comme à la source des lumières : ils répandirent dans leur patrie les écrits des philosophes

(1) Le *Fanal* est un quartier de Constantinople où résident les nobles familles grecques : je me servirai fréquemment de ce mot dans la suite.

du dix-neuvième siècle, et la partie éclairée de la nation embrassa avidement tous les systèmes qui tendaient à l'affranchissement des peuples. L'indépendance de leur patrie ne fut plus seulement un désir, un vœu de leur cœur; cette grande révolution devint pour eux un besoin. Alors tous les esprits fermentèrent dans les provinces chrétiennes soumises au sultan. La Russie lui déclara la guerre sur ces entrefaites, en 1778. Les insulaires de l'Archipel et les habitans d'une partie de la Morée prirent les armes en faveur des Russes. Cependant un traité de paix, conclu bientôt entre les deux puissances belligérantes, rendit cette première tentative infructueuse : les Grecs furent sacrifiés, et les barbares vengèrent bien cruellement sur eux la perte de leur flotte incendiée par les Russes, au commencement de la campagne, dans les eaux du golfe Herméen, près de la ville de Tchesmé. Depuis ce tems, les esprits des Grecs esclaves furent constamment tournés vers un même but, vers la liberté. A peine les premiers orages qui préludèrent aux longs malheurs de la France, eurent-ils fait trembler l'Europe, que les chrétiens d'Orient conçurent l'espoir, bien chimérique alors, de s'affranchir sous les auspices des Français. Soudain, un poète de la Grèce, moderne Tyrtée, composa des chants nationaux qui électrisèrent ses compatriotes : il se nommait Riga, et les lettres *romaïques* s'honoreront un jour de le compter au nombre de ceux qui contribuèrent le plus à leur résurrection. Il traduisit en sa langue tous les hymnes exaltés que le délire enfantait parmi nous

à cette époque. Bientôt ces poésies pleines de feu devinrent presque publiques ; les grands du Fanal auxquels Riga avait eu l'imprudence d'en confier des copies, les répandirent avec profusion dans les provinces. L'enthousiasme de ces chants dithyrambiques augmenta celui des esprits à un point inconcevable. Riga n'osa plus rester à Constantinople, dès qu'il apprit l'abus qu'on avait fait de sa confiance. Il se réfugia dans la capitale de l'Autriche, et s'y crut un moment à l'abri des vengeances de la Porte : celle-ci connut presque en même tems et ses poésies et le lieu de sa retraite. Elle parvint à l'en arracher (1) : le malheureux fut traîné à Constantinople, et sa tête roula bientôt sous la hache des barbares. On essaya d'arrêter la propagation de ses poésies ; mais le pouvoir du tyran ne s'étendait pas jusques-là. Elles se multiplièrent à l'infini, et leur influence, autant qu'une foule de

(1) La mort de l'infortuné Riga, et la manière dont la Porte l'arracha du sein d'un empire où la police ne dut pas ignorer une pareille violence, ont donné lieu à une foule de conjectures. On a même été jusqu'à dire que cet enlèvement s'était fait de l'aveu du gouvernement autrichien, gagné par les largesses du sultan. Quoi qu'il en soit, les œuvres de Riga ont été recueillies avec soin ; on en a formé un petit volume, que je regrette de ne pas posséder pour en donner ici quelques extraits. Ses hymnes, et notamment ceux qu'il a empruntés à nos chants républicains, sont aujourd'hui dans la bouche de tous les Grecs.

causes étrangères, conduisit insensiblement la nation grecque au point où elle est enfin arrivée.

J'ai vu les premiers élans de l'énergie et de la valeur dans ces contrées vouées à l'opprobre et à l'oubli depuis tant de siècles. Témoin oculaire de cette grande lutte, j'eus d'abord l'intention d'en recueillir avec soin tous les événemens, afin de fournir des matériaux authentiques au burin de l'histoire : plus hardi dans la suite, j'osai moi-même entreprendre cette tâche difficile; heureux de consacrer quelques veilles à ce noble travail, l'idée seule de pouvoir contribuer à faire connaître la vérité me soutiendra dans son exécution. Mais pressé tout à la fois, et par le tems et par le cours même des événemens, je crains de ne pouvoir entièrement purger mon style d'un caractère d'*étrangeté*, qu'une longue absence de ma patrie et l'habitude de m'exprimer forcément en plusieurs langues, lui auront sans doute imprimé : cependant, j'ose, à cet égard, compter sur l'indulgence, en faveur de la cause que je vais défendre.

Tout m'a souri dans mon projet. Pendant mon séjour en Asie, attaché long-tems à la personne d'un consul français non-moins distingué par ses rares vertus que par ses profondes lumières, j'eus en quelque sorte la facilité de puiser à la source des faits, tandis qu'une connaissance suffisante des lieux m'aidait à en discerner l'exactitude. D'un autre côté, rédacteur de la première feuille publique qui eût osé paraître dans les états du sultan, du *Spectateur Oriental*, j'étais forcé de suivre attentivement tous les fils de la

révolution qui s'opérait sous mes yeux: L'existence de ce journal, qui était en quelque sorte un phénomène en Turquie, n'était dû qu'à une grande considération : il était de l'intérêt même des Grecs que l'Europe connût leur sort ; le récit de leurs malheurs ou de leurs exploits devait intéresser vivement en leur faveur, soit par la compassion que l'on doit aux grandes infortunes, soit par l'enthousiasme de la liberté. Un journal seul pouvait remplir un pareil but. Mais dans l'empire Ottoman et sous le glaive du despote, un journal qui eût osé se constituer l'apologiste de l'insurrection, eût, à coup sûr, en exaspérant les Turcs, attiré de nouveaux maux sur la tête des Hellènes ; il eût même compromis l'existence du rédacteur. Il fallut donc éviter ce double écueil, sans renoncer au seul moyen d'éclairer l'Europe sur la marche de cette grande révolution ; le journal fut continué dans un esprit favorable, en apparence, au pouvoir dominant : la situation des rédacteurs et l'état même des choses en expliquent assez la raison.

J'établis alors des correspondances régulières avec toutes les parties de l'Orient : je choisis des hommes dont l'impartialité n'était connue, et ils m'instruisirent toujours avec une extrême régularité de ce qui se passait de remarquable autour d'eux ; des témoins oculaires, des voyageurs étrangers aux débats des deux nations aux prises, me donnaient des détails positifs sur les événemens arrivés trop loin de moi : voilà par quels secours j'ai pu compléter mon ouvrage : tout ce que j'y relate est le fruit de mes

propres observations, ou bien je l'ai puisé dans des rapports semi-officiels. J'ai tâché d'en bannir, avec le plus grand soin, les bruits exagérés, les contes populaires et les anecdotes qui ne m'offraient pas un caractère assez authentique. Le lecteur ne s'étonnera donc pas si je ne parle aucunement d'une foule de batailles, dont les journaux Européens l'ont souvent entretenu ; il ne sera pas surpris non plus si de la multitude des généraux dont la nomenclature existe dans tous les papiers publics, français et étrangers, je n'en cite qu'un bien petit nombre ; c'est parce qu'en effet il en est très-peu qui méritent de l'être. Je m'attacherai surtout à faire preuve de cette impartialité qui appartient à l'histoire ; ma voix ne s'élevera qu'en faveur de l'humanité. Cette lutte sanglante, qui ne peut se terminer que par l'extinction de l'une des deux parties, est bien de nature à inspirer une vive pitié. Cependant, Français, ami des lettres et de tout ce qui s'y rattache, je ne puis refuser aux Grecs cette compassion et cet intérêt involontaire que la nature de leur cause inspire, et que tant de circonstances particulières commandent impérieusement.

C'est en vain que quelques personnes insensibles s'efforcent, même aujourd'hui, d'étouffer parmi nous la bienveillance que nous eûmes toujours pour les Grecs, et qui devint plus vive encore à la nouvelle de leur énergique résistance à l'oppression : pour détruire l'intérêt, il faudrait dissiper l'illusion; que dis-je? il faudrait imposer silence à la vérité, ce témoin terrible et irrécusable qui s'élève contre les barbares dominateurs de la terre de mémoire. Je ne parle

pas d'une autre considération plus puissante encore; de la religion, qui nous fait un devoir sacré de protéger nos frères : eh! d'ailleurs, l'équitable histoire fit-elle un crime au généreux Aristomène de ses efforts pour l'affranchissement de sa patrie?... Un crime?.... Il succomba; les chaînes des Messéniens devinrent plus pesantes; mais la postérité déplora les revers du chef malheureux et applaudit à sa noble entreprise. Cette tendance naturelle des esprits aux grandes choses les fait incliner comme involontairement vers tout ce qui se rattache. Les ambitieux, les tyrans eux-mêmes trouveront des apologistes, s'ils ont l'art d'éblouir leurs esclaves par l'éclat d'une gloire quelconque. Puisqu'il en est ainsi, la cause des Grecs, noble et pure dès son principe, pouvait-elle manquer d'admirateurs dans l'univers? Des hommes passionnés, que le nom seul de révolution épouvante et qui abusent de ce mot dangereux, ont cru voir dans l'affranchissement des Grecs l'application d'un système éversif, dont l'influence fatale pourrait s'étendre jusque sur les monarchies de l'Europe; cependant, il serait impossible d'établir ici une comparaison raisonnable : pour que la contagion de l'exemple fût à craindre, il faudrait que les Grecs, en secouant le joug de la puissance Ottomane, eussent renversé des institutions nationales dont ils auraient juré le maintien; mais point du tout; c'est le malheur qui résiste à l'oppression; c'est un peuple qui, loin d'expulser ses rois, cherche à les rétablir; c'est en quelque sorte la lutte de la légitimité contre l'usurpation et la tyrannie..

Carte
DE LA
TURQUIE D'EUROPE
ET DE
LA GRÈCE
MER NOIRE
en Turc KARA-DENIZ en Russe CZARNE-MORE
MER MEDITERRANÉE

HISTOIRE

DES ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

Causes de l'insurrection des Grecs.

L'EUROPE, embrasée depuis trente ans, avait vu successivement ses divers états bouleversés par les guerres civiles ou étrangères; des idées nouvelles, enfantées au milieu des convulsions politiques, y firent disparaître peu-à-peu la rouille des vieilles institutions. Les peuples y avaient déjà pris une face nouvelle, lorsque la paix générale vint terminer les sanglans débats dont les diverses chances surprirent le monde. Alors, au milieu de ce calme étonnant, après des crises si longues, l'hydre des factions releva ses têtes, et l'Espagne, qui avait opposé une résistance opiniâtre à de nouvelles lois, fut la première à reconnaître combien elle était arriérée dans la marche du siècle. L'armée y proposa une réforme, la nation la demanda avec transport,

un nouvel ordre de choses commença dans le royaume. Avant cet éclat, plusieurs mouvemens s'étaient manifestés en Allemagne : l'autorité, sur ses gardes, en avait arrêté les suites. A peu de distance de cette première explosion, Naples, fille de l'Espagne, suivit l'exemple de sa mère, mais sans déployer la même énergie; trop de circonstances s'opposaient à son succès : elle fut soumise; et le Piémont, qui tenta à la même époque de s'affranchir, éprouva comme Naples combien il est difficile à un petit pays de réformer un système politique, lorsqu'il est entouré de puissans voisins intéressés au maintien d'un ordre de choses convenable à leurs intérêts.

Il était presque infaillible que tant de secousses successives ne déterminassent pas des mouvemens du même genre chez une nation esclave de la force, courbée à regret sous le joug de fer du despotisme. Les Grecs, voisins de l'Europe, vaincus par les Ottomans sans être jamais soumis, attendaient depuis quatre siècles l'occasion de se délivrer de leurs oppresseurs. Pendant ce long esclavage, on les vit à diverses époques tenter de recouvrer une liberté toujours chère; mais abandonnés à leurs seules forces, ils furent accablés. Encore, dans ces occasions, ce n'était pas en masse qu'ils osaient braver leurs oppresseurs; une province, une île s'insurgeait

et n'avait pour auxiliaires que les vœux stériles du reste de la nation. Aussi la Morée fut-elle couverte de cendres, et des monceaux de têtes humaines, hideux monumens de la vengeance des tyrans, souillèrent les avenues des cités et des bourgades de cette malheureuse péninsule. Les barbares croyaient par ces affreux moyens, inspirer à jamais aux enfans des victimes de leur fureur une terreur propice; mais le contraire arriva : ils excitèrent insensiblement le désespoir. Ces ossemens, blanchis par les années, semblaient rappeler chaque jour au cultivateur, qui regagnait son asile, que l'heure de la vengeance devait enfin sonner. Des trophées, non moins révoltans, s'élevaient dans les campagnes des Moldaves et des Valaques; la même horreur les transporta pour les monstres auteurs de tant de forfaits. Il fallait une occasion favorable pour que le désespoir de ces malheureux éclatât; elle n'était pas éloignée.

Pendant la longue guerre que la France eut à soutenir contre l'Angleterre, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, les Grecs des îles, profitant de la liberté de pavillon que les Anglais accordaient aux sujets du Grand-Seigneur, étendirent leur commerce bien au-delà des bornes qui l'avaient resserré jusqu'alors. Avant notre révolution, les navires français des

ports du midi faisaient le cabotage dans les îles et sur les côtes de la Turquie; tout fut arrêté par nos discussions avec la Grande-Bretagne; et *la caravane*, nom que l'on donnait à ce commerce, devint le domaine exclusif des Grecs. Ils armèrent une foule de navires, et leur hardiesse croissant avec leurs fortunes, ils se livrèrent aux grandes spéculations commerciales avec les plus heureux succès. Bientôt, des maisons grecques s'établirent à Londres, et étonnèrent même les compagnies de commerce de cette riche cité, par l'importance de leurs opérations. Des navires sans nombre sortirent tout-à-coup des chantiers d'Hydra, d'Ipsara, de Spezzia. Le Grec, entreprenant, plein de zèle et d'aptitude, fut bientôt à même de rivaliser sur mer avec les plus habiles marins des autres pays. D'ailleurs, depuis la conquête de Constantinople, les insulaires de l'Archipel formaient la marine du Grand-Seigneur. Leur position, et la nécessité de se livrer à la navigation pour entretenir des rapports d'intérêt ou d'intimité avec leurs voisins, les accoutumaient de bonne heure à cet exercice.

Lorsqu'en 1808, Malte, au pouvoir des Anglais, devint l'entrepôt général du commerce de l'Orient; plusieurs maisons grecques s'y établirent, et jouissant des mêmes priviléges que les nationaux, ces étrangers eurent de plus l'avan-

tage de suivre un négoce qui leur était familier; aussi, firent-ils pendant les huit ou dix ans que ce commerce dura, les plus brillantes affaires : on peut même rattacher à cette époque l'origine de l'opulence des principaux Grecs. Toute la nation se livra dès-lors aux entreprises mercantiles. Les fortunes se multiplièrent. Dès que la paix eut rapproché tous les peuples, de nombreux établissemens grecs se formèrent dans les ports de l'Italie, dans ceux du midi de la France, à Marseille notamment. Les négocians français murmurèrent en vain contre ces orientaux, dont les navires et les comptoirs avaient absorbé tout le commerce et le maniement des affaires. Les choses ne changèrent pas, et l'or afflua de plus en plus dans les îles de l'Archipel et sur les côtes d'Asie, où se trouvaient des établissemens grecs.

L'extrême infortune avilit le caractère de l'homme : l'opulence donne le courage nécessaire pour entreprendre les grandes choses. Qu'on ne soit donc plus étonné ; les Grecs ont attendu de semblables circonstances pour secouer les chaînes qui pesaient sur eux depuis la ruine du Bas-Empire. Par un excès de prudence, il est probable qu'ils ne se fussent pas soulevés encore, si la mésintelligence de la Russie avec la Porte, qui durait déjà depuis plusieurs années, ne leur eût fait croire à une rupture prochaine. Les insti-

gateurs de la révolte allèrent même jusqu'à supposer que cette puissance prendrait hautement leurs intérêts; tout concourut, dans le commencement, à les fortifier dans cette opinion. Un général leur arrive des armées russes; les agens consulaires de cette puissance, dans l'empire ottoman, sont choisis parmi leurs frères de religion, leurs compatriotes; l'ambassadeur lui-même, Mr. de Strogonoff, prend vivement leur parti à Constantinople : il n'en fallait pas davantage pour leur donner les plus grandes espérances, surtout ayant dans le ministère de St.-Pétersbourg un appui tout puissant, confident intime du souverain, M. Capo-d'Istria (1).

Il y a environ un demi-siècle que les sultans plus sévères et plus absolus souffraient avec peine que les rayas (2) eussent des écoles publiques dans leur empire. Ce privilége n'était accordé qu'à demi aux Turcs eux-mêmes. Le despote, suivant en cela les maximes du législateur et du chef de sa croyance, sentait tout l'avantage de

(1) Mr. Capo-d'Istria est le premier ministre du cabinet russe. Il est grec de religion et né à Corfou, l'une des îles Ioniennes.

(2) Ce terme est généralement employé en Turquie pour désigner un homme soumis au sultan par la force des armes : il correspond presque à celui d'*esclave* dans notre langue, sans en avoir cependant toute la force.

commander à des hommes ignorans, crédules par suite, et faciles à gouverner par la force ou la superstition, arme encore plus sûre dans les mains d'un fourbe adroit. Aussi, les sultans, jusqu'à ce jour, ont-ils tiré un grand avantage de ce système; l'expérience leur apprend sans doute à le maintenir plus que jamais.

Avant que les Grecs eussent la liberté de fonder des colléges réguliers, il n'était possible qu'à un bien petit nombre d'entre eux de jouir des bienfaits d'une éducation parfaite : c'était alors en Europe qu'ils venaient se former. Mais insensiblement le goût des sciences pénétra dans l'empire ottoman. Les lumières s'étendaient, et le croissant commençait à pâlir. Sélim, celui qui fut assassiné pendant la révolte de l'imbécille Mustapha, vit avec plaisir que les habitans de Scio fondaient dans leur île une école à l'instar de celles d'Europe. Il en existait une avant cette époque, mais elle était défectueuse. La ville de Kidoniès ou Aïvali (1) sur la terre ferme d'Asie, près des ruines de l'ancienne Élée, arsenal maritime des rois de Pergame, était déjà florissante.

(1) Cette ville malheureuse, qui avait atteint le plus haut période de prospérité, fut saccagée, incendiée et ruinée de fond en comble pendant les journées des 14 et 15 juin, comme nous le dirons en son lieu.

Les habitans de cette cité, tous grecs, se gouvernaient en petite république aristocratique ; et, par suite des concessions faites par la Porte, au fondateur Jean Economos, il y existait plusieurs écoles primaires. Ce ne fut qu'en 1803 que la communauté grecque y fit construire un magnifique collége, dirigé par des hommes habiles dont les noms seront à jamais révérés de leurs disciples : des professeurs qu'une éducation européenne avait familiarisés avec toutes nos connaissances, y formaient la jeunesse. Je pourrais encore citer le collége de Janina, fondé depuis plusieurs siècles, et quelques autres de la Morée ; mais on peut dire que tous ces établissemens ne furent perfectionnés que dans les commencemens de ce siècle.

Smyrne vit aussi dans le même tems une grande école s'ouvrir dans son sein, à la place de l'ancienne qui fut établie sur des bases nouvelles, et les lumières luirent encore sur cette terre classique, où elles étaient éteintes depuis tant de siècles.

C'est là que la génération actuelle du peuple grec a puisé des idées justes sur les droits de l'homme et sur les prérogatives que la raison accorde au souverain. La philosophie (1) moderne

(1) La philosophie, dans toute l'étendue de l'acception du

fit de rapides progrès dans ces contrées, et le despotisme fut dès-lors menacé d'une attaque prochaine. Tous les riches négocians, dont le nombre croissait de jour en jour, continuaient à envoyer leurs enfans dans les écoles de l'Europe : ces voyages, l'éducation plus complète encore qu'ils recevaient, tout contribua à leur faire sentir de plus en plus le profond avilissement de leurs frères. Le Grec apprit par tant de moyens à apprécier l'avantage d'un gouvernement représentatif ou d'une monarchie tempérée. Il rougit de ses chaînes, et ne travailla plus qu'à s'en débarrasser.

Ce serait, sans doute, l'occasion de parler ici de ces sociétés mystérieuses du *Fanal*, à Constantinople, où l'on prétend que s'ourdissait la trame de la révolution. Les familles des princes grecs qui résidaient dans cette partie de la capitale, étaient toutes intéressées à un changement qui devait leur rendre une splendeur éclipsée depuis des siècles; mais je me garderai d'entrer dans de trop grands détails à cet égard. Les chances sont encore incertaines; le glaive du

---

mot, était enseignée dans ces écoles; les jeunes gens y étudiaient en quelque sorte l'art de gouverner; c'était tout-à-la-fois un cours de morale et de politique.

despote peut se relever; mon ouvrage ne servira pas de tables de proscription (1).

Il est hors de doute que le projet de se libérer était formé depuis bien des années, et que l'on travaillait même à son exécution d'une manière assez ouverte dans les derniers tems. Le cri de liberté retentissait dans presque toutes les écoles. On avait soin d'y arrêter la jeunesse sur ces beaux traits de l'histoire, si capables d'électriser des hommes qui s'honorent d'en compter les héros au nombre de leurs ancêtres. Des chansons, des hymnes à l'indépendance, se chantaient presque publiquement, et j'ai entendu moi-même dans une île de l'Archipel, plus de deux ans avant l'insurrection, cette fameuse traduction de la Marseillaise, qui est aujourd'hui le chant de guerre des Moriotes. On conçoit que de pareils élémens devaient plus que suffire pour opérer une révolution dans l'opinion d'un peuple tou-

(1) Ces malheureuses familles, l'élite de la nation grecque et descendant pour la plupart des derniers princes qui gouvernèrent Constantinople, sont aujourd'hui errantes et dispersées : plusieurs ont été exterminées en tout ou en partie. Leurs palais sont rasés, leurs fortunes envahies, suite inévitable des crises révolutionnaires : les princes grecs de Constantinople passaient pour les plus opulens sujets du sultan. Bien peu ont pu sauver une portion de leurs richesses; tout est devenu la proie du vampire.

jours ambitieux de gloire, fier et superbe au sein même de l'esclavage.

Telles sont, à peu près, les causes auxquelles peut se rattacher l'effervescence qui a éclaté d'une manière si violente dans la Turquie d'Europe. Une nation en partie régénérée par l'éducation ou les voyages, enrichie par les plus heureuses spéculations, comptant enfin, et sur ses propres forces qu'elle avait méconnues jusqu'alors, et sur de puissans secours étrangers, se relève tout-à-coup et étonne les tyrans par son énergie et sa témérité. La Grèce reprenant une seconde fois un rôle dans le monde, est une trop douce illusion pour que l'on puisse s'empêcher d'en être ébloui. C'est un charme auquel l'Europe n'a pu résister : une cause si belle réveilla son enthousiasme. Cependant, la Grèce serait encore esclave, humble et passive aujourd'hui, si ses enfans n'étaient venus puiser parmi nous des idées plus nobles. Ainsi, reconnaissante envers son ancienne institutrice, l'Europe rendit à son tour à la Grèce les lumières qu'elle lui emprunta jadis, et dont le lustre l'éclaire encore aujourd'hui.

Mais quel réveil après une léthargie si longue! c'est le réveil du lion, le cri de la vengeance. Aratus, Philopœmen, et vous tous, héros dont les derniers exploits furent consacrés à la défense

d'une liberté mourante, si vos cendres pouvaient se réchauffer après tant de siècles, vous vous enorgueilliriez encore de retrouver dans vos petits-neveux d'ardens imitateurs. Soutenus par vos exemples immortels, ils combattent, comme vous, pour la même patrie. Que du moins vos mânes généreux frémissent de plaisir! Le sol qui vous recouvre, retentit aujourd'hui du fracas des armes; il est arrosé par le sang des tyrans (1). O veillez, ombres illustres, veillez au succès d'une cause qui fut la vôtre, pour laquelle vous vous sacrifiâtes jadis! La Grèce doit être toujours chère à vos esprits immortels; elle se réveille d'un long assoupissement, et remonte au rang qu'elle occupait dans vos âges glorieux!

(1) Les Grecs combattent aujourd'hui sur tous les points de l'antique Grèce et de la Macédoine; mais les contrées qui formaient autrefois le territoire de la ligue achéenne ont été le plus souvent les théâtres de leurs luttes sanglantes avec les Turcs. C'est de là que sont sortis leurs plus vaillans soldats: les Argiens, les Mégalopolitains et autres se font surtout remarquer par une force prodigieuse, une extrême tempérance, et une haine mortelle contre les Turcs.

CHAPITRE II.

Mouvemens en Moldavie et en Valachie : effets que les nouvelles de ces troubles produisent à Constantinople et dans tout l'empire turc.

Au commencement de l'année 1821, le plus grand calme régnait dans les provinces de l'empire ottoman : tous les pachas rebelles avaient été soumis; il ne restait plus que le vieil Ali, qui, retranché dans sa forteresse, occupait encore les armes turques au fond de l'Albanie. Les habitans de la Morée, souvent en révolte, ne manifestaient aucun désir de recommencer des hostilités qui leur étaient toujours funestes; enfin, la Porte croyait jouir d'une paix profonde, que ses éternelles contestations avec la Russie n'altéraient point, lorsque les premières étincelles d'un embrasement, qui devait bientôt devenir général, pétillèrent en Valachie.

La mort du prince Alexandre Suzzo, dernier hospodar de cette principauté, fut comme le signal du désordre. On vit peu de tems après quelques troubles éclater dans la province. Bientôt les mouvemens prirent un caractère plus sérieux; mais on sut en cacher le véritable but aux ministres du sultan. Le bruit courut à Constan-

tinople, que les mécontens s'étaient soulevés contre les boyards et autres autorités grecques de la province. On espérait voir incessamment le rétablissement de l'ordre public: la Porte négligea les précautions que la prudence eût dû lui suggérer en pareil cas; le parti des mécontens s'accrut de jour en jour.

Un nommé Thodor ou Théodoro, homme du pays, anciennement au service de la Russie, où il était parvenu de simple volontaire au grade d'officier, se mit à la tête du parti. Cet homme hardi avait changé de nom dans la suite, et n'était plus connu que sous celui de Vladimiresco. On ne voyait d'abord figurer dans ses rangs que quelques Arnautes et Pandours (1); des cultivateurs du pays augmentèrent sa troupe, qui se grossit au point d'inspirer des craintes réelles. Cependant, l'illusion durait toujours à Constantinople, tant on était loin d'y supposer que du fond de ces provinces malheureuses, abruties par le plus cruel esclavage, devaient se faire entendre les premiers cris de liberté que les échos de la Grèce répéteraient bientôt (2).

---

(1) Les Pandours et les Arnautes forment la milice de ces provinces et la garde du vice-roi: ils sont Albanais ou du pays même.

(2) La Valachie et la Moldavie gouvernées, comme on

La troupe de Vladimiresco put alors parcourir impunément une partie considérable de la petite Valachie. Aucune force n'était capable de s'opposer à sa marche : à peine si dans toute la province il se trouvait quelques centaines de Turcs, habitans des villes. Théodoro vint s'établir avec sa troupe dans le district de Kaajova, mais sans aucune violence, excepté celles auxquelles se porte toujours une milice armée pour se procurer le nécessaire. On commençait à s'expliquer ouvertement sur les vues secrètes du chef; les boyards fuyaient; mais ce n'était déjà plus leurs concussions qu'on voulait punir. La Valachie était en combustion; les places commerçantes tremblaient pour les conséquences

---

sait, par des hospodars, princes grecs que le Grand-Seigneur choisissait parmi ses drogmans, ou interprètes, étaient sans contredit les provinces de l'empire ottoman où régnait au plus haut degré la tyrannie et l'arbitraire. Tous les malheureux habitans, serfs du prince, étaient d'abord pressurés par ses officiers, ensuite par les boyards ou seigneurs. Il n'était genre de persécution ou de misère qu'ils n'essuyassent. On ne saurait à la vérité attribuer directement aux Turcs toutes les vexations auxquelles étaient assujetties ces contrées, puisqu'ils n'y avaient aucun officier de leur culte; mais le système de vénalité des charges publiques, adopté par les sultans, sera toujours le principe de la tyrannie que leurs agens exerceront sur l'habitant des provinces.

d'un pareil désordre; et l'on osait se flatter encore que l'arrivée du prince Callimachi, annoncée comme prochaine, mettrait un terme à ces menées séditieuses: il venait d'être nommé au gouvernement de la Valachie; tout était disposé pour le recevoir; mais il devait en arriver autrement. Enfin telle était la situation des affaires, lorsqu'un événement bien plus grave souleva la Moldavie (1).

Cette province, contigue à la Valachie, n'avait cependant pris aucune part à ses mouvemens. Le calme y régnait comme de coutume; les habitans, trop abrutis dans leur misère pour oser compter sur une amélioration de choses,

---

(1) Le choix de ces provinces pour servir de théâtre aux premières scènes de la révolution, n'était pas fait sans dessein: on ne peut en expliquer le motif que par l'espérance de la part des chefs, de recevoir directement des secours de l'étranger, ou d'être plus à portée de marcher sur Constantinople, dont un complot leur aurait ouvert les portes. Sans l'une de ces raisons, la situation topographique de la Moldavie et de la Valachie ne les rendait guère propres à ce premier début. Enclavées dans les états voisins, et pressées d'un autre côté par la Romélie, presque entièrement peuplée de musulmans, il est facile de juger combien elles devaient coûter à conserver, et les peines que l'on aurait même à y établir des communications immédiates avec les autres points insurgés.

se contentaient de former des vœux pour les succès de leurs voisins, sans songer à les aider, ni même à se mêler de leurs affaires. Cependant, le 6 mars, le prince Alexandre Ypsilanti et ses deux frères, fils de l'ancien hospodar de Moldavie, entrèrent à Jassi, avec une suite nombreuse d'Arnautes. Alexandre, parvenu dans les armées russes au rang de major-général, s'annonça comme étant appelé à la délivrance de la Grèce. Le jour même de son arrivée, une trentaine de Turcs, qui se trouvaient à Jassi, furent désarmés et emprisonnés. On ne sait pas trop encore si la populace grecque, dans le premier moment d'effervescence, ne s'oublia pas jusqu'à massacrer ces malheureux. Sur-le-champ, la Moldavie prit un autre aspect ; autant ses habitans avaient été paisibles jusqu'à ce jour, autant on les vit impatiens de combattre et de changer de maître. Ils accoururent en foule se ranger sous les drapeaux d'Ypsilanti, qui fut bientôt à la tête d'une troupe aussi nombreuse que celle de Théodoro. L'exaltation de cette petite armée, nourrie par les promesses et l'assurance du chef, était incroyable. Mais une chose capable de nuire aux succès qu'Ypsilanti pouvait espérer avec des hommes électrisés à un tel point, c'était le dénuement absolu où il se trouvait : point d'armes convenables, ni de moyens de s'en procurer ; point de muni-

tions de guerre ni de bouche. Il ne s'arrêta cependant pas à ces considérations, et s'abusant peut-être lui-même sur le parti ultérieur que prendrait la Russie dans cette lutte nouvelle, il n'oublia rien pour légitimer la confiance que son arrivée avait inspirée.

Deux jours avant l'entrée de ce général à Jassi, des troubles avaient agité Galatz; le peuple s'y était révolté; et les Turcs qui se trouvaient alors dans la ville, incapables de fuir, avaient été mis en pièce par la populace. La fureur de parti était telle, dans cette circonstance, que Galatz fut presque réduite en cendres. On ne saurait attribuer cette insurrection, et quelques autres qui eurent lieu dans le même tems, qu'aux secrètes menées des émissaires du prince: ils préparaient ainsi les esprits à embrasser chaudement sa cause. Tristes moyens, auxquels sont toujours réduits les chefs de parti, même pour parvenir à un but légitime.

Le 7 mars, Ypsilanti sentant l'importance de rendre général dans la nation l'enthousiasme de sa petite armée, fit paraître plusieurs proclamations pleines de feu, conçues dans un style exalté, et rappelant tous les glorieux souvenirs qui pouvaient donner un caractère encore plus grand à son entreprise. Ces pièces furent répandues avec profusion sur tous les points de l'empire où se

trouvaient des Grecs, et y produisirent partout le plus puissant effet. Non-seulement Ypsilanti y exhortait ses compatriotes à venir se joindre à lui pour renverser le trône des infidèles, mais il ajoutait que l'insurrection, préparée depuis longtems, était enfin parvenue au point de pouvoir éclater. Il promettait le secours d'une grande puissance voisine, sur laquelle personne ne pouvait se méprendre : une bannière nouvelle, avec des emblêmes tout à-la-fois religieux et républicains, flotta au milieu de ses rangs; Théodoro eut aussi ses couleurs : les deux chefs combinèrent leurs opérations, et l'attaque de Constantinople fut résolue (1).

Le 6 mars était un jour marqué partout pour le soulèvement des Grecs. Un vaste plan de conspiration, dont les Turcs parvinrent à découvrir le fil par le moyen de l'ambassadeur d'An-

(1) Ce serait peut-être l'occasion de citer ici les proclamations qu'Ypsilanti fit paraître dans ces premiers tems de la révolution; mais outre que presque tous les journaux les ont publiées, elles ont été modifiées et dénaturées à un tel point, sur les lieux mêmes, qu'il me serait presque impossible de pouvoir garantir l'authenticité de la plupart d'entr'elles. D'ailleurs, mon plan n'est pas de relater toutes les pièces que les divers chefs de parti ont fait paraître, soit dans la Morée, soit dans les îles: ce recueil grossirait mon ouvrage sans rien apprendre de plus au lecteur.

gleterre, comme le bruit en courut alors, devait éclater jusque dans le sein de la capitale, et en chasser à jamais les usurpateurs. La possibilité de cette téméraire conjuration a été long-tems contestée ; cependant on ne saurait former des doutes à cet égard, en cherchant à se rendre compte des mouvemens d'Ypsilanti. Comment eût-il jamais osé se diriger sur Constantinople, avec une poignée d'hommes tout-à-fait ignorans dans l'art de la guerre, mal armés, mal équipés, s'il n'avait eu l'espérance d'y trouver les conjurés déjà maîtres? Il ne pouvait se dissimuler toutes les ressources des Musulmans sur ce point important de leur empire; il avait donc non-seulement confiance en ses soldats, pour cette grande opération qui devait ouvrir la campagne d'une manière si brillante, mais encore en la réussite d'un complot habilement conduit, et dont les résultats, quoique bien chanceux, devaient être favorables.

Depuis long-tems, quelques riches négocians grecs établis à Constantinople, avaient rassemblé en secret, dans leurs maisons, des armes de toute espèce; on va même jusqu'à assurer que de pareils dépôts avaient été faits dans plusieurs églises. Des hommes choisis, et d'une discrétion éprouvée, devaient initier au complot, partiellement et d'une manière convenue, toute la population

grecque de la ville, montant à 30,000 ames environ. Ces confidences importantes ne devaient se faire que la veille ou le jour même de l'exécution. Alors, tous les hommes se seraient armés; une forte troupe, divisée en plusieurs corps, aurait surpris le poste de Topana, dépôt de toute l'artillerie de l'empire, point de la plus haute importance: au même moment, une autre troupe, pénétrant dans l'intérieur du sérail, aurait égorgé le sultan et se serait emparée du palais. Alors, de Topana, les insurgés devaient se porter sur les vaisseaux qu'ils surprenaient sans défense; le corps des topchis (artilleurs) et celui des janissaires auraient été écrasés; la ville se serait infailliblement soumise au parti maître de la mer et des forts, sinon elle eût été bouleversée en peu d'heures. Si ce plan, que l'on a long-tems taxé de chimérique, eût pu réussir, c'en était fait; la cause des Grecs triomphait presque sans coup-férir; les hordes musulmanes étaient refoulées pour toujours jusqu'au fond de l'Asie. Mais les conjurés furent trahis; un vil délateur, dans l'espoir d'une forte récompense, déclara tout à un officier de l'ambassade anglaise: il ne pouvait en arriver autrement; et dans le grand nombre de ceux qu'on fut obligé de mettre dans le secret, on dut s'attendre à trouver des traîtres. Il fallut renoncer aux espérances que l'on avait conçues de ce côté-là.

Constantinople, ville énorme, agrandie encore par les villages (1) sans nombre qui bordent les deux rives du Bosphore, et lui forment, pour ainsi dire, d'immenses faubourgs, peut compter environ 800,000 ames d'une population toujours armée, guerrière et féroce : en cas de besoin, des milliers de soldats accourraient des provinces d'Asie, pour secourir leurs frères. Que l'on songe actuellement à la hardiesse du conspirateur qui pensa paralyser de pareilles forces avec de si petits moyens !

La révélation de ce complot ranima toute la rage des Turcs contre les chrétiens. Le sultan sortit de sa profonde léthargie, et des flots de sang signalèrent son réveil. Il était trompé, menacé ; sa colère fut sans bornes ; les supplices commencèrent. Parmi les nombreuses exécutions qui se firent alors, on eut à déplorer le trépas d'une foule d'innocens ; mais j'avoue cependant, que si l'on n'avait à reprocher aux Turcs que des cruautés de ce genre, ils pourraient au moins les colorer d'un prétexte spécieux. Leurs bourreaux châtiaient des rebelles : il fallait de terribles

(1) Quoique l'on nomme villages les cités qui environnent Constantinople, la plupart de ces prétendus villages sont bien plus étendus et pour le moins aussi peuplés que les villes du second ordre en France.

exemples. On agit partout de même en pareil cas. Des assassinats juridiques peuvent toujours avoir une espèce de couleur légitime, s'il est permis de parler ainsi.

Cependant, Ypsilanti trompé déjà dans ses premières espérances, dépêcha en toute hâte un courrier à Saint-Pétersbourg pour supplier l'empereur, au nom des liens sacrés qui unissaient les deux peuples par une même croyance, d'assister les Grecs contre leurs oppresseurs. Cette tentative fut infructueuse. L'empereur venait de se prononcer trop ouvertement dans l'affaire de Naples, en faveur de la légitimité de succession et des droits héréditaires d'un souverain, pour agir tout-à-coup d'une manière opposée à ces principes, émis à la face de l'Europe. La même bouche ne pouvait approuver ou justifier en Orient, des tentatives qu'elle avait si hautement condamnées en Occident. Une pareille conduite eût été impolitique; l'empereur le sentit, et le généralissime des Grecs fut improuvé. Un ordre du monarque, rendu bientôt public et transmis à la Porte, par l'organe de l'ambassadeur russe, baron de Strogonoff, déclara le prince Ypsilanti démis de ses charges en Russie, rayé des rôles militaires et privé même du droit de citoyen (1):

(1) Toutes ces protestations ne rassurèrent cependant pas entièrement la Porte sur la conduite ultérieure de la Russie,

l'illusion que l'on s'était plu à caresser, dut alors s'évanouir. Mais les choses avaient été portées trop loin ; il fallait vaincre, mourir les armes à la main ou sous le glaive d'un bourreau. Ypsilanti ne balança point ; il choisit le parti le plus glorieux ; ses compagnons d'armes suivirent son exemple.

La Porte s'empressa de prendre les mesures les plus vigoureuses pour arrêter le torrent. Des ordres furent expédiés sur tous les points de l'empire pour hâter l'armement des Turcs : on forma précipitamment des baïracs ou régimens(1), qui furent aussitôt dirigés sur la capitale. Une armée turque marcha sur la Moldavie ; des troupes furent envoyées, par mer, à Galatz et sur les points de la province qui bordent la mer Noire. On combattit d'abord avec divers succès.

---

puisque ses agens accordaient partout asile et protection aux Grecs; que le pavillon russe couvrait presque tous leurs navires, et qu'enfin de violens soupçons planaient sur quelques négocians russes établis à Constantinople, comme complices des révoltés.

(1) *Baïrac* signifie proprement drapeau; ce mot vient de l'arabe, mère de la langue turque, et a la même signification dans les deux idiômes : on compte en Turquie les régimens par les enseignes, comme les Romains comptaient leurs légions par les aigles, comme les poètes désignent encore les nôtres par les étendards.

Une garde d'élite dont le prince s'était entouré, fit des prodiges de valeur; mais c'était une guerre d'extermination. Cependant, la chance ne fut pas long-tems douteuse ; les Turcs mieux armés, infiniment plus nombreux, ne tardèrent pas à l'emporter. On assure même que les Æthéristes (1), nom que prirent les Grecs sur ce point, durent en partie leurs revers, à la défection de plusieurs chefs, et à la mésintelligence qui régnait dans les différens corps de leur parti. Mais revenons aux scènes de Constantinople, à la nouvelle de cette étonnante insurrection, et du complot qui y fut découvert presqu'en même tems.

Dans le premier moment, la justice seule sévit contre les prévenus. On vit une foule d'arrestations que les exécutions suivirent de près, comme c'est l'usage en Turquie. La population musulmane s'était armée incontinent après la nouvelle officielle de l'insurrection. On entendait déjà des cris de rage, précurseurs ordinaires des derniers excès. Cependant l'autorité parvint à maintenir le bon ordre. A part quelques insultes

(1) Il serait assez difficile de rendre exactement le sens que les Moldaves attachaient à ce mot : ils voulaient exprimer par-là toute la pureté de leurs vues, tout le sublime de leur entreprise, si je puis m'exprimer ainsi. C'est le mot grec *æther* dans toute sa force.

particulières, quelques coups de pistolet tirés en l'air dans la ville, il ne se passa rien de remarquable, jusqu'à ce que l'on apprit l'insurrection des îles. Quelques jours avant la découverte du grand complot à Constantinople, les chefs de la conjuration s'étaient ménagé des moyens de salut en cas de revers. Aussitôt que l'autorité eut connaissance de cette trame, ils se réfugièrent pour la plupart dans les villes russes de Bessarabie, et surtout à Odessa (1). Ainsi, les grands coupables échappèrent; on ne s'empara que de leurs agens subalternes, comme il arrive presque toujours en pareil cas.

Sur la fin du mois de mars, les janissaires de Constantinople, exaspérés et furieux, menacèrent hautement les Grecs habitans de la ville. Ceux-ci,

---

(1) La situation de Constantinople sur un port toujours encombré de navires, et la liberté de pavillon, dont les Européens jouissent en Turquie, rendaient alors l'évasion bien facile. D'ailleurs, à cette époque, les bâtimens grecs avaient changé de protection et ne naviguaient plus qu'avec des expéditions russes. Aussi, lorsque la Porte voulut arrêter ceux qui se trouvaient dans le port, éprouva-t-elle l'inutilité d'une pareille mesure. Au lieu de sujets sur lesquels son autorité était directe autrefois, elle ne trouva partout que des Russes. Son intérêt était de ménager la Russie; elle dut se taire et laisser partir ces vaisseaux, qui grossirent bientôt la flotte insurgée.

déjà terrifiés par les sanglantes exécutions qui avaient eu lieu, n'osaient plus quitter leurs maisons. Ils fuyaient secrètement ; et les îles de l'Archipel, Trieste et Odessa se peuplèrent de réfugiés. Cependant le désespoir des Turcs augmentait. On crut apporter une modification aux malheurs que l'on prévoyait, en ordonnant aux chrétiens de se retirer dans leurs maisons avant six heures du soir ; mais cela n'améliora pas l'état des choses ; d'ailleurs une pareille mesure était inutile : ceux qui, par l'état de leur fortune, pouvaient se dispenser de sortir, ne s'exposaient plus dans les rues ; ils se tenaient constamment enfermés avec leurs familles : la classe ouvrière ou indigente dut vaquer comme de coutume à ses occupations ordinaires, et courir tous les hasards des circonstances, ou se décider à mourir de misère (1).

La première quinzaine d'avril fut encore assez paisible ; seulement une exaspération concentrée

(1) A cette époque même, il ne restait guère à Constantinople que la basse classe de la population grecque, absolument étrangère à la révolte : voilà quelles furent les victimes de la rage féroce des anarchistes. Les Arméniens et les Juifs, en grand nombre dans cette capitale, furent constamment protégés et libres de vaquer à leurs affaires : la vengeance n'était pas encore tout-à-fait aveugle ; c'étaient les Grecs seuls qu'on voulait sacrifier.

et une fermentation sourde semblaient annoncer une crise prochaine. Les janissaires ne se contenaient plus. Chaque jour on leur apprenait quelques nouveaux désordres dans les provinces d'Europe ; et ces récits, que la malveillance, la haine et le fanatisme envenimaient de leurs poisons, ecitaient dans leurs cœurs des mouvemens de rage difficiles à maîtriser. Le 19, toute cette immense population en armes ne garde plus de mesure. Quelques malheureux Grecs, trouvés par hasard dans les rues, y sont massacrés. Quelques églises sont violées : ces préludes furent comme le signal d'une anarchie affreuse, dont ma plume se refuse à tracer toutes les horreurs.

Une grêle de balles crible les vitres et les portes ; les Grecs sont poursuivis et mis à mort partout. Leurs maisons sont enfoncées ; leurs familles exterminées. Ces malheureux, ignorant encore pour la plupart les crimes qu'on impute à leurs frères, paient de leurs vies le funeste honneur d'appartenir à une nation qui se régénère ; ni l'âge, ni le sexe, rien n'est épargné. Des bandes d'assassins se répandent sur les rives du port, et tirent sans distinction sur les navires qui y sont mouillés. Un grand nombre de marins, sujets de diverses puissances européennes, sont frappés à mort ; d'autres qui arrivaient avec confiance sur le quai, pour s'embarquer comme à l'ordinaire, y

sont massacrés. En un mot, il n'est sorte d'atrocités que les barbares n'aient commises dans cette affreuse journée. Le sang répandu semblait les exciter à en répandre d'autre. L'impunité dont ils étaient certains de jouir, la liberté que leur laissait le gouvernement, les encourageaient dans cette horrible boucherie, et leurs bras ne s'arrêtèrent que las de frapper.

Mais le mouvement populaire de Constantinople, semblable à une commotion électrique, se fit incontinent sentir dans les villages environnans. Celui de Thérapia où, dans des tems plus heureux, les princes grecs avaient leurs palais d'été, vit les mêmes scènes se répéter avec des circonstances plus épouvantables encore, s'il est possible. Au moins, les maisons européennes avaient été respectées dans la capitale ; Galata et Péra n'avaient pas été souillés par les meurtres, ou l'on y comptait peu de victimes ; mais il n'en fut pas ainsi à Thérapia ni à Buyuckdéré. Des troupes destinées pour la mer Noire et Galatz, s'y arrêtèrent en remontant le canal ; cette soldatesque effrénée se livra au pillage et au massacre. Là, bien des maisons furent enfoncées ; on ne respecta rien. Le citoyen qui croyait son asyle sacré, y fut immolé avec sa famille. M. Fonton, conseiller de S. M. l'empereur de Russie, attaché à l'ambassade, renfermé dans sa maison de

campagne où il s'était cru d'abord plus en sûreté qu'à la ville, attendait avec anxiété la fin du tumulte, lorsque tout-à-coup une foule de forcenés renversa ses portes. Toutes les salles basses furent saccagées, les meubles brisés; heureusement que le propriétaire eut la présence d'esprit de se réfugier dans les combles; sinon c'en était fait de sa personne. Les frénétiques ne vinrent pas l'y chercher. Ils se portèrent de là sur le palais d'Espagne qu'ils ne purent réussir à enfoncer. On ne sait trop comment le palais de Russie, situé dans la même direction, ne fut pas attaqué. Enfin les anarchistes se gorgèrent encore de sang et de butin dans les villages: non contens de ces forfaits, ils essayèrent à diverses reprises, mais inutilement, de les réduire en cendres. Une église seule, après avoir été dépouillée, devint la proie des flammes. Iéni-Maalé, dans le voisinage, partagea le sort de Thérapia et de Buyuckdéré. Trois fois les flammes s'élevèrent pour le dévorer, et le calme de l'air arrêta les progrès de l'incendie. Lorsqu'on sut à Constantinople toutes les circonstances de ces tentatives criminelles, la Porte accorda au baron de Strogonoff, trois cent cinquante janissaires pour veiller à la sûreté des villages.

Mais le désordre continuait dans la capitale :

quelques Grecs eurent l'imprudence de se montrer dans les rues de *Galata; ils furent assassinés.* Tous les chrétiens indistinctement, excepté ceux du rit arménien, couraient alors les mêmes risques. Des Européens rencontrés sur le canal sont égorgés ; il n'y avait plus de garantie pour personne. Les coups de feu tirés dans les fenêtres blessent ou tuent beaucoup de monde. La terreur allait en augmentant, sans qu'il fût possible de prévoir le terme d'une pareille furie. Pendant trois jours, la population chrétienne fut dans des transes impossibles à décrire; et le 21 seulement, les choses commencèrent à prendre une tournure un peu plus favorable. Ce jour qui était celui de la pâque (les deux églises grecque et catholique l'avaient cette année en même tems) fut signalé par un attentat sacrilège, dont le récit appartient à un autre chapitre. Pendant que ces scènes se passaient à Constantinople, les provinces n'étaient guère plus heureuses. C'est ici l'occasion de parler de la Morée et de la révolte des îles; je ferai marcher l'histoire des événemens par ordre de date, autant qu'il me sera possible.

CHAPITRE III.

Révolte de la Morée. Insurrection des îles. Le prince Démétrius Ypsilanti passe à Hydra. Mouvemens à Smyrne.

La révolution qui s'est opérée en Turquie et dont l'issue, encore incertaine, tient les peuples en suspens, est de nature à fixer l'attention de toutes les puissances. C'est un peuple long-tems asservi; c'est le Messénien fatigué d'un rude esclavage qu'un autre Aristomène conduit au triomphe ou à un trépas glorieux. Des vues secrètes, une crainte politique, des motifs que la froide raison pourrait peut-être approuver, ont jusqu'à ce jour suspendu la volonté des Européens: spectateurs impassibles de cette lutte inégale, ils se contentent d'en calculer indifféremment les conséquences. Eh quoi! la cause des chrétiens de l'Orient n'est-elle donc plus celle des chrétiens de l'Occident? Qu'est devenu cet antique zèle qui porta jadis nos pères jusqu'aux rives du Jourdain et du Nil? Ils étaient téméraires alors, et n'entreprenaient qu'une conquête. Les revers les plus éclatans ne purent les détourner d'un projet chimérique, dont leur valeur religieuse

croyait pouvoir surmonter les obstacles. Mais autant leur zèle était grand dans ces âges reculés, autant nous sommes devenus insensibles. L'intérêt seul, le vil intérêt l'emporte; il est aujourd'hui le régulateur de nos actions.

Peuples chrétiens ! voici le tems de reprendre et la croix et l'épée ! il s'agit d'une conquête bien plus importante encore que celle d'une région consacrée même par les plus saints mystères; ce sont des frères malheureux qui vous implorent au nom de ce Christ, objet de votre culte, au nom de sa loi divine, dont vous oubliez les préceptes. Qui peut donc vous arrêter? Le Sarrazin n'est plus ce torrent impétueux qui vous renversa jadis ; ce n'est plus le lion des combats : faible et dégénéré, il n'a conservé que sa haine sacrilége, son fanatisme, et sa première férocité. Il vous suffirait de paraître ; et ses hordes farouches qui souillent encore quelques provinces de l'Europe, étonnée d'y voir leur encens fumer en paix, retourneraient pour toujours dans les déserts qui les ont vomies.

Hélas ! on s'abuse étrangement en Europe ; l'on y croit que les Musulmans entrent pour quelque chose dans les considérations qui nous empêchent de secourir les Grecs : non ; ils s'imaginent encore, enflés d'un sot orgueil, que l'on redoute leur puissance. Plus ils sont ménagés,

plus leur insolence augmente. Il faudrait de fortes leçons à ces barbares : et comment choisir un moment plus favorable pour les leur donner? Des craintes politiques retiennent les souverains de l'Europe. Unis par les liens étroits d'une intime alliance, ne peuvent-ils régler en commun le sort de la Grèce, celui de Constantinople ? Ne peut-on faire enfin quelques concessions à l'humanité ? Sa voix gémissante parle encore bien plus haut que l'intérêt dans ces cruels momens. Si nous nous contentons du rôle d'observateurs et que le barbare triomphe, que diront les générations futures en lisant dans l'histoire tous les faits glorieux de l'antique Grèce, l'admiration stérile dont nous fûmes épris pour elle, et notre égoïsme envers ses derniers rejetons? Elles diront : « Le Turc fut cruel : mais l'Europe était encore plus barbare (1) ».

(1) On me fera peut-être des objections que j'ai prévues, et auxquelles je m'empresserai de répondre. « Les Grecs, me dira-t-on d'abord, étaient traités assez doucement par les Turcs; leurs taxes modérées ne s'élevaient pas même au tiers de celles que paie l'Anglais ou le Français. Ils étaient, à la vérité, assujettis aux vexations les plus arbitraires, mais dans quelques endroits seulement. Pendant les dernières années qui précédèrent l'insurrection, ils jouissaient de la plus grande faveur à Constantinople, et l'on pouvait dire que leur condition était aussi douce que celle des Turcs mêmes. Si dans

Revenons à notre sujet. Dès que les proclamations d'Ypsilanti *furent connues*, toutes les

---

quelques provinces, comme la Valachie, la Moldavie, etc., ils avaient à souffrir une tyrannie insupportable, ce n'était pas aux Turcs qu'ils devaient s'en prendre, puisqu'il n'y en avait pas un d'employé au gouvernement de ces provinces: mais aux princes grecs qui en étaient comme les vice-rois. Grecs ainsi que leurs sujets, ils n'en étaient pas moins barbares; ils n'épargnaient pas leurs frères! »

Tout cela est vrai à certains égards; mais il me sera bien facile de réfuter de semblables argumens.

La servitude n'est pas seulement dans les fers matériels, si je puis me servir de cette expression; mais elle est dans tout ce qui est forcé pour le sujet, et arbitraire pour le souverain. Les sultans avaient l'art, dans ces dernières années, de dorer un peu les chaînes des Grecs; mais on peut dire cependant que cet artifice était assez grossier, puisque la fortune d'un citoyen suffisait encore pour déterminer son supplice. On voyait des exemples de cette affreuse cupidité dans la capitale et les provinces. Tant qu'un gouvernement se permet de pareils excès, ou même qu'il les souffre de la part de ses agens, je demande si l'on peut nommer *citoyens heureux* les hommes qui sont sous sa dépendance?

Au sujet des principautés de Moldavie et de Valachie, j'aurais bien des choses à dire, mais je me bornerai seulement à faire observer que le sultan les affermait; or, l'esclave couronné qui en offrait le plus haut prix, faisait en quelque sorte une spéculation; il avait acheté son sceptre plusieurs millions: tous ses efforts étaient de recouvrer un capital si énorme, de

provinces de la Grèce se déclarèrent pour lui. La Morée, souvent insurgée, toujours soumise,

---

l'augmenter même pendant le peu de mois qu'il restait en place. D'ailleurs, il lui fallait souvent des monceaux d'or en sortant de charge, pour racheter sa tête!... Continuon .

Quant aux îles, j'entends déjà les vieux marchands européens fixés dans les Échelles du Levant, s'écrier avec feu : « Les îles étaient libres ; elles formaient, pour ainsi dire, autant de petites républiques indépendantes, régies par des chefs de la nation, et seulement tributaires de l'empire. La manière de prélever les taxes était un peu arbitraire, nous en convenons; mais cela ne saurait justifier l'insurrection des insulaires. La flotte ottomane qui venait chaque année, ou à peu près, y faire une tournée, se permettait bien encore quelques vexations qui eussent pu révolter un peuple européen; mais les Grecs y étaient accoutumés par une longue habitude. Quel a donc été le sujet de la révolution ? »

Quel en a été le sujet? Ne suffit-il pas de tout ce que l'on vient de lire pour exciter l'indignation? Il me semble qu'on pourrait se lasser à moins. Chaque année, les malheureux propriétaires ou négocians des îles, se voyaient d'abord pressurés par un aga qui en avait acheté le droit à Constantinople, rançonnés par le capitan-pacha (grand-amiral); et le fruit de leurs sueurs leur était ainsi enlevé, sans qu'ils eussent seulement le droit de se plaindre. La mort châtiait le moindre murmure. Souvent les barbares dominateurs, frappés de la beauté d'une jeune fille, l'arrachaient sans pitié des bras de sa mère, et la lui vendaient ensuite.... déshonorée! Peut-on, après de semblables traits, imputer le soulèvement des Grecs à leur légèreté ou à leur ambition?

renversa avec transport tous les honteux trophées dont ses barbares vainqueurs avaient souillé son sol. Les montagnards du Taïgète, libres encore, et dans le sein desquels s'étaient conservés les derniers germes de l'indépendance, descendirent aussitôt dans les plaines. Semblables à ces chrétiens de Pélage, qui surent se maintenir dans les Espagnes, malgré l'envahissement des Maures, les Moriotes, ou plutôt les Maniotes, furent les seuls hommes libres de la Grèce; ils furent les premiers à donner l'impulsion à tout le reste de la province et à y ranimer le feu sacré de la liberté. Sparte s'honorerait encore aujourd'hui de compter parmi ses enfans des hommes qui ont conservé toute la rudesse de ses antiques mœurs. Tels sont les Maniotes : retirés sur des cîmes inaccessibles, habitués à une existence laborieuse, ils ont toujours été libres dans une contrée asservie. Perpétuellement armés pour leur propre défense, on les vit à diverses époques se précipiter du haut de leurs rochers sur les féroces tyrans de la province, laisser partout des traces sanglantes de leur fureur, et regagner ensuite leurs sauvages retraites. Jamais on ne put les soumettre. C'est par eux que devait commencer la réaction de la Grèce ; cet honneur était réservé aux descendans de Lacédémone.

A peine le Péloponèse se fut-il insurgé, que

l'on y massacra les Turcs épars dans la province. Le nombre en était petit; et les impétueux affranchis croyaient devoir ce sanglant holocauste aux mânes de leurs ancêtres dont les ossemens, privés de sépulture, jonchaient les campagnes. Les Musulmans qui purent échapper à ce carnage, se renfermèrent dans les nombreux châteaux dont la province est hérissée (1).

(1) Peu de contrées offrent un aspect aussi effrayant que le Péloponèse. En le parcourant, on se croirait encore au tems du système féodal, tant est grand le nombre des forteresses qui en couronnent les rochers et les monticules. Ces places, construites sans art et à des époques plus ou moins reculées, eurent d'abord pour objet de contenir les montagnards, toujours indociles au joug dominateur. Les pachas y entretenaient de petites garnisons, et chaque année l'on avait soin d'en renouveler l'approvisionnement. Mais comme depuis quelque tems il ne s'était manifesté aucun symptôme de désordre dans la province, on s'était singulièrement relâché de cette mesure de prudence. Aussi la plupart des châteaux se trouvèrent-ils dépourvus de munitions; et les Grecs ne tardèrent pas à en occuper le plus grand nombre. Les Turcs, chassés par la famine, eurent bien de la peine à se retirer sur les points où les leurs tenaient encore. Ils périrent presque tous de misère ou sous les coups de l'ennemi. Jusqu'au moment où D. Ypsilanti prit le commandement de la Morée, on ne sait trop ce que devinrent les femmes et les enfans des malheureux Turcs qui s'y étaient établis. L'opinion la plus vraisemblable est que tout fut immolé. Il est douloureux que des excès de ce genre souillent la plus sainte des causes; nous aurons à le déplorer bien des fois dans la suite.

Ces espèces de places fortes, construites par les Turcs à dessein de pouvoir contenir le pays en cas de révolte, étaient assez mal approvisionnées; cependant, leur canon les rendit d'abord redoutables à des hommes qui n'avaient pour armes que leurs épées, leur courage et leur ressentiment (1). Dans le commencement, les montagnards seuls portaient des armes à feu. L'habi-

(1) Voilà ce qui a beaucoup nui dans le commencement aux avantages des Hellènes. Ils avaient à lutter contre des ennemis que la nécessité rendait courageux, et qui l'emportaient par la supériorité de leurs armes. L'armée des Péloponésiens n'eut long-tems que des fusils d'un calibre trop petit pour le combat, et manquait de munitions pour en tirer parti; quelques-uns ne portaient que de mauvais pistolets, ou des coutelas de fabrique turque, nommés *jatagans*. On fit passer des îles en Morée quelques centaines de fusils et des munitions, mais cela ne pouvait suffire: Hydra fit alors fabriquer des fers de lance, et les guerriers, forcés par la nécessité, reprirent cette arme antique. On ne sait trop comment, avec de si faibles moyens, les corps d'armée du Péloponèse ont pu résister si longtems aux efforts des ennemis, et même gagner sur eux des avantages considérables. Le désespoir et le courage peuvent suppléer au défaut de ressources; mais d'après la manière de combattre adoptée de nos jours, le canon et le mousquet font tout. Néanmoins, jusqu'à la capitulation de Tripolizza, les Grecs manquèrent presque de ce qui est nécessaire pour l'attaque et la défense: ce n'est qu'alors qu'on put les équiper d'une manière convenable et régulière.

tant des campagnes, à la merci des tyrans, ne pouvait guère en posséder, ou les conservait difficilement. Mais l'exaltation et l'enthousiasme étaient tels, que rien ne semblait pouvoir résister à ce premier élan patriotique. Plusieurs chefs sortirent bientôt des rangs; une armée fut formée; le drapeau de la restauration arboré partout. L'Argolide, la Laconie, la Messénie furent entièrement purgées de leurs oppresseurs, à l'exception de quelques places, comme Coron, Modon, etc., en Messénie, où ils se maintinrent. Dès-lors, les Grecs commencèrent à respirer l'air pur de l'indépendance. L'Attique, voisine de ces contrées célèbres, et dont le nom rappelle des souvenirs plus grands encore, se souleva à son tour. Athènes força la garnison turque à se réfugier dans la citadelle (l'Acropolis); un cordon de troupes libres en forma le blocus, et si l'enseigne de la servitude souillait encore les hauteurs où s'assemblait jadis l'auguste Aréopage, on voyait les couleurs de la liberté flotter au Pirée et ombrager la tombe de Thémistocle (1). La

(1) Le tombeau de Thémistocle est près du rivage. On le voit en débarquant au Pyrée. L'Acropolis qui renferme le Parthénon, l'un des plus beaux monumens qui nous restent de l'antiquité, était autrefois le palais du sénat. L'Aréopage s'y assemblait et y rendait la justice. Aujourd'hui les Turcs y

ville retentissait de chants patriotiques ; tout promettait d'heureux succès. Malgré l'effervescence de ces premiers momens, les Européens établis à Athènes n'eurent pas à se plaindre du peuple, qui les traita toujours en frères : une espèce de sénat fut formé à la hâte : des vieillards, de vénérables ecclésiastiques le composèrent. Tout fut organisé aussi bien que possible : on régla le service autour de la citadelle et sur les côtes ; des détachemens furent expédiés sur tous les points. On se rendit maître en un instant de toute la campagne, pendant qu'une armée de Béotiens occupait le passage important des Thermopyles, où la vue du monument érigé à Léonidas et à ses immortels compagnons, agit puissamment sur les esprits (1).

ont établi une garnison, sans dégrader toutefois les beaux monumens qui décorent cette montagne. Son élevation et sa pente extrêmement roide la rendraient presque inabordable en d'autres mains. On y a creusé des puits, et les magasins y sont toujours abondamment pourvus. Le canon de l'Acropolis commande toute la ville ; le parti qui est maître de cette forteresse est maître d'Athènes, et peut la réduire en cendres à sa volonté. Soit prudence, soit faiblesse, les Turcs n'ont pas usé de ce moyen ; ils n'ont pas même tiré un coup de canon sur la ville.

(1) Il existe encore à peu près au milieu du passage des Thermopyles, sur l'un des revers de la gorge, un vieux mo-

Déjà toutes les îles de l'Archipel s'étaient déclarées pour la cause commune ; Hydra, renommée pour l'habileté de ses marins, Spezzia et Ipsara arborèrent l'étendard national, au premier bruit de ce qui s'était passé en Moldavie et en Morée. Ces trois îles, que vingt années du commerce le plus florissant avaient prodigieusement enrichies, équipèrent soudain tous les navires marchands qui se trouvaient dans leurs ports; et ces forces réunies formèrent une flottille d'environ 120 voiles. Commandée par des hommes expérimentés, cette armée navale, malgré sa faiblesse, ne craignit pas de se mettre en mer pour attendre les vaisseaux turcs et même les combattre. On expédia en toute hâte des navires à Trieste, à Livourne, à Marseille, en Hollande, partout, pour se procurer des armes et des munitions de guerre : il était sage de prendre ces précautions d'avance; car, selon toute apparence, à la première nouvelle de la révolution, les puissances de l'Europe fermeraient leurs ports au

nument dont l'inscription est presque effacée; c'est le tombeau que le conseil des Amphyctions fit élever à Léonidas et à ses vaillans compagnons, au nom de la Grèce reconnaissante. Il a été fouillé dans ces derniers tems, et même il est peu de voyageurs qui ne se plaisent à emporter quelques éclats du sarcophage. Cette frivole manie l'a bien dégradé.

nouveau pavillon. Les trésors des particuliers furent mis en commun; on ne songea plus aux sacrifices; l'intérêt de la patrie fit taire l'intérêt personnel. Un sénat fut formé à Hydra; Spezzia et Ipsara agirent de même : toutes les îles s'érigèrent en petites républiques fédératives. Bientôt un précis de lois émana des trois aréopages; lois du moment et qui traçaient la conduite des citoyens. On rendit plusieurs décrets relatifs aux précautions à prendre envers les diverses nations européennes dont les navires marchands parcouraient l'Archipel; enfin, la guerre contre les Turcs fut résolue, et diverses escadres eurent ordre de croiser sur tous les points de la mer Egée pour entraver leur commerce et capturer leurs bâtimens. Une division se porta vers l'entrée des Dardanelles, qui fut fermée; une autre vers Chypre et sur les côtes de la Syrie; une troisième vint croiser dans le canal de Scio, à l'entrée du golphe de Smyrne; une quatrième devait côtoyer la Morée et l'Attique; on détacha même quelques navires chargés d'observer la division turque qui, l'année précédente, avait conduit des troupes destinées contre Aly, pacha d'Albanie, et qui se trouvait alors au mouillage de Prévésa.

Les trois sénats se hâtèrent d'expédier dans les autres îles des commissaires, chargés de les engager à se déclarer. Tine, l'une des principales par

son étendue et sa population, fut des premières à entrer dans la ligue. Toutes les autres, voisines de la côte et à une certaine distance, que les anciens nommaient *Cyclades*, y entrèrent de même, à l'exception de Syra, peuplée en presque totalité de chrétiens du rit romain. Il n'y avait point de Turcs dans la plupart de ces îles. A Tine, les villages seulement étaient gouvernés par des agas musulmans (1) : ces malheureux eurent toutes les peines du monde à se dérober au courroux populaire. L'agent français qui réside à St.-Nicolo, chef-lieu, se conduisit de la manière la plus digne d'éloges en cette circonstance ; il sauva les Turcs, les reçut dans sa maison avec leurs familles jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion pour les renvoyer sûrement dans leur patrie. Nous rapporterons ce fait plus au long dans son lieu.

Scio, voisine du continent de l'Asie, île dans laquelle la population grecque, sans être tout-à-fait balancée par la population turque, était au moins à sa discrétion, ne prit aucune part au mouvement général. Ses habitans, industrieux,

(1) La dignité d'aga correspond à celle de maire, de chef de commune parmi nous. Suivant l'étendue du pays qu'il commande, on peut l'assimiler à un sous-préfet, à un préfet, et même à un vice-roi: alors, c'est un bey ou beglerbey.

voués au commerce, partie dans laquelle ils excellent, n'osèrent pas se déclarer tout d'un coup. Les productions de leur sol étaient pour eux une source de richesses sans cesse renaissantes; d'immenses crédits sur le continent les enchaînaient à la cause des Turcs. D'ailleurs le caractère de ces insulaires se ressent du voisinage de l'Asie: trop apathiques pour être susceptibles de l'énergie que nécessitent les circonstances extraordinaires, ils préfèrent la condition de riches esclaves à celle d'hommes indépendans. Scio, dans toutes les époques, s'est conduite à-peu-près de la même manière. On la vit au tems de la guerre des Perses, tantôt vendue à un satrape, tantôt attachée à la cause des Grecs, selon que ses intérêts l'exigeaient; sous les Romains, pendant la guerre de Mithridate, elle ne montra ni plus de fermeté, ni plus de franchise; ses richesses auraient été sans doute avantageuses aux Grecs, dans la situation présente de leurs affaires; mais ils ne devaient rien attendre de ses soldats: ainsi ils n'ont fait qu'une petite perte en ne pouvant réussir à l'engager dans leur ligue.

Il n'en est pas de même de Mételin, autrefois Lesbos, patrie de la célèbre et malheureuse Sapho. Si les Grecs n'y avaient pas été comprimés par la population turque, infiniment plus nombreuse, il est hors de doute que la liberté y eût

été proclamée; mais la chose était impraticable: les forteresses, en grand nombre, y sont occupées par les Musulmans. Lesbos resta donc soumise au sultan; et les principaux Grecs, accusés de complicité avec les rebelles du dehors, y payèrent de leur tête l'impuissance où ils étaient de s'affranchir. Je devrais parler ici de Samos, de Rhodes, de Chypre, etc.; mais le tems n'en est pas encore venu. Voyons ce qui se passait sur le continent de l'Asie, et l'effet qu'y produisaient les avis successifs de ces divers soulèvemens.

Malgré l'exaspération des Turcs, manifestée dès les premiers jours, ils se continrent longtems dans les bornes d'une modération assez rare parmi eux, dans des circonstances de cette nature. Les Grecs, épouvantés, profitaient de ce calme apparent pour se réfugier à la hâte de l'intérieur dans les places maritimes, et fuir ensuite une contrée dans laquelle il était facile de prévoir que la fureur et la vengeance allaient agiter leurs torches. On assure que dans ces premiers momens, plus de 15,000 Grecs s'éloignèrent de Smyrne; dans ce nombre, une partie des marchands de la ville, débiteurs pour la plupart des négocians européens. Échelle-Neuve, voisine de Smyrne; Magnésie et quelques autres; une partie des côtes de la Syrie, se ressentirent des impressions fâcheuses que tant de révoltes

laissèrent dans l'esprit des Turcs. Mais nulle part la rage ne devait se porter aux mêmes excès qu'à Smyrne, seconde cité du royaume ; la première peut-être par l'importance de son commerce.

Cette grande ville qui, dans des tems paisibles, comptait presque 180,000 ames d'une population étonnamment mélangée, est bâtie au fond d'un golfe très-beau, en face de Clazomène. Sa rade, l'une des plus vastes, des plus saines et des plus sûres que l'on connaisse, peut contenir, au moins, 500 vaisseaux. Les chaînes du Tmolus, du Pagus et des branches secondaires du Sypyle l'entourent d'une immense barrière qui la garantit du souffle impétueux des vents. L'entrée de ce vaste bassin, resserrée au point de ne permettre que le passage d'un vaisseau à-la-fois, est commandée par un château que sa position rendrait inabordable, s'il était mieux défendu. On y remarque surtout quelques pièces de canon, d'un volume prodigieux, et telles que les Turcs les fondaient au tems de Mahomet II. Ces pièces colossales se chargent avec des boulets de marbre, et tirent à fleur d'eau sur un point où les vaisseaux doivent passer à portée de pistolet. Cependant, l'impéritie des artilleurs turcs, le mauvais état de la place et la disposition vicieuse de la batterie même, laisseront toujours l'entrée de la rade à

la discrétion du premier venu qui voudra l'attaquer sérieusement (1).

La barre que les sables charriés par l'Hermus ont formée à son embouchure, resserre journellement l'entrée de cette rade. Le fleuve se décharge dans le golfe, presqu'en face du château, sur la rive opposée à celle où s'élevait l'antique Clazomène, à environ six lieues de Smyrne. On craint, mais sans raison bien fondée, que cette barre ne ferme tout-à-fait la rade au bout de quelques siècles. Un courant très-rapide qui vient de la haute mer, longe la côte méridionale et remonte ensuite après avoir fait le tour du bassin, par la rive opposée, déblaiera toujours le canal qui lui sert de passage. Telle est la position maritime de la ville de Smyrne, tandis que, dans ses environs, naissent les plus riches productions de l'Asie. On ne s'étonnera pas si, avec de pareils

(1) Tous les canons sont placés sur la même ligne, en sorte qu'un vaisseau poussé par un bon vent peut passer, en s'exposant seulement à une première volée. Comme on manœuvre difficilement une artillerie de ce calibre, il faut trop de tems pour charger, et le second vaisseau écraserait la forteresse avant qu'elle fût en état de lui nuire. Des ingénieurs français avaient, dans le tems, proposé un plan de batterie; mais par suite de la nonchalance naturelle aux Turcs, on n'en fit aucun cas, et la place est pire que jamais.

avantages, elle est devenue l'entrepôt du commerce de la Turquie avec l'Europe (1).

(1) Le lecteur lira peut-être avec intérêt, au sujet de Smyrne, la notice suivante, insérée dans le *Spectateur oriental*, journal qui s'y publie en français : c'est un aperçu des antiquités qui s'y retrouvent encore :

« Smyrne, jadis superbe, n'offre plus que quelques débris épars, propres néanmoins à exciter l'intérêt par les souvenirs qui s'y rattachent. Tous les beaux monumens qui la décoraient ont péri : c'est le sort de toutes les villes anciennes, situées près de la mer, qui ont été successivement occupées par divers peuples, ou qui ont été entièrement abandonnées. Peu à peu, tout s'écroule, tout s'abîme. La cupidité vient spéculer au milieu des débris qui la tentent. L'homme civilisé enlève ce qui a échappé à la hache du barbare ou à la faulx du tems; et à la suite des siècles et des révolutions de la nature, les ruines mêmes s'effacent. L'observateur pensif reconnaît à peine la place où Carthage exista. Palmyre sera long-tems défendue par les déserts qui l'environnent; Athènes le sera pareillement, quoique moins, par le court espace qui la sépare du Pyrée. Mais les tems un jour s'accompliront aussi pour elle. Les dépouilles des villes qui périssent ornent l'adolescence de celles qui s'élèvent; et pour les cités, comme pour les hommes, la vie semble renaître des débris de la mort. Toutefois, le voyageur curieux trouvera encore à glaner à Smyrne, qui brilla parmi les autres cités de l'Ionie. Plusieurs lieux environnans, comme Éphèse, Priène, Magnésie-ad-Mœandrum, Sardes, Pergame, etc. offrent des antiquités en plus grand nombre et mieux conservées; mais peut-être sont-elles moins embellies par le charme des souvenirs.

Dès le commencement des troubles, la populace turque y avait repris les armes que trois ans

---

» Smyrne, qui s'étend dans la plaine jusqu'au rivage, s'élève doucement en amphithéâtre sur le Pagus du côté de l'ouest. C'est sur ce mont qu'exista le temple des Némèses, près duquel Alexandre eut un songe qui le décida à rétablir la ville de ce côté-là. Depuis sa destruction par les Lydiens, c'est-à-dire, depuis 400 ans, les habitans en étaient dispersés par bourgades dans la campagne. Il ne reste plus de traces de ce temple, pas plus que de celui qui fut dédié à Jupiter, sur le sommet de la colline, où l'on voit l'ancien château bâti par Jean Ducas. Le buste de l'amazone Smyrna, enclavé dans la muraille à côté de la porte, est tout ce qu'il offre de remarquable. A la gauche de ce château est le cirque, dont il ne reste plus que le moule et quelques bâtisses dégradées. Vers le haut du cirque, à la droite, on trouve un débris du rempart qui formait la seconde enceinte de la citadelle. Plus loin, sont les vestiges du théâtre, l'un des plus beaux qui fussent en Asie, mais dont une partie des fondations de l'avant-scène est tout ce qui subsiste encore, avec une partie circulaire du fond qui tient à la montagne. On y trouva dans le temps un piédestal sur lequel était gravé le nom de l'empereur Claude, ce qui fait croire que le théâtre avait été bâti sous le règne de ce prince.

Sur la colline de Sainte-Vénérande, de vastes fondemens antiques font présumer que ce pourrait être ceux du temple d'Esculape, d'après un passage de Pausanias, qui en indique la position entre une haute montagne et un bras de mer. Dans le quartier de la Juiverie, près d'un cimetière turc, on remarque six colonnes debout, toutes plus ou moins tron-

auparavant un firman du G. S. lui avait fait quitter. Des menaces effrayantes, quelques voies

quées, ainsi que le reste des assises du monument auquel elles devaient être adossées, car elles sont aplatiés d'un côté. Non loin de là, dans un enclos, on trouve un bel autel de marbre, haut de cinq pieds et demi, avec cette inscription grecque, aujourd'hui effacée : *A la Fortune*, ce qui fit penser, dans le tems à M. de Villoison l'helléniste, qu'il avait été peut-être tiré du monument dont nous venons de parler; et qui, dans cette supposition, aurait été un temple dédié à la Fortune.

On voit encore, dans le quartier juif, aux environs des six colonnes, les restes d'un édifice très-ancien. Ce sont deux murs parallèles à grandes arcades, à trente pieds environ de distance l'un de l'autre. Plusieurs mosquées sont ornées de marbres et de colonnes qui ont dû appartenir à l'ancienne Smyrne, fondée par le héros macédonien; c'est dans son territoire que coule le Mélès, qui fut appelé le plus noble des fleuves. A sa source, existe encore la grotte où le plus grand des poëtes, Homère, se livra aux inspirations les plus sublimes. Tout près, l'œil observe des débris empreints de la rouille des siècles: ce sont vraisemblablement ceux de la primitive Smyrne. Une colonne solitaire, qui s'élève du sein des eaux, fait regretter le monument qu'elle a décoré. Plus loin, aux environs de Bournabah, les cimetières musulmans sont parsemés de marbres antiques, de pièces d'entablement, de petits autels, de colonnes, les unes simples, les autres cannelées à vive arête en spirale. Dans un lieu désigné spécialement sous le nom de la *Promenade des antiques*, existent, entr'autres, les restes d'un monument, peut-être le plus cu-

de fait, plusieurs assassinats isolés et auxquels on cherchait toujours des causes, quoique la véri-

---

rieux de tous. On y observe dans la distribution des tronçons des colonnes, une certaine régularité qui fait penser qu'elles ont été peu dérangées de leur base, et qu'elles formaient le pourtour d'un petit temple égyptien. Je le présume, parce que parmi ces colonnes, j'ai découvert tout récemment une pièce d'architrave du même style, avec des caractères hiéroglyphiques. Ce temple serait l'unique de ce genre qui existerait à ma connaissance dans ces contrées. On doit supposer, d'après ces indices, que long-tems avant l'arrivée des Grecs dans ce pays, des colonies égyptiennes ou phéniciennes en ont réellement occupé les côtes.

A l'est nord-est de Smyrne, on voit s'étendre du nord au sud le Sypile, consacré à Cybèle qui y avait un temple. L'Achélous, sur les bords duquel s'élèvent les grottes pittoresques des nymphes, coule à travers cette montagne. Non loin de là, dans le désert, la statue de Niobé, figurée par un rocher, rappelle son orgueil, et la terrible vengeance des enfans de Latone. Vers la mer, sur une hauteur, on aperçoit le majestueux tombeau de Tantale, et les autres ruines vénérables d'une ville célèbre par sa catastrophe, et dont l'origine, aussi bien que la destruction, touchent aux tems mythologiques. Vers le sud, sur les bords du Caléon qui serpente autour de la Smyrne moderne, s'élève le tumulus simple d'Andræmon avec de vastes débris tout autour. Derrière la colline du château, des restes d'aqueducs antiques, couverts de plantes parasites, entourés d'épais bocages, et qui en s'élançant décrivent plusieurs arcs sur les côtés de la vallée, présentent de loin un aspect romantique, et étonnent de près

table fût l'exaspération, mirent l'autorité sur ses gardes. Les consuls, craignant que le désordre qui s'annonçait d'une manière alarmante, ne fût dangereux même pour leurs nationaux, stimulèrent le zèle du moutsellim ou gouverneur, homme dont les bonnes intentions furent paralysées par la faiblesse qu'il montra dans des circonstances décisives.

« Ce qui rendait la position des Grecs de Smyrne encore plus critique, c'est que les corps de milice, formés dans l'intérieur, venaient s'y assembler, pour être, de là, expédiés à leur destination. Ces hordes féroces, avides de sang et de pillage, affranchies de toute discipline et de toute obéissance, demandaient à grands cris le massacre des chrétiens. Leurs clameurs frénétiques furent portées à un tel point, qu'on leur interdit l'entrée de la ville. On les fit bivouaquer à deux lieues environ de distance, sous les

---

par la hardiesse de leur architecture. Tant d'objets réunis dans un espace borné, sont des titres à la curiosité, à l'admiration du voyageur. Tantôt errant dans la solitude à travers les pins et les cyprès qui ombragent les restes de nos monumens, il les interroge avec sollicitude, et tantôt assis sur la cime du Pagus, ses regards embrassent un espace immense, planent sur Clazomène et les ruines d'une foule de cités, et se reposent avec émotion sur les rivages de Lesbos, qui redirent si souvent les plaintes amoureuses de Sapho ».

murs du château de mer, et ils déchargèrent leur rage sur le malheureux habitant des campagnes. Dès ce moment, le corps des janissaires de la ville redoubla d'attention pour la police militaire (1); des postes nombreux s'établirent dans les divers quartiers. On n'oublia rien pour ranimer la confiance qui déjà commençait à s'affaiblir. Toutes les nuits, des gardes composées de quarante ou cinquante hommes parcouraient en silence les diverses rues. Il fut enjoint aux Européens de se munir chaque soir d'un fanal (2); mais des insultes graves, faites à diverses personnes, malgré cette précaution, déterminèrent les habitans à ne pas s'exposer à rencontrer les patrouilles après le coucher du soleil.

Depuis la révolte de Moldavie, il circulait dans

(1) Les Turcs sont divisés en deux grandes classes, les *janissaires* et les *émirs*. Les premiers sont soldats en naissant; les autres, parens de Mahomet, comme ils le disent, et décorés du turban vert, sont voués au sacerdoce. Cependant, ils peuvent aussi, dans un besoin pressant, embrasser la carrière des armes, et cela arrive presque toujours. En Turquie, les titres ne viennent pas seulement du père; le père ennoblit aussi ses enfans; ainsi, une parente de Mahomet, épouse d'un janissaire, lègue le turban vert à sa lignée.

(2) Les villes turques ne sont pas éclairées comme les nôtres. Il n'est permis d'y sortir la nuit qu'avec un fanal. Dans les tems paisibles, les Européens éludaient cet ordre de police; ils furent ensuite forcés de s'y soumettre.

le public des bruits sinistres. On parlait de massacres, d'incendies : les conjectures se multipliaient; le commerce, presque paralysé, souffrait de plus en plus. L'autorité reçut de Constantinople l'ordre de former des corps de volontaires dans la province. A cette époque, on prit même de jeunes Grecs destinés à l'équipement de la flotte. Cependant, Smyrne vit avec effroi ces apprêts guerriers. La terreur croissait en raison des mesures extraordinaires journellement adoptées. Ce fut bien pis encore lorsque les habitans virent des patrouilles formidables encombrer leurs rues à toutes les heures du jour et de la nuit. On commençait à ne plus être en sûreté dans la ville ni dans ses environs. Des Européens à cheval, au retour de leurs maisons de campagne, furent insultés; on tira sur eux plusieurs coups de pistolet, dont heureusement ils ne furent pas atteints. La vie même était compromise.

Dans la nuit du dimanche 8 avril, le commandant de la station française qui devait jouer un si beau rôle par la suite, fut arrêté par une troupe de brigands, armés plutôt pour troubler l'ordre que pour le rétablir. Cette bande, qui prenait aussi le nom de patrouille, saisit le commandant et deux de ses officiers, les entraîne et les maltraite, sans respect pour l'uniforme dont ils étaient revêtus. Cependant, on s'empressa de

leur rendre la liberté au premier poste. L'officier français, outré d'une insulte que des circonstances particulières aggravaient encore, se rend chez le consul après avoir ordonné à son lieutenant de conduire la corvette qu'il commandait devant le quartier turc, sous les murs du palais du gouverneur. A minuit, le consul, accompagné du commandant et précédé de ses janissaires, se présente chez le gouverneur, première autorité musulmane du pays, et demande une satisfaction éclatante pour une insulte jusqu'alors inouie. Cet homme, épouvanté des suites que l'officier, dans son indignation, pouvait donner à une semblable affaire ; terrifié de voir sous ses fenêtres vingt bouches à feu prêtes à l'écraser, accorda tout ce qu'on voulut. Le Français n'en demandait pas davantage ; il pardonna, et toute la ville sut apprécier sa généreuse modération.

Mais il serait impossible de décrire la scène qui se passa dans les quartiers turcs. Tous les habitans, attribuant à quelque motif d'hostilité le mouvement du vaisseau, crurent leur ville sur le point d'être anéantie. Les femmes, les enfans, les vieillards gagnèrent en toute hâte la montagne voisine, avec leurs effets les plus précieux. Les hommes eux-mêmes, troupe aussi lâche que féroce envers des ennemis désarmés, cherchèrent

leur salut dans la fuite; en un mot, la consternation et le désordre furent tels, que le lendemain, encore, long-tems après le départ de la corvette, on voyait sur la cime du Pagus une foule épouvantée, trop vivement prévenue pour oser regagner la ville.

Cette aventure augmenta l'inquiétude publique à un point inconcevable. Le lendemain, les consuls furent en corps demander aux autorités une garantie pour la sûreté des Européens. M. David, consul général de France, se fit surtout remarquer dans cette première occasion; courageux interprète des sentimens de ses collègues, il intimida ce divan asiatique (1), composé d'hommes farouches ou portés par la haine et le fanatisme à applaudir à tous les excès de leurs satellites. M. David obtint tout au nom de ses collègues. On se sépara dans la meilleure harmonie, et les choses restèrent encore quelque tems dans le même état.

Les Turcs, dont les imaginations étaient déjà singulièrement échauffées, apprirent alors la conspiration de Constantinople, et les supplices

(1) On nomme *divan* le sofa que les seigneurs ont dans leur salle de réception; par suite, les grandes assemblées des notables se nommèrent aussi divan, du nom du siége où l'on s'assied.

qui en avaient suivi la découverte. A peine les Grecs connurent-ils ces détails, qu'une terreur soudaine se répandit parmi eux. Ils armaient à la hâte les navires, les bateaux qui se trouvaient en rade, et fuyaient dans les îles avec leurs familles. Cette rumeur fit trembler les Turcs à leur tour ; ils appréhendèrent un mouvement de la part des Grecs : la consternation devint générale. Les Européens eux-mêmes, témoins passifs de tant d'alarmes, en prévoyaient avec effroi les suites funestes.

Le 11, dans la matinée, tandis que toute la population, terrifiée par des rapports exagérés, des bruits fallacieux, était, pour ainsi dire, sur le qui-vive, un imprudent tire un coup de pistolet sur une terrasse ; cette explosion devient le signal du tumulte. Les soldats turcs d'un poste voisin accoururent pour en découvrir l'auteur. Une foule d'individus qui, au premier bruit, s'était portée aux fenêtres et dans la voie publique, recule d'effroi à la vue de Turcs armés, qui courent devant elle. C'en était assez pour des esprits timorés ; on ne raisonne plus. On fuit, on se presse ; les clameurs des fugitifs sèment partout l'alarme ; enfin, on n'entend bientôt plus, sur tous les points, que ces cris affreux répétés à-la-fois par mille bouches : « Rébellion, rébellion ! les Musulmans égorgent les chrétiens ! sauve qui peut ! »

Il serait trop long d'entrer dans le détail des scènes tumultueuses qui se passèrent alors ; une masse de plusieurs milliers de fuyards arrive sur les bords de la mer et s'y précipite, croyant l'ennemi sur ses pas ; mais ce moyen extrême coûta la vie à quelques personnes qui se noyèrent. D'un autre côté l'on emballait à la hâte les effets, et toute cette journée fut employée à l'embarquement des familles. Quoique les motifs de cette alerte commençassent à être connus, on n'en ralentissait pas davantage les préparatifs d'évasion ; ils durèrent toute la nuit. L'autorité qui n'avait encore reçu aucun ordre pour s'opposer à la fuite des Grecs, en vit avec indifférence partir plusieurs milliers, la nuit même ou le jour suivant. Le calme se rétablit insensiblement ; il ne se commit pas un meurtre au milieu d'un si grand désordre. On doit ce rare bonheur autant aux mesures prises par l'autorité, alors bienveillante, qu'à l'espèce de stupeur où tombèrent les Turcs en voyant une alarme si extraordinaire. Ce premier début leur apprit à connaître les hommes qu'on devait bientôt désigner à leur glaive. Ils perdirent toute espèce de crainte, et les malheurs qui pesèrent depuis sur la population grecque de Smyrne, peuvent être attribués en partie à l'effet que produisit sur les barbares Musulmans le premier spectacle de la terreur qu'ils inspiraient.

C'est à peu près à cette époque que le prince Démétrius Ypsilanti vint à Hydra et se présenta devant le sénat de cette île, chargé des pouvoirs de son frère. L'espérance de voir la Russie aider la nouvelle cause, illusion qu'on s'était plu à nourrir, dut alors s'effacer tout-à-fait. Ypsilanti fit le narré des affaires de Valachie et de Moldavie ; à cette époque, elles n'étaient pas encore désespérées. Une garde d'élite, composée d'une jeunesse brillante et intrépide, se signalait par des prodiges de valeur. Alexandre Ypsilanti (1), général en chef des troupes des deux provinces, leur avait fait adopter un costume régulier. S'il en eût eu le tems, son projet était de discipliner ces corps et de les exercer à la tactique européenne. Ce seul avantage lui aurait donné la plus grande supériorité sur les Turcs. Mais le général prévoyait bien l'embarras qu'allaient lui causer, moins encore le nombre de ses ennemis, que les éternelles discordes de ses lieutenans. Habitué au métier des armes et à une discipline sévère, il reconnut combien il lui serait difficile de réussir avec des troupes sans frein et des subalternes rivaux entre eux, jaloux même de la dignité qu'ils lui avaient conférée.

(1) Le prince Alexandre Ypsilanti a perdu la main droite à l'affaire de Culm, au service de la Russie.

Démétrius fut assez bien accueilli par le sénat; mais le peuple le vit avec transport. On lui donna le commandement des troupes de Morée, et il partit bientôt pour cette province, avec un corps de soldats récrutés dans toutes les îles.

CHAPITRE IV.

Exécution du patriarche grec, de trois évêques et de huit papas. Les Grecs employés dans la marine ottomane sont emprisonnés et exécutés. Armement de la flotte; préparatifs pour en hâter la sortie. On désarme tous les Grecs dans l'empire.

Le 21 avril avait été précédé à Constantinople, comme je l'ai rapporté plus haut, par des scènes épouvantables. Cependant, on s'était un peu calmé. Les assassinats cessèrent dans la soirée du 20. De nombreux corps de soldats, conduits par des officiers d'un rang supérieur et d'une prudence consommée, dissipèrent les hordes de meurtriers. Les chrétiens crurent que le gouvernement reprenait enfin des dispositions bienveillantes; on se flatta de jouir encore de quelques jours de repos. Cependant c'était un piége tendu à la crédulité des Grecs; car dans la soirée et dans la nuit, la justice en arrêta plus de trois cents qui furent suppliciés le lendemain et les jours suivans, sans aucune enquête.

La solennité du dimanche était trop marquante, pour que l'on crût pouvoir se dispenser d'assister au service divin; mais la terreur des jours

précédens agit si fortement sur les esprits, que bien peu de personnes se rendirent dans les églises (1).

C'est alors que l'on put voir toute la dissimulation et la perfidie du caractère turc, même dans les premiers fonctionnaires de l'empire. La rage infernale de la Porte n'était pas encore assouvie par le sang qu'elle avait fait répandre les jours précédens ; il lui fallait des victimes moins obscures. Pour anéantir les débris du peuple grec qui n'avaient pu se dérober à sa fureur, les ministres imaginèrent de sacrifier publiquement ce qu'il y avait encore d'éminent et de distingué. Déjà le prince Mourousi avait été décapité, accusé de liaisons secrètes avec les rebelles. Il ne restait plus maintenant au pouvoir des barbares, que des prélats et le patriarche, homme vénérable et d'une piété qui rehaussait encore le rang qu'il occupait. Ce vieillard, que quatre-vingts ans d'une vie sans reproche mettaient presque au rang des saints dont il se rapprochait

(1) Chose extraordinaire ! le Grec est si scrupuleux sur l'observance de ses pratiques religieuses, qu'il s'exposerait à tout plutôt que d'y manquer. Cette règle n'est pas sans exception, et ne roule au reste que sur les individus de la basse classe. Cependant la désertion des églises, le jour de Pâque, prouve que les grandes craintes ont encore plus d'effet sur les esprits que les scrupules de la conscience.

surtout par la charité et une simplicité de foi bien rare de nos jours, préférant s'exposer à tous les malheurs plutôt que d'abandonner son troupeau dans ces jours de calamités, resta constamment dans la capitale, remplissant les fonctions sacrées que son caractère lui imposait. Il eût pu fuir aussi dans les commencemens; mais fort d'une conscience pure, et méprisant le peu d'années qui lui restaient, il se résigna à en faire le sacrifice. Trois fois il avait été tiré du fond de sa retraite pour s'asseoir dans la chaire patriarcale ; le gouvernement avait les plus grandes obligations à ce pieux vieillard dont la sagesse égalait les vertus ; souvent il avait ramené des provinces égarées à l'obéissance du sultan : ses conseils même n'étaient pas inutiles aux visirs dans leurs relations avec les puissances étrangères. Mais tout fut oublié : dès le principe de la révolution, les barbares ne virent plus en lui qu'une victime dont le supplice pourrait désespérer leurs ennemis. Sa mort était déjà résolue, et les motifs qu'on inventa pour la justifier aux yeux des ministres européens, n'étaient que de vains prétextes.

Après la mort du prince Mourousi, sa famille fut arrêtée ; la Porte voulut la garder en otage, pour la rendre responsable du succès des armes grecques. Un semblable dépôt ne laissait pas que d'être embarrassant : il pouvait compromettre ce-

lui qui en serait chargé ; il n'en fallut pas davantage pour faire un choix ; cette famille fut confiée au patriarche.

Le visir, couvrant la véritable cause de sa conduite du voile d'une confiance sans bornes, fit venir le vénérable pontife, et le traitant encore avec plus de distinction que par le passé, il lui expliqua toute l'importance que la Porte attachait à la possession de ces illustres captifs ; ensuite, il lui fit entendre que le sultan, dans cette occasion, n'avait cru pouvoir choisir un homme plus dévoué à ses intérêts que lui ; qu'en conséquence, il allait être chargé de veiller sur cette famille et de lui donner asyle dans son palais. Le traître eut même l'hypocrisie d'ajouter *que le patriarche grec serait pour ces dames et leurs enfans, un gardien plus agréable qu'un seigneur musulman.* A la suite de cet entretien, la famille fut conduite chez le pontife, qui ne soupçonna pas le piége qu'on tendait à sa bonne foi. Heureux de pouvoir encore donner quelques consolations à ces infortunés, il l'accepta avec joie, et s'abusa même jusqu'à croire que l'humanité entrait pour quelque chose dans cette infernale machination.

Livré à la méditation ou à la prière une partie du jour, il accordait à ses captifs toute la liberté possible, ne s'imaginant pas qu'ils pussent

en abuser au point de le compromettre; peut-être encore, se laissant aller à un mouvement de compassion, souhaitait-il en secret l'évasion de ces malheureux, qu'un supplice prochain attendait sans doute? mais il n'existe point de preuve qu'il y ait contribué. Enfin, les femmes, dont les larmes sont toujours si puissantes, gagnèrent un des papas ou ecclésiastiques préposés à leur garde; soit pitié, soit cupidité, cet homme se laissa persuader par ses soins; un navire européen fut nolisé pour les îles, et reçut à son bord toute la famille proscrite, qui s'éloigna de Constantinople, ayant même que les gens du patriarche se fussent aperçus de son absence.

Dès que cet événement fut connu du pontife, il dit sans s'émouvoir aux prélats qui l'entouraient: *Voilà mon arrêt de mort!* Il ne prévoyait pas que l'élite de son clergé devait être enveloppée dans la même proscription.

Il retourna chez le visir, où, peu d'instans auparavant, il avait été comblé de caresses: mais ce qui fait croire que cette fuite n'était pas tout-à-fait mystérieuse pour ce ministre, profondément dissimulé, c'est que cette fois il reçut le pontife avec un visage sévère: « Où est la famille Mourousi, demanda-t-il le premier? » Étonné à cette question inattendue, le vieillard lui apprit ce qu'il savait probablement, et d'une manière

bien plus précise. « C'est vous qui êtes l'auteur » de cette évasion, lui cria le perfide ; retirez-» vous. »

Ce peu de mots n'annonçaient que trop des intentions criminelles. Le vieillard ne put s'y méprendre ; il retourna dans son palais, et se prépara à la mort avec le calme et la sérénité que donne la religion seule en ces momens suprêmes. Tous les chrétiens de la ville n'éprouvèrent qu'un même sentiment douloureux, en apprenant les circonstances de cette dernière visite au ministre turc, tant les hautes vertus de l'homme de bien l'avaient mis en vénération. Différent à cet égard de ses prédécesseurs, son zèle ne se bornait pas aux devoirs de son rite ; sa bienveillante charité s'étendait sur les chrétiens de toutes les confessions : tous étaient ses enfans. Il ne prêcha jamais que la tolérance et l'union entre les adorateurs du Christ ; mais sa voix ne fut pas toujours entendue.

Cependant on se méprit en général sur le sort que la Porte réservait à ce pontife, dont le caractère sacré devait avoir quelque chose d'imposant, même pour des barbares. L'idée d'un supplice infamant n'entra dans la pensée de personne ; lui seul ne s'abusait pas. Élevé parmi les Musulmans, dont une longue expérience lui avait appris à connaître la profonde scélératesse, il distingua la vérité.

Le visir, dont les reproches et les expressions ressemblaient plutôt au mépris qu'aux menaces, ne fit ni arrêter ni observer le pontife, du moins en apparence; il avait plutôt l'air d'un disgracié que d'un proscrit. Les choses en demeurèrent là jusqu'au lendemain, jour de Pâques, solennité dans laquelle les patriarches ont l'usage de célébrer publiquement l'office divin. Il se rendit à l'église; un bien petit nombre de fidèles l'y attendait. La messe fut chantée avec toute la pompe et l'éclat usités dans des tems plus heureux. Après cette auguste cérémonie, lorsque le pontife se présente à la porte du temple, accompagné de ses prélats, et revêtu de tous les ornemens de son auguste ministère, pour regagner son palais, une troupe de janissaires l'arrête. Le peuple frémit. On saisit à ses côtés trois archevêques, parmi lesquels celui d'Éphèse; on les entraîne : le patriarche resté seul entre les mains des soldats immobiles, leur demande quel est leur dessein. Ils se taisent; aucun d'eux n'avait osé porter la main sur l'illustre victime : leur chef même, saisi d'une terreur soudaine, hésita quelques instans. La dignité peinte sur ce front vénérable, cette longue barbe blanche qui signalait moins d'années encore que de vertus, la pompe de ces vêtemens sacrés, tout semblait entourer le vieillard d'une partie de la majesté du Dieu dont

il était le ministre. Les barbares, interdits, étonnés de leur trouble, formaient autour de sa personne un cercle respectueux : on eût dit, en ce moment; que le pontife ramenait à la foi ces farouches infidèles, tant ils paraissaient humbles en sa présence. Mais, hélas! ce triomphe de la vertu et de la religion sur des ames féroces ne fut que passager. Le premier de ces vils esclaves rappelle aux autres les ordres du tyran ; ils approchent et reculent encore!... Enfin, c'en est fait! ils ont osé saisir l'homme de Dieu!... Ils attachent une corde sous le parvis du temple, devant la porte principale. Que signifient ces affreux préparatifs? O crime atroce! sacrilége inoui!... Se pourrait-il?... Barbares, arrêtez! ne craignez-vous point la vengeance de ce Dieu que vous outragez dans la personne de celui qui le représente sur la terre?... Faibles efforts! l'attentat est consommé! l'homme de bien, le souverain pontife d'un peuple chrétien, meurt du supplice réservé aux scélérats! il est pendu!...

Ainsi, joignant la profanation à la plus révoltante barbarie, ces monstres choisissent le plus grand jour des chrétiens pour assassiner le premier personnage de leur sacerdoce, devant le temple même où sa voix entonnait tout-à-l'heure les cantiques de l'Eternel. Non, une atrocité de ce genre ne peut jamais s'effacer : le cruel Musulman devient de plus en plus odieux.

Les trois prélats subirent le même sort devant les principales églises ou devant leurs palais; et huit papas de la maison du patriarche furent également suppliciés en divers endroits, tous avec les habits de leur ministère. Dès que l'on apprit cette affreuse nouvelle, la consternation fut générale; les ambassadeurs européens n'éprouvèrent qu'un sentiment unanime d'indignation; celui de Russie principalement, il fut encore plus sensible à cet affront sanglant qui rejaillissait sur toute la chrétienté, puisque sa croyance se rapprochait davantage de celle des Grecs. Les rues furent encore abandonnées ce jour-là, et les Turcs goûtèrent la joie féroce de voir leur abominable but rempli. Quelques gardes furent placés auprès des cadavres pour empêcher le peuple de les enlever; mais cette précaution était bien inutile : la stupeur était telle, qu'aucun chrétien n'osa même approcher de ce lieu d'horreur.

L'exposition dura trois jours, ainsi qu'on le pratique à l'égard des scélérats dont le supplice doit épouvanter le crime. Depuis plus de deux cents ans, on n'avait eu d'exemples d'une semblable sévérité; et jamais patriarche n'avait été puni avec tant d'ignominie. Mais les barbares préparaient au cadavre des affronts encore plus sanglants par un raffinement de cruauté; ils de-

vaient outrager, même après la mort, les mânes de l'infortuné pontife, et se riant de l'indignation qu'ils inspireraient aux puissances qui jusqu'alors avaient été leurs alliées, ils choisirent les Juifs, ennemis nés de notre culte, pour être les instrumens de leur rage impie.

Le 24, on détacha les cadavres : il fut ensuite ordonné à une troupe de Juifs, choisis parmi ce qu'il y avait de plus vil et de plus abject, de les traîner dans toutes les rues et de les jeter à la mer. Cet ordre impie fut exécuté ; on vit avec horreur le corps de l'auguste martyr, souillé par les mains des ennemis les plus acharnés de la foi, essuyer la fange des ruisseaux et servir de jouet à la haine féroce des infidèles. Cependant, le plus morne silence régnait dans les divers quartiers où l'on promena ces restes vénérables : les Musulmans eux-mêmes semblaient étonnés de leur audace et de la grandeur de leur crime. Cette espèce de calme stupide n'était interrompu que par les vociférations et l'indigne joie des vils instrumens de la fureur turque. Ces misérables, voués à l'infamie, insultaient encore par les plus affreux sarcasmes à la dépouille du malheureux patriarche : ils révoltaient même les Turcs qui accompagnaient leur marche. Enfin, cette horrible procession arriva sur le rivage, et les cadavres furent jetés

dans la mer, après avoir subi les plus indignes traitemens. Telle fut la fin d'un homme que ses vertus rendaient cher à son peuple; d'un sage dont l'expérience et les lumières furent long-tems utiles à ses bourreaux. Terrible exemple des excès auxquels peuvent se porter les hommes : il n'est rien de sacré pour leurs passions, rien d'inviolable.

Encore un mot sur cet infortuné pontife; sa mort ne fut guère avantageuse pour l'avide tyran; quoique depuis long-tems à la tête de sa nation, il mourut excessivement pauvre; jamais il ne considéra sa charge comme un sûr moyen d'acquérir des richesses; aussi simple dans ses vêtemens que dans sa vie privée, il ne détourna pas les deniers du pauvre pour fournir un aliment au luxe de sa table ou de son palais. C'est un des plus beaux éloges qu'on puisse faire de cet homme vertueux : comme Aristide, il contribua à la richesse et à la prospérité de sa nation, sans profiter des nombreux moyens qui se présentaient chaque jour d'acquérir d'immenses trésors. Il fut si pauvre, qu'un de ses frères, qui vivait à Smyrne dans un état voisin de l'indigence, ne pût jamais en recevoir que de faibles secours (1).

(1) Grégoire, patriarche de l'église grecque d'Orient, était ermite dans une confrérie de la Morée : il fut appelé à la di-

Les ministres des puissances chrétiennes demandèrent aussitôt des explications à la Porte sur un événement si monstrueux. La réponse qui leur fut faite, de la part du sultan, préparée de longue main, donnait une espèce de prétexte, non pas à sa conduite, mais à un acte de sévérité qui eût pu être moins révoltant. Le visir fit part aux ambassadeurs d'une prétendue conspiration, à la tête de laquelle était le patriarche et les premiers prélats de son clergé ; il les assura que la Porte avait été instruite de ce complot par des lettres interceptées, qu'il se garda bien de produire ; cependant, en un mot, il s'étaya du droit suprême d'un souverain sur ses sujets, qui lui laisse le choix du supplice des rebelles, quels que soient leur rang et leur dignité. On ne répondit rien ; l'ambassadeur de Russie fut le

---

gnité patriarcale dans des momens difficiles, et s'en démit volontairement pour regagner sa tranquille retraite. Mais la Porte, qui avait su apprécier ses éminentes qualités, l'en arracha bientôt pour le forcer à reprendre la crosse apostolique. Il revint encore quelques années après jouir du calme de la retraite : simple anachorète, il oubliait déjà les dignités dont il avait été revêtu, lorsque les évêques l'élurent une troisième fois ; c'était à l'époque où quelques troubles survenus au sujet des écoles divisaient les Grecs. Il retourna donc à Constantinople et y finit sa carrière de la manière déplorable que je viens de rapporter.

seul à condamner hautement les barbares; il s'éloigna de leur indigne cour et de Constantinople, pour se retirer à sa maison de campagne de Buyuckdéré.

Le 27, l'ordre commença à se rétablir : assouvis momentanément par le sang de tant de victimes, les meurtriers s'arrêtèrent, et une police active reprit ses fonctions comme par le passé. Cependant les prisons du Bostangi-Bachi, chef de la justice criminelle, étaient encombrées de proscrits; chaque jour on en exécutait un grand nombre. On finit par les supplicier tous. Alors la population grecque de Constantinople, déjà diminuée de la moitié au moins, par les évasions, fut réduite à bien peu de chose. Il est impossible d'évaluer au juste la quantité des malheureux qui périrent dans ces trois jours, sous les coups des assassins ou de la main du bourreau; on s'aperçut d'un vide immense dans les marchés et les boutiques manufacturières. On n'immola presque que des artisans, des jardiniers et des boulangers. Ces pertes furent d'autant plus sensibles, que l'industrie grecque fournissait la capitale de tout ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie.

Alors, pour donner une espèce de satisfaction aux puissances, et surtout à la Russie qui s'était prononcée sans détour au sujet du patriarche, le

visir fut changé ; mais ce n'était pas de sa propre autorité qu'il avait osé agir ainsi : en le destituant, le sultan eut l'air de rejeter sur lui tout l'odieux de cette infâme affaire. On ne fut point dupe de cette feinte ; on sut distinguer l'instrument passif et servile, du ressort caché qui l'avait fait agir.

Pendant que la Porte endormait ainsi les ministres européens par une feinte modération et une volonté apparente de rétablir l'ordre dans l'empire, on agitait dans un conseil secret du divan, l'affreuse question du massacre général des Grecs sur tous les points de l'empire. Heureusement, quelques Turcs humains défendirent la cause de ces malheureux, contre la rage fanatique du plus grand nombre, et leurs voix l'emportèrent. Mais le tyran disgracia immédiatement ceux qui avaient plaidé la cause de l'humanité, heureux encore de n'avoir pas payé de leur tête une modération si digne d'éloges. Il fut donc seulement résolu, dans cette séance, de désarmer les Grecs dans toutes les provinces de la domination ottomane. Des firmans furent expédiés aux pachas et gouverneurs, avec l'injonction de hâter le désarmement ; on s'en tint là provisoirement.

Tout retentissait du bruit des armes dans la capitale : on y faisait les plus grands préparatifs et sur terre et sur mer. Des corps de troupe, à peine formés, marchaient incessamment sur la

Valachie et sur la Moldavie, tandis que d'autres s'organisaient à la hâte. Il y eut à cette occasion quelque tumulte parmi les janissaires; ils refusèrent de se mettre en campagne, en disant pour se justifier de leur désobéissance, qu'il ne convenait pas de dégarnir la capitale de ses défenseurs. Le sultan, trop faible pour châtier ce corps toujours rebelle, dut souffrir son audace. Cependant, comme ces lâches, qui n'osaient marcher contre l'ennemi, se portaient encore à des voies de fait criminelles et intempestives, à raison de la modération que la Porte voulait feindre aux yeux de l'Europe, au moins pour quelque tems, on en désarma le plus grand nombre. C'est alors seulement que l'on commença à respirer dans la capitale.

On procédait à l'armement de la flotte avec la plus grande célérité. Les Grecs qui en formaient l'équipage en d'autres tems, exterminés ou en fuite, laissaient une lacune bien difficile à remplir. A l'exception de quelques Barbaresques dont le nombre n'était pas même suffisant pour compléter l'armement du plus petit navire, il ne se trouvait point de matelots musulmans. On prit alors des bateliers du canal, pour suppléer à ce défaut; mais ce moyen était encore insuffisant. La Porte pria les ambassadeurs des puissances de lui accorder la faveur d'employer à son ser-

vice les marins européens, toujours en grand nombre dans la ville, où ils exercent divers métiers. Cette grâce ne lui fut pas refusée. Alors, attirés par la forte solde qui leur fut promise, une quantité de ces individus prit service à bord des vaisseaux. Ils devaient être traités avec des égards particuliers : la Porte l'avait solennellement promis à leurs ministres; ils comptèrent sur ces assurances authentiques (1).

Le noyau des équipages ainsi formé, on remplit les vaisseaux de soldats et d'artilleurs. Les milices venues des provinces s'entassèrent à

(1) On trouve dans les villes maritimes de la Turquie un ramassis d'étrangers de toutes les contrées de l'Europe. Ces individus, qu'une conduite plus ou moins déréglée, ou même une espérance chimérique de fortune, retient dans le pays où ils jouissent d'une plus longue impunité, s'occupent à tous les métiers, et ne dédaignent pas même les plus vils. Il en est beaucoup qui mènent dans l'oisiveté la vie la plus crapuleuse; d'autres font les braconniers. Le premier état de ces misérables fut celui de marins. Déserteurs pour la plupart des bâtimens de commerce, ils ont presque renoncé à leur patrie; ils ne se la rappellent que lorsqu'un délit les mène devant les tribunaux turcs; alors ils ont recours au ministre de leur pays pour se délivrer. Les Italiens et les Esclavons sont les plus nombreux, et certes ce sont des sujets dont l'internonce d'Autriche se passerait volontiers, car c'est de leurs rangs que sortent les plus hardis brigands, fléau des Échelles du Levant dans les tems ordinaires.

bord; et l'on espéra pouvoir former ces hommes ineptes, qui voyaient peut-être la mer pour la première fois, à l'art pénible de la navigation. C'est avec de pareils moyens que le sultan crut pouvoir soumettre les Grecs. Ses vaisseaux étaient sans doute terribles par leur masse; mais voilà tout; ils ne pouvaient rien contre la petite armée navale des affranchis, malgré leur force: l'expérience et l'adresse sur mer font toute la supériorité.

La seule chose convenable dans ce bizarre armement, c'était le choix du capitan-pacha ou grand-amiral, choix qui honorait le visir. On avait élevé à ce grade le capitaine Cara-Aly, officier qui s'était distingué autrefois par sa valeur et son habileté; mais il commandait alors à des hommes en état de le comprendre, tandis qu'aujourd'hui l'ignorance de ses marins suffisait seule pour faire avorter l'entreprise la mieux conçue. Plus d'un mois s'écoula encore avant que l'on songeât à expédier la flotte. Dans cet intervalle, bien des événemens se succédèrent.

Les ordres exprès ou firmans du G. S. pour désarmer les Grecs, étaient parvenus sur tous les points, et s'exécutaient sans le moindre obstacle. Les malheureux pensèrent alors que c'en était fait; une pareille mesure, dans ces instans critiques, n'était que trop capable d'alarmer. Hors

d'état de résister, ils obéirent ; ils crurent tous (et leur opinion n'était que trop juste) ils crurent qu'on ne leur enlevait ces faibles moyens que pour les assassiner plus facilement. Hélas ! l'avenir vérifia leurs appréhensions. Les autorités turques procédèrent assez diversement dans cette occasion ; il y eut plusieurs villes où l'on ne ménagea rien, et d'autres où l'on employa des formes et des procédés. A Smyrne, par exemple, le gouverneur fit seulement publier par un crieur que les Grecs eussent à remettre leurs armes, dans l'espace de trois jours, à un délégué de leur évêque. On leur promettait que ce dépôt serait sacré, et qu'à l'issue des troubles, la restitution serait générale. Aussi, plusieurs hommes du peuple eurent-ils la crédulité de mettre leurs noms sur les faisceaux qu'ils en formèrent : du moins il ne se fit pas de visites domiciliaires ; l'autorité compta sur la bonne foi des Grecs ; et elle était d'autant plus sûre de ne pas être trompée ; que la mort était promise au malheureux qui contreviendrait à ses ordres (1).

(1) Les Grecs, vivant au milieu des Turcs, avaient, comme eux, le goût des armes ; presque tous chasseurs, ils étaient armés, au moins d'un fusil. Quelquefois, forcés d'entreprendre de longs voyages dans l'intérieur, pour leurs affaires, ils s'armaient de pistolets et d'un couteau de chasse. Les Turcs ne murmurèrent jamais de les voir, pour ainsi dire,

A cette époque, le sultan informé que les Grecs fuyaient avec empressement de toutes les provinces de son empire, donna des instructions répressives à ses agens. Il fut défendu aux rayas de sortir de la Turquie : ceux qui, jusqu'alors n'avaient pas trouvé l'occasion de s'embarquer, durent rester forcément en butte aux coups de leurs ennemis, ou acheter à grands frais des moyens de retraite. La Porte obtint également, sous divers prétextes, la promesse des ambassadeurs que leurs agens consulaires n'accorderaient plus de refuge au peuple proscrit. Ces ministres qui crurent rendre service à leurs comptoirs par cette condescendance, qui marquait au moins une extrême faiblesse, intimèrent aux consuls de ne plus se charger désormais du soin de protéger les Grecs : il leur était aussi défendu de permettre aux capitaines du commerce d'en transporter, comme de coutume, hors des états ottomans; enfin, les fonctionnaires turcs furent

---

sur la défensive parmi eux. D'ailleurs, les jours de grande fête, ils se plaisaient à décharger en l'air leurs pistolets et leurs tromblons, comme c'est l'usage dans quelques parties de l'Europe, et notamment en Italie. Souvent dans un état d'ivresse, la basse classe faisait un très-mauvais usage de ses armes; mais il était expressément défendu d'en porter d'ostensibles ou de cachées, hors des jours solennels de l'église, à moins qu'on ne fût en voyage.

autorisés à faire des visites sur les navires européens, pour s'assurer, par eux-mêmes, de l'exactitude à remplir les conventions passées entre nos ministres et leur sultan. C'était la première fois que pareille chose se pratiquait. La parole d'un Européen avait toujours été sacrée pour un Turc: il était obligé de s'en contenter. L'un de nos plus beaux priviléges, en Turquie, c'est l'espèce de dignité dont notre nom seul nous entoure: on nous regarde comme des hommes supérieurs. Ce respect pour les Francs (1), que les capitulations avec la Porte ont toujours entretenu, est basé sur l'idée même de notre prééminence dans les arts, les sciences, en tout: il ne se maintenait que par la fermeté des ambassadeurs, qui se gardaient bien de laisser, sous aucun

(1) Les opinions se partagent sur la véritable étimologie du mot *Franc* en Turquie : les Turcs l'auront peut-être emprunté à l'Arabe. Dans cette langue, les Européens en général sont désignés sous le nom d'*Afrang ;* mais je croirais plutôt que, puisque les Turcs furent en relation avec les Français long-tems avant que de connaître les autres peuples de l'Europe, ils les distinguèrent tous par ce premier nom dans la suite. Il servit aussi à exprimer une entière franchise, parce que les capitulations n'accordent à la justice turque aucun pouvoir sur les Européens. Ils sont soumis à leurs consuls, punis par eux pour les délits qui n'entraînent que des peines correctionnelles, et envoyés en Europe s'il y a lieu d'appliquer des peines afflictives.

prétexte, empiéter sur les droits des nationaux. Mais aujourd'hui qu'ils se relâchent d'un principe dont une longue expérience a prouvé la sagesse, la Turquie ne sera bientôt plus habitable que pour des esclaves ou des sauvages : les citoyens civilisés n'oseront plus s'y établir.

L'usage des Turcs est de maintenir toujours ce qu'ils ont une fois pratiqué. Chez eux un abus même devient une loi, lorsqu'il a été toléré quelque tems. Ainsi les suites de cette facilité des ministres à accéder aux demandes d'un gouvernement adroit et subtil, ne sauraient qu'être déplorables. Les navires européens sont actuellement assujettis à la gêne d'une visite, dans les ports turcs ; ils sont obligés de payer les gardes qu'on leur envoie ; c'est un usage qu'il sera bien difficile de déraciner : l'espèce de tribut que ces visiteurs prélèvent sur notre commerce, les rendra plus tenaces. J'avoue qu'il est des occasions où la prudence exige quelques sacrifices ; mais quand il s'agit de points d'un intérêt si majeur, on doit attendre la dernière extrémité, ou même ne céder jamais. Que pouvait-il arriver aux Européens, établis en Orient, de pire que ce qu'ils ont éprouvé ? rien, à coup sûr. On ne pouvait pas sévir juridiquement contre eux ; c'eût été se mettre en guerre ouverte avec leur métropole. Les assassiner, les piller ? on l'a fait :

qu'a donc gagné le commerce aux mesures des ambassadeurs ? rien de bon absolument ; au contraire, il a perdu une partie de cette liberté qui l'encourageait. Mais, je répéterai, à cette occasion, une vérité constante et malheureusement oubliée quelquefois : pour traiter avec les Turcs, il faut des hommes fermes, inébranlables, et dont la prudence soit à l'abri de toutes les intrigues qu'emploie ordinairement la Porte pour arriver à ses fins (1).

(1) A l'époque des concessions dont je parle, la France n'avait point d'ambassadeur à Constantinople ; le chargé d'affaires, homme très-estimable, ne pouvait élever la voix ; il était subalterne. M. de Latour-Maubourg, qui fut envoyé depuis, a, sans doute, été le premier à déplorer la maladresse de ses collègues. Dans toutes ces circonstances, la France ne jouait, à Constantinople, qu'un rôle secondaire et passif, tandis que sa flotte lui donnait la première importance dans l'Archipel et sur les autres points du Continent.

CHAPITRE V.

Entrée des Turcs à Buccharest. Une de leurs armées se dirige sur la Morée. Exécutions à Andrinople. Le sénat d'Hydra condamne à la dégradation le capitaine d'un navire grec, pour avoir violé la neutralité envers un bâtiment autrichien. Insurrection à Négrepont. Blocus de Naples de Romanie. Les Grecs y sont mis en déroute. Le fils de lord Gordon vient en Grèce.

Les Grecs, en apprenant toutes les circonstances du supplice de leur patriarche, jurèrent de le venger. Cette dernière atrocité les éloigna de plus en plus de l'idée d'entrer en accommodement avec des monstres de cruauté et de perfidie. Toutes les îles résolurent alors de se laisser réduire en poudre plutôt que de capituler ; c'était un serment inutile pour les Moriotes ; mourir n'était rien pour eux. Stimulés par les moines et les prélats qui combattaient au milieu de leurs rangs, rien ne devait faire obstacle à leur impétueuse valeur : ils devinrent des lions, lorsque l'évêque de Pyrgos leur apprit, en versant des larmes amères, le triste sort que les barbares avaient fait subir au chef spirituel de leur croyance : ce ne fut qu'une exclamation, un cri de fureur. Les Turcs ne durent plus espérer de quartier. L'ombre gémissante du patriarche,

image toute-puissante sur des hommes ignorans et fanatiques, devait suivre les Hellènes aux combats, et ne s'appaiser qu'en voyant ruisseler le sang de ses bourreaux. Ainsi, le sultan qui avait cru, par cet attentat, effrayer et décourager ses ennemis, fut abusé dans son attente. Le meurtre du patriarche ne devint funeste qu'à sa farouche nation : si l'on ne s'épargnait guère avant cet événement, ce fut bien pire encore. Les supplices les plus affreux précédèrent le trépas. On ne combattit plus seulement pour vaincre, mais pour l'affreux plaisir de se déchirer : voilà le caractère que vont nous offrir les différens événemens de cette terrible révolution.

Une forte armée turque se présenta, dans les premiers jours d'avril, sur les frontières de la Valachie : les Éthéristes ne se sentant pas en état de l'inquiéter dans sa marche, lui laissèrent un libre passage : on leur reproche cependant de n'avoir pas opposé assez de résistance à l'ennemi dans cette occasion. Maîtres de tous les passages et de toutes les positions, il leur eût été facile d'arrêter, au moins quelque tems, ces corps indisciplinés, qu'ils eussent fini par détruire ; car il est reconnu que, pour vaincre les Turcs, on doit plutôt temporiser que combattre (1). Cependant divers par-

(1) Les Turcs, comme on sait, ne reçoivent point de

tis du corps d'Ypsilanti harcelèrent l'armée ; mais on n'en vint pas aux mains sérieusement : il n'y eut que quelques escarmouches. Les Turcs ravagèrent le pays sur leur passage, et arrivèrent devant Bucharest le 16 avril, sans avoir rencontré, pendant tout le trajet, d'obstacles capables de les arrêter.

En même tems, des troupes expédiées par

---

solde en campagne : on leur donne seulement le *taïm* ou la ration les premiers jours. Cette ration consiste en une petite quantité de riz bouilli et préparé avec du beurre ou de l'huile. Ils nomment ce mets *pilaf*, mais cela ne dure pas long-tems. Quand la campagne est un peu longue, ils n'ont plus rien à attendre, ils doivent piller pour vivre : aussi le découragement les gagne et ils se débandent. Dans ces momens de confusion, rien ne peut les retenir : la voix du chef, ses prières, ses menaces, tout est superflu. Ainsi, l'on a tout gagné avec les Turcs, quand on est parvenu à les amuser pendant quelques jours ; leur première attaque est la seule redoutable. Le siége d'Ianina en est la preuve bien frappante ; à peine s'il restait quelques mille hommes aux environs de cette place, et ce ne fut que lorsque le Grand-Seigneur eut accordé aux troupes destinées à le continuer une ration journalière, qu'il fut un peu mieux conduit. Après la guerre, chacun retourne chez soi ! point d'indemnité ni de récompenses militaires. Les blessés et les estropiés, s'il en revient, car les chirurgiens turcs qui suivent les armées n'en guérissent pas beaucoup, doivent mendier leur pain. Les janissaires de Constantinople, les topchis et un ou deux corps privilégiés, sont les seuls qui reçoivent une modique solde.

mer vinrent effectuer leur débarquement à Kara-Kerman et se dirigèrent sur Galatz. Les Grecs qui s'y trouvaient encore, cherchèrent leur salut dans la fuite. La ville, hors d'état de se défendre, et presque abandonnée, fut pillée et saccagée par ces troupes furieuses. On n'y épargna personne; les femmes, les enfans, les vieillards, furent mis en pièces en expiation du sang musulman qui avait coulé sur ce point dès les premiers troubles.

Cependant le désordre régnait dans l'armée des Æthéristes. Réduite par les désertions, elle souffrait encore davantage du peu d'harmonie qui régnait parmi les chefs. Ypsilanti n'avait que le titre de généralissime, sans en avoir l'autorité; Théodore, Constantin Duca et quelques autres chefs, refusaient d'obéir. L'exemple du prince Cantacuzène qui servait, comme simple volontaire, aux ordres d'Ypsilanti, fut perdu pour ces ambitieux. Plusieurs fois, le général eut la douleur de voir ses plans échouer par l'artifice de ses rivaux. Devant Buccharest, il avait résolu de combattre l'ennemi, comptant bien sur l'assistance des autres chefs; mais il fut abandonné et obligé de laisser aux Turcs l'entrée de cette ville, capitale de la Valachie. Ils l'occupèrent en effet dans la soirée du 16, et s'y conduisirent même avec une modération assez rare. Leurs

postes s'établirent en avant de la ville ; et un corps de trois ou quatre mille hommes s'avança dans le pays, à la poursuite des fuyards. A peine s'il y eut quelques légères escarmouches. Les campagnes étaient tout-à-fait désertes : les habitans, prévoyant le sort malheureux qui les attendait, avaient suivi les insurgés. Toute cette première expédition des Turcs, en Valachie, se passa presque sans combats. Dans les engagemens d'avant-postes, le bataillon de la garde d'Ypsilanti se distingua toujours par son zèle et sa valeur.

Pendant que cette armée ottomane soumettait si facilement la Valachie, les bataillons asiatiques qui arrivaient continuellement à Constantinople, étaient aussitôt formés en divisions, et marchaient sur la Morée avec un pacha à leur tête. Les Turcs avaient bien plusieurs corps d'armées dans le voisinage de cette province, en Albanie ; mais, Ali pacha inspirait des craintes trop vives pour que l'on osât les diminuer. En peu de jours, des forces considérables s'assemblèrent en Macédoine et menacèrent les frontières de la Thessalie. Les Grecs les attendaient de pied ferme. Maîtres d'un grand nombre de places, du second ordre à la vérité, ils s'étaient aussi emparés de quelques pièces de campagne qui leur devenaient d'un grand secours. Le meilleur esprit les animait

tous ; de légers engagemens avec les partis ennemis, où ils eurent constamment l'avantage, leur inspirèrent la plus grande confiance. Néanmoins, les armées restèrent quelques jours à s'observer sans combattre, et celle des Grecs se retira la première, en paraissant vouloir céder à l'ennemi l'entrée de la province. Mais un plan bien plus vaste occupait alors les généraux du peuple libre : ils voulaient attirer l'ennemi pour l'exterminer plus sûrement. Leur piége réussit au mieux ; les Turcs s'avancèrent et incendièrent quelques villages abandonnés qu'ils trouvèrent sur leur passage. Mais ils devaient payer bien cher ces premières apparences de succès.

Au milieu de ses préparatifs de guerre, la Porte ne ralentissait pas ses vengeances. Le sang d'une foule de proscrits coulait partout : on sévissait avec la dernière rigueur contre ceux qui étaient seulement soupçonnés d'intelligence avec les insurgés, et leurs parens et amis étaient enveloppés dans la même condamnation. A Constantinople et dans les provinces, les exécutions se multiplièrent ; mais Andrinople fut témoin de supplices plus nombreux encore. L'archiprêtre grec de cette ville, Ayos-Cyrille, qui, précédemment, avait rempli les éminentes fonctions de patriarche, fut pendu à la porte de son église, et vingt Grecs des plus marquans, aux

portes de leurs maisons. Il y eut aussi là des massacres dans les rues et dans les campagnes. On n'épargna que des Européens qui s'y trouvaient en petit nombre. L'archevêque d'Andrinople était alors à Constantinople; il y fut mis en état d'arrestation. Énos fut également en proie à la fureur des Turcs : plus de deux cents Grecs furent assassinés dans la ville ou ses environs.

Smyrne, qui était destinée à devenir l'un des plus sanglans théâtres de la fureur musulmane, était alors livrée à une anarchie affreuse. Aucun navire, pas même ceux du commerce européen, ne pouvaient sortir de la rade. Des troupes furieuses campaient sous les murs du Château de mer, et se portaient aux derniers excès contre les bâtimens qui arrivaient de l'Europe ou de l'Archipel, sans en excepter les vaisseaux de guerre. Je puis citer à cet égard un fait arrivé presque sous mes yeux, qui excita d'abord l'étonnement, et finit par inspirer une crainte réelle en raison des suites fâcheuses qu'il pouvait avoir.

Une corvette anglaise revenait, après une tournée dans l'Archipel, au mouillage de Smyrne. Le commandant ignorait ce qui se passait en cette ville, et crut pouvoir entrer comme à l'ordinaire; (jamais le château qui commande la rade n'avait

mis obstacle au passage des pavillons amis;) mais à peine le vaisseau fut-il à une petite distance, poussé par un vent favorable, qu'une grêle de balles couvrit son pont et traversa sa voilure. Quelques centaines de ces misérables volontaires qui campaient sur le rivage, et auxquels on avait eu l'imprudence de confier la garde de ce poste important, avaient fait le coup. Heureusement, personne ne fut atteint; une balle traversa le chapeau d'un jeune aspirant, sans lui faire la moindre blessure. Le commandant, étonné d'une pareille audace et indigné d'une attaque si gratuite, fut sur le point de châtier exemplairement ses téméraires aggresseurs. Il fit arrêter son navire: ses canons étaient prêts à renverser la fragile forteresse; mais les prières d'un drogman ou interprête, qui avait été placé parmi les barbares pour apprendre aux capitaines des navires européens les nouvelles mesures adoptées, calmèrent momentanément son courroux. Il continua sa route, et arrivé à Smyrne, il informa son consul de ce qui s'était passé. Tous les magistrats européens qui faisaient cause commune dans ces momens orageux, l'accompagnèrent chez les autorités locales, et ce fut encore à l'énergique éloquence du consul de France que l'on dut l'éclatante réparation de cette injure: l'affront en réjaillissait sur tous les

peuples chrétiens. Alors, l'officier anglais, imitant la belle conduite du commandant français, dans une occasion non moins délicate, pardonna aux barbares dont on lui offrait les têtes. Voilà cependant à quelles extrémités nous en étions réduits avec les sujets de la Porte : ils ne craignaient point de provoquer l'indignation des Francs, quoique leur cour eût tant de raisons pour resserrer plus que jamais les nœuds politiques et d'amitié qui l'attachaient à nos souverains.

Bien différens à cet égard, les sénats des îles n'oubliaient rien dans les premiers momens d'une liberté si long-tems attendue, si vivement sentie, pour comprimer tous les désordres auxquels il était immanquable que quelques hommes dépravés ne se livrassent : le crime est toujours habile à profiter des circonstances qui peuvent l'encourager : un nouvel ordre de choses à peine établi dans la Grèce, une bannière inconnue à l'Europe, et la confusion inséparable d'une première crise, parurent à des brigands dont les îles ont toujours fourmillé, des circonstances favorables pour couvrir leurs pirateries. Alors, une foule de petits bateaux, armés soi-disant pour nuire au commerce turc, dévastèrent les côtes et inquiétèrent les navires européens. Rien n'était sacré pour eux : ils ne reconnaissaient point de pavillons amis. Les sénats sentirent la néces-

sité d'arrêter une pareille licence : ils firent une loi qui condamnait à la dégradation ou même au dernier supplice, suivant la gravité du cas, tous les capitaines grecs qui se permettraient la moindre insulte envers les navigateurs de la chrétienté. Dans un manifeste qui parut à cette époque, il fut même recommandé aux vaisseaux de guerre anglais ou français, toujours stationnés dans ces parages pour protéger le commerce de leurs nations, de prendre et de punir ces vils déprédateurs. On y donnait le modèle des expéditions que les sénats délivraient aux capitaines reconnus par eux. Ceux qui n'étaient pas munis de ces pièces, étaient désavoués par la nation, déclarés pirates et infames : des mesures aussi vigoureuses eurent d'abord un entier succès : néanmoins, il se commit toujours quelques violences : les lois punissent le brigandage sans pouvoir l'empêcher entièrement. De tout tems, les écueils de l'Archipel ont été des repaires de scélérats ; la révolution n'en rendit pas les habitans plus hommes de bien : ils continuèrent leur abominable métier, sans que le châtiment exemplaire de quelques-uns d'entre eux ait été capable de corriger les autres.

Si la Grèce ne pouvait encore se flatter d'avoir l'Europe pour alliée, il lui importait au moins de ne pas s'en faire une ennemie. Son pavillon

n'était pas encore légalement reconnu; il était trop nouveau : mais c'était déjà beaucoup qu'on le souffrît. La tolérance, dans ce cas, devenait presque un aveu tacite. Ce n'était donc qu'à force de ménagemens qu'on pouvait maintenir une neutralité si importante; aussi, toute espèce de satisfaction fut accordée aux Européens qui formèrent des plaintes fondées contre des Grecs attachés à la nouvelle cause; on fit droit à toutes les réclamations justes, et même avec des prévénances qui annonçaient assez le désir de complaire aux représentans des puissances. Il suffira de donner un exemple de la sévérité des sénats, contre ceux qui prévariquaient à leurs ordonnances à cet égard. Le voici :

Un navire autrichien, nolisé par des Turcs barbaresques pour la côte de Syrie, fut contraint par les vents de relâcher à Tine, alors indépendante. Plusieurs bâtimens grecs se trouvaient au même mouillage : on aperçut de l'un d'eux un Turc, à bord de l'autrichien, qui emmenait ses nolisataires, leurs familles et leurs domestiques. Le capitaine grec, informé de cet incident, eut bien de la peine à contenir la fureur de son équipage; car tel était alors l'effet que produisait la vue d'un Ottoman sur les Grecs : ils croyaient voir en lui l'assassin de leur patriarche, dont le supplice était

récent; ils brûlaient de l'immoler (1). Cependant le capitaine, oubliant les défenses expresses du sénat, osa demander les expéditions de l'Autrichien, et dès qu'il eut appris par ce moyen que toute la cargaison appartenait à des Turcs, il notifia à l'Européen que ces marchandises étaient confisquées. Celui-ci, hors d'état de résister par la force, protesta contre une pareille violence; tout fut inutile : on s'empara de vive force de son navire, qui fut sur-le-champ déchargé : les malheureux propriétaires eurent encore bien de la peine à gagner des villages de l'intérieur où les catholiques, opposés aux Grecs par fanatisme, les accueillirent et les cachèrent dans leurs maisons (2). Les marchandises furent vendues précipitamment et à un prix infiniment au-dessous de

(1) Cette rage était sans doute bien coupable; mais on s'abuse étrangement si l'on croit que tous les Grecs ressemblent à ceux que nous voyons parmi nous en Europe; non : ceux-là forment le plus petit nombre; la majeure partie de la nation est à peine civilisée. Voilà ce qui doit faire désirer plus ardemment qu'elle recouvre enfin le droit de se gouverner par elle-même : elle sortirait bientôt de la barbarie où ses oppresseurs la retiennent; ce serait un peuple acquis à la société. Ne considérons pas le caractère grec tel qu'il est aujourd'hui, il n'est que ce que l'ont fait les tyrans; mais songeons aux réformes heureuses qu'il peut éprouver; c'est là le principal but des novateurs.

(2) L'antipathie qui règne entre les chrétiens grecs et la-

la valeur. Le déprédateur paya au capitaine autrichien la somme stipulée par les nolisataires jusqu'à la destination, et crut par ce moyen être à l'abri de tout blâme. Mais l'agent d'Autriche résidant à Saint-Nicolo, chef-lieu de l'île, transmit

---

tins est si forte, que souvent des villages entiers en viennent aux mains par haine religieuse. L'île de Tine surtout, dans laquelle la population est partagée, offre à un plus haut degré l'exemple de cet aveugle fanatisme. On ne saurait mieux comparer la violence des scrupules superstitieux qui séparent les deux églises, qu'à l'aveugle intolérance qui porta jadis les Latins et les huguenots à se déchirer en Europe. Les idées religieuses sont entourées de tant d'exagération en Orient, que chacun y croit exclusivement à l'infaillibilité de ses dogmes, et considère les autres religionnaires comme des infidèles ou des hérétiques. Aussi, un catholique se garde-t-il bien de s'unir par les liens du sang à une famille grecque ou arménienne; il se croirait perdu pour l'éternité. On voit cependant quelques mariages de ce genre; mais ils n'ont lieu que parmi les Européens, rarement encore; on craint trop de blesser l'opinion reçue. L'intérêt ou l'amour qui ne connaissent point de frein, peuvent seuls déterminer de semblables alliances. Mais une catholique ne se marie jamais avec un Grec: je n'ai pas appris qu'il y ait eu d'exemple d'une pareille union. Cependant une pauvre fille, passionnément amoureuse d'un jeune homme du rite grec, l'épousa clandestinement pendant mon séjour à Smyrne: tous les catholiques intriguèrent pour faire rompre le mariage; et la malheureuse fut obligée de se faire baptiser à la grecque pour se soustraire à leurs violences.

au sénat d'Hydra les détails de cette affaire, avec les protestations du capitaine européen qui réclamait contre cette violation manifeste du droit des gens et de la neutralité. A peine ce corps suprême en eut-il pris connaissance, qu'il envoya à Tine des commissaires avec des instructions précises et plein pouvoir à ce sujet. Le navire grec était déjà parti lorsqu'ils arrivèrent; n'importe : un procès s'instruisit sur les lieux, et le capitaine grec fut condamné à la dégradation et à la restitution, en nature ou en valeur, de toutes les marchandises qu'il s'était permis de saisir. Encore, eut-on soin de stipuler dans la sentence que cette valeur serait établie par une commission d'experts, et non pas d'après les prix modiques qu'il avait obtenus à la suite d'une vente précipitée. Les malheureux Turcs furent cherchés dans l'île et rendus à l'Autrichien : la restitution de leurs marchandises se fit comme on l'avait décidé, et ils se remirent en route, sains et saufs, pour leur destination. Le sénat fit publier, à la suite de ce jugement, qu'un pavillon européen couvrait tout, et qu'il était interdit sévèrement aux navires de la coalition de les aborder, sous aucun prétexte. Cependant, on ne tint pas assez sévèrement à la rigoureuse observance de ces prudentes mesures. Plus d'un navire européen fut encore arrêté, et les capitaines

mêmes de l'escadre libre, se permirent très-souvent de visiter les expéditions de nos marins.

Dans cet intervalle, il se passait bien des choses en Morée et sur les côtes de l'Attique. Les Grecs combattaient ou s'insurgeaient sur tous les points. A Negrepont, que les anciens nommaient Eubée, les habitans, honteux de voir leurs voisins d'Athènes affranchis avant eux du joug de leurs oppresseurs, arborèrent aussi l'étendard national. Cette île n'avait qu'un très-petit nombre de Turcs, commis à la garde des forts; ils s'y retirèrent au premier signal du mouvement populaire : et comme le soulèvement de la Morée et de l'Attique leur avait appris à être prudens, ils avaient eu le soin de s'approvisionner. La populace de Carysto ne se porta à aucune extrémité : on ne put saisir aucun Turc dans le premier moment; on se contenta de les observer dans leurs citadelles. La jeunesse de l'île, brûlant d'imiter les actions généreuses de ses frères, dont les combats et les exploits étaient déjà parvenus jusqu'à elle, prit les armes et alla se joindre aux défenseurs de la patrie.

La citadelle de Naples de Romanie, fortifiée par la nature et par l'art, était réputée imprenable. Cependant, les Grecs, maîtres de tout le pays de ce côté, tandis qu'une autre de leurs divisions attirait, comme je l'ai dit, les crédules Ot-

romans pour les cerner et les écraser, les Grecs osèrent en entreprendre le siége; ils sentirent bientôt l'inutilité de leurs efforts : il leur fallait du canon de calibre pour battre en brèche; ils en manquaient absolument. Ils se bornèrent donc à bloquer la place étroitement, au point de lui interdire toute communication avec la campagne qu'ils ravagèrent.

Tout se passa assez régulièrement les premiers jours : chaque soldat, à son poste et sous les armes, était disposé à bien recevoir l'ennemi en cas de sortie. Mais on s'ennuya bientôt de cette inaction : l'armée se débanda et se dispersa dans les campagnes environnantes. Les soldats allaient et venaient au camp sans ordre et sans attention. Cette mauvaise discipline fit concevoir au gouverneur turc l'espérance de mettre en déroute ses imprudens ennemis. En effet, il prépare tout pour une sortie; et, au moment où les assaillans ne songeaient à rien moins qu'à combattre, il tombe sur eux à la tête de huit mille hommes, les surprend sans défense et les taille en pièce. L'armée grecque essuya une perte assez considérable en cette occasion; elle se retira en désordre, et les Turcs reprirent possession du territoire de leur ville. Cet échec détourna pour long-tems les Grecs du projet d'attaquer la citadelle de Naples; il a fallu qu'ils réussissent d'abord contre plusieurs autres

places, pour se déterminer à en former le siége une seconde fois, tant est décourageante la seule idée d'un premier revers !

Le bruit de l'insurrection s'était déjà répandu dans toutes les parties de l'Europe, et y avait excité le plus vif enthousiasme, parmi la jeunesse surtout, encore pleine des beaux souvenirs de l'histoire. En général, le peuple armé pour la conquête de ses droits légitimes, avait inspiré le plus haut intérêt. On ouvrit sur divers points des souscriptions en faveur des Grecs malheureux qui arrivaient en foule, échappés à la fureur du despote. On fut même sur le point de voir en Allemagne une seconde croisade, tant cette cause était séduisante pour des hommes tout à la fois religieux et guerriers. L'Angleterre fut peut-être la plus indifférente des régions de l'Europe, à cet élan énergique. L'intérêt parlait trop haut à ce peuple spéculateur; l'humanité devait se taire. Quelques journaux de Londres se hasardèrent, à la vérité, à parler en faveur des Hellènes; mais la nation ne fut point émue : cependant, comme la Grande-Bretagne est le pays où l'on trouve au plus haut point le goût de l'extraordinaire et du merveilleux, commun à toutes les classes de la société (1),

(1) C'est une si grande vérité, qu'il suffit de fréquenter quelques Anglais pour s'en persuader. Lady Stanhoppe et

quelques personnes qui prirent à cœur les intérêts de la nation renaissante, firent plus pour elle que n'avaient pu faire les autres peuples réunis. Un jeune seigneur, le fils de lord Gordon, partit pour la Grèce avec un chargement d'armes et de munitions. Il y fut reçu à bras ouverts; sa présence fit naître l'espoir de plus grands secours. Une armée se forma à Athènes sous ses ordres, et il s'avança vers les frontières. Cependant, cet exemple fut presque perdu, on ne le suivit qu'à peine. Les compatriotes de lord Gordon le désapprouvèrent hautement; et je suis presque convaincu, que si les Turcs s'étaient saisis de ce jeune guerrier dans une affaire, il eût été abandonné des agens de son pays en Turquie.

Smyrne, (je reviendrai souvent à cette grande ville dont le sort fut constamment lié à celui de la Grèce, et où les Turcs se livrèrent impunément à leurs fureurs), n'était pas tranquille à cette époque : toujours quelques meurtres y alarmaient la population chrétienne. Une poignée de scélérats, désavoués même des autres Musulmans, leurs frères, sacrifiaient journellement des

quelques autres, que je pourrais citer, en sont de bien grands exemples: lady Stanhoppe, a cru s'immortaliser et associer son nom à celui de Zénobie, en régnant, dans Palmyre ruinée, sur une tribu de misérables Bédouins!

victimes à leur férocité. On vit figurer parmi ces infames assassins, les Turcs Crétois, hommes de sang, ennemis jurés des Grecs et les plus indignes brigands qui infestent la Turquie. Ces monstres, établis à Smyrne en grand nombre, n'y font presque d'autre métier que celui de bouchers : l'habitude d'immoler les animaux semble développer à un plus haut degré la cruauté qui leur est naturelle. Déjà, à cette époque, quoiqu'ils ignorassent l'insurrection de leur île, on les citait pour les instigateurs des assassinats ; on les comptait en grand nombre parmi les meurtriers.

Les janissaires de la ville, alarmés des suites que pouvaient avoir des projets d'incendie et de pillage, tramés par une troupe de vagabonds arrivés de toute part et dirigés par les Crétois, obtinrent enfin de l'autorité légale le rétablissement d'un ancien privilége, oublié depuis long-tems ; c'était de prendre la ville sous leur protection en cas de danger. Le gouverneur, trop faible et trop timide pour oser faire alors des exemples capables d'imposer aux perturbateurs, se démit volontiers d'une partie de ses pouvoirs ; ainsi la ville fut gouvernée plus militairement que jamais. Les bons habitans de Smyrne se crurent plus en sûreté sous un pareil régime : les janissaires, presque tous propriétaires dans la ville, semblaient intéressés à sa conservation ; ils l'étaient effective-

ment, mais l'intérêt combattait alors dans leurs âmes avec la haine, la vengeance et le fanatisme ces trois passions terribles l'emportèrent.

On en eut bientôt la triste expérience: au moment même où ils promettaient aux consuls de faire cesser les désordres, on assassinait presque sous leurs yeux; et ils feignaient de ne pas s'en apercevoir. Le soir ou même en plein jour, dans les quartiers isolés, c'était les leurs qui massacraient les hommes du peuple grec. Peut-être que la majeure partie des chefs de ce grand corps était animée de dispositions bienveillantes; mais quelle puissance humaine peut arrêter la licence dans un moment de fermentation générale? aucune. C'est alors que les haines et les vengeances s'exercent avec une espèce de confiance et de sécurité qu'on n'oserait se permettre dans des tems moins orageux. Il n'est pas de contrée au monde où les passions haineuses vivent aussi long-tems dans les cœurs qu'en Asie: les années passent en vain; elles n'effacent pas la trace d'une offense: un père en transmet le souvenir à ses enfans, s'il n'a pu trouver lui-même le moyen de se venger: mais cela arrive rarement; les occasions sont fréquentes, la haine en profite (1). Aussi;

(1) On reproche aux Grecs insulaires un caractère plus vindicatif encore, que celui des Asiatiques.

attribuait-on les nombreux assassinats qui se commettaient dans la ville, à de vieilles rancunes; on aimait à s'abuser ainsi; cette opinion laissait au moins l'espérance de voir un terme à tant d'horreurs. Les victimes étaient toujours choisies parmi les déplorables restes de la population grecque; l'égoïsme des marchands européens les rendait presque indifférens. Je me rappelle en avoir entendu plusieurs répondre avec un air d'insouciance, en apprenant un nouveau crime : *Heureusement ce n'est qu'un Grec!* Misérables! ce Grec n'est-il donc pas un homme?

Ce fut cependant ainsi que la plupart de ces Européens-Asiatiques raisonnèrent, tant que le glaive des Turcs ne se rougit que du sang des proscrits; la conduite des barbares trouva même parmi eux des apologistes; mais cela eut enfin un terme : les Francs finirent par tomber aussi sous les coups des meurtriers; la crainte leur fit tenir un langage tout différent.

Dans la nuit du 10 au 11 mai, cinq pêcheurs européens allèrent étendre leurs filets sur le rivage auprès duquel s'élève le quartier turc; cet endroit était plus poissonneux, et même ils achetaient du douanier la liberté d'y pêcher. Jamais, depuis plusieurs années qu'ils venaient dans ce lieu, ils n'avaient eu le moindre démêlé; la garde des postes voisins les connaissait. Ils eurent

l'imprudence de se fier là-dessus; et, oubliant que les circonstances avaient changé, ils ne prirent pas plus de précautions que dans un autre tems. Pendant que ces malheureux étaient occupés à tirer sur le rivage les filets qu'ils avaient tendus à une certaine distance, une garde voisine, celle qui veillait à la porte du palais du gouverneur, court sur eux en leur criant de s'arrêter, mais de manière à leur faire croire qu'on ne les épargnerait pas. La peur les saisit; ils se jettent dans leur bateau, et s'éloignent à force de rames, croyant pouvoir échapper aux barbares; mais cette espérance était bien chimérique : dix ou douze coups de fusil partent à la fois et atteignent les infortunés: deux d'entre eux sont tués sur le coup, les trois autres grièvement blessés. On les saisit, et on les jette dans un cachot, privés des secours de l'art, et même de tout ce qui pouvait alléger leurs souffrances.

Le lendemain, dès que l'on sut dans le quartier franc cette horrible nouvelle, chacun en particulier y éprouva des craintes proportionnées aux périls. En effet, le premier pas était le plus difficile, et les barbares avaient osé le franchir. L'avenir n'offrait plus de garantie, puisque ceux mêmes qui étaient chargés de veiller au maintien de l'ordre et au salut des citoyens, se permettaient

ainsi des violences inouïes (1). Les consuls s'assemblèrent : ils prirent une décision qu'ils furent communiquer au gouverneur, ou plutôt aux chefs des janissaires assemblés en divan. Ils demandaient enfin ce que l'on prétendait faire, et jusqu'à quel point devaient s'étendre les crimes ? si eux et leurs nationaux, sujets des puissances amies de la Porte, étaient aussi destinés au fer des assassins ? ensuite, s'élevant avec force contre le dernier acte de cruauté qui les amenait, ils rappelèrent les lois formelles qui interdisaient aux Turcs toute juridiction sur les Européens, et déclarèrent unanimement à cette assemblée que, si par la suite, un pareil attentat était renouvelé, ils se hâteraient de fuir une terre de proscription où l'on foulait aux pieds toutes les lois et toutes les convenances.

---

(1) Dans un autre pays, une aventure de ce genre aurait paru tout ordinaire ; mais en Turquie, c'est bien différent. D'abord, dans ce cas, ce qui rendait l'assassinat de ces infortunés encore plus odieux, c'est que plusieurs Turcs du poste par lequel ils furent massacrés, s'étaient approchés d'eux, et leur avaient demandé du poisson. Les pêcheurs, grossiers comme le sont les gens de cette profession, les repoussèrent en disant, qu'il ne restait rien de trop pour eux, quand ils avaient fait la part du douanier. Les Turcs se retirèrent furieux, et revinrent avec leurs compagnons pour se venger : j'ai rapporté de quelle manière.

Malgré l'effet que cette déclaration hardie produisit sur l'auditoire, on fut quelque tems à délibérer si l'on élargirait les trois captifs. Ils furent détenus deux jours encore; et lorsqu'on leur rendit la liberté, leurs blessures avaient pris un caractère d'irritation qui ne laissait plus aucune espérance; ils moururent à l'hôpital, où on les déposa. Le pacha de Césarée, qui arriva sur ces entrefaites, rétablit momentanément le bon ordre. L'explosion des armes à feu, continuelle auparavant, cessa presque tout à coup; le crime fut intimidé, parce que les pouvoirs d'un pacha sont tellement étendus, qu'il a droit de vie et de mort sur tous les sujets de la province; sans qu'il soit tenu de motiver les raisons de sa sévérité. A l'arrivée d'un personnage de ce rang dans une ville turque, toutes les autorités locales subalternes cessent leurs fonctions : on lui remet le commandement suprême. Hassan-Pacha devint mouhâfiz ou seigneur de Smyrne; tout le monde s'attendait à de grands exemples: c'est toujours ainsi que les visirs signalent leur arrivée dans un pays en désordre; mais ce n'était pas le caractère de celui-ci. Le seul acte un peu vigoureux qui marqua son avénement, fut le renvoi des janissaires, dont il gourmanda l'indigne conduite. Il menaça leurs chefs de les châ-

On lui prête au moins des discours de ce genre, quoique le langage qu'il tint dans la suite, soit bien fait, pour jeter quelques doutes sur sa loyauté, même en débutant.

Toute la ville vit cependant avec joie l'arrivée de ce visir: La nullité des autorités locales faisait soupirer ardemment après une amélioration de choses, ou après un changement dans l'administration. Personne n'ignorait la pureté des intentions du moutsellim ou gouverneur; mais, homme sans énergie, il n'était guère fait pour tenir les rênes du commandement, au milieu des secousses d'une crise populaire. On pourrait rejeter en partie sur les circonstances étranges où il se trouva placé, les fautes qu'un excès de bonté lui fit commettre. Cependant, on ne peut s'empêcher de le blâmer pour la faiblesse qu'il montra dans l'occasion importante où les janissaires prirent le commandement. Il est des momens difficiles où le trop de roideur est encore plus funeste qu'une sage condescendance, nécessitée par la nature des choses. L'anarchie commença sous l'administration de ce gouverneur, parce que les circonstances lui en donnèrent la hardiesse. Les fonctionnaires, capables de bien conduire une nombreuse populace dans des tems ordinaires, sont bien rarement en état d'agir de même au milieu des orages politiques; alors, il

faut des hommes d'un caractère ferme et inébranlable, des hommes de circonstance.

C'est à cette époque que l'on parla de la mort d'Ali, pacha d'Albanie, comme d'une chose certaine. Si cette nouvelle eût été vraie, elle eût beaucoup nui à la cause des Grecs. Un événement de cette importance rendait de suite disponibles contre eux toutes les forces que la Porte employait depuis deux ans à soumettre ce vieux rebelle. Mais on sut bientôt que c'était une manœuvre des Turcs pour décourager les Hellènes : Janina se défendait toujours, et les armées ottomanes s'épuisaient en efforts superflus contre cette place, défendue avec la dernière opiniâtreté : du reste, ce bruit mensonger fit peu d'impression ; on n'y attacha pas d'abord toute l'importance qu'il méritait en cas de réalité, et l'on n'y songeait déjà plus, lorsque l'on apprit officiellement toute son absurdité.

CHAPITRE VI.

Les Grecs s'emparent d'une corvette et de deux bricks turcs au mouillage de Milo. Prise de plusieurs bâtimens turcs dans l'Archipel. Acharnement des Grecs contre les Juifs. Un bateau d'Égypte, chargé de Pélerins turcs de la Mecque, tombe entre les mains des insulaires. Supplice des malheureux Ottomans. Congrès à Argos. On se retire sans rien résoudre.

Sur ces entrefaites, les insulaires portaient dans les îles et sur les côtes de l'ancienne Grèce, la nouvelle de la révolution, et leur pavillon flottait partout. Les Turcs, pressés sur tous les points du Péloponèse, n'avaient pas même l'espérance d'échapper par la fuite à leurs ennemis, maîtres des passages et de la mer. Ils résolurent donc de s'ensevelir sous les ruines de leurs citadelles, plutôt que de se rendre aux Grecs, dont la rage, excitée par tant de raisons, ne connaissait plus de bornes. C'est alors que l'on vit ce que le désespoir d'un côté, la colère et l'amour de la patrie de l'autre, sont capables d'oser. Le terrain se disputait pied à pied; il ne se livrait point de batailles rangées; mais le plus grand acharnement présidait aux moindres actions. Un parti devait écraser l'autre pour être vainqueur,

ou succomber lui-même. L'humanité gémit du sang qui fut répandu à cette époque, et qui ne cessera de couler que lorsqu'un arrangement, convenable aux deux partis, leur fera déposer les armes.

Comme je l'ai déjà dit dans un autre chapitre, la flotte grecque, divisée en plusieurs escadres, croisait dans l'Archipel, en attendant que l'ennemi se présentât pour la combattre. Les navires turcs, les bateaux au pavillon ottoman, qui faisaient le cabotage sur les côtes d'Asie et à l'entrée du Bosphore, tombèrent d'abord au pouvoir d'un ennemi, dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence. Mais l'une des prises les plus importantes que firent alors les insulaires, fut celle de quelques bâtimens de guerre en rade de Milo.

Cette île, dont le bassin est l'un des plus spacieux et des plus sûrs de l'Archipel, ne contient guère que dix-huit cents âmes d'une population apathique, aussi insouciante que celle des autres îles est active (1). Cependant dès que les Hydriotes

(1) L'île de Milo, anciennement Mélos, est l'une des plus intéressantes de l'Archipel, sous tous les rapports. Je suppose que les lecteurs me permettront d'entrer dans quelques détails à son sujet. De pareilles digressions, dans les notes d'un ouvrage sur la Grèce, ne me paraissent pas tout-à-fait oiseuses; le public en jugera.

On est d'abord frappé, en approchant de cette île, du sauvage aspect des montagnes qui la couvrent. Arides jusqu'à

se présentèrent avec leurs navires, il se fit une révolution soudaine dans l'esprit de ses habitans;

leur sommet; et sillonnées quelquefois par des ravines dont le lit est d'un rouge éclatant, on croit y voir rouler encore les torrens de feu qui les creusèrent jadis. Quelques îlots qui en sont voisins, et dont le plus considérable est l'Anti-Milo, portent également le caractère des feux volcaniques, qui s'en échappèrent à des époques reculées. Mais l'île de l'Argentière au sud-est, présente encore l'empreinte de déchiremens plus affreux et plus récents. Ses montagnes noires et brûlantes, minées par un foyer souterrain, sont jonchées de pierres ponces et de quelques pierres de mine : des roches basaltiques qui les hérissent, coulent sans cesse des filets d'un bitume liquide, qui forme dans les cavités de petits réservoirs : enfin, d'après les indices offerts à l'observateur par la nature, le sol de cet écueil doit renfermer des mines abondantes; mais les Turcs, nonchalans à cet égard, ont, jusqu'à ce jour, négligé de les faire ouvrir.

Milo n'est pas moins intéressante sous tous ces rapports; c'étaient ses mines qui fournissaient jadis l'or des Athéniens : elles sont abandonnées depuis bien des siècles. Sa poterie, renommée dans toute la Grèce, faisait autrefois une branche importante de commerce pour ses habitans : on y retrouve encore une foule de vases antiques de toutes les formes, et remarquables par l'éclat du vernis qui les décore. Il se fait peu de fouilles sans qu'on ne déterre une quantité de ces vases. Les cultivateurs mêmes les trouvent enfouis dans leurs champs; mais ce qui doit de nos jours exciter l'intérêt des savans, au sujet de cette île, ce sont les découvertes précieuses qui s'y font tous les jours. L'agent français, M. Brest, homme bien digne à tous égards de la bienveillance du gou-

ils arborèrent avec enthousiasme l'étendard national, sans réfléchir que, par leur situation présente,

vernement, par le zèle qu'il met à procurer à sa patrie les plus beaux restes d'antiquités, n'épargne rien pour faire des découvertes nouvelles; elles ont été souvent au-delà même de ses espérances : la belle statue de Vénus, qui occupe encore nos savans, après avoir fait l'admiration des artistes, est due aux soins de cet homme infatigable. Il y a quelques mois, il découvrit dans un vieux tombeau une parure antique tout en or, et travaillée avec le plus grand art; elle avait sans doute appartenu à la fille d'un ancien roi de Mélos, à en juger par sa magnificence. M. Brest possède en outre une riche collection d'antiques, dont il envoie annuellement les plus belles pièces au musée du roi. Il serait bien à désirer que le gouvernement encourageât des hommes de ce caractère, ou les dédommageât du moins de leurs fatigues.

Les rives du bassin de Milo, bassin qui a plusieurs lieues de tour, sont couvertes d'un sable noir et fin, qui ressemble parfaitement à la limaille de fer. Dans la partie du nord-est, en côtoyant ce bassin, on trouve un marais et plusieurs sources d'eaux thermales, qui jaillissent du sein même de la mer. Alors dans une grotte, située à environ un quart de lieue de l'ancienne ville, qui n'est plus qu'un mauvais village, on trouve un petit réservoir d'une eau toujours brûlante : la grotte, divisée en deux chambres, est formée de roches de nitre : la seconde salle est encombrée de masses énormes de ce minéral. Le *refugium*, nom que l'on donne dans le pays à des espèces de catacombes, creusées dans le roc, et divisées en plusieurs pièces contiguës, a été découvert depuis peu d'années : on n'y pénètre qu'en rampant, quoiqu'un escalier bien taillé y conduise. On n'est

hors d'état de servir la cause commune et incapables de résister à l'ennemi, s'il se présentait, il leur importait surtout de garder une neutralité absolue. Mais, dans des circonstances de ce genre, la raison ne triomphe pas toujours : sa voix est méconnue, jusqu'à ce que la tardive expérience vienne dissiper les fausses illusions.

A cette époque, une corvette à trois mâts, de vingt-deux canons, et deux bricks de guerre turcs se trouvaient en désarmement dans la rade : les équipages, n'ayant aucune connaissance de ce

---

pas d'accord sur l'usage pour lequel on creusa ces souterrains : on prétend qu'ils étaient destinés à servir de retraite aux anciens rois de Mélos, pendant leurs guerres avec Athènes ; c'est pourquoi les habitans les nomment *refugium* ; mais cette opinion me paraît mal fondée : j'ai vu ces salles souterraines, et leur distribution me porte à croire qu'elles étaient destinées à servir de sépulture aux familles royales, à l'imitation des hypogées de Thèbes en Égypte. D'innombrables petites niches, taillées dans le roc, et où brûlaient sans doute les lampes dont les anciens éclairaient leurs tombeaux, des espèces de sarcophages, creusés également dans le rocher, et qui ne sont isolés l'un de l'autre que par une séparation de même espèce, sont disposés tout autour, attenant aux parois des salles. Quel usage peut-on attribuer à ces espèces d'auges, sinon celui de renfermer des urnes ou des corps ? Je le crois ainsi. Un temple qui était dans le voisinage, plusieurs tombeaux découverts nouvellement, presque sous les voûtes de ces souterrains, tout me fortifie dans mon opinion. Milo manque absolument d'eau bonne à boire.

qui se passait au dehors, s'étaient répandus sur divers points de l'île; les navires étaient presque sans matelots : les Grecs, en entrant, s'en emparèrent. On ne fit point de quartier, et les Turcs qui se trouvaient dans les villages voisins furent mis en pièce par les habitans. Ainsi, cette petite expédition, faite pour ainsi dire au hasard, valut aux Grecs trois bâtimens de guerre, tout armés, et de nouveaux coopérateurs.

Les prises arrivaient journellement dans les ports helléniens; leurs magasins s'encombraient de marchandises et de provisions; les bâtimens turcs qui revenaient des ports de l'Égypte, en Asie, chargés de riz et de grains, tombaient au pouvoir des Grecs. Hydra, Ipsara et Spezzia furent bientôt en état de fournir toute la nation, tant leurs croisières eurent de succès. Une chose qui jetait en général de l'odieux sur la conduite des marins insulaires, c'était la barbarie de quelques-uns d'entr'eux envers les équipages des navires dont ils s'emparaient; tout le monde était immolé, quelquefois même avec une cruauté inouie. Ce n'était pas sur de malheureux matelots sans défense, qu'ils auraient dû sévir, mais contre leurs véritables ennemis. On leur eût pardonné de se livrer à toutes leurs fureurs sur un champ de bataille; là, dans le délire de la vengeance, ils pouvaient peut-être exterminer, sans encourir de

blâme, des adversaires en exécration : mais se souiller d'un sang innocent, immoler des victimes qui ne pouvaient pas même songer à se défendre, c'était en quelque sorte vouloir imiter les barbares dont ils avaient tant à se plaindre. Personne ne put justifier ceux qui se conduisirent ainsi : tout le monde gémit de ces excès impolitiques, et les sénats eux-mêmes ne purent arrêter le cours de tant d'horreurs : voilà cependant à quelles extrémités la colère, la soif des représailles et l'exaspération se portèrent dans la malheureuse Grèce. La terre et la mer servirent de théâtre aux scènes les plus révoltantes.

Mais, dans leur vengeance, les Grecs ne se bornaient pas au massacre des Turcs ; ils regardaient les Juifs comme des ennemis plus odieux encore. On les vit, à cette époque, où le souvenir du rôle affreux que les misérables Israélites de Constantinople jouèrent dans le supplice du patriarche, était encore présent, inventer des tourmens nouveaux, pour venger sur les individus de cette croyance qu'ils pouvaient arrêter, ce qu'ils nommaient le crime de tous. A la vérité, les Juifs de l'Orient, eux-mêmes, ne se conduisirent pas fort bien dès le début de la révolution, envers les Grecs, suspects dès-lors au gouvernement ; mais ce n'était pas une raison pour outrager en eux la nature et l'humanité :

encore sur qui tomba la rage des vindicatifs insulaires? sur des Hébreux d'Alexandrie, de l'Asie-Mineure, de Salonique, tous innocens du sacrilége commis à Constantinople. On vit quelquefois les Grecs balancer avant que d'immoler un Turc, mais jamais ils n'hésitèrent pour le supplice d'un Juif: leur patriarche était là; il lui fallait des victimes expiatoires; c'était donc le désepoir qui aiguisait leurs armes. On disait à chaque victime expirant au milieu des tortures : *Voilà comme nous traitons les infames profanateurs du cadavre de notre patriarche.*

Il est douloureux pour moi d'avoir à reprocher aussi des excès à quelques individus du parti des Grecs; mais je dois cet hommage à la vérité. Impartial envers les deux partis, je rapporte les faits; c'est au lecteur qu'il appartient de juger.

Puisque j'ai commencé le tableau affligeant de ces fureurs révolutionnaires, je dois au public de l'achever, quoiqu'il en coûte à mon cœur.

Toutes ces violences nuisirent singulièrement aux Grecs, dans l'esprit des Européens. On rejeta sur la nation le crime de quelques-uns de ses membres. Un nouvel excès, plus révoltant encore, que des marins égarés commirent ensuite, fut reproché aux malheureux Hellènes, en général. Si, dans le commencement de l'insurrection, on se contentait de les blâmer,

si même, malgré l'intérêt personnel, toujours puissant sur des spéculateurs égoïstes, on put les plaindre en les voyant tomber par milliers sous les coups des assassins turcs ; on finit par les avoir en horreur ; dès que les excès de leurs coupables compatriotes furent connus.

Voici le plus grand de tous :

Près de l'île de Chypre, un des navires de la croisière d'Ipsara prit un bateau chargé de vieillards turcs : c'étaient des pélerins qui revenaient par mer, après avoir fait le voyage de la Mecque. Ils s'étaient embarqués à Alexandrie pour Smyrne, ignorant le sort qui les attendait, après avoir résisté aux fatigues d'un si long voyage et aux périls d'une route si dangereuse. Ils auraient pu gagner les côtes de l'île de Chypre et s'y mettre en sûreté, s'ils avaient reconnu dans le navire qui leur donna la chasse un ennemi sans pitié : bien éloignés d'une pareille idée, ils se laissèrent aborder sans faire la moindre manœuvre pour s'y soustraire, et ne reconnurent leur erreur que lorsqu'il n'était plus tems d'y remédier. Les forcenés, écumant de rage, sautent dans le bateau le sabre au poing, massacrent huit ou dix individus, à l'instant, sans que les autres infortunés puissent deviner la cause d'une pareille furie : ils font monter toutes ces victimes à bord de leur navire, en les accablant d'injures

et d'odieux sarcasmes. Il n'est sorte d'insultes et de mauvais traitemens que les malheureux vieillards n'aient soufferts parmi ces exaspérés : on leur proposa le baptême, en leur promettant la vie à ce prix; mais aucun d'eux ne daigna racheter la sienne par ce moyen : ils furent tous hachés (1). Cette barbarie, il faut le dire, imprime une tache indélébile sur ceux qui en sont les auteurs : dans une réaction populaire, on peut passer sous silence quelques cruautés politiques toujours odieuses, même dans le cas où elles sont nécessaires; mais commettre inutilement les plus révoltantes de toutes, sacrifier des vieillards vénérables pour l'affreux plaisir de voir couler leur sang, de pareils actes méritent l'exécration de tout le monde : c'est alors la soif du tigre. Une conduite si monstrueuse n'est guère faite pour concilier à un peuple qui se relève, l'intérêt ou l'affection de ses voisins; si les Grecs n'avaient eu que de semblables titres, leur cause serait déjà perdue; mais outre que les chefs condam-

(1) Les Musulmans doivent visiter une fois en leur vie le tombeau du prophète : c'est principalement à l'époque du *bayram* ou sacrifice des agneaux, fête qui suit le *ramazhan* (tems de jeûne), que l'on cherche à s'y trouver. On a fait diverses versions de la barbare tragédie que je viens de rapporter; mais j'ai suivi la plus authentique, qui est en même tems la moins odieuse.

naient hautement ces attentats, la partie saine de la nation était loin de les partager; elle en gémissait (1).

Cependant, peu à peu cette frénésie se calma: les plus terribles représailles, exercées par les Turcs sur les Grecs de l'Asie, firent enfin ouvrir les yeux (2). Tous les mahométans dont les ma-

(1) Je conçois qu'il serait par trop injuste d'imputer à toute une nation le crime des hommes coupables qui s'y trouvent disséminés; d'ailleurs, tous les Grecs étaient loin d'être éclairés: écrasés sous le joug du despotisme, leur caractère s'était avili, et la cruauté est ordinairement le partage des petites ames. Une personne de mérite, avec laquelle j'eus une conversation à ce sujet, me dit fort sensément que plus les Grecs étaient vils aujourd'hui, plus on devait désirer leur délivrance, qui leur rendrait enfin cette dignité dont ils sont privés à leurs propres yeux. Avec l'intelligence et la finesse de tact dont la nature les a doués en général, je ne doute pas qu'ils ne parviennent bientôt à reprendre un rang distingué parmi les hommes, s'ils se réunissent en corps de nation: l'humanité doit le désirer, et la société en général ne peut que gagner à une semblable révolution: plus les commencemens en sont âpres et difficultueux, plus les suites en seront heureuses et tranquilles.

(2) J'ai vu des vieillards turcs pleurer en me racontant la tragique histoire des pélerins, et me dire ensuite: « Pourquoi les Francs trouvent-ils donc mauvais que nous nous vengions de tant d'horreurs sur ceux de ces tigres qui sont encore en notre pouvoir? » Un argument de ce genre était sans réplique dans l'esprit des barbares: ils ne connaissent

rins s'emparèrent depuis, furent jetés sains et saufs, mais sans nourriture et sans vêtemens, sur les écueils ou sur les îles de l'Archipel. La flotte voulut se délivrer, par ce moyen, de l'accusation de barbarie qui pesait uniquement sur elle. En agissant ainsi, les plus exaspérés savaient bien que les ennemis ne seraient pas mieux traités. En effet, dès que ces malheureux étaient découverts par l'habitant de l'île où on les débarquait, ils étaient mis en pièce. Rien ne put jamais arrêter les affreux mouvemens de vengeance auxquels on se porta simultanément partout. L'âge, le sexe, tout inspirait la même horreur; il suffisait d'être Turc ou Juif pour se préparer au supplice, en arrivant parmi des Grecs.

Toutes les îles, plus ou moins, partagèrent le délire de la flotte, et le surpassèrent peut-être. On vit alors l'humanité française percer à travers cette nuit d'horreur. Tous les agens français, fiers (1) d'appartenir à la nation, au moins par les fonc-

---

que la loi du plus fort, et les représailles leur semblent toujours légitimes. C'était après des nouvelles aussi révoltantes, que la populace furieuse massacrait les Grecs sur le continent de l'Asie et à Constantinople; ainsi, le crime servait de prétexte au crime.

(1) Il s'en faut que tous les agens français des îles, ou même du continent, soient nés en France: plusieurs appartiennent à d'anciennes familles établies depuis des siècles en

tions dont ils étaient chargés, rivalisèrent de courage et de prudence pour épargner aux furieux de nouveaux forfaits. On les vit, en divers endroits, recevoir les Turcs dans leurs maisons et braver les menaces d'une populace exaspérée, plutôt que de les livrer. A Tine, à Naxie, les agens consulaires français furent souvent sur le point de voir leurs asyles violés par des hommes que la rage aveuglait; ils bravèrent tout, et parvinrent à sauver des familles entières que nos vaisseaux reportaient en Asie. M. Spadarro, agent de Tine, accueillit dans sa maison les femmes et les enfans de l'aga turc de l'île; on les chercha vainement; ils échappèrent au coutéau des meurtriers. Ce ne fut que plus d'un mois après leur disparition, qu'une gabarre de la station française les transporta à Rhodes : à peine si l'on en eut connaissance dans l'île, tant la chose était secrète. Une conduite si humaine honore infiniment le sieur Spadarro. S'il a fait des sacrifices dans ces circonstances critiques, il est à supposer que le gouvernement du roi, toujours prêt à récompenser les

Orient, d'autres jouissent seulement de ce qu'on appelle *protection*. Il suffit de rendre un léger service à la nation, pour y avoir des droits : les catholiques du pays sont presque tous dans ce cas; mais les protégés ont fait preuve de sentimens éminemment français dans ces momens difficiles.

actions louables, n'oubliera pas son dévouement.

Les habitans de Zéa, autrefois Céos, île située presque en face du cap Sunium, à la pointe méridionale de l'Attique, se conduisirent également de la manière la plus criminelle envers une quinzaine de Turcs qu'un navire hydriote avait débarqués sur leurs côtes. A peine eurent-ils connaissance de l'endroit où gémissaient ces malheureux, dans l'attente du sort que la fortune leur réservait, qu'une espèce de délire s'empara d'eux. Toujours ils s'étaient fait remarquer par une extrême modération; on pouvait même dire qu'ils étaient restés neutres à travers la fermentation générale. Mais tout changea dans un moment; ils se portèrent en foule sur le rivage, et massacrèrent jusqu'au dernier de ces infortunés. A peine le crime était-il consommé, qu'ils revinrent de leur égarement; la tardive réflexion leur fit sentir l'énormité de leur faute; il n'était plus possible de la réparer. On les vit alors, frappés d'une sorte de terreur panique, se réfugier dans les îles voisines ou sur le continent, comme si leurs victimes devaient bientôt avoir des vengeurs; la paix et la tranquillité qui étaient auparavant leur partage, fuirent loin d'eux. Juste salaire de leur rage atroce!

Cependant, les Ipsariotes, voisins du conti-

nent de l'Asie, sur la route même de la flotte ottomane qui devait bientôt appareiller, sentirent la nécessité de fortifier leur île, pour la mettre au moins à l'abri d'une descente que l'ennemi pouvait tenter. Aussitôt, on se mit au travail avec un zèle incroyable : tous les citoyens payèrent de leur personne dans cette occasion ; les femmes et les enfans contribuèrent aussi, selon leurs forces, à accélérer l'ouvrage. En peu de tems, la ville fut entourée de remparts, et plusieurs châteaux dominèrent l'entrée du port. On débarqua des canons, et l'on se servit aussi de ceux qui étaient dans les magasins, comme marchandises, pour armer les bastions et former des batteries sur divers points du rivage. On ne peut se faire une idée de la célérité avec laquelle tous ces préparatifs s'achevèrent. Il fallait à coup sûr l'enthousiasme et le zèle qui animaient alors les Grecs, pour les mettre dans le cas de faire de grandes choses avec les plus petites ressources. Mais ces fortifications, élevées à la hâte, et néanmoins avec tout l'art possible, n'auraient pu garantir les propriétés, en cas d'un bombardement par mer. La ville d'Ipsara, bâtie en amphithéâtre sur une colline, qui s'élève au bord de la mer, ne peut rien opposer à une escadre qui viendrait la canonner : on conçoit tout le désavantage de cette position. Cependant, les habi-

tans se crurent plus tranquilles, dès qu'ils furent certains de n'avoir rien omis de ce qui pouvait assurer leur salut. Leur flotte leur donnait encore assez de confiance pour leur faire espérer que, de longtems, ils ne seraient pas réduits à défendre leur île.

Hydra, presque au centre de l'insurrection, sur les côtes de l'Argolide, ne négligea rien non plus de ce qui pouvait contribuer à sa sûreté. Plusieurs forteresses s'élevèrent sur les rochers qui forment l'entrée de sa rade, et de distance en distance, sur la plage voisine, on établit des batteries dont les feux croisés devaient commander la mer et protéger le port. Spezzia imita ces mesures de prudence; mais les autres îles qui n'avaient pas les mêmes ressources, restèrent sans défense, à la discrétion du premier venu. On y compta généralement sur le secours de la flotte en cas de danger, et puis, dans ces premiers momens, où la cause nouvelle exaltait les esprits, on ne soupçonnait pas même la possibilité d'un revers.

A cette époque, la terreur générale des Grecs, en Asie, faisait fuir les familles, comme je l'ai déjà dit, et cette population étrangère refluait vers les îles de l'Archipel. Bientôt, elles sentirent combien ces émigrations leur devenaient onéreuses. Des milliers de Grecs passè-

rent de Smyrne, de Scio et lieux voisins, à Ipsara : en peu de tems, les vivres y devinrent d'une excessive rareté : tant de bouches nouvelles qui consommaient bien au-delà de ce qui pouvait suffire aux besoins des habitans primitifs, épuisèrent bientôt les magasins de la ville. Le pain haussait d'une manière effrayante, et la misère des fugitifs ne leur permettait pas d'y atteindre ; alors, on fut obligé de suppléer au froment par le riz, jusqu'à ce que l'on eût pu songer à une répartition qui devenait si nécessaire. Un autre fléau vint encore accabler les citoyens de cette île, et ceux qui y avaient trouvé l'hospitalité. Ipsara n'est qu'un rocher couvert de quelques pieds de terre végétale ; il n'y a point de sources abondantes. Dans les tems ordinaires, les insulaires tiraient leur eau de Scio et de Mételin ; mais la révolution les priva de cette ressource : on fut donc bien à plaindre alors. Qu'on juge de l'extrême rareté de l'eau, puisque les faibles réservoirs qui ne pouvaient auparavant suffire à 10 ou 12,000 ames, durent servir à plus de 100,000. On fut obligé de se désaltérer avec l'eau saumâtre des puits ; cette boisson fétide occasionna plusieurs épidémies qui ravagèrent l'île, et se propagèrent même sur la flotte. Cependant malgré cette gêne cruelle, les Ipsariotes ne refusèrent jamais personne, et tous les fugitifs trou-

vèrent chez eux, sinon l'aisance et le bonheur, du moins le salut et l'hospitalité.

Hydra, Spezzia et Tine, se trouvèrent presque dans le même cas qu'Ipsara ; mais l'approvisionnement y était plus facile, puisque les contrées voisines étaient toutes attachées à la même cause. Les sénats sentirent l'urgente nécessité de prendre des arrangemens, pour qu'un semblable encombrement n'eût jamais lieu dans la suite. On décida sur-le-champ que toutes les îles de la coalition recevraient une partie des Grecs d'Asie, proportionnellement à leur étendue et à leurs ressources ; on procéda de suite à la répartition.

Cette mesure était d'autant plus sage, que les besoins continuels de la flotte nécessitaient des espèces d'arsenaux, pour les vivres et munitions, dans les principaux ports. Ces arsenaux devaient être entretenus avec le plus grand soin ; une surabondance de population, toujours croissante, l'eût nécessairement empêché. Hydra, Ipsara et Spezzia se débarrassèrent donc de leurs refugiés, qui se répandirent sur tous les points de l'Archipel. Les jeunes gens, en âge de servir leur pays, se dirigèrent vers le Péloponèse et l'Attique ; les vieillards restèrent seuls pour veiller à la sûreté des familles. Cependant, cet élan généreux ne fut pas unanime. On vit dans quelques îles des jeunes gens énervés, laisser à d'autres le soin de la dé-

fense d'une patrie à laquelle ils ne tenaient que par le langage et l'habillement : plongés dans la débauche, affectant des airs musulmans, ils osaient chanter en paix, au milieu des orgies les plus scandaleuses, des hymnes au dieu Mars, qui méprise les bravades du lâche. Heureusement que la cause générale ne fut pas réduite à appeler de semblables défenseurs. On les abandonna à leur turpitude. Plus efféminés que les anciens Perses, ils se contentèrent d'étaler au milieu des leurs des armes brillantes, qui devaient tout au plus servir à immoler des malheureux désarmés, à consommer de lâches vengeances. Voilà les barbares que les Turcs, débarqués au hasard dans les îles, devaient surtout redouter : l'homme lâche est ordinairement cruel ; on eut bien lieu de s'en convaincre.

Une faible station française, composée de deux ou trois petits navires, rendit à l'humanité, dans cette occasion, des services que les générations futures du peuple grec n'oublieront jamais. L'observateur eût pu, à cette époque, saisir facilement toutes les nuances qui distinguent les différentes nations européennes. Elles avaient des représentans sur le théâtre de ces fureurs révolutionnaires ; elles étaient presque forcées d'y jouer un rôle par leurs colonies ; mais ce rôle ne fut glorieux que pour les Français. Les Anglais, les

Italiens et les Russes, témoins de la belle conduite de nos marins et de l'héroïsme du consul-général, qui était à la tête de la factorie française de Smyrne, ne purent refuser à nos braves compatriotes le tribut d'admiration qu'ils méritaient. Leurs actions étouffèrent la voix de l'envie ; la rivalité disparut ; les éloges furent unanimes.

Dès les premières étincelles qui annoncèrent ce grand incendie, les Grecs, sans refuge, sans appui, cherchèrent en vain à toucher les consuls des puissances européennes : ils furent rebutés généralement de ceux qui pouvaient les servir, ou durent payer bien cher leur pitié intéressée. Il appartenait aux magistrats français de donner, au milieu d'un si grand égoïsme et d'une corruption si honteuse, des exemples touchans d'humanité et de désintéressement. Ils le firent, et, quoiqu'ils ne soient pas toujours parvenus à inspirer à leurs employés subalternes la même intégrité, ils ont eu du moins l'honneur de tendre partout une main secourable à l'infortune, dans l'intérêt seul de l'humanité ; souvent M. David, à Smyrne, fut sur le point d'être haché par les barbares, parce que les indiscrets témoignages de la reconnaissance de mille infortunés, dont il sauvait chaque jour les parens ou les amis, révélaient ses services cachés : il ne retira d'autre fruit de sa courageuse pitié que la douce satis-

faction d'avoir pu être utile à ses semblables ; mais il n'attendait pas d'autre salaire, l'estime et l'admiration de ses compatriotes, des étrangers même, l'ont amplement dédommagé de quelques momens d'amertume ; notre monarque, qui sait si bien apprécier les vertus, lui témoigna sa gratitude d'une manière si honorable, que le moment où il en reçut les preuves signalées, voila tout-à-fait à ses regards le tableau dégoûtant d'un passé malheureux, et l'affligeante perspective d'un avenir incertain.

Les vues de ce magistrat, homme de bien, furent puissamment secondées par le commandant de la station, M. Le Normand de Kergrist. Ses petites forces se portaient partout où elles pouvaient rendre quelques services à l'humanité. Les proscrits venaient se réfugier sous le pavillon français, comme sous une égide tutélaire; ils y trouvaient tout à la fois salut et protection. Nos marins avaient pour eux cette bonté franche et bienveillante, si chère aux malheureux, et qui rehausse encore le prix du bienfait. Oui, tant que le gouvernement n'eut pas défendu l'émigration des Grecs, et qu'il n'eut pas appuyé sa défense de celle des ambassadeurs, les navires de guerre français sauvèrent les infortunés. On remarqua généralement que le plus grand nombre des proscrits, dérobés de cette manière au fer des assassins, appartenaient à la classe indigente.

Cette circonstance fait encore le plus bel éloge de leurs bienfaiteurs. Qui eût voulu s'occuper du salut de ceux qui ne pouvaient l'acheter? personne : dans une ville où l'appât du gain est le premier mobile de toutes les actions, la misère n'a point de protecteurs; mais les Français lui tendirent une main secourable : le consul, non moins humain que généreux, eut toujours plusieurs centaines de Grecs pour pensionnaires, depuis le commencement de la révolution. Sa maison était l'asile de la veuve, de l'orphelin et de l'ouvrier, dont les circonstances arrêtaient le travail. Cet homme, bien digne assurément de l'espèce de culte dont il devint l'objet dans toute la Grèce, alimentait de ses propres deniers une foule de malheureux. On l'a vu, ne ménageant ni sa personne, ni sa fortune, défendre ici la nature outragée, l'humanité méconnue; là, fort de son éloquence, braver les horribles menaces des barbares; ne point s'émouvoir en les voyant tourner contre lui leurs glaives sanglans; et, pour mettre le comble à tant de vertus, fournir des secours généreux à la foule d'indigens qu'il arrachait au trépas. Ainsi, comme la Providence envoya jadis aux Américains, pendant les premiers jours de leurs calamités, un philanthrope, un sage, protecteur de l'innocence, elle n'abandonna point la Grèce dans des disgrâces à peu près semblables; et si le Mexique eut un Las-Casas, la Grèce-Asia-

tique s'enorgueillira d'avoir possédé un David (1).

Après le soulèvement de la Morée, il s'était formé une espèce de petit congrès à Calamata, sur les côtes de la Messénie; les îles y avaient envoyé leurs députés; mais c'était plutôt pour s'essayer réciproquement que pour entrer en délibération. Bientôt, les divers états de la ligue s'y trouvèrent réunis. On n'y agita pas les grandes questions de l'intérêt national, où du moins on ne fit que les effleurer, sans s'arrêter à aucune décision : afin d'établir une sorte d'harmonie entre les opérations générales, on y convint d'un plan de conduite pour cette première campagne. Les états se séparèrent, et leur convocation ne servit qu'à exciter la méfiance et la jalousie entre les députés des diverses villes. Hydra, dans cette assemblée, fut proclamée à l'unanimité la métropole de la ligue ; son sénat eut le pas sur tous les autres, et il méritait cet avantage, autant par la probité et le patriotisme de ses membres, que par les sacrifices journaliers qu'ils faisaient à la cause publique.

(1) Ces faits sont historiques, je puis en garantir l'authenticité : j'ai été souvent témoin de ces actes d'une humanité si étendue, parce que le genre de mes affaires en Orient, et mes occupations à Smyrne, m'imposaient la tâche, bien douce et bien honorable, sans doute, de vivre en quelque sorte auprès de M. David; ensuite, des milliers d'infortunés, qui lui doivent tout, me l'ont redit avec attendrissement en divers lieux.

Cependant, on sentit la nécessité de régler enfin, d'une manière précise, les affaires en grand; c'était l'intérêt de la coalition : on choisit Argos pour y tenir une assemblée générale. Toutes les villes libres de la Morée, toutes les îles et les différens corps de l'armée, y envoyèrent des représentans. C'était la première fois, depuis la ruine des Achéens, qu'on voyait dans la Grèce une réunion d'hommes libres, convoqués pour discuter les intérêts des Grecs, secouant encore une fois leurs chaînes. Il était permis de compter sur la sagesse de ces hommes d'élite, choisis par la nation : les circonstances urgentes semblaient devoir les engager à mettre de côté toute espèce de rivalité et d'amour-propre personnel; mais il n'en arriva pas ainsi : ces espérances furent trompées. On eut la douleur de voir éclater parmi ces chefs la mésintelligence la plus complète. Les uns demandaient la suprématie pour leur ville, les autres voulaient affranchir la leur des rétributions qu'on proposait de prélever pour l'entretien des troupes de la patrie; personne ne consentit à céder, et toute la sagesse de quelques sénateurs ne put rétablir l'harmonie. On se sépara donc avec aigreur de part et d'autre, et les choses n'en furent pas plus avancées. L'armée des Péloponésiens continua ses opérations; les flottes rentrèrent dans les ports pour en sortir bientôt après, et le sort de la Grèce fut encore ajourné.

Quand on songe à ces débats, dans des circonstances si impérieuses, on ne peut s'empêcher de gémir sur le sort ultérieur des malheureux Grecs. Avec de pareils élémens de discorde dans leur sein, ils ne pourront jouir que bien difficilement des avantages qui vont leur coûter si cher à conquérir. On éprouve une peine réelle, quand on approfondit les causes de cette première discorde entre les primats de la nation : quelle rivalité ne prévoit-on pas lorsque la cause sera gagnée ! où sera le commandement ? où seront les loix ? comment s'accordera-t-on dans des momens heureux, si l'on ne peut le faire tandis que la nécessité le commande ? Je ne puis moi-même que frémir, éclairé par une triste connaissance des lieux et des hommes. Hélas ! les Grecs, en cherchant leur indépendance, ne trouveront peut-être pas le bonheur. Je redoute tout à la fois et l'inconsidération du peuple et l'ambition des chefs : il me semble déjà que cette Grèce, relevée sur de nouvelles bases, se partage encore, comme autrefois, en une foule de petits états, rivaux. Mais j'appréhende que l'impétuosité et le conflit des passions n'y soient encore plus effrayans, que le choc épouvantable des flots dans le canal orageux de l'Euripe. Puisse l'avenir dissiper un si funeste présage !

CHAPITRE VII.

Divers combats en Morée. Avantages des Grecs. Prise de Patras. Les Turcs font une sortie. La ville est presque détruite. Insurrection de Samos. Une division de la flotte turque, composée de cinq vaisseaux, vient mouiller devant Mételin. Héroïsme de Bolbina, dame de l'île de Spezzia.

Pendant que la rivalité la plus scandaleuse divisait les primats de la nation grecque à Calamata et à Argos, le peuple combattait vaillamment pour assurer à jamais son indépendance. Ce n'était pas seulement la Morée ou l'Attique qui servaient de théâtre à cette grande lutte de l'opprimé contre l'oppresseur; la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, étaient également en proie aux horreurs de la guerre. Le vieil Ali avait fait répandre le bruit de sa mort, pour donner le change au pacha qui l'assiégeait; ce général ottoman, crédule et imprévoyant, comme le sont les Turcs d'ordinaire, s'endormit à cette nouvelle; le service fut moins sévère; il s'attendait à voir les prétendus meurtriers du tyran d'Albanie entrer en négociation pour la reddition de la place. Mais cette aveugle présomption lui coûta cher, et tandis qu'il espérait obtenir la tête d'Ali, et

l'envoyer à Constantinople, celui-ci, plein de vie et de fureur, fondit sur ses tentes, lui tua beaucoup de monde et le réduisit à reculer son quartier-général. Ce petit succès rendit un peu plus de liberté à l'indomptable ennemi du sultan. Il en profita pour envoyer en Servie des émissaires et des trésors, afin d'y susciter quelques désordres, et d'affaiblir ainsi de plus en plus la puissance musulmane.

Chourchid pacha, s'imaginant qu'il lui suffisait d'un petit nombre de troupes pour contenir le nord de la Grèce, dirigea sur la Morée une partie des forces dont il avait le commandement. Mais cette diversion le perdit sans résultat utile pour la cause qu'il défendait : Ali fut encore l'auteur du désastre de ces troupes ottomanes. A peine eut-il avis de leur marche et de leur destination, qu'il députa plusieurs de ses affidés aux Souliotes; cette peuplade grecque se souleva incontinent, et marcha au-devant de l'ennemi : tous les passages furent occupés, en sorte que Chourchid ne put ni recevoir les avis de ses lieutenans, ni leur envoyer des secours. Plus de 10,000 hommes souliotes, armés à la hâte, se mirent en campagne et joignirent les Ottomans en Livadie, aux environs d'Angelo-Kastro. Après une action très-vive, les Grecs restèrent maîtres du champ de bataille et de tous les bagages de l'ennemi.

Cependant le chef qui prévoyait, dès le commencement de la bataille, l'issue qu'elle devait avoir, fit conduire dans le fort d'Angelo, où les Turcs tenaient encore, une partie de son train de guerre. Alors, les débris de cette colonne musulmane se réfugièrent dans les montagnes, espérant pouvoir gagner la Thessalie ou l'Albanie turque ; mais ils trouvèrent partout les Souliotes maîtres des défilés : soit dans l'action ou dans les embuscades, ils périrent tous sans qu'il en coûtât beaucoup aux Grecs. Le succès de cette diversion fut très-utile aux Péloponésiens, qui avaient déjà sur les bras, outre les Turcs des places fortes de la Péninsule, plusieurs pachas avec leurs troupes.

Une armée d'Étoliens, aux ordres d'un notable du pays, nommé Jongos, traita les troupes d'Hassan pacha à peu près comme les Souliotes avaient traité celles des lieutenans de Chourchid. Hassan marchait au secours de Navarin qu'une division de Maniotes serrait de près : il avait environ 8,000 hommes roméliens ou albanais. Au lieu de s'avancer à la tête de toutes ses forces réunies, il eut l'imprudence d'en envoyer la moitié, avec son collègue, Omer pacha, contre l'armée grecque de Patras. Ensuite il s'enfonça dans le pays avec ce qui lui restait, et donna dans un piége que lui tendit Jongos. Tout son monde fut taillé en pièces ; il périt lui-même dans cette occasion.

Pendant ce tems, son collègue n'était pas plus heureux : il crut échapper aux partis ennemis qui le harcelaient constamment dans sa marche, en suivant des gorges étroites ; mais ce moyen lui fut encore plus funeste, car les habitans des monts Cyllènes détruisirent partiellement ses troupes, en sorte qu'il ne put franchir les monts ; il eut bien de la peine à se réfugier, avec 500 hommes qui lui restaient, dans la place de Corinthe, encore au pouvoir des Turcs. Dans le même tems, comme on le voit, trois armées ottomanes furent anéanties, presque sans combattre, tandis que le parti des Grecs se fortifiait de leurs dépouilles et des nombreux soldats qui arrivaient sans cesse de tous les points de l'Archipel.

Tripolitza, ville de la plus haute importance, capitale de la Morée, et résidence du pacha de la province, est située au pied du mont Ménale, au-delà de la chaîne où florissait jadis Mantinée. Sa position et les forts qui la protégent la rendraient même inaccessible à une armée européenne ; cependant les Grecs en formèrent le siége. La garnison de cette place était forte de 15,000 hommes turcs de la Morée et de l'Albanie. Tant de raisons pour rebuter les Hellènes ne les arrêtèrent pas. Leur chef, Colocotroni, qui s'était déjà signalé dans plusieurs occasions, osa tenter un assaut général dès les premiers jours ;

mais il fut repoussé. Cet échec ne le découragea point; il fit camper son armée autour de la ville, et la bloqua de toutes parts. Il était urgent de prendre de pareilles mesures; les troupes de Tripolitza faisaient auparavant des excursions dans les pays voisins, et nuisaient aux opérations des autres corps grecs. Colocotróni enferma donc les barbares dans leurs murs, et les Hellènes, qui pressaient Malvoisie, ne craignirent plus d'être attaqués de ce côté-là. Les plus grands personnages ottomans de la Morée s'étaient réfugiés à Tripolitza avec leurs trésors, comme dans une place impénétrable. Le bey de Corinthe, deux pachas, cinq ou six agas s'y trouvaient alors, et n'en sortirent plus.

Toutes les côtes de l'ancienne Grèce, à l'exception de quelques villes fortifiées avec le plus grand soin, s'étaient rangées au parti des Hellènes. Coron et Modon, en Messénie, tantôt prises, tantôt reprises, se défendaient toujours, parce que les citadelles, qu'on n'osait attaquer, qu'on ne pouvait prendre encore, servaient de refuge aux Turcs : les deux Naples de Romanie et de Malvoisie, la première au fond du golfe d'Argos, la seconde, sur les côtes orientales de la Laconie, étaient encore intactes, quoique assiégées depuis plusieurs mois. Patras, à l'entrée du golfe de Corinthe, en face de Lé-

pante, défendue par la valeur de sa garnison, luttait, depuis le commencement de la guerre, contre les attaques de la population voisine. Moins fortifiée que les places dont je viens de parler, elle n'en fut pas moins imprenable. Les Grecs et les Européens s'étaient enfuis; il n'y restait plus que 7,ou 8,000 Turcs, tous vaillans et presque invincibles. Leur voisinage de l'Albanie les avait souvent forcés à prendre les armes, et la plupart d'entre eux, habitués à la guerre par leurs campagnes, soit contre les Souliotes, soit contre les Serviens et les Albanais, ne comptaient plus leurs ennemis. Cependant, ils cédèrent un instant, accablés par le nombre, mais pour reparaître ensuite avec une nouvelle ardeur (1).

Le chef grec, Germano, à la tête de plus de 12,000 hommes, campait devant Patras, et chaque jour, les deux partis en venaient aux mains. Il est inutile de dire que jamais il ne se livrait de bataille rangée: c'étaient des combats d'homme à homme, des engagemens de pelotons: sans

(1) J'aime à louer les actions courageuses, quels qu'en soient les héros. Qu'on ne s'étonne donc pas de me voir quelquefois, indulgent envers les Turcs, faire l'éloge de leur vaillance: impartial en tout, je ne me laisse guider ni par le fanatisme, ni par l'esprit de parti, ennemi de toute justice: je ne vois que la vérité. Il n'appartiendrait, j'ose le dire, qu'à des hommes passionnés, de me faire un crime de ma modération.

connaissance de l'art militaire, les Turcs ne pouvaient, non plus que les Grecs, se heurter en grand : la sagesse même imposait aux Turcs la loi expresse de se borner à une défense rigoureuse. Entourés d'ennemis plus nombreux, hors d'état d'être secourus, tandis que leurs agresseurs recevaient continuellement de nouveaux renforts, la plus petite perte devenait majeure pour eux, en ce qu'elle était irréparable. Leur aga sentait bien le faible de sa position; aussi se conduisit-il toujours avec la plus grande prudence. Souvent, la mauvaise discipline des Grecs lui eût peut-être permis de les attaquer avec avantage ; il ne voulut jamais courir les chances d'une tentative si hasardeuse. Renfermé dans les murs de la ville, il se contenta, pendant environ deux mois que dura ce premier siége, de faire respecter le terrain militaire de la place, et de détruire, par des sorties habilement ménagées, les corps de troupes ennemies qui osaient s'avancer inconsidérément. Du côté de la mer, une division de la flotte d'Hydra vint attaquer les forts, tandis que les troupes libres auraient dû occuper la garnison par terre ; mais tout fut inutile ; les forts résistèrent, et les Hydriotes furent obligés de renoncer à leur entreprise.

Alors, le gouverneur de Corinthe, croyant Patras dans une situation plus désespérée, se ha-

sarda à y envoyer quelques troupes. Cette démarche, faite dans les meilleures intentions, perdit la ville; tant il est vrai, qu'en fait de guerre, un moment décide de tout!

Les Corinthiens, commandés par un aga, se mirent en route, et eurent bien de la peine à éviter une division ennemie, cantonnée dans les environs de Vasilico. Il leur importait de fuir toute occasion de combattre; trop faibles pour espérer l'avantage, le moindre échec les eût accablés. Enfin, après avoir couru les plus grands périls, ils arrivèrent heureusement sous les murs de Patras. Leur présence inattendue étonna d'abord l'ennemi; mais, rassuré par leur petit nombre, Germano les fit attaquer avant qu'ils pussent pénétrer dans la ville. Le sort de cette bataille ne fut pas long-tems douteux; les Grecs enveloppèrent la petite troupe corinthienne; et, malgré la défense la plus opiniâtre, elle fut taillée en pièces: il n'en échappa personne; tous ces Turcs périrent en combattant vaillamment. Ils savaient combien il leur eût été inutile de se rendre; une triste expérience avait appris aux deux partis qu'ils ne devaient point compter sur leur modération réciproque. D'ailleurs, on ne s'abaissait pas à demander la vie; elle devenait le prix de la victoire.

Pendant cette lutte trop inégale, la garnison

de Patras était sous les armes, et le chef se décida enfin à attaquer sérieusement l'ennemi, pour secourir ses malheureux compatriotes; mais il fut repoussé avec une perte considérable, et obligé de rentrer précipitamment dans la ville. Il eut la douleur de voir, du haut des murs de la citadelle, l'entière destruction des Corinthiens, sans qu'il lui fût possible de l'empêcher. Tous ses soldats frémissaient de fureur. Quelques Grecs, emportés par une ardeur irréfléchie, entrèrent dans la ville, pêle-mêle avec les fuyards, se croyant suivis d'un grand nombre des leurs. Ils payèrent bien cher cette témérité : les Turcs, aigris tout ensemble, et par leurs revers, et par la défaite de leurs frères, saisirent ces malheureux et les hachèrent, sans que l'on pût empêcher ce massacre. On n'entendait dans la ville que des cris de rage, des vociférations et des blasphèmes contre les Grecs; on demandait à haute voix une autre sortie, et le général eut bien de la peine à résister à ces vœux inconsidérés, lorsque la nuit mit fin au carnage d'une part, et à l'agitation de l'autre. Mais elle fut employée, par Germano et ses lieutenans, à concerter pour le lendemain une attaque générale.

Le camp des Grecs retentissait de chants de victoire; les bruyans éclats de cette allégresse arrivaient jusque dans la place assiégée, et y por-

taient la consternation. La plus grande partie des troupes turques passa la nuit sous les armes, s'attendant à un assaut nocturne. Les femmes, les enfans, les richesses, tout fut transporté dans la citadelle, en cas de défaite. Mais la nuit s'écoula tranquillement; l'ennemi ne fit aucune opération qui pût alarmer, du moins en apparence.

Cette victoire des Hellènes, il faut le dire, coûtait à leur armée presqu'autant qu'un revers. Les Ottomans n'étaient tombés qu'entourés de cadavres ennemis; on ne fit pas cependant attention aux pertes essuyées; on croyait alors qu'un succès ne pouvait jamais être payé trop cher. C'est ainsi que, peu de jours auparavant, un des généraux grecs avait rendu de solennelles actions de grâces à l'Être suprême, parce que, devant Anapli, une division turque, plus faible que la sienne, l'avait laissé maître du champ de bataille; mais le nombre des morts y était presqu'égal de part et d'autre (1).

Le lendemain, dès la pointe du jour, les colonnes chrétiennes s'ébranlent au son de mille

(1) On a beaucoup vanté en Europe les succès des Grecs: il en ont toujours eu à la vérité; mais ils ne les achetaient qu'au prix du sang d'une foule des leurs: les Turcs périssaient; mais, en succombant, ils vengeaient leur mort. Cette circonstance dépose encore en faveur des Hellènes, que tant de pertes et de sacrifices ne découragèrent pas.

instrumens que toutes les voix accompagnent : les hymnes de la patrie, les chants de victoire enflamment les courages. Le court espace qui sépare le camp de la place est bientôt franchi ; tout, dans ce trajet, rappelle aux Hellènes le triomphe de la veille ; leur route est jonchée de cadavres ennemis : cette vue irrite encore leur belliqueuse ardeur. Le canon de l'ennemi, qui vomit sur eux mille morts, ne les arrête point ; ils s'élancent, soutenus par l'enthousiasme et l'exemple de leurs chefs. La première enceinte est franchie ; c'est un torrent que le trépas et la destruction accompagnent : les soldats qui gardent les portes sont écrasés ; enfin Germano, à la tête d'un corps d'Arcadiens, a l'honneur de pénétrer le premier dans la ville. Toutes ses troupes le suivent de près ; mais que d'horreurs se succèdent alors ! ce n'est plus un combat, c'est une boucherie. Les Turcs, retranchés dans les rues, se défendent avec une opiniâtreté inouie ; ils ne fuient point ; ils se laissent exterminer ; mais leur sacrifice coûte cher à l'ennemi. Chaque maison devient une espèce de forteresse ; les Ottomans, enfermés dans l'intérieur, par petites troupes, font pleuvoir sur les assaillans une grêle de balles. Cependant, forcés sur tous les points, ils cèdent peu à peu à la voix de leur chef, et abandonnent enfin cette ville, qu'ils ont métamorphosée en un

vaste cimetière. L'aga se retire, avec le reste de la garnison, dans la citadelle; et les Grecs, satisfaits de ce premier avantage, n'osent pas venir l'y attaquer. Ils se répandent dans les maisons, s'y livrent inconsidérément à la joie et à la débauche, comme s'ils n'avaient plus d'ennemis. Cette fausse sécurité leur fit perdre leurs avantages.

Les Turcs tombèrent sur eux au milieu de la nuit, tandis qu'ils se croyaient paisibles possesseurs d'une place qui leur coûtait tant de fatigues et tant de sang. Dans la confusion et l'obscurité, il se fit un grand carnage; les Grecs furent chassés avec perte, sans avoir pu se rallier. Germano, voyant la déroute de son armée, fit mettre le feu à la ville en se retirant; bientôt elle n'offrit plus que l'aspect d'un vaste embrâsement, qui servit à éclairer la dernière lutte entre les deux partis. Tel fut le résultat de l'affaire de Patras, et la destinée de cette ville, jadis florissante. Le gouverneur de Lépante envoya quelques bataillons pour réparer les pertes. La garnison fut obligée de se retirer dans la citadelle, et y brava encore long-tems les efforts des Grecs; son courage et son dévouement étaient sans doute bien dignes d'une meilleure cause.

L'île de Samos, en face d'Éphèse, et séparée du continent par un détroit d'un quart de lieue de

largeur au plus, se révolta à son tour; elle était peuplée de Grecs cultivateurs. On y comptait environ 40,000 ames; elle relevait du gouverneur d'Échelle-Neuve, Élez aga, qui y entretenait un cadi et quelques janissaires: L'île, entrecoupée de montagnes fort élevées, est extrêmement riche en productions végétales; tout le monde connaît la réputation de ses vins liquoreux, qui l'emportent de beaucoup sur ceux de Scio : mais l'huile d'olive était encore d'un plus grand rapport pour les habitans. Toutes les collines sont couronnées de plantations d'oliviers, et chaque année les Européens y font des chargemens de ce liquide précieux pour l'Europe. Avec tous ces avantages, les Samiens étaient loin d'avoir atteint le degré d'opulence des Ipsariotes ou des Hydriotes. Sans marine, tout leur commerce passait en des mains étrangères, et les bénéfices étaient absorbés par les grands propriétaires. Ainsi, à l'exception de quelques fortunes colossales, on peut dire que la masse des Samiens était malheureuse; l'or ne brillait pas dans les chaumières ni dans les mains du cultivateur : c'est cependant au milieu de pareilles circonstances que l'insurrection y éclata.

A peine des bateaux de Scio et des îles voisines eurent-ils annoncé le réveil de la Grèce, les exécutions de Constantinople, et les excès commis dans

tout l'empire contre les Grecs paisibles, que les Samiens, émus par deux sentimens à la fois, l'amour de la liberté et la crainte de se trouver exposés à la rage de leurs implacables tyrans, proclament à Vathi, port de mer et chef-lieu, l'union de leur île à la cause commune. Ce mouvement spontané est unanime : chacun court aux armes ; le cadi est mis en pièces avec ses satellites ; on était animé contre lui au sujet des vexations qu'il s'était permises depuis son entrée en charge ; la vengeance du peuple est aveugle et barbare : elle ne pardonne point ; le sang peut seul l'assouvir.

Les villages s'unirent avec transport à leurs frères de Vathi ; bientôt Samos fut en insurrection complète : quelques Turcs qui s'étaient avancés dans l'intérieur, pour leurs spéculations, y furent massacrés, jamais on n'a pu en avoir de nouvelles. Les femmes, les enfans, les vieillards, tout le monde se livrait à la joie : les églises retentissaient d'actions de grâce pour célébrer un événement si prospère : en un mot ce n'était plus le même peuple, cet instant d'énergie semblait l'avoir régénéré. C'est ainsi que jadis, ces mêmes Samiens, écrasés sous la verge d'airain du tyran Polycrate, s'indignèrent de l'avilissement où ils étaient tombés ; le tyran fut précipité du trône où il ne se soutenait que par l'injustice et la cruauté ; Samos revit briller des jours heureux. Les Sa-

miens modernes ignoraient à coup sûr, pour la plupart, ce trait de l'histoire de leurs ancêtres; mais leurs transports furent égaux dans cette circonstance à peu près semblable.

Il s'établit alors un conseil d'anciens pour le gouvernement de l'île : on envoya sur-le-champ des députés à Ipsara, pour y faire part de la révolution qui s'était opérée. Les agens européens, presque tous Grecs du pays, sacrifièrent leurs emplois à l'honneur de servir leur patrie; et l'on en vit plusieurs contribuer à la formation d'une milice régulière, afin de garantir l'île des tentatives que pourrait faire le gouverneur de l'Ionie pour y rétablir son autorité. Tous les hommes en état de porter les armes, se rangèrent spontanément sous les bannières nationales; en deux jours, on eut formé un corps de plus de six mille hommes, animés du meilleur esprit, et bouillant de courage. Les munitions de guerre et l'artillerie manquaient absolument dans l'île; les Turcs, en raison de son voisinage du continent, ne songèrent jamais à y construire de forteresses. Mais la nature avait pourvu à leur négligence : escarpée de toute part, Samos est inaccessible, non-seulement aux gros navires, mais encore aux plus légers bateaux. Le port de Vathi est le seul endroit où l'on puisse aborder avec sûreté; ce point lui-même est facile à défendre, et la plaine qui l'entoure

est d'une très-petite étendue. A peu de distance, commencent les montagnes; on ne peut pénétrer dans l'intérieur qu'en suivant des gorges étroites et profondes. Il suffit à ceux qui occupent ces passages, de faire rouler sur l'ennemi les énormes quartiers de roches dont les pentes arides des montagnes sont hérissées, pour arrêter sa marche ou l'exterminer. L'effet de l'artillerie serait peut être moins terrible. Les Samiens sentirent l'avantage de leur position, leur confiance augmenta ils se préparèrent à bien recevoir les Asiatiques s'ils osaient jamais venir les attaquer.

Bientôt la flotte d'Ipsara débarqua dans l'île quelques pièces de canon et le matériel nécessaire : le sénat applaudit au beau mouvement des Samiens : on leur envoya de la poudre et de boulets; ils furent en état de se défendre par tous les moyens qui peuvent servir d'auxiliaire au courage. Mais l'un des chefs conçut un projet nouveau qui fut approuvé de ses collègues, et que l'on mit de suite à exécution : c'était de former les insulaires à la tactique européenne. Il s'en trouvait plusieurs dans la ville qui avaient servi dans notre fameuse expédition d'Égypte ou qui s'étaient instruits dans les armées russes. Les soldats se prêtèrent avec transport à cet apprentissage. Lorsque l'on fut parvenu à en exercer quelques-uns, il servirent à hâter l'instruc

tion des autres. De cette manière, Samos eût, dans l'espace de quinze ou vingt jours, une petite division de 6,000 hommes en état d'exécuter les diverses évolutions militaires. Ce n'était encore qu'une légère ébauche. Les instructeurs ne se rebutèrent pas, et, à force de peine et de constance, ils eurent le tems de perfectionner leurs élèves. Les Turcs, par la lenteur et le vague de leurs opérations, ne nuisirent en rien au progrès des apprentis guerriers; leur nombre s'accrut, et, au mois de juin, la force armée de Samos s'élevait déjà à 10,000 hommes disciplinés. On en forma divers régimens divisés en compagnies; le bon ordre et la belle tenue de ces troupes, dans leur genre, étonnèrent même quelques officiers français qui eurent l'occasion de les voir manœuvrer. Cette petite armée valait à coup sûr des essaims d'Asiatiques; elle eût été presque invincible pour ces hordes barbares.

Le bruit de cette nouvelle insurrection se répandit bientôt sur le continent, avec toutes les circonstances qui l'avaient accompagnée. Cet événement produisit deux effets opposés sur les esprits : les Turcs en devinrent plus furieux, et les Grecs eurent la satisfaction de trouver, pour ainsi dire à leurs portes, un nouveau refuge. Samos se remplit à son tour; une partie de la population d'Echelle-Neuve, des milliers de

Smyrnéens, un nombre prodigieux de Sciotes proscrits, vinrent y chercher un asyle. Les habitans grecs de la Carie, de la Doride et de l'ancienne Lycaonie s'embarquèrent en foule pour cette terre de salut; en moins d'un mois, il ne se trouva presque plus de Grecs dans ces provinces. Mais Samos ne tarda pas à éprouver le sort d'Ipsara, dans des conjonctures semblables. Tant de bouches nouvelles y absorbèrent rapidement les subsistances, et l'on y fut en proie à une extrême disette. Ceux d'Hydra et d'Ipsara vinrent au secours des malheureux Samiens : les préparatifs formidables de la Porte, contre cette île spécialement, épouvantèrent le grand nombre d'hommes timides qui s'y étaient réfugiés; ils se retirèrent ailleurs, et débarrassèrent ainsi les insulaires de leur inutile fardeau. Les femmes, les enfans, les vieillards furent transportés dans les îles voisines; il ne resta dans Samos que ceux qui pouvaient la défendre. Le nombre des guerriers s'était considérablement accru par tant d'émigrations; il montait presque à 20,000 hommes, quand on apprit les intentions de la Porte et ses vues d'hostilité. Pendant tout ce tems, on ne s'endormait pas non plus : Vathi fut entouré de fortifications; plusieurs batteries s'élevèrent à l'entrée du port, et le mirent en état de braver les efforts des vaisseaux ottomans. Les troupes

se formaient de plus en plus; en un mot, cette île, l'une des moins importantes dans des tems ordinaires, devint, à cette époque, la plus énergique de toutes : l'accord parfait qui régna parmi les autorités populaires, aussi bien que l'ardeur des troupes, la mirent en état d'occuper l'un des premiers rangs parmi les petites républiques de l'Archipel. Elle fut une espèce de prodige dans la Grèce, alors partagée d'opinions, et agitée par les discordes civiles. Cet heureux état de choses était dû en partie à la sagesse de l'évêque qui présidait le sénat : toujours le premier à se soumettre aux sacrifices que nécessitaient les circonstances, il entraînait les autres par son exemple. Il n'abusa point de la suprématie que ses compatriotes lui avaient accordée, pour prendre dans le conseil un ton impératif, qui eût choqué ses collègues : au contraire, prompt à déférer à leurs avis, quand il en reconnaissait la sagesse, il les gagnait autant par sa modération que par ses vertus. Ce fut par de semblables moyens qu'il parvint à maintenir la concorde dans son petit département; la révolution s'y effectua presque sans violence, à l'exception de celles qu'on ne put empêcher contre les Turcs; l'ordre continua d'y régner ensuite, comme s'il ne s'y fût opéré aucun changement.

Dans cet état de choses, les Samiens ne vou-

lurent point attendre les Turcs, ils résolurent d'aller les chercher et les combattre chez eux. Ainsi leur rôle ne se réduisit pas seulement à défendre leur pays, mais ils ouvrirent eux-mêmes la campagne. Deux ou trois mille hommes s'embarquèrent à la faveur de la nuit, et abordèrent sur le continent; ils marchèrent sur quelques villages qu'ils dévastèrent. Les Turcs, effrayés, prirent la fuite ou ne firent qu'une légère résistance. Leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux, tout resta au pouvoir de l'ennemi, qui se rembarqua sans le moindre obstacle avec son butin. Cette première expédition, suivie d'un si grand succès, encouragea les Samiens à en entreprendre d'autres; ils laissèrent écouler une semaine environ, et retournèrent encore avec des forces à peu près égales. C'était agir un peu légèrement; l'ennemi avait eu le temps de se mettre sur ses gardes; ils pouvaient se trouver enveloppés. Mais, comptant sur leur courage et la supériorité de leur tactique, ils s'enfoncèrent dans l'intérieur avec la même confiance que l'autre fois. La terreur et la mort marquèrent les traces de cette petite armée : le premier village qui s'offrit devant elle fut assailli avec acharnement; les Turcs s'y défendirent un moment, mais étonnés de l'impétueuse ardeur de l'ennemi, ils furent mis en pièces. Les insulaires se livrèrent

alors à toute leur fureur ; personne ne fut épargné : les femmes, les enfans, tombèrent sous les coups des barbares, qui souillèrent ainsi leur victoire. Après avoir pillé les maisons et ravagé la campagne, ils mirent le feu à ce village dont ils venaient d'exterminer les malheureux habitans, et retournèrent sur leurs pas. Il en était tems, car déjà plusieurs milliers de Turcs des environs s'étaient réunis pour leur couper la retraite. Il fallut combattre et se frayer un passage à travers les rangs ennemis. La fureur fut égale de part et d'autre ; mais le nombre et la valeur durent céder à l'habileté : les Samiens, après avoir fait un carnage affreux, gagnèrent la côte où leurs barques les attendaient, et arrivèrent dans leur île sans beaucoup de perte. Depuis cette époque, il se passait peu de jours sans qu'ils ne fissent une descente sur le continent, et leurs partis remportèrent toujours l'avantage. La contrée fut abandonnée jusqu'à cinq ou six heures de la mer, tellement ils inspiraient d'effroi ! mais aussi les Turcs des villes exerçaient de sanglantes représailles sur les Grecs qui restaient encore parmi eux ; Échelle-Neuve surtout paya bien cher ces petits avantages des Samiens.

Sur ces entrefaites, les insulaires recevaient de l'Europe, par le moyen des navires qu'ils y avaient expédiés, avant que la nouvelle de leur

insurrection fût officielle, des munitions de guerre et des armes de toute espèce. Leurs navires couvraient l'Archipel, et le pavillon ottoman n'osait plus paraître sur cette mer. Le sultan se décida alors à expédier une escadre composée de ses plus beaux vaisseaux, pour donner aux Grecs une idée terrible de ses forces. On hâta donc l'armement de cinq vaisseaux de ligne ; on mit à bord un nombre prodigieux d'hommes qui ne pouvaient être d'aucun secours dans un combat naval, et tout au plus embarrasser les manœuvres. Les équipages, composés comme je l'ai déjà dit, n'étaient pas plus capables d'exécuter les commandemens, que les officiers de les donner ; c'était une confusion complète de langage, de mœurs, de religion, de tout. Les matelots européens, qui formaient pour ainsi dire le noyau de cette monstrueuse marine, n'étaient pas eux-mêmes très-habiles. En un mot, une pareille escadre devait immanquablement essuyer quelques revers, malgré ses formidables ressources.

Le capitan pacha, ou grand-amiral, ne se mit pas à la tête de cette division ; il resta à Constantinople, pour y donner toute son attention à la célérité des préparatifs qui restaient à faire ; il promit aux capitaines des vaisseaux partant, qu'il les rejoindrait bientôt avec toutes ses forces. On

convint du rendez-vous : c'était la rade de Mételin. Ainsi donc, le sort de l'escadre fut confié à un Turc ignorant et présomptueux, qui, dans le détroit des Dardanelles, ne parlait que de son profond mépris pour les Grecs. Tout son monde pensait alors comme lui, ils devaient brûler ou couler tous les navires ennemis. Chaque barbare comptait déjà le nombre de têtes qu'il pourrait abattre. Pour que le délire de ces ignorans fût aussi complet que celui de Xercès, il ne leur manquait que d'avoir apporté des chaînes, afin d'attacher les ennemis quand leurs bras seraient fatigués de massacres.

Tout cela fut au mieux, tant que les vaisseaux louvoyèrent dans le Bosphore ou l'Hellespont ; ils y restèrent environ quinze jours, et ils étaient encore au mouillage de Kour-Kalé, que la Porte les croyait déjà à Mételin. Mais à peine eurent-ils doublé le cap Sigée que la terreur les saisit. Une escadre grecque, en observation sur ce point, fit voile devant eux : la belle contenance de ces petits navires, leur marche supérieure, et les diverses évolutions qu'ils exécutèrent autour des vaisseaux ottomans, pour les bien reconnaître, tout cela intimida les barbares, qui, la veille encore, se faisaient, en quelque sorte, une fête de pouvoir rencontrer l'ennemi. Ils continuèrent, et devant Ténédos ils aperçurent une autre di-

vision qui s'éloigna comme la première à leur approche. Bientôt ils virent un foule prodigieuse de ces navires, et n'osèrent pas même s'en approcher. Enfin, ils arrivèrent devant l'île de Mételin, accompagnés, à une certaine distance, par la petite division qui les avait observés la première au cap Sigée. Là, toute cette escadre, si fière de la force de ses canons, lorsqu'elle était en sûreté dans ses ports, entra précipitamment dans la rade, sans oser même tirer un seul coup sur l'ennemi qui la suivait. On tint alors un langage bien différent : tous ces lâches, qui s'imaginaient rencontrer des ennemis désarmés, tremblaient pour eux-mêmes ; habitués à inspirer la terreur aux Grecs d'Asie, leurs esclaves, ils avaient cru que leur présence ferait le même effet sur les insulaires ; mais quand ils virent qu'il fallait combattre sérieusement, que le courage, le désespoir et l'amour de la liberté leur disputeraient les victimes, ils se repentirent de s'être engagés si témérairement dans une entreprise périlleuse. Leur intention n'était pas de combattre ; ils venaient pour assassiner des hommes qu'on leur avait peints comme dénués de tous moyens de défense, et qui s'offriraient eux-mêmes à leurs coups. Avec des forces si prodigieusement supérieures, ils n'osaient en venir à une bataille, et murmuraient hautement contre l'imprudence de leurs

chefs, qui les avaient trompés. Mais ceux-ci n'étaient ni moins effrayés, ni moins surpris : étrangers au métier des armes, et encore plus à l'art nautique, ils devaient, pour la plupart, leurs emplois à l'intrigue ou aux présens; ils calculaient avec effroi le prétendu danger de leur position, et s'attendaient chaque jour à voir la flotte grecque les attaquer et les incendier dans la rade même. Telle était alors la disposition des esprits dans l'escadre turque; c'était bien différent chez les Grecs.

Les Hydriotes, qui formaient la masse de la marine libre, qui en étaient l'élite, animés par l'amour de la liberté, regardaient sans crainte les citadelles flottantes de l'ennemi. Quoiqu'ils n'eussent à leur opposer que de frêles navires, ils avaient cependant résolu de s'essayer contre eux : ils attendaient plus de leur courage et de leur expérience que de leurs canons; ils comptaient encore sur leur nombre. Tous les moyens qui peuvent suppléer à la force avaient été mis en usage de leur côté; leurs chefs n'avaient rien ménagé pour assurer la victoire à leur parti. D'abord, ils ne se dissimulaient pas combien il serait téméraire à eux d'attaquer en ligne un ennemi si formidable; mais ils espéraient, et cette présomption était fondée, que l'ignorance des Ottomans leur fournirait mille occasions de mettre à profit

leur adresse et les nombreux expediens que leur esprit inventif leur suggérerait. Leur intention était donc d'observer seulement l'ennemi pour saisir adroitement la circonstance favorable. Une tempête, une mauvaise manœuvre, la moindre faute leur assurait la victoire. Telles étaient les instructions des divers sénats aux amiraux de leurs flottes. Pour hâter encore le désordre de l'ennemi et le faire tourner plus efficacement à l'avantage des escadres coalisées, on avait sacrifié, d'un commun accord, dix-huit bâtimens de moyenne grandeur pour en faire des brûlots. Ces navires incendiaires étaient destinés à porter la flamme et la destruction au milieu des lignes ottomanes. Quoique la poudre ne fût pas très-abondante dans les arsenaux, on crut cependant qu'il était indispensable d'en employer une partie à cet usage. Conduites habilement, et chargées en outre de matières inflammables et de projectiles de toute espèce, ces terribles machines devaient causer les plus grands dommages ; l'occasion seule de les lancer à propos était peut-être difficile à trouver : les Grecs se promirent de la faire naître.

On n'entendait point de murmures à bord des navires coalisés ; les matelots ou les soldats ne reprochaient pas à leurs chefs de les avoir conduits légèrement à une mort presque certaine, au con-

traire, si la prudence n'eût dû modérer l'ardeur, et que les capitaines eussent exaucé les vœux de leurs guerriers, le combat se fût engagé à l'instant même. Quelle différence entre les équipages de ces navires et ceux de la flotte ottomane! ceux-ci, composés au hasard, n'offraient qu'un monstrueux mélange; ceux-là, formés avec soin d'hommes choisis, tous exercés par plusieurs années de navigation, tous de la même patrie, parlant le même langage, ne faisaient qu'un seul corps étroitement uni par les mêmes intérêts et les mêmes sermens. Le père y servait d'exemple à ses jeunes fils qui devaient partager ses périls; l'habile marin, à celui qui ne l'égalait pas encore. Mais il me suffira, pour donner une idée complète de l'enthousiasme des insulaires, de parler d'une femme dont le nom est déjà célèbre en Europe; de l'héroïne Bolbina.

Douée d'un grand caractère, cette dame appartenait à l'une des premières familles de Spezzia. Son époux lui avait été enlevé par les ordres du tyran de Constantinople, et elle avait eu le malheur de le voir immoler sous de vains prétextes. Cette cruauté laissa dans son ame une profonde tristesse, et une haine implacable contre le barbare qui lui avait enlevé son époux. Veuve et mère, à la tête d'une grande fortune, elle pleura pendant neuf ans la perte irréparable qu'elle

avait faite. Enfin, lorsque la révolution éclata, cette explosion fut pour elle comme le signal de la vengeance. Elle s'arma, équipa à ses frais trois vaisseaux; et, nouvelle amazone, elle se rangea parmi les capitaines de la flotte, décidée à combattre avec eux. Ni les hasards de la guerre, ni es périls de la navigation, ni les fatigues d'une campagne si rude, rien ne put la faire changer le résolution. Elle prit elle-même le commandement de l'un de ses vaisseaux, emmena avec elle ses fils encore jeunes, et leur dit en s'embarquant : « Mes enfans, les barbares que nous allons combattre ont assassiné votre malheureux père; vous devez comme moi venger sa mort ».

Cette femme courageuse fut toujours la première à donner l'exemple de l'obéissance et du dévouement; ses vaisseaux se faisaient remarquer et par la belle tenue de l'équipage, et par la discipline sévère qui y était établie. Voilà ce que peuvent, sur les grands caractères, les passions vives et surtout le ressentiment : Bobbina oublia a faiblesse naturelle à son sexe, pour ne plus se rappeler que le supplice de son époux. Le désir de la vengeance lui donna des forces; elle ne voulut en confier le soin à personne, et la Grèce applaudit à ce mouvement généreux.

CHAPITRE VIII.

Désordres à Échelle-Neuve, sur la côte d'Asie. Incendie d'un vaisseau turc dans les eaux du golfe Adramitte. L'escadre turque retourne à Constantinople. Un grand nombre de Grecs d'Europe, et de jeunes Européens, se joignent aux Grecs.

L'INSURRECTION de Samos produisit la plus vive sensation en Asie : son voisinage de la côte en explique assez la raison. Le gouvernement turc, se croyant en état de réduire cette île plus facilement que les autres, résolut de commencer l'attaque par elle. En peu de tems, d'immenses préparatifs se firent sur les côtes d'Ionie, et plus de 50,000 hommes s'assemblèrent aux environs d'Ephèse et de Scala-Nuova, que les Français nomment Echelle-Neuve. Si dans cette foule de barbares, il s'était trouvé seulement un homme habile, un ingénieur ordinaire, on eût sur-le-champ construit des radeaux pour effectuer le passage, sur un point où le détroit n'a guère qu'un demi-quart de lieue de largeur; mais on ne songea pas à cet expédient. La flotte turque était attendue tous les jours; c'était elle qui devait fournir les moyens de débarquement.

D'abord, ce rassemblement qui grossissait d'une manière prodigieuse, se contint dans les bornes de la modération. Les villages voisins furent dévastés, et les Grecs qui n'avaient pu les quitter furent mis en pièces : c'était l'usage de ces hordes sanguinaires; on n'y faisait presque plus attention, tant on était habitué à ces scènes d'horreurs! Mais enfin, lorsque la campagne fut entièrement ravagée, et les provisions épuisées, le désordre éclata parmi les barbares. Ils se débandèrent, et marchant par petites troupes sur la ville d'Échelle-Neuve, comme la plus proche, elle fut bientôt remplie de cette soldatesque effrénée. Le sang et la flamme en avaient marqué les traces; c'était pour ainsi dire la soif de la destruction qui les conduisait à la ville.

Un seigneur musulman, d'une famille illustre et des plus anciennes, gouvernait alors cette place et une partie de la contrée voisine. Non moins distingué par ses qualités personnelles, que par son rang et sa naissance, il avait jusqu'alors maintenu la concorde et la tranquillité dans ses petits états. Les Grecs n'avaient point d'ami plus compatissant, de protecteur plus zélé qu'Elez aga, (c'est le nom de ce prince) quand il les croyait innocens; mais juste et fidèle à son souverain, il punissait les coupables avec toute la sévérité des lois turques. Musulman sans être fa-

natique, il aimait les Européens; il n'était pas étranger à leurs connaissances ni à leur philosophie. Grand, libéral, ami de la justice et de l'ordre, la pauvreté était aussi inconnue dans ses domaines, que le crime et l'arbitraire; en un mot, sa province était une espèce de phénomène en Turquie, et cet état de choses subsista jusqu'à l'époque de la révolution.

Alors il dut se soumettre aux ordres de la Porte, et même tolérer en quelque sorte la rage frénétique de ses sujets turcs, pour ne point se compromettre vis-à-vis d'un gouvernement ombrageux, dont il n'avait déjà que trop à se plaindre. Héritier du titre et des prérogatives de ses pères, jadis beglerbeys ou princes de Natolie, il s'était vu dépouillé d'une grande partie de sa puissance, lors de l'établissement des pachalicks (1), et ré-

(1) Avant la réduction de l'empire ottoman en pachalicks, il était gouverné par une multitude de petits princes héréditaires; ces grands feudataires de la Porte prenaient les titres de bey, beglerbey, etc., suivant l'étendue et la nature de leurs domaines : les beys étaient les princes, les beglerbeys, princes des plaines, etc. Les sultans trouvèrent plus lucratif de nommer des pachas, qu'ils ne plaçaient qu'à prix d'argent, et qu'ils changeaient à volonté. Peu à peu, ils anéantirent toutes les grandes familles, et n'en épargnèrent que quelques-unes de celles dont l'origine se rattachait aux premiers tems de l'Islamisme; ainsi, les Caraman, beys de Natolie, et les Éle-

duit à la dignité secondaire d'aga. Ses immenses richesses, appât irrésistible pour la cupidité des sultans, furent sur le point de lui devenir funestes, un an avant la révolte : on l'appela à Constantinople, et il parvint, à force de sacrifices, à se tirer de péril, mais c'était un avertissement terrible. Il redoubla de prudence depuis cette époque, et les mouvemens de la Grèce le surprirent occupé du double soin de se rétablir dans l'esprit de son maître, et de faire encore quelques nouvelles améliorations dans ses états.

Entouré de Grecs, il reconnut en eux plus d'activité et d'industrie que dans les Turcs ; il les employa de préférence à son service, et ses affaires prirent une tournure encore plus brillante. La culture de ses terres, la vente de ses récoltes, tout fut confié à des Grecs, et il n'eut qu'à se louer d'une pareille mesure. Non moins politique qu'adroit, il avait l'art de cacher aux Turcs cette prédilection trop marquée ; il les ménageait, les gagnait par ses procédés et sa justice : en un mot, on ne saurait trop décider s'il était plus aimé

Oglou, beglerbeys de la même province, qui descendaient des familles des califes, furent les derniers conservés : on ne leur a ôté leurs titres que depuis cinq ou six ans. Ces deux familles jouirent toujours du même rang et d'un très-grand pouvoir, mais elles dépendirent des pachas voisins.

des Grecs qu'estimé des Turcs, et craint tout ensemble des uns et des autres.

La Porte, en préparant une expédition contre Samos, choisit Elez aga pour la diriger. Indépendamment des troupes qui devaient être fournies par les gouvernemens voisins, le chef, qui avait toujours 20,000 hommes sous les armes pour la police militaire de son gouvernement, devait les conduire avec lui. Scala-Nuova, place d'armes sans être fortifiée, est un dépôt d'artillerie de l'empire ; c'était là que devait s'approvisionner l'armée. Mais le long retard de la flotte rendit nulles toutes ces dispositions.

Les Turcs de la province d'Elez aga, en apprenant la manière dont leurs voisins traitaient les Grecs, essayèrent aussi d'agir de même. Ils avaient d'ailleurs des raisons bien plus légitimes, en quelque sorte, pour se venger, puisque chaque jour les Samiens ravageaient leurs campagnes. Tout le sang musulman qu'ils y avaient versé, ne leur semblait pouvoir être assez payé par le sang grec : mais ceux qui osèrent commettre les premiers assassinats, subirent une punition exemplaire ; cette sévérité retint les autres. Cependant, les janissaires se permirent quelques murmures contre le chef ; ils osaient accuser sa modération de partialité : de semblables reproches pouvaient le perdre dans ces circonstances difficiles ; il fut

donc forcé de se taire et de tolérer plusieurs excès qui se commirent dans la suite. L'arrivée des corps étrangers dans ses états changea tout-à-fait la disposition des esprits, et le compromit lui-même.

Après les désordres survenus à Smyrne, et dont j'ai déjà parlé, on renvoya tous les vagabonds qui s'y étaient rassemblés à la première nouvelle des troubles. L'espoir du gain les avait conduits ; ils ne demandaient que le pillage, et ils s'unirent avec les Crétois, non moins scélérats qu'eux. Aussi, ces derniers partagèrent-ils leur exil, lorsque le pacha, d'accord avec les chefs des janissaires, ordonna le renvoi des mauvais sujets et des séditieux. Cette bande d'assassins se forma en régiment, et partit pour Ephèse, afin de joindre l'armée d'expédition, dans l'espoir de faire à Samos un immense butin et de s'y rassasier de carnage. Le sultan, pour complaire à sa farouche nation, avait fait publier que tous les Turcs qui passeraient à Samos pourraient s'y livrer sans crainte à leur ressentiment ; que tous les hommes y seraient massacrés sans exception. Il était seulement ordonné de ménager les enfans au-dessous de l'âge de huit ans, et de réduire les femmes en esclavage. Peut-on voir un ordre plus épouvantable ?

On pense bien que les bannis de Smyrne

furent des premiers à se débander; ils inspirèrent aux autres corps leur rage sanguinaire, et quand ces milices exaspérées marchèrent sur Échelle-Neuve, ils étaient encore en avant. Les chefs, non moins scélérats, virent avec une sorte de satisfaction la fureur de leurs troupes; armés pour le pillage, plutôt que pour le combat, il leur importait fort peu de dévaster un pays fidèle à leur souverain, ou de soumettre une contrée en révolte; l'un et l'autre était indifférent à leurs yeux, dès que leur but était rempli. La ville d'Échelle-Neuve, sans être une place de grand commerce, était cependant assez riche : ils se promirent bien d'y assouvir leur cupidité.

Mais Ilez aga accueillit fort mal les premières bandes d'assassins. A peine la terreur publique lui eut-elle appris ce qui se passait, qu'il fit arrêter les meurtriers : ils furent punis de mort à l'instant même. Cet exemple de sévérité, qui eût réussi à d'autres époques, était intempestif. L'exaspération redoubla parmi les brigands : poussés tout à la fois par la misère et le fanatisme, ils vengèrent sur les malheureux Grecs la mort de leurs indignes compagnons. L'audace et la fureur de ces frénétiques croissant avec leur nombre, ils osèrent bientôt enfoncer les maisons des particuliers, les boutiques, les bazars, sans examiner s'ils ne dévastaient pas les possessions de

leurs frères. Élez aga eut la douleur de voir une partie de ses propres troupes, mutinées contre lui, se ranger parmi les rebelles. On osa même le menacer, et, renfermé dans son palais avec le petit nombre de ceux qui lui restaient fidèles, il fut réduit à souffrir pendant une journée entière et presque toute la nuit suivante, les excès qu'il ne pouvait empêcher.

Cependant, le lendemain, étant parvenu à rassembler quelques milliers de soldats, il chassa ces infames meurtriers, et rétablit momentanément le bon ordre. Mais cet état de choses ne pouvait durer long-tems. La ville, entourée de brigands qui ne désiraient que sa ruine, était plus en danger que jamais. Les dévastateurs stimulaient l'avidité de ceux qui n'avaient pu arriver à tems pour prendre part au pillage, en leur montrant les fruits de leur rapine : bientôt la férocité de ces hordes asiatiques l'emporta sur leur crainte ; quelques pelotons osèrent encore se montrer dans les rues de la ville, malgré des ordres exprès ; ils furent suivis par d'autres, et, se contraignant à regret, ils se bornèrent à examiner les maisons dont l'apparence annonçait la fortune des propriétaires, se promettant bien les attaquer, quand le moment serait venu.

Il est inutile de dire que le plus grand nombre des Grecs s'était réfugié à Samos, et que, chaque

jour et chaque nuit, il s'en évadait quelques-uns, usant de tous les moyens qu'une imagination effrayée pouvait leur suggérer. Dans ce péril pressant, on vit des familles entières confier leur salut à des radeaux en planches, pour traverser le détroit qui, près de la ville, a plusieurs lieues de largeur; d'autres, préférant s'exposer à la furie des ondes, plutôt que de rester à la discrétion des assassins, osèrent tenter le trajet à la nage. Il périt un grand nombre de ces *infortunés* : mais leur sort fut moins affreux que celui de leurs frères qui, s'aveuglant sur leur situation, restèrent dans la ville. On suppose que le nombre de ces derniers n'excédait pas 1,000 ou 1,200 hommes.

Depuis le massacre et les excès des jours précédens, la ville était déserte : les habitans, renfermés dans l'enceinte de leurs maisons, attendaient avec anxiété le résultat des mesures prises par le gouverneur. On ne voyait dans les rues que quelques patrouilles d'Élez aga, et, parfois, des groupes d'assassins qui tramaient des complots de carnage et de destruction. Près du bazar ou marché public, un Grec de la basse classe, forcé par la faim qui le tourmentait depuis deux jours, s'exposa à sortir pour se procurer quelques alimens. Il s'était tenu renfermé jusqu'alors; mais la nécessité fit taire la pru-

dence. Les Turcs de la ville, étonnés de son audace, lui en firent sentir tout le danger. Enfin, il était presque revenu jusque devant sa porte, sans avoir rencontré les barbares, lorsque deux ou trois de ces misérables s'offrent à ses yeux au détour d'une rue : aussitôt l'un d'eux tire ses armes, et l'infortuné reçoit deux coups de pistolet qui le blessent sans l'abattre. Furieux à son tour, et ranimé par le désir de la vengeance, il saute sur le meurtrier, lui arrache son coutelas, et le lui plonge dans le corps, jusqu'à la poignée. Le barbare tombe sans vie aux pieds de ses compagnons qui n'eurent pas même le tems de le secourir. Aussi lâches que féroces, ils prirent la fuite devant le malheureux qui portait déjà la mort dans son sein, tant un trait de courage les avait épouvantés ! Peut-être que le pauvre Grec, profitant de ce moment d'effroi, eût pu regagner sa maison et mourir en paix au milieu de sa famille, si les lâches n'avaient rencontré à vingt pas de distance un gros des leurs qui s'avançaient du même côté, attirés par l'explosion des armes à feu. Ils retournent alors sur leurs pas, en racontant aux autres la scène qui venait de se passer : l'infortuné est bientôt mis en pièces ; on déchire son cadavre avec furie, et des cris de rage annoncent partout le trépas de l'assassin. Il n'en fallait pas autant pour exciter de nouveaux dé-

sordres; un pareil événement eût suffi pour faire égorger des milliers de Grecs dans des tems paisibles; qu'on juge des suites qu'il devait avoir alors!

Bientôt la ville se remplit une seconde fois; les troupes du gouverneur elles-mêmes, emportées par le fanatisme et la haine, jurent avec les étrangers la destruction des Grecs. On enfonce les maisons; on massacre des familles entières; les agens consulaires européens n'échappent qu'avec peine à cette boucherie, pour se réfugier à bord d'un navire qui se trouvait heureusement en rade. On ne saurait peindre la confusion et l'horreur des scènes qui se succédèrent : plus de 400 Grecs furent hachés, en expiation du sang d'un misérable qui avait lui-même provoqué sa perte. Elez aga courut le plus grand péril, et sans le reste de respect qui retenait encore les assassins, il eût été massacré comme l'ami et le partisan des Grecs. Toutes les boutiques et les magasins furent pillés, et la rage était portée à un tel excès, qu'après avoir égorgé les malheureux Grecs, on détruisait leurs maisons à coups de haches, et on en renversait les débris sur leurs cadavres. Enfin, l'incendie succéda au carnage : une partie de la ville devint la proie des flammes, et sans les secours que les Turcs propriétaires s'empressèrent de porter, tout était réduit en cendres. Le car-

nage fut si grand, qu'on crût les Grecs, habitans ou réfugiés des campagnes à la ville, tout-à-fait exterminés, et ce fut cette persuasion qui arrêta la fureur des meurtriers. Ils emmenèrent les femmes et les enfans des victimes pour les vendre dans l'intérieur, comme si cette infame expédition eût été faite en pays ennemi. Tel fut le sort d'Échelle-Neuve, et les résultats des préparatifs de guerre contre Samos : les hordes qui devaient soumettre cette île, trouvèrent plus facile de faire une conquête sans combattre; elles se dissipèrent ensuite, de sorte que cette armée, dont on attendait d'abord beaucoup, ne devint funeste qu'à la malheureuse ville d'Échelle-Neuve : on voit que les états du sultan étaient bien en sûreté avec de pareils défenseurs.

Dès que la nouvelle de ce désastre fut connue à Coustantinople, la Porte saisit cette occasion pour perdre Elez aga. On attribua à sa faiblesse et à son impéritie les malheurs qu'il avait si vainement cherché à empêcher ; il fut disgracié et relégué à Scio. Toute la ville pleura sa perte. Les Grecs qui avaient survécu à tant de massacres, n'osèrent plus se flatter d'échapper désormais: le gouverneur partit pour son exil, et un pacha disgracié depuis deux ans, fut nommé pour le remplacer. Nous verrons bientôt que ce nouveau personnage n'était guère digne de succéder à

l'homme juste : ce fut alors que la province sentit vivement toute l'étendue de sa perte.

Cependant, l'escadre turque attendait, au mouillage de Mételin le gros, de la flotte qui devait la suivre incessamment. Les capitaines, trop craintifs pour hasarder un combat, ou même pour aller plus loin, restaient enfermés dans la rade, tandis que les divisions grecques louvoyaient au-dehors, en épiant le moment de leur sortie. Plusieurs jours se passèrent ainsi, en repos de la part des Turcs, et en observation de celle des Grecs. Mais la flotte tardait à paraître : inquiet d'un retard inattendu, le chef de l'escadre s'enhardit enfin jusqu'à ordonner à un vaisseau de 74 de s'avancer vers les Dardanelles, pour y prendre quelques informations, et reconnaître en même tems les dispositions de l'ennemi. Cette imprudence inouie causa la perte du vaisseau, comme nous allons le voir.

Il fallait bien toute l'ignorance et la présomption du commandant ottoman pour faire une pareille école; lui qui n'osait pas tenir la mer avec toutes ses forces, expose un seul vaisseau, sur un point où il ne pouvait se dissimuler que les Grecs étaient en grand nombre : il comptait sur la force du navire, la quantité des hommes qui le montaient, et la grosseur de ses canons; mais il savait bien qu'il lui manquait l'essentiel,

de bons marins ; que les Grecs, hors d'état de combattre en ligne une pareille masse, l'attaqueraient infailliblement par surprise, et que leur expérience finirait par l'emporter ; c'était le combat de David contre le géant Goliath : les suites en devaient être les mêmes. Le général turc n'eut pas l'esprit de le prévoir.

Le vaisseau se mit en mer : il n'aperçut pas une voile dans le détroit : cette découverte le rassura. Dans un jour, avec un vent favorable, il pouvait gagner les Dardanelles, où il était en sûreté. Mais le capitaine s'abusait étrangement, en se fiant aux apparences : les navires grecs, légers et fins voiliers, s'étaient cachés derrière les écueils dont l'île et la côte sont bordées ; ils voyaient le navire sans en être aperçus. C'était une feinte de leur part pour l'attirer au large, et lui couper ensuite la retraite. Ils détachèrent promptement un aviso pour instruire les stations voisines de la sortie de l'Ottoman ; et lorsque ce dernier fut à une trop grande distance du port pour qu'il songeât à y retourner, ou pour que l'escadre pût le secourir, la petite division qui l'avait observé la première, forte seulement de quatre navires à deux mâts, se mit à sa poursuite. A peine les eût-on signalés à bord du vaisseau, qu'il changea de manœuvres et vint ranger la côte le plus près possible, craignant d'être en-

touré par l'ennemi. L'ignorant capitaine, qui n'avait pas même connaissance de ces parages, décela par ce mouvement toute sa faiblesse et toute sa lâcheté. S'il eût continué sa route en pleine mer, où il pouvait tirer parti de sa formidable artillerie, les Grecs n'eussent jamais songé à l'attaquer avec des forces si inégales. On peut donc dire que son impéritie, autant que sa pusillanimité, le perdirent.

Il s'enfonça dans les eaux du golfe Adramitte, entre Mételin et Ténédos; mais cette baie n'est pas même praticable pour les gros navires marchands: elle n'a que quelques brasses de profondeur à l'entrée, et l'eau manque tout-à-fait à une petite distance. Le vaisseau y donne à pleines voiles, et échoue au bout de quelques minutes. Le mal était sans remède; il eût fallu plusieurs jours pour retirer une pareille masse et la remettre à flot; dans ce péril, le capitaine reconnut toute l'étendue de son imprudence; mais il était trop tard : l'ennemi forçait de voiles; il fallait l'attendre, et soutenir l'attaque avec tout le désavantage de cette position. L'équipage était consterné; le trouble du commandant s'était communiqué jusqu'au dernier soldat; on parlait déjà de gagner la terre avec les embarcations, et d'abandonner le vaisseau. Cependant le capitaine voulut encore tenter le sort d'un combat animé

par le désespoir, il sentit qu'une victoire seule pourrait faire oublier en partie sa faute, ou bien qu'il la paierait de sa tête : l'insensé ! il ne devait pas même avoir la consolation de combattre : le plan des Grecs était déjà formé.

Ils arrivent, avec toute la confiance que leur inspirait la certitude de vaincre, et, tournant le vaisseau avant que d'être à sa portée, ils se divisent en deux escadrilles de deux voiles chacune ; l'une se porte sur le devant, et l'autre sur l'arrière du colosse immobile : par cette manœuvre, ils rendent tout-à-fait inutiles ses redoutables batteries. Ils pouvaient s'approcher impunément, puisque sur les deux points qu'ils allaient attaquer, l'ennemi n'avait qu'une ou deux pièces de chasse (1) du même calibre que les leurs. Dans l'intervalle, les Turcs faisaient feu de toutes leurs batteries, avec l'intention peut-être d'intimider les assaillans, puisqu'ils ne pouvaient leur nuire ; une idée aussi puérile était encore digne d'eux.

Ils se préparèrent enfin au combat, aussi bien

(1) On nomme pièces de chasse, des canons de douze ou de dix-huit que l'on place à la proue des vaisseaux ; on ne s'en sert qu'en poursuivant l'ennemi : les vaisseaux et les frégates sont à peu près les seuls bâtimens où l'on en trouve ; les navires de second ordre en ont rarement.

qu'il leur était possible; une foule de soldats fut placée dans les hunes pour la fusillade; mais l'ennemi était trop loin; il se tenait à la portée de son canon; le feu de la mousqueterie ne pouvait l'incommoder. Chaque brick, armé de dix-huit ou vingt canons, portait cent-cinquante ou deux-cents hommes au plus: les quatre ne contenaient guère que la moitié de l'équipage du Turc; ils ne se hasardèrent donc pas à tenter l'abordage dans le premier moment; ils étaient sûrs de faire sauter l'ennemi, ou de le réduire à capituler. Enfin, après avoir habilement choisi leur position, ils commencèrent le feu le plus terrible et le plus meurtrier.

Qu'on juge du ravage que chacune de leur bordée faisait sur l'ennemi; leurs boulets traversaient le bâtiment dans toute son étendue, sans qu'on pût rien opposer à leur furie; ils eurent bientôt enfoncé les gaillards et balayé les ponts. Leurs feux croisés brisèrent tout l'intérieur; les mâts volèrent en éclats, et des monceaux de cadavres couvrirent cette masse à demi-ruinée. Le malheureux capitaine vit alors qu'une plus longue opiniâtreté devenait inutile: son équipage, à demi-détruit, poussait des hurlemens affreux, et demandait à grands cris qu'on armât les chaloupes, pour se sauver à terre, s'il en était encore tems. Ce parti était sans doute le plus

sage; on eût dû le prendre plutôt, et l'on eût épargné des torrens de sang versé à pure perte. Si, dans le commencement même, le commandant avait eu le bon esprit de placer des canons et du monde dans ses embarcations, il aurait peut-être réussi à prendre à l'abordage quelques-uns des havires ennemis; en un mot, de tous les moyens de défense qui lui restaient, après l'échouage, il avait à coup sûr choisi le pire.

Son monde s'embarqua donc au milieu d'une grêle de boulets, qui écrasait des lignes entières. Les chaloupes furent aussi criblées, et plusieurs coulèrent à fond avec les malheureux qui y avaient cherché leur salut. De plus de 1000 hommes qui se trouvaient à bord, au commencement de l'action, à peine s'il en échappa quelques centaines; le capitaine fut du nombre des victimes: il méritait bien un pareil sort, puisque ce désastre provenait uniquement de sa faute. En faisant embarquer ses gens, il fit mettre le feu aux poudres; mais l'eau, qui pénétrait déjà de toute part, les avait trop mouillées; ce moyen ne put réussir: alors il se contenta de faire allumer dans les ponts d'énormes feux qui réduisirent en cendres, en peu d'instans, tout ce qui restait encore sur l'eau. Les Grecs ne purent tirer aucun parti de leur victoire; d'ailleurs, ils n'eussent pu se servir du vaisseau, lors même que les

Turcs n'eussent pas pris ce dernier moyen. Il était tellement criblé, qu'il n'eût pas été possible de le réparer. Voilà l'issue de ce fameux combat, dans lequel les Grecs ne perdirent pas un homme, et qui coûta à la flotte turque l'un de ses plus beaux navires, et plus de huit cents hommes tués, soit à bord, soit dans le trajet. L'affaire dura plus de trois heures, et le canon s'entendait à Mételin ; mais l'amiral n'osa pas exposer le reste de l'escadre ; il préféra sacrifier le vaisseau : ainsi, quatre petits navires de dix-huit canons eurent la gloire de détruire un colosse de soixante-quatorze, tandis qu'un seul de ses boulets aurait pu les couler à fond. Cette triste expérience dut prouver aux Turcs que l'adresse et l'habileté peuvent tenir lieu de tout le reste dans les combats : ils méprisaient auparavant les frêles bâtimens des insulaires ; ce terrible échec leur apprit à les craindre, et même au-delà de toute raison.

Le commandant de l'escadre ne sut la nouvelle de ce désastre que vers le milieu de la nuit suivante ; mais ce ne fut que le lendemain, dans la journée, qu'il en put connaître tous les détails ; ce récit l'effraya : il craignit le même sort pour le reste de sa division, et, pour ne point donner à l'ennemi le tems de se rallier, il ordonna sur-le-champ d'appareiller. Le lâche ! avec les quatre vaisseaux qui lui restaient, il eût pu anéantir jus-

qu'au dernier bâtiment des Grecs, et il fuyait devant quelques bateaux! sa marche ne fut point entravée; il aperçut de loin plusieurs voiles du côté de Scio, et quand il fut à la hauteur du golfe Adramitte, sanglant théâtre de la ruine de l'un des siens, il y vit encore les quatre Grecs occupés à pêcher les canons de l'ennemi. Mais il passa devant eux à toutes voiles, sans oser les attaquer. Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que les Grecs firent mine de le poursuivre, sans qu'il osât tirer un coup de canon. Ainsi, quatre navires marchands donnèrent la chasse, pendant plus de vingt lieues, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée du canal, à un pareil nombre de vaisseaux, munis de tout ce qui est nécessaire à l'attaque et à la défense, ou, pour me servir d'une comparaison un peu triviale, mais qui rend bien la chose, on vit le pot de terre chasser devant lui le pot de fer!

Cette escadre, saisie d'une terreur panique, n'osa croire entièrement à son salut que lorsqu'elle se fut avancée dans les Dardanelles, jusque sous le canon du château d'Asie, construit sur les plans du fameux baron de Tott. Les Grecs n'osèrent aller jusque-là; contens de voir encore une fois la mer libre, ils retournèrent sur leurs pas, et annoncèrent aux leurs cette retraite précipitée, et la brillante affaire qui en avait été cause. La joie fut proportionnée à l'importance

du succès; on s'y livra partout avec transport ; la flotte célébra le triomphe des quatre navires par des salves d'artillerie, et le jour où ces détails parvinrent à Hydra fut celui d'une fête publique. On se permit alors d'espérer plus de bonheur qu'on n'en attendait au commencement. Les marins sentirent augmenter leur courage, et chacun d'eux, enhardi par le triomphe des quatre victorieux, brûlait de se mesurer aussi avec un ennemi si ignorant et si lâche.

A la suite de cet événement, les Grecs purent de nouveau parcourir l'Archipel sans rien craindre; leur pavillon n'y trouva plus d'ennemis. On parlait d'une flotte algérienne et tunisienne qui devait se joindre aux Turcs; mais elle ne se présenta pas. Le pacha d'Égypte avait également promis à la Porte un secours de quelques frégates; elles attendaient dans le port d'Alexandrie que le capitan pacha se fût avancé avec toutes ses forces, au moins jusqu'à la hauteur de Cos ou de Chypre : depuis plus d'un mois, toutes les communications avaient cessé entre la Natolie et l'Égypte. Une foule de bateaux, destinés d'Alexandrie ou du Caire pour Échelle-Neuve, Smyrne, Aïvali, les îles et Constantinople, attendaient dans le port de Rhodes l'issue des événemens. Quelques navires autrichiens, français et anglais étaient les seuls intermédiaires entre

l'Empire, l'Égypte et les États barbaresques. D'une autre part, les Grecs n'étaient guère plus à leur aise : le commandant anglais des îles Ioniennes avait fait signifier au sénat d'Hydra, que si le nouveau pavillon se montrait sur les côtes de l'Europe, au-delà de l'Adriatique, il serait traité comme un signal de piraterie. Ainsi, toute communication avec les ports de l'Italie, de la France et du nord de l'Europe fut interdite aux Grecs ; ils devaient trouver toutes leurs ressources en eux-mêmes : aussi formèrent-ils divers plans d'opération, comme je le rapporterai bientôt.

On s'enflammait de plus en plus en Europe pour la cause des Hellènes : la jeunesse française, et un grand nombre d'Allemands, brûlaient de se rendre en Morée, pour y combattre en leur faveur. Les affaires de Naples y firent refluer aussi une portion de la jeunesse qui s'était compromise pendant la révolution. On vit plusieurs officiers français, ambitieux de gloire, renoncer aux grades qu'ils avaient dans les troupes de leur patrie, pour aller courir les hasards de la guerre du Péloponèse. L'émigration fut considérable ; et, dans le nombre, il se trouva bien des hommes dont les talens militaires pouvaient être d'un grand secours à la république : on accueillait avec transport cette brave jeunesse, mais, en

même tems, avec la franchise militaire d'un peuple soldat; ceux qui venaient chercher la gloire trouvaient encore du fer et des compagnons d'armes; ceux qui ne couraient qu'après la fortune et les honneurs (et c'était heureusement le plus petit nombre), furent bien étonnés de ne voir que des guerriers à demi-nuds, qui n'avaient d'autres richesses que leurs armes. Cet aspect les épouvanta; ils reculèrent: ce n'était pas les hommes qu'il fallait à la ligue; la misère et le dénuement de ses soldats faisait sa plus grande force. Portés à vaincre par les motifs les plus impérieux, ils devenaient eux-mêmes invincibles; accoutumés à une extrême tempérance, robustes, infatigables, les mets les plus grossiers suffisaient à leurs besoins; sans bagages, ils étaient plus intéressés à la ruine des ennemis pour s'en procurer; la pauvreté est une vertu pour le soldat: elle lui donne une nouvelle énergie, elle aiguillonne, pour ainsi dire, son courage.

J'ai vu revenir plusieurs de mes compatriotes, qui, après quelques mois d'une existence sauvage et guerrière, ne purent supporter plus longtems un pareil régime. Ils murmuraient contre les Grecs, et les accusaient des maux qu'ils avaient soufferts; mais leurs reproches étaient injustes: c'était à leur inexpérience seule qu'ils

devaient s'en prendre. En effet, les Grecs pouvaient-ils les traiter différemment qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, et s'attendaient-ils, en allant se ranger sous les drapeaux d'une nation à peine renaissante, à y trouver l'aisance et le luxe de nos armées? S'ils avaient eu des idées aussi fausses, je conçois que la réalité, dans toute sa rudesse, dut leur paraître bien pénible: en réfléchissant un peu, ils verront que les Grecs ne les ont ni trompés, ni maltraités; mais qu'ils ont été les dupes de leur propre imagination.

Ce n'était certainement pas l'attente d'un sort immédiatement heureux qui attira dans le Péloponèse quelques-uns de nos vieux guerriers; ils avaient aussi, dans des campagnes difficiles, fait l'apprentissage du malheur: ils restèrent seuls, résolus de coopérer de tout leur pouvoir au succès d'une cause qui devenait la leur, ou de s'immoler pour elle. Chefs et soldats tour à tour, ils étonnèrent les Grecs eux-mêmes par le courage avec lequel ils surent braver les fatigues, et supporter les privations. Ceux-là ne se plaignirent point: ils n'ignoraient pas que le métier de la guerre est rude partout, et principalement dans des contrées et parmi des hommes à demi-barbares: ils attendirent des jours plus heureux; le tems, la patience et la valeur les amèneront sans doute.

CHAPITRE IX.

Désastre d'Aïvali. Reprise d'Athènes par les Turcs. Combats sous les murs de Salonique. Les Juifs armés en faveur des Turcs, Siége du château de Naples de Malvoisie.

La retraite de l'escadre turque enhardit les Grecs, au point de leur faire méditer plusieurs expéditions sur la terre ferme d'Asie. Smyrne, dont l'opulence leur était connue, fut l'une des premières menacées; mais ils résolurent auparavant de châtier l'égoïsme des habitans de Scio. Ils se présentèrent devant la ville avec une forte division, et la sommèrent de se rendre à discrétion; le gouverneur turc répondit à cette demande avec le canon de la forteresse. Alors les Grecs, qui n'attendaient que ce prétexte pour se venger, bombardèrent la malheureuse ville, et se retirèrent sans oser risquer un débarquement, parce que la côte était hérissée de troupes ottomanes. De là, ils s'avancèrent dans le golfe Hermèen, au fond duquel est située la place de Smyrne; cependant, ils s'arrêtèrent à dix lieues environ, et remirent cette expédition à une autre fois. C'en eût été fait de Smyrne, ce jour-là même, si quel-

ques Grecs d'Aïvali n'étaient venus annoncer que les Turcs menaçaient leur ville : dans cette cité, toute grecque, on n'était pas habitué à voir des Turcs; mais le pacha de Broussa, dont elle dépendait, crut nécessaire d'y envoyer quelques corps de soldats pour la protéger contre un coup de main des insurgés, ou même la tenir en respect, si elle était tentée de se soulever. Les habitans se regardèrent comme perdus, en apprenant ces dispositions. Ils s'ameutèrent, et le Kiaya bey du pacha (premier lieutenant), qui y fit son entrée, le 13 juin, avec une troupe de 600 hommes, s'aperçut de la fermentation des esprits, aux rixes qui s'élevèrent d'abord entre ses soldats et la populace. Les primats, qui formaient le conseil suprême de la ville, invitèrent cet officier à faire bivouaquer ses troupes sur une colline, hors de la cité : il s'y refusa d'abord; mais il fut bientôt obligé de prendre ce parti, pour éviter de plus grands malheurs. Ses soldats, avides du sang des Grecs, osèrent en frapper plusieurs dans les rues, et furent chassés par le peuple. Le Kiaya fit sur-le-champ partir un courrier pour demander un renfort, et, le lendemain, dès la pointe du jour, 3,000 hommes environ prirent possession des principaux quartiers d'Aïvali. Cette fois, ils se conduisirent avec plus de modération; mais leur chef demanda aux primats une forte

somme, suivant l'usage alors établi. Aïvali, enrichie par le commerce et l'industrie, était l'une des plus opulentes cités de l'Asie-Mineure; cependant un grand nombre de ses principaux habitans s'étaient enfuis, dès l'origine des troubles. Chaque jour, des milliers de familles se réfugiaient dans la petite île de Mosconissi, à l'entrée de la baie; ceux qui restaient, et le bas peuple refusèrent de payer les contributions imposées. L'émigration devint encore plus considérable, et, peu à peu, de 35,000 habitans qui formaient auparavant la population de la ville, il n'en resta pas même la moitié.

Quand les Grecs de la flotte eurent appris ce qui se passait, ils firent voile incontinent pour Mosconissi, et se présentèrent devant cette île, le 13 juin, au matin, avec soixante-dix vaisseaux. Tous les habitans de Mosconissi, et les familles qui s'y étaient réfugiées, furent reçus à bord des bâtimens avec leurs richesses et leurs effets. On ne sut pas plutôt à Aïvali l'arrivée de la flotte, que le désordre y devint plus violent; le peuple grec, sentant tout le danger de sa position, entre deux partis qui allaient sans doute en venir aux mains, montait en foule dans les barques, et gagnait l'île de Mosconissi. Les agens européens eux-mêmes abandonnèrent la ville dans la matinée du 15, et la garnison turque ne

fit aucun mouvement pour s'opposer à ces départs précipités.

Le 15 juin, il ne restait plus que quelques milliers de Grecs dans la ville; et les barques, pendant tout ce temps, transportaient à la hâte les effets et les individus. Dans la nuit précédente, le commandant turc avait encore reçu quelques milices de renfort; il était sur la défensive avec son monde; les pavillons européens flottaient sur les maisons consulaires, et la ville retentissait des cris de désespoir des malheureux qui n'avaient pu fuir. Sur les neuf heures du matin, il parut dans le canal un grand nombre de barques grecques, armées de canons, et portant des troupes de débarquement. Les Turcs s'embusquèrent dans les maisons voisines des quais, pour les empêcher d'avancer : l'action commença avec une égale furie de part et d'autre. Les Grecs, à la faveur de leur artillerie, s'approchèrent du quai, et y jetèrent trois ou quatre mille hommes qui chassèrent les Turcs, et leur tuèrent beaucoup de monde. Ces derniers parvinrent à se rallier, à peu de distance, vers le milieu de la ville. Il s'engagea alors une action très-vive : on combattit presque corps à corps; l'acharnement et le courage furent égaux des deux côtés, mais le nombre l'emporta. Les Grecs écrasèrent encore cette colonne musulmane;

alors, vaincus sur tous les points, les Turcs, en se retirant, mirent le feu à plus de vingt endroits; la ville devint bientôt la proie des flammes. L'affaire générale dura tout au plus deux heures.

Restés maîtres de la place, les marins grecs se répandirent dans les maisons, et en enlevèrent tout ce qu'ils purent : ce pillage ne portait aucun préjudice aux malheureux habitans, puisque la flamme, poussée par un vent impétueux, consumait tout. Au contraire, on rendit à la plupart d'entre eux ce qui fut sauvé de cette manière; c'est une justice que je dois à la probité des marins. Les trois maisons consulaires de France, d'Angleterre et de Russie, situées sur la même ligne, furent les dernières à s'embraser; le feu ne les atteignit que le soir : pendant tout ce tems, les pavillons nationaux y flottèrent; personne n'y toucha, et ils ne disparurent que dans les flammes. C'est près de la maison du consul de France, que les Turcs combattirent avec le plus d'acharnement, dans un endroit où ils s'étaient, en quelque sorte, retranchés. Après leur fuite, les Grecs pénétrèrent dans la chancellerie, et y enlevèrent plusieurs objets importans, entre autres, une caisse de fer qui renfermait des dépôts et les archives. Les magasins adjacens, où plusieurs personnes et deux Français avaient mis des caisses et des meubles, comme en un lieu

neutre, que devaient également respecter les Turcs et les Grecs, furent enfoncés à coups de fusil, et pillés, sans que les propriétaires aient pu rien recouvrer.

Pendant l'affaire, les Grecs sauvèrent tous les habitans qui restaient; il en périt très-peu sous les coups des Turcs; mais plusieurs centaines se noyèrent en s'embarquant avec trop de précipitation. Dans la confusion et l'horreur d'un pareil désastre, quelques-uns devinrent la proie des flammes. Toute cette population désolée fut reçue à bord des navires, qui partirent la nuit même pour les îles. Les autorités turques, qui avaient quitté l'île de Mosconissi, en apercevant la flotte ennemie, se trouvèrent à l'abri des vengeances du peuple. Toute la ville d'Aïvali fut réduite en cendres : il n'en resta plus que les fondations, et quelques maisons isolées : un ou deux jours suffirent pour détruire, de fond en comble, une cité d'une immense étendue, et qui comptait naguère plus de 35,000 habitans.

La nuit même du départ de la flottille, il y eut encore un combat au milieu des ruines; les Turcs, après y avoir perdu plus de 500 hommes, furent mis en fuite. Ils reparurent le lendemain avec de nouvelles forces, pour piller ce qui avait échappé à l'incendie, ou à l'avidité des Grecs. Ils croyaient que l'ennemi s'était éloigné; mais il

était arrivé dans la nuit plusieurs autres navires, dont les chaloupes armées débarquèrent des soldats qui taillèrent en pièces les avides Musulmans. On peut estimer leurs pertes, dans ces diverses actions, à plus de 1500 hommes. Les Grecs n'eurent guère que 150 tués ou blessés. C'était la flotte d'Ipsara qui avait été chargée de cette malheureuse expédition : tous les habitans furent transportés dans cette île, et répartis ensuite dans les autres, comme les sénats l'avaient ordonné.

Mais les Turcs se vengèrent bien cruellement, sur les habitans Grecs des villages voisins, des pertes qu'ils avaient essuyées à Aïvali. Ils en massacrèrent le plus grand nombre, et réduisirent le reste en esclavage. J'en ai vu des centaines sur les marchés publics, de Smyrne et surtout des femmes et des enfans ; on les vendait au plus bas prix. Des Européens charitables achetèrent une partie de ces malheureux, et leur rendirent la liberté. Depuis ce moment, la campagne où était située la ville d'Aïvali fut abandonnée ; les belles cultures qui l'enrichissaient, les plantations d'oliviers dont elle était couverte, tout dépérit (1).

(1) A propos d'Aïvali, j'ai cru qu'il ne serait pas indifférent pour le grand nombre des lecteurs, de trouver ici une notice sur cette ville malheureuse : elle renferme des détails

Ces calamités ne sauraient être reprochées entièrement aux Turcs; ils se défendirent d'abord; ils

---

intéressans sur son origine, sa splendeur, et son gouvernement. Aujourd'hui qu'Aïvali n'est plus qu'un amas de cendres, tout ce qui s'y rattache me semble devoir exciter la curiosité.

Sur la côte d'Éolide, au fond d'une petite anse, on voyait il y a quarante ans, un pauvre village habité par un mélange de Turcs et de Grecs, sans cesse en guerre ou en contestation entre eux. Les Turcs le nommaient Aïvali, les Grecs, Kidoniès, qui n'est autre chose que la traduction du mot turc. *Aïvali* ou *Kidoniès*, dans les deux langues, signifient *coing*. On présume que le hameau avait pris son nom des cognassiers qui couvraient le pays : ce village a été le berceau d'une grande ville qui s'éleva et s'anéantit comme par enchantement; qui parvint en quelques années au plus haut degré de la splendeur, et fut sur le point de devenir l'une des premières cités de l'Asie. Elle est à vingt-huit heures de marche au nord-ouest de Smyrne, dix ouest de Pergame.

Aïvali, presque inconnue, s'éleva, pour ainsi dire, sous les auspices d'un homme extraordinaire, doué tout à la fois d'un caractère ferme et entreprenant, de qualités éminentes, et de talens particuliers, dus à la nature plutôt qu'à l'éducation.

Cet homme se nommait Jean Économos. Issu de l'une des plus anciennes familles grecques du pays, il était prêtre et simple propriétaire, bornant toutes ses fonctions aux devoirs de son ministère. Il conçut, dès sa jeunesse, le grand projet d'affranchir sa petite patrie du joug qui l'accablait, et d'y rendre son nom immortel. Il quitta sa ville natale à l'âge de

étaient chez eux ; vaincus, ils se vengèrent en barbares ; on devait s'y attendre. Mais les Aïva-

vingt-cinq ans, pour voyager en Turquie, étudier les mœurs et les usages ; il avait encore pour but de se perfectionner dans les langues orientales, et surtout dans la langue turque qui lui était la plus nécessaire : il en acquit une connaissance approfondie. Après quelques années de voyages, il vint à Constantinople, résolu d'y solliciter en faveur de son pays. A cette époque, Kidoniès contenait un nombre à peu près égal de Turcs et de Grecs ; mais les premiers tyrannisaient les autres. Il se présenta devant les ministres du sultan, et eut le courage d'exposer ses griefs contre les autorités d'Aïvali. Éconduit dabord, il ne se rebuta point, et, à force de persévérance, d'intrigues et de présens, il obtint de la Porte, non-seulement le gouvernement de son village, mais encore un firman qui ôtait aux Turcs puissans le droit d'y résider, ni pour le présent, ni dans la suite. Ces priviléges extraordinaires étaient dus en partie aux sollicitations du fameux Saruf-Pétraqui, alors tout puissant à Canstantinople : il avait accueilli Économos, et appuyait ses réclamations de tout le poids de son crédit. Celui-ci, heureux d'une réussite si complète et si inopinée, revint dans sa patrie, et y fit exécuter les ordres qu'il avait obtenus. Mais l'envie s'éleva contre lui : il ne put jouir en paix des avantages qui lui avaient coûté tant de travaux ; pour se défendre contre de fréquentes attaques, il fut réduit à tenir constamment sa petite colonie sous les armes. Toujours vainqueur de ses ennemis, il parvint à faire respecter l'endroit qu'il gouvernait ; il appela et accueillit favorablement dans son village les Grecs des îles voisines, et ceux du continent ; il donna asyle à tous les malheureux,

liotes ne pouvaient-ils se soumettre aux circonstances? peut-être qu'avec quelques sacrifices, ils

et en peu de tems Aïvali s'accrut d'une manière étonnante. On peut dire avec raison qu'il en fut le créateur, le libérateur et le père. Cet homme, dont la réputation ne s'étendit pas au-delà des bornes de son petit gouvernement, et auquel il ne manqua peut-être qu'un plus grand théâtre pour fixer l'attention du monde, est mort l'an 1791. Ses cendres ignorées reposent dans l'église des Orfanons, qu'il avait fait bâtir lui-même, sans qu'une simple épitaphe désigne la place qu'elles occupent. Ses derniers jours furent empoisonnés par les chagrins domestiques : on lui reprocha d'avoir abusé de son pouvoir, de s'être permis des actes arbitraires : ces inculpations, fausses ou fondées, lui aliénèrent l'esprit de ses concitoyens; les petites dissentions qui en résultèrent servirent puissamment la haine de ses ennemis. Il eut la douleur de voir tout ensemble son crédit s'évanouir à Constantinople, par la mort de son puissant protecteur Pétraqui, et son autorité déchoir dans son pays. Il mourut sur ces entrefaites; et le genre de sa mort est encore inconnu ; les uns l'attribuent à l'âge et aux maladies; les autres au poison; quelques-uns au chagrin.

Aïvali, sur le bord de la mer, possède un beau port, du moins en apparence : mais les bas-fonds qui en barrent l'entrée, le rendent impraticable pour les navires marchands; il ne peut recevoir que de petites barques, qu'il faut même souvent alléger. On pourrait aisément nettoyer ce canal pour faciliter le passage des grands vaisseaux, si la politique ne s'y opposait point. Il importe aux habitans d'Aïvali qu'il reste dans cet état, pour en interdire l'accès aux escadres

seraient parvenus à se tirer des conjonctures pénibles où toute l'Asie se trouvait; la sagesse et la

---

ottomanes. Sa forme est celle d'un bassin ovale, borné à l'ouest, par la grande île de Mosconissi, et au nord-ouest, par la presqu'île de Cromidonissi, jadis *Poro-sélini*: l'intérieur de ce port contient assez d'eau pour que les plus grands navires puissent y mouiller en sûreté. Une chaussée antique de 470 mètres de longueur, nouvellement réparée, joint la terre ferme d'Aïvali à la jolie petite île de Cromidonissi; de celle-ci, on passe dans la grande île de Mosconissi en bac, par le moyen d'une corde, dont les extrémités sont fixées sur les deux terres. Elle se nommait jadis *Hécatonissi*, île de Diane: cette déesse y avait un temple célèbre; on trouve encore beaucoup de ruines sur un point du rivage, et l'on en a employé une grande partie à la réparation de la chaussée. Rien de plus pittoresque que l'aspect de ces îles: il y en a plusieurs dans le voisinage; *Coppano*, en face de la chaussée, est moins grande que les deux autres; on remarque aussi *Dascalai*, *Codon*, *Péra*, *Mosco*, *Lio*, *Anghistri* et *Pyrgos*: on les désigne toutes sous le nom de *Mosconissi*, qui signifie *îles parfumées*, pour faire allusion aux plantes aromatiques qui y croissent.

Aïvali s'étend, partie dans la plaine, partie sur de petites collines, dont le sommet est couronné de moulins à vent. L'air est pur sur les hauteurs; il l'est moins dans la ville basse: on y laisse accumuler les immondices que des canaux souterrains devraient conduire dans le port; il en résulte que les quais sont des espèces de cloaques: d'ailleurs, la ville manque de bonne eau courante. Les fontaines, qui s'y trouvent en assez grand nombre, sont alimentées par les aque-

prudence leur en faisaient une loi. Ils préférèrent tout risquer; ils perdirent tout. Leur ruine

---

ducs; mais cette eau n'est pas bien saine, soit que les terres qu'elle traverse altèrent sa pureté, soit que les ordures qui passent sur les canaux lui communiquent, en s'y mêlant, un goût infect. L'eau des puits est saumâtre; on ne boit que celle des fontaines et des citernes.

En 1818, la ville, déjà fort grande, s'accroissait prodigieusement, chaque année, des Grecs de Mételin, de la Morée et de diverses îles de l'Archipel: on y comptait en 1820 plus de trois mille maisons, bâties en pierres et terminées en terrasses, hautes de deux ou trois étages; mais toutes ces maisons sont placées sans ordre, et rendent les rues étroites et tortueuses. Presque toutes les rues sont pavées, mais sales; il en existe quelques-unes d'assez larges, avec un trottoir de chaque côté, et un ruisseau au milieu: on le traverse en hiver sur des ponts volans, lorsque les pluies l'ont gonflé. C'est là que viennent aboutir toutes les ordures des maisons, et que coulent les eaux puantes des moulins à huile et des fabriques de savon: ces ruisseaux sont tout ensemble infects et malsains.

On comptait à Aïvali près de 32,000 habitans domiciliés, et 7 ou 8,000 étrangers résidans ou de passage. La religion grecque était professée exclusivement dans cette ville; il n'y avait pas un Turc, ni un Arménien, ni un Juif.

Cette cité était sous la juridiction de l'archevêque d'Éphèse; il y avait même un beau palais archiépiscopal, où il faisait résider son évêque. Elle possédait un grand nombre d'églises grecques; les dix principales étaient surtout fort belles et bien entretenues: celle d'Ayios-Yorghis, ou Saint-George, était la métropole.

touchait fort peu les insulaires; elle leur procurait de nouveaux bras, de nouvelles richesses. Ils

---

On pouvait comparer le gouvernement d'Aïvali à celui d'une petite république, régie par ses propres lois, sous la protection de la Porte : le sultan y avait un douanier, un cadi et un aga; encore ce dernier n'était là que pour la forme ; la communauté grecque le faisait nommer et remplacer à son gré Pour les premiers, c'était le choix des primats de la ville qui déterminait celui de la Porte.

Aïvali relève directement du pacha de Broussa, mais il n'y exerce aucune autorité. Elle se divise en trois quartiers : celui du haut, celui du milieu et celui du bas. Au printems, les habitans de ces quartiers s'assemblent dans une église consacrée à cet effet, et après avoir fait choix, chacun pour leur quartier, d'un primat, (*yéronda*) vieillard, ils le conduisent en pompe chez l'aga. Là, par un acte dressé solennellement au nom du peuple, ces trois yérondès sont munis de tous les pouvoirs pour le gouvernement de la ville, pendant un an. Au bout de ce tems, on les casse, ou ils sont réélus, suivant le mode de leur gestion.

Les services des yérondès sont purement honorifiques. Ils lèvent à leur gré les impositions sur le peuple, règlent le tarif des taxes, et disposent des revenus publics, suivant leurs lumières et leur conscience : ils ne sont pas même exposés à la responsabilité, et quand ils sortent de charge, on ne fait aucune enquête; ce sont eux encore qui dressent et publient les réglemens pour le commerce et la police; ils jugent aussi les différens des particuliers, quoique ces fonctions appartiennent spécialement au cadi.

On adjoint aux yérondès, pour les aider dans leurs travaux,

accoururent donc aussitôt qu'on les en pria; mais jamais les primats, qui formaient le gouvernement,

---

neuf *proëstés*, ou notables, et deux *grammatikis*, ou notables écrivains: cette petite assemblée compose la commune, *kinos*. Dans des circonstances extraordinaires, on convoque tous les *primati* (habitans les plus distingués), et les chefs des premières familles; alors, ce corps général décide en dernier ressort.

Le caractère des habitans d'Aïvali ressemble assez à celui des autres Grecs: actifs, laborieux en général, doux et affables; mais les hommes du peuple s'y livrent trop à la boisson: dans les autres classes, on remarque une basse jalousie, qui porte les citoyens à se nuire entre eux. Le sexe, généralement beau, s'y distingue encore davantage par un luxe excessif.

Aïvali possède quarante moulins pour les huiles, trente fabriques de savon, beaucoup de tanneries, et divers ateliers dans tous les genres. Parmi les monumens publics, le collége, bâti en 1803, mérite la première attention; la beauté de cet édifice honore ses fondateurs, autant par le but qu'ils se sont proposé en l'élevant, que par la manière libérale avec laquelle ils ont exécuté ce grand dessein. L'intérieur en est distribué avec la plus grande régularité; un beau jardin et le voisinage de la mer, autant que la plus heureuse situation, y rendent l'air bien plus sain que dans les autres parties de la ville: cet édifice faisait l'admiration des étrangers. On y comptait régulièrement de trois à trois cent cinquante élèves de tout âge, de la ville, des environs, ou des îles. On leur enseignait le grec vulgaire, le littéral, les belles-lettres, la physique, la logique, la rhétorique, la philosophie et les mathémati-

n'auraient dû consentir à une pareille démarche: ses fâcheux résultats n'étaient que trop certains. Dans les révolutions, le succès justifie toutes les tentatives en général, mais ici, l'on ne pouvait pas même en espérer. Le sort des Grecs d'Asie est de rester neutres; ils sont dans une position

---

ques. Les chaires étaient occupées par des professeurs distingués, non moins recommandables par leurs talens, que par leurs vertus.

La communauté fit aussi bâtir dans le tems deux superbes hôpitaux, à une petite distance l'un de l'autre: ils sont hors de la ville, dans un lieu salubre, sur le penchant et presqu'au pied d'une petite colline qui borde la mer. Ces hôpitaux ont chacun une église, et des médecins assez habiles y soignent les malades. C'est dans l'un de ces établissemens que l'on renferme les fous dangereux; ceux dont le délire est tranquille errent dans la ville; on ne les inquiète pas. A une époque où il était impossible de prévoir la révolution qui allait s'opérer, la communauté acheta un vaste emplacement près des hôpitaux, pour y bâtir un lazaret et un hospice de pestiférés. Cette précaution eût été d'autant plus nécessaire, que la peste ravageait souvent les environs, et se faisait sentir dans la ville toutes les fois qu'elle était un peu forte à Smyrne ou à Constantinople. En assujettissant les voyageurs et les bateliers à une quarantaine, on se fût délivré de ce fléau.

Indépendamment des produits de l'industrie, l'huile était pour les habitans d'Aïvali une source féconde de richesses: ils ont tout perdu, et, dans quelques années, s'ils n'obtiennent du sultan la permission de rentrer dans leurs anciennes propriétés, on ne se rappellera plus que leur ville exista.

bien différente de celle des Grecs d'Europe : pressés par une immense population continentale, qui réagirait contre eux, ils doivent se soumettre aux circonstances, savoir souffrir ou émigrer. Les habitans d'Aïvali ont méconnu ces tristes vérités, et leur ville est en cendres : leur territoire ravagé à changé de maîtres; eux-mêmes, errans dans des contrées étrangères, ont passé, du sein d'une heureuse aisance, à la misère et à la douleur, compagnes ordinaires de l'exil. L'exemple de cette malheureuse cité sera, pour les générations futures du peuple grec, un éloquent et terrible monument de l'horreur des révolutions.

Cependant, le siége d'Athènes se continuait, mais sans avantage de la part des Grecs. Les partis qui s'étaient emparés des passages de la Béotie et de la Thessalie, se dissipèrent ou marchèrent sur d'autres points, en sorte que les Turcs de ces provinces purent sortir des citadelles où ils s'étaient renfermés, et se mettre momentanément en possession du pays. Dans le même tems, une armée des leurs, sous les ordres du pacha de Livadie, déboucha par la Thessalie, sans rencontrer d'obstacles. Alors, quelques-unes des provinces voisines furent soumises, ou plutôt on occupa le pays, car il ne s'y trouvait plus d'habitans. Cette armée se divisa en plusieurs corps; l'un marcha sur l'Attique, un autre sur Corinthe,

et les autres du côté de l'Épire, où se trouvaient quelques légions grecques. Les Ottomans avaient aussi des troupes sur ce point, du côté de l'Albanie; par ce mouvement, les Grecs se trouvaient en quelque sorte enveloppés. Mais cette opération manqua absolument, parce que, lorsque ces nouvelles hordes ottomanes arrivèrent, les Grecs avaient déjà exterminé les premières : ainsi, il fut encore facile aux Hellènes de détruire cette colonne, qui s'était imprudemment avancée jusqu'à eux. Il n'en échappa pas un seul homme; tous périrent, soit en batailles rangées, soit dans les embuscades et les escarmouches. Le pacha lui-même fut au nombre des victimes.

La division qui s'était mise en route pour l'Attique fut plus heureuse : elle eut à soutenir diverses attaques; mais les pertes qu'elle essuya ne l'anéantirent pas tout-à-fait. Elle était encore forte de 6,000 hommes lorsqu'elle atteignit les frontières de l'Attique. A peine les fuyards eurent-ils annoncé aux Athéniens l'approche des Ottomans, que la consternation se répandit dans la ville. Tous les habitans s'empressèrent de l'abandonner. Les femmes, les enfans, les vieillards, s'embarquèrent au Pyrée, pour se réfugier dans l'île d'Hélène, en face du cap Sunium. Les maisons furent dépouillées; on emporta tout. Il ne resta qu'environ 8 ou 9,000 hommes, avec

l'intention de se défendre, mais trop épouvantés pour en avoir le courage. On achevait tous ces préparatifs, et la ville était absolument déserte, lorsqu'un corps de cavalerie ennemie de 50 ou 60 hommes s'avance pour reconnaître le pays. Il trouve les campagnes abandonnées. Quelques cavaliers se hasardent à pousser plus loin ; même solitude : point de partis grecs dans les environs. Enfin ils entrent dans la ville, et trouvent les premières maisons désertes. Les huit mille Grecs qui cernaient encore l'Acropolis prennent la fuite, saisis d'une terreur panique, en sorte que cet avant-poste occupe Athènes sans coup férir. Les agens européens, effrayés du sort d'Aïvali, de celui de Patras et de plusieurs autres villes, craignirent les mêmes malheurs pour Athènes, et l'abandonnèrent aussi. Cette retraite inopinée rétablit encore une fois la domination ottomane dans la ville de Cécrops : on redoutait surtout que, pour se venger, les barbares ne détruisissent de fond en comble cette malheureuse cité, et n'enveloppassent dans sa ruine les superbes monumens qui la décorent ; mais ils ne se portèrent à aucun excès. Les habitans des campagnes qui tombèrent entre leurs mains, furent les seules victimes de leur courroux. La garnison put alors se procurer des vivres et des munitions ; elle avait été réduite à la plus grande extrémité

pendant les derniers jours du blocus. La prise d'Athènes entraîna la soumission de l'Attique : les Grecs se maintinrent seulement dans les montagnes, mais sans oser rien entreprendre contre l'ennemi. Le Pyrée fut le seul point qui leur resta, et dont leur flotte leur assurait la possession.

Pendant que ces choses se passaient, les armées grecques obtenaient les plus grands succès en Messénie, et ces avantages dédommageaient bien la nation de la perte de l'Attique. Dans la Macédoine, les habitans de Cassandre et ceux de toute la côte s'étaient réunis : leur armée, forte de plus de 50,000 hommes, s'empara de tout le pays, et les Turcs furent obligés de se renfermer dans la ville de Salonique : la seule place qui leur restât. Alors les Grecs s'avancèrent, et menacèrent cette capitale même d'une attaque prochaine. La population de Salonique est un mélange de Turcs et de Juifs; on l'évalue à environ 70,000 habitans. Le pacha qui y commandait, pressé de toutes parts, fit armer tous les Turcs; les Juifs qui n'avaient pas plus de salut à espérer, en cas de revers, et qui ne haïssaient pas moins les Grecs, s'offrirent aussi pour les combattre. Le général ottoman accepta leur offre avec joie; il lui fallait du monde : les Juifs furent donc enrôlés sous les bannières de Maho-

met. On résolut de faire une sortie ; il en était tems, car l'ennemi, maître de tous les environs, campait à une lieue des murs. Mais il n'avait point d'artillerie : les Turcs, au contraire, possédaient dans la ville un dépôt considérable de pièces de tout calibre, que l'on y avait fait pour la guerre d'Albanie. Ils se mirent donc en campagne, après avoir essayé leurs forces dans quelques combats partiels où ils n'eurent jamais l'avantage. L'affaire fut générale, et le carnage affreux : les deux armées avaient les mêmes raisons de se haïr, le même désir de s'exterminer. Si les Grecs surpassaient les Turcs par le nombre, ceux-ci l'emportaient de beaucoup par le secours de leur artillerie, qui fit un ravage terrible parmi les Hellènes. On en vint bientôt à l'arme blanche ; mais les Grecs eurent encore le dessous, parce qu'ils n'avaient rien à opposer à la nombreuse cavalerie de l'ennemi. Ainsi, après une action de trois heures, les Grecs abandonnèrent le champ de bataille, et se retirèrent à Galazzita. La perte fut considérable des deux côtés : on ne fit point de prisonniers, et les Turcs, après avoir poursuivi l'ennemi l'espace de quelques heures, rentrèrent victorieux dans la ville. On n'a pu savoir au juste le nombre des morts de part et d'autre, parce que le pacha fit sur-le-champ couper les têtes de toutes les victimes,

pour en envoyer les oreilles à Constantinople. C'est par cet affreux hommage que les généraux ottomans annoncent leurs succès à la Porte. Ainsi, les Turcs, les Juifs et les Grecs eurent part à cet horrible présent, puisque tous leurs cadavres furent mutilés. Cette affaire décida du sort de Salonique en faveur des Turcs; une autre, qui eut lieu à quelques jours de là, leur rendit leur ancienne autorité dans la province. Il est à remarquer que cette action est la première, depuis l'établissement des Turcs en Europe, où l'on ait vu des Juifs combattre dans leurs armées.

Achmed bey, autre général ottoman qui, jusqu'alors, n'avait pas été en état d'agir, vu le petit nombre de ses troupes, se tenait sur les frontières de la Romélie, en attendant un renfort qu'on lui faisait espérer. Il le reçut en effet presque dans le même tems que se livra la bataille de Salonique. Il dirigea alors son armée sur Vasilica, qui fut prise après une défense opiniâtre. Tous les Grecs y furent passés au fil de l'épée, à l'exception des femmes et des enfans en bas âge, qui furent réduits en esclavage. Après cette sanglante expédition, les Ottomans se portèrent sur Galazzita; mais les débris de l'armée grecque, hors de résister à des forces trop supérieures, l'abandonnèrent, en sorte que les barbares y pénétrèrent, sans éprouver la moindre résistance;

il n'en fut pas de même à l'égard de Polycros, qu'ils attaquèrent ensuite. Les habitans, animés par le désespoir, se défendirent avec le dernier acharnement; ils connaissaient leurs ennemis, et, puisqu'ils devaient mourir, ils voulurent leur vendre chèrement leur vie. Galazzita et Polycros furent traitées comme Vasilica. Les malheureuses victimes qui survécurent à ces horreurs furent envoyées en Roméliе, et vendues publiquement. Les Grecs se retirèrent dans la presqu'île de Cassandre, où ils se fortifièrent. Ils résolurent de se maintenir dans cette position, ainsi qu'au mont Athos, où il s'en réfugia un grand nombre. La résistance leur était facile sur ces deux points, que la nature avait rendus presque inaccessibles. D'ailleurs ils étaient à même de recevoir des secours efficaces par mer, puisque les navires insulaires louvoyaient continuellement sur les côtes. On essaya toutefois de les chasser de ces retraites; mais en vain. Les Turcs, repoussés avec perte, furent obligés de remettre l'attaque à un autre tems.

Comme on le voit, les chances de la guerre étaient bien partagées; tantôt vainqueurs sur un point, tantôt vaincus sur un autre, les Grecs ne s'endormaient pas plus dans les succès, qu'ils ne se décourageaient dans les revers. Pendant que leurs armées de Macédoine étaient ainsi détruites, celles de Morée et de Thessalie se signalaient

par des prodiges de valeur; et remportaient des victoires décisives. Le pacha de Thessalie, Mahmoud pacha, après avoir perdu la majeure partie de ses troupes, s'était refugié à Larisse, où les Hellènes le tenaient étroitement assiégé. Là, sans provisions, sans moyen de défense, et presque sans soldats, il attendait que ceux de Macédoine vinssent le secourir, et c'en eût été fait de ce général ottoman, si les Grecs avaient pu se maintenir seulement quelques jours de plus devant Salonique. Quand on reçut en Thessalie la nouvelle de leur désastre et celle de la marche du corps d'Achmed bey, l'armée se retira du côté de l'Epire : elle ne pouvait lutter contre des troupes victorieuses et supérieures en nombre. Ainsi, une partie de la province dont les Grecs s'étaient déjà emparés, rentra sous le pouvoir des Turcs; les habitans des campagnes se réfugièrent, avec leurs familles, dans les cavernes du mont Olympe; les Turcs trouvèrent bien peu de victimes à égorger, lorsqu'ils se présentèrent.

L'une des armées du Péloponèse pressait la réduction d'une place bien importante, pendant qu'Achmed opérait sa jonction, à Larisse, avec les débris du corps de Mahmoud pacha. Je veux parler du siége fameux du fort et de la ville de *Malvoisie*, que l'on nomme aussi *Naples de Malvoisie*.

Cette place, l'une des mieux fortifiées de la contrée, avait été attaquée dès le commencement de la révolution. Les Maniotes s'y présentèrent dans les premiers jours d'avril, et les habitans n'eurent que le tems de se réfugier dans la citadelle; tous ceux qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi, furent mis en pièces. Le blocus de la place commença à cette époque. Quelque tems après, plusieurs navires d'Hydra, parurent sur les côtes: ils sommèrent la garnison de déposer les armes, en lui démontrant l'impossibilité de faire une longue résistance. Pour donner plus de poids à leurs discours, ils assûraient les Malvoisiens que tous les peuples de la Grèce avaient secoué le joug, et que, s'ils ne se rendaient à discrétion, ils devaient s'attendre à les voir tous marcher contre eux. Ces démarches furent inutiles: on refusa d'entrer en négociation. Pendant que les navires étaient en rade, les insulaires mirent à terre un grand nombre de Turcs, qui avaient été faits prisonniers dans différentes occasions, et ils eurent l'inhumanité de les fusiller devant les Malvoisiens. Cette barbarie confirma de plus en plus ceux-ci dans la résolution de se défendre.

Cependant, il leur était bien difficile de tenir long-tems, puisque la place n'était approvisionnée que pour un ou deux mois. Bientôt, la famine se fit sentir à ces malheureux. Ils furent obligés de

manger les chevaux et les autres bêtes de somme; mais cette ressource ne tarda pas à leur manquer. Enfin, ils se virent réduits à se repaître d'ordures et de chair humaine. Pendant la durée de ce terrible siège, on s'aperçut de la disparution de plusieurs enfans; mais on reconnut ensuite qu'ils avaient été enlevés et dévorés furtivement. Au milieu de ces horreurs, qui révoltent l'imagination, quelques misérables, avides de gain, eurent la bassesse de se livrer à de coupables spéculations. Le blé se vendit jusqu'à 150 piastres (103 francs de notre monnaie environ) les trois livres. On fut bien heureux de découvrir sous les bateaux une espèce de mousse formée par l'humidité. Ce dégoûtant végétal, préparé avec de l'huile, soutint encore quelque tems l'existence des infortunés Malvoisiens.

« Leur position était tout-à-fait horrible; il ne leur restait plus qu'à opter entre deux genres de mort également affreux; tomber sous le fer des Grecs, ou succomber dans les tourmens d'une longue agonie. Ils firent des sorties, mais ils ne réussirent jamais; d'ailleurs, que pouvaient-ils espérer? Toute la contrée était ruinée: dans ces occasions, où ils éprouvaient toujours quelque échec, s'ils parvenaient à tuer des Grecs, ils en rapportaient les cadavres dans la ville, et cette chair s'y vendait trois ou quatre francs la livre.

Ils finirent même par manger leurs propres frères qui succombaient, ou à leurs misères, ou dans les sorties. Tant d'atrocités sont révoltantes ; mais les guerres civiles et de religion sont toujours les plus grands fléaux de l'humanité. Les malheureux Turcs, exténués par la faim, diminués par les souffrances et les maladies, eurent la constance de soutenir plusieurs mois encore les efforts de leurs ennemis : toutes les calamités leur semblaient préférables au malheur de tomber vivans au pouvoir des Grecs. Ce ne fut que vers le commencement du mois d'août qu'ils se rendirent enfin, à des conditions assez avantageuses relativement a leur situation. Pour ne point anticiper sur les événemens, je rapporterai plus tard cette circonstance mémorable.

CHAPITRE X.

Entière défaite des Æthéristes en Moldavie et en Valachie. Ypsilanti se réfugie en Autriche. Il est arrêté à Trieste. Désordres dans l'île de Chypre. La flotte turque, forte de trente-deux vaisseaux, dont sept de haut bord, vient au mouillage de Stanchio. Les Grecs se rangent avec la leur à peu de distance.

Il est tems de revenir à la Valachie et à la Moldavie, premier théâtre des efforts des Grecs, et qui fut celui de leurs plus grands revers. On me reprochera peut-être d'avoir trop tardé à rendre compte des événemens qui s'y passèrent ; mais comme ces provinces sont absolument isolées du reste de la Grèce, que leur sort ne pouvait en rien influer sur celui du Péloponèse et des îles, j'ai cru devoir aussi faire un chapitre à part, dans lequel tout ce qui peut y avoir rapport serait amplement détaillé. Hélas ! ce n'est pas le beau côté de la grande cause ; je voudrais encore pouvoir tirer le rideau sur tous les faits qui s'y rattachent ; mais la vérité me fait un devoir de parler : ici, l'on ne verra rien de généreux, que quelques actions isolées ; la trahison, la lâcheté,

la perfidie, vont se présenter sous les couleurs les plus odieuses : quel tableau !...

Après l'affaire de Buccharest, Ypsilanti, encore redoutable, choisit une position avantageuse où il s'arrêta avec son armée. Là, il s'occupa du soin important de discipliner ses troupes. Un de ses lieutenans, nommé Jorgaki, homme d'une fidélité à toute épreuve, le seconda puissamment dans ses desseins. Le prince Mikaëlli Suzzo, hospodar de Moldavie, s'était retiré en Russie dès le commencement, sous le prétexte d'aller fléchir l'empereur ; mais après son départ, douze boyards, présidés par l'évêque métropolitain, auxquels il avait confié le gouvernement, s'empressèrent de faire leurs soumissions à la Porte, au nom de la province, et de désavouer les mesures de Suzzo. Ces lâches protestations furent transmises au sultan par le pacha d'Ibraïl, qui saisit avec empressement cette occasion de regagner une contrée dans laquelle il avait déjà éprouvé plusieurs revers. Cette défection subite et inattendue fut bien sensible au général, et le zèle apparent des Valaques ne put totalement le consoler de cette perfidie.

Mais Théodoro lui préparait des chagrins encore bien plus cuisans. Cet ambitieux, qui s'était flatté de pouvoir acheter, par la plus infâme trahison, le trône de Valachie, se vendit aux Turcs;

et les instruisit ponctuellement des projets d'Ypsilanti : depuis le mois de mai, il fit passser à leurs généraux les plans du malheureux chef des Hellènes ; non content de trahir ainsi ses sermens et l'honneur, il se proposait, à Buccharest, de se joindre aux Ottomans avec ses troupes, pour les aider à exterminer ses frères. Cette odieuse trame, concertée avec le plus grand art, était sur le point d'éclater. Théodoro s'avançait vers Buccharest; Ypsilanti comptait sur sa fidélité, lorsqu'il fut instruit des menées criminelles de ce traître. Alors, il envoya le capitaine Jorgaki, à la tête de 300 Arnautes pour s'emparer de sa personne, avant qu'il pût mettre à exécution ses noirs projets. Jorgaki pénétra dans la tente du coupable général avec son monde, et, sans lui donner le tems de se reconnaître, il le fit saisir. Conduit devant Ypsilanti, il eut l'audace de nier ses crimes; mais la feinte était inutile : trop de témoignages irrécusables s'élevaient contre lui; il fut jugé par un conseil de guerre convoqué à cet effet, et condamné à la peine capitale, digne récompense de ses forfaits. La sentence fut exécutée sur-le-champ.

A peine la nouvelle de l'enlèvement et de la punition du traître Théodoro fut-elle connue de ses troupes, qu'elles se débandèrent; quoiqu'il eût, en quelque sorte, gagné tous ces hommes

vils par des promesses et l'appât du gain, quelques-uns seulement passèrent du côté des Turcs; les autres se réfugièrent dans les montagnes, et le plus grand nombre, abjurant sa coupable erreur, rejoignit les drapeaux de la foi et de la liberté. Ypsilanti n'avait pas éprouvé tous les malheurs que lui préparait la fortune; son courage devait être éprouvé par des disgrâces plus cruelles encore.

La Porte, avant d'assassiner le malheureux patriarche, parvint à lui arracher une bulle d'excommunication contre les chrétiens de Moldavie et de Valachie, qui avaient pris les armes. Mais cette mesure, toute puissante qu'elle pouvait être sur des esprits bornés et fanatiques, ne produisit aucun effet; on n'ignorait pas la manière dont on s'y était pris pour la faire adopter. Les proclamations du prince Callimachi, malgré les terribles menaces qu'elle renfermaient, furent également infructueuses; d'ailleurs, le parti des Hellènes s'était considérablement réduit; ceux qui avaient jusque-là, résisté à tous les genres de séduction, étaient à l'abri de la crainte; ceux, au contraire, qui tramaient de nouvelles perfidies, attendaient en silence l'occasion favorable de les exécuter.

Ypsilanti avait sous ses ordres un grand nombre de personnages marquans de sa nation; on distinguait surtout le jeune prince Cantacuzène,

descendant d'une famille illustre et opulente. Il vint, du fond de la Russie, se ranger sous les bannières du général en chef, et consentit à servir en subalterne sous ses ordres : sa fortune fut employée à l'achat d'armes et de munitions que lui firent passer ses amis d'Odessa : outre ce seigneur et le jeune Grégorius Sutzo, frère de Mikaëlli, on voyait encore dans les rangs des Hellènes George Mano et Nicolas Scuffo, tous appartenant à des familles du Fanal. Mais ils se souillèrent, plus ou moins, du crime de perfidie : Cantacuzène fut le seul qui, par sa conduite, soutint la dignité de son rang.

Bientôt les Turcs s'avancèrent sur Tergowitz où les Hellènes s'étaient retranchés : une division de leurs troupes occupait en même tems la Moldavie, dont la lâcheté des Boyards leur avait ouvert les barrières; ils eurent néanmoins à soutenir plusieurs combats dans leur marche, parce que les habitans, désavouant la bassesse de leurs chefs, s'étaient portés en armes sur les divers passages. Les barbares arrivèrent à Jassi qui se rendit sans résistance; mais les vils esclaves qui avaient cru pouvoir se soustraire à la cruauté des Ottomans, par leur servile soumission, furent punis par ceux mêmes qui devaient les récompenser. Les Turcs, se rappelant les excès auxquels la populace s'était livrée lors de l'arrivée d'Ypsi-

lanti à Jassi, inondèrent de sang chrétien cette ville parjure. Toutes les contrées qu'ils avaient traversées pour s'y rendre, portèrent les marques terribles de leur fureur. Depuis Buccharest jusqu'à Jassi, la campagne ne fut plus qu'un vaste désert : les propriétés des particuliers, celles des Boyards, les possessions de ceux qui avaient trahi la cause des Grecs, comme celles de ceux qui la soutenaient encore, tout fut enveloppé dans la même destruction. Ainsi, la coupable défection des Moldaves ne servit qu'à consommer leur ruine un instant plutôt.

Ibraïl pacha commandait l'armée ottomane qui marchait sur Tergowitz. Ce visir, accoutumé aux manœuvres ordinaires des Turcs, s'était ménagé des intelligences dans le camp ennemi ; il lui importait fort peu d'user de moyens réprouvés par l'honneur, pour obtenir l'avantage ; tous les expédiens lui paraissaient également légitimes. Lorsqu'il arriva en présence des Grecs, il avait déjà payé la trahison de plusieurs de leurs chefs ; il était assuré de la victoire. Il prit ses positions dans la plaine, mais avec si peu d'art, que cette circonstance seule devait causer sa ruine totale, si le général des Grecs eût été secondé.

Les deux armées restèrent plusieurs jours en présence, à s'observer réciproquement ; il ne se livrait que de légers combats qui ne pouvaient

rien décider. Enfin, le 15 juin, la bataille engagée par quelques partis, devint générale; Ypsilanti, maître des hauteurs, conduisit l'action avec la plus grande prudence. Peu à peu, ses troupes se retirèrent, et les Turcs, s'avançant témérairement, permirent à une division, composée d'Arnautes et de Moldaves que conduisait Jorgaki, de les tourner et de les prendre en queue. Caminar Sava devait faire le même mouvement avec la sienne, composée de Bulgares et de Valaques; alors c'en eût été fait des Turcs : mais il agit bien différemment ; car au lieu de seconder les Grecs, déjà victorieux sur tous les points, il passa brusquement avec son corps dans les rangs ennemis, et laissa, par cette trahison, un poste important à découvert. Cette perfidie découragea l'armée chrétienne ; l'affaire changea de face : quelques bataillons valaques, qui restaient encore dans le parti grec, prirent honteusement la fuite ; ce ne fut plus qu'une déroute. La plus grande partie de l'artillerie, tous les bagages, toutes les munitions tombèrent au pouvoir des Turcs. Les débris de cette malheureuse armée se retirèrent sur Tergóressi, et le général, indépendamment des peines que lui causaient tant de revers, dûs à la trahison, eut encore la douleur d'avoir à déplorer la perte d'une partie de ses braves compagnons d'armes : le bataillon sacré fut presque détruit dans cette action.

La vaillante jeunesse qui formait ce corps d'élite, était arrivée d'Europe à la nouvelle des efforts des Grecs pour leur émancipation. Tous les jeunes Hellènes, qui étudiaient dans les universités de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre ou de l'Italie, émus par les sentimens de l'honneur et par ceux de l'amour national, marchèrent en foule vers la Moldavie. Ypsilanti, touché de leur dévouement généreux, forma sur-le-champ un bataillon d'élite, dans lequel ils furent incorporés. Leur nombre grossissait de jour en jour, et ils finirent par composer un corps de plus de 500 hommes : mais la quantité n'était rien en comparaison du mérite et de la valeur. Je ne tarirais pas si j'entreprenais l'éloge de ces braves, tout à la fois guerriers intrépides et soldats soumis ; ils consolèrent, par leur héroïsme et leur persévérance, le malheureux général. Jamais on ne les vit fuir en présence de l'ennemi ; toujours les premiers au combat, ils étaient encore les derniers à la retraite. A l'affaire de Tergowitz, ils résistèrent seuls, pendant assez long-tems, aux efforts réunis des traîtres et des barbares. Il est déplorable, pour la nation hellénienne, d'avoir ainsi perdu la fleur de sa génération actuelle. Ces jeunes gens, élevés en Europe, y avaient acquis tous les genres de connaissance ; ils ont succombé, et leur mort a été sans fruit pour les grands intérêts de leur patrie.

Ibraïl, fier d'un avantage si marquant, qu'il devait tout entier à la trahison de Sava, ne perdit point de tems; il suivit Ypsilanti dans sa retraite, et le joignit bientôt à Tergoressi, où il s'était encore posté d'une manière avantageuse. Mais la bataille de Tergowitz avait coûté cher aux vainqueurs; ils avaient perdu beaucoup plus de monde que les Hellènes, et, malgré la défection du perfide Sava, ceux-ci auraient encore pu remporter un avantage complet, s'ils eussent fait leur devoir. A Tergoressi, Ypsilanti, lassé de tant de disgrâces successives, résolut de tout risquer : il n'oublia aucune des précautions qui pouvaient lui assurer la victoire, et, se mettant encore une fois à la tête des débris de ce bataillon sacré, toujours rempli de courage, il chargea l'ennemi avec une impétuosité à laquelle les barbares ne résistèrent pas; il enfonça leurs premières lignes, tandis que huit pièces de canon, qui lui restaient, jetaient la confusion et la mort sur les deux ailes de leur armée. Dans ce mouvement, il se croyait secondé par Constantin Douca, chef valaque, qui devait suivre, avec ses troupes, les traces du général en chef; mais ce misérable, au lieu de concourir au succès d'une action déjà gagnée, chargea tout à coup les malheureux Hellènes, qui se trouvèrent ainsi enveloppés : les Turcs reprirent courage; ils se rallièrent, animés

par Douca, et Ypsilanti eut bien de la peine à ramener dans ses positions, le reste de ceux qui lui étaient encore fidèles. Il opéra sa retraite la nuit même, totalement découragé par tant des revers, et prit sa route du côté de Rimnick. Les Turcs le suivirent de près ; il fut obligé de s'arrêter à peu de distance de Tergoressi. Une nouvelle action s'engagea à la pointe du jour. Mais il était dit que, jusqu'à la fin, Ypsilanti serait le jouet de la perfidie. Un autre parjure nommé Caravia, Bosniaque de naissance, se détacha brusquement avec le reste des Pandours et des Arnautes dont il avait le commandement ; alors, la petite troupe d'Hellènes, qui restait, fut tout-à-fait cernée ; les braves du bataillon des gardes périrent, percés de coups, après une défense héroïque. Trois fois toute l'infanterie musulmane chargea sur eux, et trois fois elle fut repoussée : la cavalerie commença leur déroute ; épuisés insensiblement, ils succombèrent sous des forces trop supérieures. Il ne s'en échappa qu'une vingtaine, qui parvinrent, avec le général, à se frayer passage à travers les rangs ennemis. Quelques centaines de fuyards joignirent ces illustres vaincus dans leur retraite. Ypsilanti, qui n'avait plus avec lui que son jeune frère Cantacuzène, et le fidèle Jongaki, se dirigea sur Rimnick, où il arriva le lendemain, indigné tout à

la fois contre ses soldats et ses parjures lieutenans. Là, il fit assembler le petit nombre de ceux qui l'avaient accompagné dans sa fuite, et leur tint ce terrible discours :

« Soldats ! non, je ne puis plus m'en rapporter ni à votre courage, ni à vos sermens. Vil ramas d'un peuple dégénéré, hommes sans honneur et sans vertu, vos trahisons m'obligent à vous quitter. Désormais tout est rompu entre vous et moi; je ne conserverai, de tout ce qui s'est passé, que le douloureux souvenir d'avoir pu ajouter foi à vos promesses. Parjures à vos sermens, traîtres à votre Dieu et à votre patrie, vous m'avez trahi moi-même, quand j'espérais vaincre ou mourir glorieusement avec vous. Je vous abandonne. Recourez aux Turcs, dignes appréciateurs de votre ignominie : *quittez* vos bois; descendez des montagnes, retraite de votre faiblesse : oui, rangez-vous sous les drapeaux des Turcs; prosternez-vous devant eux; baisez leurs mains homicides, encore teintes du sang de vos frères, de celui du patriarche et de tous les chefs de notre église. Allez acheter l'esclavage au prix de vos têtes, au prix de l'honneur de vos femmes et de celui de vos enfans !

» « Quant à vous, amis fidèles, intrépides soutiens d'une cause malheureuse, recevez ici les remercîmens de toute la nation hellénienne. Le

souvenir de votre dévouement héroïque fera sur mon cœur l'effet d'un baume bienfaisant, et le soulagera sans cesse. Et vous, ombres généreuses des braves qui ont péri victimes des plus infames trahisons, mânes du bataillon sacré, un jour la patrie pour laquelle vous vous êtes immolés, recueillera vos noms immortels; en attendant, l'admiration de l'Europe et les regrets de votre malheureux général, sont un faible tribut payé à vos grandes actions!... Mais je voue à l'infamie, au mépris des hommes, à la colère du ciel, à la vengeance des lois et à l'exécration de la Grèce, le traître *Caminar Sava*, *Constantin Douca*, *Vassili Varla*, *Giorgio Mano* du Fanal, et *Giorgio Suzzo*, également du Fanal; tous provocateurs de la désertion, ou vendus aux barbares; *Paolo Nicolao*, *Skuffo Katheri*; et je raye du tableau de mes compagnons d'armes, le criminel *Vassili Caravia*, pour son indiscipline et ses perfides menées. »

Après ces terribles imprécations, le prince s'éloigna de Rimnick, accompagné de quelques amis, le 20 juin 1821. Il marcha vers la Transylvanie; Jorgaki, son lieutenant, resta dans la province, et parvint à réunir sept ou huit cents hommes, avec lesquels il gagna les montagnes de la Moldavie, décidé à combattre encore.

Cependant les fuyards de Tergoressi arrivaient

en foule sur la frontière autrichienne; ils se présentaient par troupes de quatre ou cinq cents dans les lazarets. Ces malheureux étaient dans le dénuement le plus absolu; plusieurs n'avaient pour tout vêtement que leur chemise, ce qui fit supposer qu'ils avaient été surpris de nuit dans leur retraite. Ils furent nourris par un escadron de dragons autrichiens, qui formait la garnison du premier village de la frontière, où on leur permit de rester, en attendant les ordres du gouverneur de la Transylvanie. Les environs de Kronstadt se remplirent de ces fugitifs. Ils étaient poursuivis de près par l'ennemi, qui avait établi son camp à peu de distance de Tergonersi, théâtre de la dernière action. Les barbares n'épargnaient personne, et enveloppaient dans la même ruine les innocens et les coupables. Ils n'osèrent cependant pas franchir la frontière de ce côté, mais ils eurent l'audace de le faire un peu plus loin.

Suva, malgré sa trahison, ne se crut pas en sûreté parmi les Turcs; dès le lendemain de la bataille, il quitta leur camp et s'enfuit, accablé de remords et d'inquiétude. A peine Ibraïl se fut-il aperçu de son évasion, qu'il envoya des cavaliers à sa poursuite; mais le traître avait déjà gagné le territoire impérial, lorsqu'ils furent sur le point de l'atteindre. Ils osèrent continuer leur

course vers Hermanstadt, où se dirigeait le fugitif. Celui-ci, désespérant de pouvoir leur échapper, se jeta dans un village; ses persécuteurs l'y suivirent. Aussitôt la garnison se mit sous les armes, et leur demanda raison d'une démarche si contraire aux traités, et à la bonne intelligence qui régnait entre les deux puissances. Mais le chef turc eut l'insolence de répondre « qu'il était encore bien plus surpris de ce que les états de l'empereur servaient d'asile aux ennemis du sultan; » il insista même pour qu'on lui livrât le traître; mais la dignité de l'Autriche s'y opposait. Il n'osa point commettre de violences manifestes, et il se retira avec sa troupe, furieux d'avoir laissé échapper sa proie. Le gouverneur pour S. M. I. en Transylvanie fit aussitôt renforcer les garnisons des villes frontières, en apprenant cette violation du territoire. Sava méritait certainement la mort pour son crime odieux; s'il parvint à s'y soustraire alors, il ne tardera certainement pas à recevoir le prix de sa perfidie. Tôt ou tard, la vengeance des hommes ou la colère céleste châtient les scélérats.

Ainsi la Moldavie et la Valachie, après une crise de quelques mois, retombèrent sous le joug des Ottomans, devenu plus insupportable que jamais. Toutes les classes des habitans de ces provinces se conduisirent de manière à mérite-

un sort si affreux; parjures à leurs sermens, traîtres et lâches, ils procurèrent eux-mêmes aux Turcs le moyen de les asservir une seconde fois. C'est la malheureuse conséquence de l'espèce d'abrutissement dans laquelle l'inhumaine politique des Hospodars s'appliquait à les maintenir. Ces malheureux, plus à plaindre peut-être qu'à blâmer, avilis par le prince, dégradés par les lois, esclaves par devoir, n'étaient plus susceptibles des élans patriotiques de leurs ancêtres, sous le règne brillant du valeureux Étienne; tous les vassaux, esclaves soumis des Boyards, n'étaient dociles qu'à leur voix, même au milieu de la fermentation que la présence d'Ypsilanti excita dans les deux provinces. Trop bornés et trop dégradés pour concevoir les avantages qui résulteraient d'un nouvel ordre de choses, ils ne pouvaient se persuader, en prenant les armes au nom de la patrie, qu'ils n'étaient plus les serfs de leurs seigneurs. Le clergé, tout puissant aussi, eût pu faire beaucoup dans ces circonstances; mais il vit ses intérêts particuliers d'une autre manière, et agit constamment dans un sens inverse à l'esprit des novateurs. Si le prince Ypsilanti avait pu gagner, en arrivant, les nobles et les prêtres; s'il leur eût inspiré une confiance sans bornes, ou, pour mieux dire, s'il eût pu étouffer en eux le sot orgueil et la

vaine manie du commandement, tout était gagné pour lui. Mais il était impossible de concilier tant d'intérêts divers; il fallait un chef à l'entreprise; Ypsilanti, par le rôle qu'il venait de jouer, autant que par ses qualités personnelles et son habileté reconnue dans le métier des armes, fut proclamé d'abord à l'unanimité; mais Vladimiresko croyait avoir les mêmes droits à l'honneur du commandement; il regarda le prince comme un rival odieux, et ne chercha plus qu'à lui nuire, en tâchant de faire tourner à son propre avantage tous les honteux moyens qu'il emploierait. Dès ce moment, il abandonna les Hellènes et gagna à son parti les nobles valaques qui s'étaient rangés sous ses ordres. Il trahissait déjà ses frères, lorsqu'au commencement de mai, attaqué par le pacha de Widdin, aux environs de Motryl, il recula devant lui, et l'attira dans des gorges où il eût pu facilement l'exterminer; mais il saisit cette occasion pour se faire un mérite de sa perfidie aux yeux des barbares. Sa conduite ultérieure ne dévoila que trop ses odieuses machinations. Indépendamment de ce fourbe ambitieux, Caminar Sava et Constantin Douca briguaient aussi l'honneur de diriger les opérations de la campagne. Ils regardèrent l'élévation d'Ypsilanti comme un passe-droit. Le Bosniaque Caravia avait également des vues ambitieuses; et, quoique ces per-

fides n'eussent aucun talent capable d'appuyer leurs prétentions, ils ne regardèrent plus le prince qu'avec un œil jaloux. Ainsi, presque dès l'origine, Ypsilanti se trouva tacitement abandonné de tous ceux qui devaient faire triompher sa cause. On ne cherchait plus qu'à entraver ses plans; l'ennemi savait jusqu'à ses pensées les plus secrètes, parce que les traîtres, au sortir du conseil, en soumettaient les décisions aux chefs des armées turques. Il n'est pas étonnant, qu'avec de pareils coopérateurs, le général des Grecs ait éprouvé de si constans revers. Ce qui doit plutôt exciter la surprise, c'est qu'il ait pu, malgré tant d'obstacles, obtenir quelquefois des avantages signalés dont la trahison lui enlevait toujours les fruits (1).

Le malheureux prince Alexandre Ypsilanti, vaincu, fugitif, abandonné des siens, fut longtems indécis sur le lieu qu'il choisirait pour sa retraite. Il lui eût été facile de gagner la Bessa-

(1) Comme le plan de cet ouvrage ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur la Moldavie et la Valachie, je recommande aux lecteurs qui voudront mieux connaître la constitution et les usages de ces provinces, la brochure intitulée : *la Moldavie et la Valachie, et de l'influence politique des Grecs du Fanal;* cet ouvrage, dont l'auteur m'est inconnu, offre un tableau plein de vérité et d'intérêt sur ces deux provinces.

rabie russe, mais le blâme de l'empereur, qu'il avait encouru par sa conduite en Moldavie, l'incertitude du sort qui l'attendait, s'il tombait au pouvoir de l'autorité russe, et peut-être encore la honte de se présenter en vaincu dans sa patrie adoptive, tous ces motifs l'éloignèrent du dessein d'y chercher un refuge. La magnanimité de l'empereur Alexandre lui était trop connue pour qu'il pût craindre que ce monarque le fît livrer à la vengeance de ses ennemis ; mais la politique l'emporte quelquefois, et, depuis long-tems, on est dans l'usage de lui sacrifier toutes les convenances. Je parle ici en thèse générale, bien persuadé moi-même qu'en penant le parti d'aller se jeter aux pieds de l'héritier du sceptre et des vertus du Lycurgue du Nord, le prince eût été parfaitement en sûreté. Cependant il se détermina à choisir de préférence les états autrichiens ; il traversa la Transylvanie, la Hongrie, et se rendit à Trieste. Là, de nouvelles disgrâces l'attendaient : on ne sait trop comment les Grecs, établis dans cette place de commerce, purent inspirer des craintes au gouvernement : l'expression trop vive de leurs vœux pour l'émancipation de leur patrie en fut peut-être cause. La police eut ordre d'épier leurs démarches et leurs discours. Sans doute que l'émission des principes républicains, dont ils étaient tous animés, dut

paraître dangereuse, à raison du voisinage de l'Italie, où les germes des dernières discordes n'étaient pas encore étouffés. On en arrêta plusieurs, qui furent détenus; mais les autres, toujours inconsidérés, ne prirent pas plus de précaution qu'auparavant. Le gouvernement conçut alors de véritables craintes; il soupçonna, sans raison, que les vues secrètes des Grecs étaient de faire soulever, en faveur de leurs frères, une partie de la Dalmatie, où l'on professe le rite grec. On ne les ménagea plus. Ypsilanti arriva sur ces entrefaites et fut observé avec la plus stricte attention; enfin, quelques jours après son entrée, il fut arrêté et conduit dans une forteresse, accusé de menées séditieuses et éversives (1).

Ainsi ce général, auquel il ne manqua que l'assistance des siens pour changer la face d'un grand empire, se trouva, par un concours de circonstances inouies, prisonnier d'une puissance à laquelle il venait demander l'hospitalité. Quel enchaînement de revers! Le guerrier infortuné supporta son sort avec résignation; il était fait depuis long-tems à l'école de l'adversité, et si quelque chose put lui faire oublier l'injustice de la fortune à son égard, ce fut le plaisir d'appren-

(1) On prétend que, bientôt après, le gouvernement russe sollicita et obtint la mise en liberté du malheureux prince.

dre les succès de son frère Démétrius, en Morée: le bruit en retentit jusque sous les voûtes de son cachot.

Il ne m'appartient certainement pas de juger le prince Alexandre Ypsilanti; il le sera plus tard, et même il serait difficile de prononcer équitablement sur son compte : il vit encore ; d'éclatantes victoires peuvent effacer jusqu'au souvenir de ses premières disgrâces. Mais, quoi qu'il lui arrive désormais, son nom survivra au siècle; il est devenu le domaine de l'histoire. Si la fortune se joue quelquefois du héros, les suffrages de la postérité le vengent assez des caprices du sort. Telle sera la destinée du généralissime des Hellènes.

Pendant que la Valachie et la Moldavie rentraient ainsi sous la domination des Ottomans, Rhodes et Chypre étaient en proie aux malheurs les plus affreux. Les farouches Musulmans s'y baignaient dans le sang des chrétiens. Déjà la petite île de Stanchio, ancienne Cos, patrie du fameux Hippocrate, avait été ensanglantée par de nombreux massacres, et la nouvelle de l'insurrection de Samos mit le comble à la fureur des Turcs. Le consul français de Rhodes et celui de Stanchio suivirent l'exemple de leur digne chef de Smyrne, M. David; ils protégèrent la faiblesse et l'innocence ; leurs maisons furent ou-

vendés aux proscrits. A Rhodes, les massacres durèrent plusieurs jours, parce que la populace, abandonnée à elle-même, ne fut point arrêtée, dans ses affreux excès, par l'autorité des chefs; mais le pacha de Stanchio mit promptement ordre à la licence, dans son petit gouvernement. Les navires de guerre français, toujours prompts à défendre la cause de l'humanité, rendirent aussi les plus grands services dans ces tristes circonstances; tantôt ils ramenaient de la Morée ou des îles insurgées, des familles turques sauvées par les agens français; tantôt ils intervenaient, comme médiateurs entre les Musulmans et leurs victimes. Ce rôle de bienfaisance rendit le nom de notre nation cher aux deux partis, tour-à-tour opprimés et oppresseurs. On nous regardait auparavant, dans ces parages barbares, comme le plus civilisé des peuples de l'Occident; on nous estima dès-lors comme le plus humain.

L'ancienne île de Vénus, la fameuse Chypre, bien déchue aujourdhui de sa splendeur antique, fut la plus malheureuse de celles qui restèrent soumises au sultan. La population, partagée en nombre à peu près égal de Turcs et de Grecs, fut long-tems assez paisible. Les Grecs de cette île, presque étrangers à leurs frères d'Europe, dont ils différaient principalement par d'autres mœurs, et des nuances de caractère bien marquées,

apprirent avec indifférence la lutte sanglante qu'ils avaient commencée. Semblables à ceux de Scio, leurs intérêts les attachaient à leur patrie; le commerce dorait leurs chaînes; les bénéfices en allégeaient le poids. Cultivateurs et vignerons, il leur importait fort peu de changer de maîtres; l'aisance, fruit de leur travail, et le bonheur, suite de leur parfaite soumission, régnaient parmi eux; ils n'ambitionnaient rien de plus prospère; ils ne se figuraient pas même qu'il pût y avoir de condition préférable à la leur. Il faut dire aussi que les vexations exercées par les gouverneurs turcs, sur les rayas du continent, étaient inconnues dans leur île. Soumis au simple tribut personnel, ou capitation, ils n'étaient assujettis à aucun autre droit, et les abus de pouvoir étaient rares en Chypre. Les négocians payaient en outre le tarif des douanes, pour l'importation ou l'exportation des marchandises, comme les Européens, et même avec plus de ménagement. Quelquefois des gouverneurs avides arrivaient dans l'île et lui faisaient souffrir des vexations momentanées, mais ce malheur était rare; les habitans de Chypre furent constamment favorisés, et certes, ils pouvaient s'estimer heureux, en comparant leur sort à celui des Syriens, auxquels la Providence semblait envoyer à dessein des monstres, qui se piquaient de l'emporter l'un sur l'autre en cruau-

té. Tripoli de Syrie et Saint-Jean-d'Acre étaient surtout dans ce cas. Avec des raisons si puissantes de ne point désirer de changement, on ne sera pas surpris si les Cypriotes gardèrent la plus parfaite neutralité; d'ailleurs, pacifiques par goût, et indolens, autant par caractère que par l'influence du climat, le tumulte et les chances de la guerre civile, qui auraient infailliblement suivi leur révolte contre les dominateurs, les effrayaient également. Ils continuèrent donc leurs travaux accoutumés, et l'on jouit plusieurs mois d'une paix profonde dans cette île, tandis que tout était embrâsé des feux de la guerre dans les environs.

Cependant, vers la fin du mois de mai, quelques Turcs saisirent l'occasion que leur offraient les circonstances, pour se venger des offenses qu'ils avaient reçues en d'autres tems. Il se commit plusieurs assassinats dans les villes et les campagnes; ces crimes demeurèrent impunis. Les riches négocians grecs s'alarmèrent et prirent la fuite. Ils n'avaient que trop d'exemples des suites funestes de ces premiers essais des scélérats, toujours habiles à profiter de l'indulgence des lois. Tranquilles jusqu'alors, ils s'imaginaient qu'à la faveur de quelques sacrifices, ils pourraient jouir indéfiniment d'un bonheur si rare dans un état ébranlé par les chocs les plus rudes; mais le pre-

mier signal d'exaspération les fit sortir d'une si douce erreur ; il fut pour eux celui de la retraite.

La tranquillité de l'île ne fut cependant pas tout-à-fait troublée ; plusieurs raisons s'opposaient à ce que les Turcs insulaires s'y livrassent aux mêmes fureurs que sur les autres points de l'empire. Fondus en quelque sorte avec les Grecs, partageant avec eux la culture des terres, élevés pour ainsi dire sous les mêmes cabanes, l'antipathie naturelle aux deux sectes était singulièrement mitigée par ces raisons toujours puissantes. Amis dès l'enfance, le Grec et le Musulman l'étaient encore dans un âge plus avancé : les haines particulières n'avaient pas la même intensité qu'ailleurs, et le Turc cultivateur n'était point porté par des motifs d'intérêt à assassiner son voisin qu'il avait vu naître, ou avec lequel il avait grandi. Ces doux souvenirs du jeune âge se gravent même dans l'esprit des barbares, et y laissent une impression profonde. L'indigne Crétois peut seul fouler aux pieds tous les sentimens ; lui seul peut être sourd à la voix de la nature et de l'humanité. Je dois tracer ailleurs son odieux portrait.

Dans cet état de choses, le pacha d'Alep, qui avait rassemblé plusieurs ortas (1) dans les en-

(1) Les *ortas* peuvent être comparés aux anciennes légions romaines, pour le nombre des hommes qui les com-

virons, en fit marcher une partie en Natolie; il dirigea l'autre sur Saint-Jean-d'Acre, et le mouhafiz de cette ville y joignit plusieurs corps de ses propres troupes : ces divisions réunies, formèrent une armée de 12,000 hommes à peu près; on la destina pour l'île de Chypre. L'importance de cette île et le nombre des Grecs qui s'y trouvaient, attirèrent l'attention du gouvernement; il craignit qu'il ne s'y passât les mêmes scènes qu'à Samos; pour prévenir ce désordre, il se détermina à y envoyer des troupes d'occupation qui pussent faire respecter son autorité. Le voisinage de la Syrie et le calme qui y régnait alors, portèrent le visir à choisir de préférence les soldats de cette contrée pour cette mission. En effet, l'armée, composée en partie de barbares avides, et de ces misérables vagabonds qui infestent les déserts (1), s'embarqua, partie à Tripoli, par-

---

posent, ou bien encore, à ce que l'on nommait *cohortes* chez nous. Les janissaires, dans chaque ville, dans chaque province, sont organisés en ortas; ce n'est qu'en se mettant en campagne, qu'ils se forment en *bairacs*. Les *ortas* sont pour ainsi dire la source des *bairacs*: cette source se renouvelle sans cesse, puisque tous les enfans mâles des janissaires de chaque *orta*, y sont incorporés en naissant.

(1) Les déserts de la Syrie, de même que ceux de l'Égypte, sont peuplés de tribus nomades et d'Arabes errans. Les voyageurs qui osent pénétrer jusqu'à Palmyre, courent

tie à Saint-Jean-d'Acre et arriva sans accident au port de Larnaca après une courte navigation. Les navires Grecs avaient déjà quitté ces parages pour se porter en masse sur Samos ; les barbares n'en découvrirent pas un. Leur présence dans la ville de Larnaca répandit la terreur; Grecs, Européens, Musulmans honnêtes, tout le monde trembla : ces craintes furent bientôt justifiées par d'affreux excès.

Dès le premier jour de leur arrivée, il se commit plusieurs assassinats dans la ville; le lendemain, quelques boutiques furent pillées en plein jour: des fermes voisines de Larnaca, habitées par des paysans grecs, furent enfoncées, et tous les malheureux qui s'y trouvaient, mis en pièces. Cependant, l'aga qui commandait la contrée, ne fit aucune recherche pour découvrir les auteurs de ces crimes; il se conduisit d'une manière aussi coupables que les autres fonctionnaires turcs, sur le continent. Alors, assurés que leurs forfaits seraient tolérés, les cruels Syriens se livrèrent à toute leur barbarie. Ils se répandirent dans les bazars, et arrachèrent de vive force les marchandises qui leur plaisaient. Tous les Grecs émi-

---

les plus grands risques : en général, les Musulmans Syriens ont un esprit de brigandage, presqu'aussi marqué que celui des Arabes, leurs voisins.

grèrent ; ils se réfugièrent dans l'intérieur, où la paix régnait encore ; les Européens mêmes coururent les plus grands dangers. M. Méchain, consul de France, osa reprocher au moutsellim sa criminelle indulgence envers les assassins et les spoliateurs ; il le menaça même : ses discours, appuyés des canons d'une gabare et d'un brick de guerre français, arrivés le jour même, produisirent un effet puissant sur le barbare : il promit de rétablir la tranquillité ; il tint parole pour le moment ; mais l'impulsion était donnée, et la sécurité ne put renaître dans la ville. Les hordes syriennes furent renvoyées à Famagouste où elles excitèrent, par leur exemple, la garnison insulaire à les imiter. Cette place, autrefois défendue par des fortifications importantes, à demi-ruinées aujourd'hui, fut inondée de sang ; Nicosie éprouva le même sort, et les campagnes mêmes, dans lesquelles les féroces étrangers furent répartis, devinrent les affreux théâtres de leur fureur et de leur brutalité. Ainsi, quelques jours suffirent pour détruire le bonheur des Cypriotes ; leur félicité se changea en horrible détresse, et les calamités présentes leur présageaient des maux plus grands encore pour l'avenir.

Il est à présumer que la flotte des Hellènes eût porté secours aux chrétiens de Chypre, ou du moins qu'elle eût facilité leur évasion, si des in-

térêts plus grands ne l'eussent forcée de se réunir dans le détroit de Samos. Les Turcs, après de si longs retards, étaient enfin parvenus à équiper leurs vaisseaux : leur flotte, forte de trente-deux bâtimens de guerre, de toute grandeur, dont sept de haut bord, sortit des Dardanelles le 14 juillet, et se partageant en deux grandes divisions, elle se dirigea sur Samos par deux routes différentes. La première escadre ottomane fit voile en deçà de Mételin, et vint ranger Ipsara et Scio, tandis que la seconde, passant entre Mételin et la terre ferme, louvoya quelques heures à l'embouchure du golfe de Smyrne et sur les côtes nord de Scio. Elles se réunirent dans les eaux de Samos, et cette flotte formidable, après avoir reconnu les côtes de l'île insurgée, revint devant Echelle-Neuve, où elle mouilla le 17. Les Grecs, avertis par leur escadre d'observation, s'assemblèrent aussitôt à Ipsara, et parurent le 21 sur les côtes méridionales de Scio avec plus de 150 voiles de toute portée ; mais leur plus grand navire n'avait pas plus de 30 canons, encore était-ce du 18 ou du 24 : les batteries des vaisseaux ennemis étaient armées avec du 36. Les deux flottes, en présence, restèrent quelques jours à s'observer : on s'attendait à un combat décisif ; mais la prudence imposait aux Grecs la loi expresse de ne rien tenter, sans quelques indi-

dens qui rendissent inutiles les forces disproportionnées des Turcs ; ceux-ci, de leur côté, étonnés de la hardiesse des ennemis, et de leur nombre prodigieux, n'osèrent rien entreprendre. Les jours précédens, ils avaient fait diverses tentatives inutiles : quelques-uns de leurs vaisseaux s'étaient présentés devant le port de Vathi à Samos, pour le bombarder ; mais après quelques coups de canon, échangés de part et d'autre, ils s'étaient honteusement retirés. Ils essayèrent aussi de transporter dans l'île, les débris des hordes qui avaient ravagé Échelle-Neuve ; les insulaires ne s'y opposèrent pas : mais quand les chaloupes en eurent jeté quelques centaines sur la côte, et que ces misérables se furent assez éloignés du rivage, pour que le canon des vaisseaux ne pût les protéger en rien, les Samiens les entourèrent et les égorgèrent, à la vue de leurs compagnons, qui s'approchaient aussi. Ce désastre les épouvanta : ils se contentèrent de pousser des cris de fureur et retournèrent à bord. Les vaisseaux tirèrent quelques coups de canon sur la côte, et les boulets vinrent se briser inutilement sur les roches qui la bordent ; les insulaires, hors de leur portée, se moquèrent de ces vaines bravades. Depuis ce malheureux essai, les Ottomans ne firent plus de tentatives contre cette île, qu'ils devaient d'abord réduire en poussière ; l'arrivée

de la flotte grecque leur donna d'autres inquiétudes.

Bientôt l'amiral ottoman, ne voulant pas en venir à un combat, soit qu'il se méfiât de ses forces, soit qu'il eût des instructions particulières (1), sentit le danger de sa position, dans un détroit orageux, dont la partie la plus resserrée est une espèce de banc recouvert seulement de quelques pieds d'eau. Il fit lever l'ancre et partit pour Stanchio (Ile de Cos) avec sa flotte : les Grecs l'y suivirent. Comme il ne se passa rien de remarquable pendant plus d'un mois que ces deux flottes restèrent en présence, je reprendrai le fil des événemens, et je reviendrai sur quelques faits isolés qui trouvent ici leur place.

(1) La conduite de l'amiral turc, dans cette circonstance, et celle qu'il tint dans la suite, lorsque la flotte reparut, a fait supposer à bien des personnes que la Porte lui avait défendu d'attaquer : d'après cette opinion, généralement reçue aux Échelles du Levant, le Grand-Seigneur aurait eu le dessein d'intimider les Hellènes par un appareil formidable, et de les amener ainsi à se soumettre. Comme tout est inexplicable dans la marche du ministère turc, je ne prononcerai pas à ce sujet; mais je me bornerai à faire observer qu'une pareille conduite dénotait plutôt la faiblesse que la force, et que les Hellènes ne s'y méprirent pas.

CHAPITRE XI.

Anarchie complète à Smyrne. Massacre des autorités turques par la populace. Belle conduite de la marine française dans cette occasion. Héroïsme du consul de France.

J'ai négligé de parler des événemens qui se passèrent à Smyrne, pour faire suivre plus rapidement l'histoire de la Morée et des îles : je reviens donc sur mes pas. Les premières scènes, que j'ai esquissées au commencement de l'ouvrage, ne furent que le prélude des malheurs plus grands encore, qui devaient affliger cette importante cité.

Dans le mois de mai, plusieurs incidens fâcheux concoururent à augmenter les craintes générales à un point excessif; la confiance, loin de renaître, comme on l'avait d'abord espéré, fut tout-à-fait bannie : les boutiques se fermèrent; les marchés publics furent abandonnés : on s'attendait à quelque désastre, que la fureur de la populace turque, manifestée d'ailleurs par des violences de tout genre, ne rendait que trop probable. Tous les chrétiens gémissaient dans la cruelle attente d'une catastrophe prévue depuis un mois,

lorsque deux misérables derviches, que l'on reconnut ensuite pour des émissaires du rebelle Ali, pacha d'Albanie, se fixèrent dans la ville, avec la coupable intention d'y hâter le soulèvement de la populace musulmane. Les discours incendiaires de ces scélérats, produisirent un funeste effet sur un peuple fanatique et ignorant; l'autorité fut encore assez vigoureuse pour arrêter un fâcheux éclat. On se saisit des deux provocateurs à l'anarchie, et ils furent incarcérés (1); mais on ne put réussir à effacer entièrement l'impression que leurs paroles avaient laissée dans les esprits.

Cependant, jusqu'au mois de juin, on n'eut à déplorer que des meurtres isolés; il ne s'était point encore commis de massacre général, et la crainte grossissait toujours le péril. Le 5, dès la pointe du jour, le sang de quelques victimes grecques coula dans plusieurs quartiers. La ville se remplit d'étrangers, déserteurs du camp qui avait été formé dans les plaines voisines du château de mer : on devait dabord les embarquer pour la Morée, avec un pacha à leur tête;

(1) On a su dans la suite que le cruel Ali avait expédié sur tous les points de la Turquie de semblables émissaires, pour y exciter de nouveaux désordres, et opérer, en quelque sorte, une diversion dont il pût profiter.

mais la nouvelle de l'insurrection des îles changea ces dispositions. Ces milices, abandonnées sur le rivage, avec l'injonction expresse de ne point se montrer dans la ville, se répandirent dans la campagne qu'ils ravagèrent entièrement; et, comme l'autorité civile de Smyrne ne songeait guère à leur fournir des vivres; la faim, plutôt encore que le désir de piller, les porta à braver les ordres et les menaces. Telles sont les suites nécessaires d'une mauvaise administration; ces malheureux devaient-ils rester en proie aux horreurs de la famine? non sans doute, il eût fallu pourvoir à leur sort. On leva plusieurs fois de grosses sommes sur les Grecs restans, et l'on cherchait à justifier ces concussions, par la nécessité de fournir aux milices des moyens d'existence; mais il n'en était rien. L'or s'entassait dans les coffres des fonctionnaires avides, tandis que le besoin réduisait les bandes affamées à tramer les complots les plus affreux. Ce fut ainsi que l'insatiable cupidité des officiers du sultan, préluda partout aux désastres de son empire.

Le 4 juin, plusieurs boutiques de boulangers furent enfoncées; quelques malheureux ouvriers, qui n'eurent pas le tems de les abandonner, y reçurent la mort. Il eût été facile de prévenir ces sanglantes catastrophes; le besoin ne connaît point d'obstacle; ces brigands, manquant de

tout, sans moyens de se procurer légitimement le strict nécessaire, eurent recours à la force : on devait s'y attendre ; je dirai même plus : les fanatiques qui siégeaient dans le divan de la ville, réduisirent peut-être leurs satellites à cette extrémité, dans le but coupable de stimuler encore leur férocité naturelle. Quelques discours de cette cruelle assemblée, dont on m'a transmis le sens, convertissent mes doutes en une affreuse certitude (1).

Le même jour, vers le soir, un accident qui prenait sa source dans les excès mêmes, faillit causer la ruine des chrétiens. Un janissaire, avide de sang, et furieux de ne pouvoir répandre celui de ses semblables, car les rues étaient désertes, déchargea son pistolet sur un pourceau qu'il aperçut à quelque distance ; mais, par suite de la maladresse naturelle à ces barbares (2), au lieu d'at-

(1) Le consul de France reprochait un jour, dans les termes les plus énergiques, au divan assemblé, son abominable indulgence envers les assassins; il fut jusqu'à prier les barbares d'arrêter ces torrens de crimes : mais on lui répondit que *les Grecs devaient mourir !*

(2) Non seulement les Turcs sont de la plus grande maladresse dans le maniement des armes à feu; mais encore l'idée du fanatisme, répandue parmi eux, contribue à l'augmenter. Ainsi, lorsqu'ils tirent un coup de feu sur un individu, ils ont grand soin de détourner la tête en ajus-

teindre le but qu'il s'était proposé, la balle prit une direction contraire et fut blesser un Musulman Crétois qui cherchait aussi des victimes. Le meurtrier, non moins lâche que criminel, craignant peut-être la vengeance du Crétois, s'écria que le coup était parti d'une fenêtre, et qu'un Grec en était l'auteur. Il n'en fallut pas davantage pour exciter un affreux désordre dans ce quartier : plusieurs maisons furent enfoncées ; les meubles, les boiseries, tout y fut mis en pièces. Heureusement que les propriétaires les avaient quittées les jours précédens, pour se réfugier dans les magasins situés sur le bord de la mer. Les forcenés assouvirent leur rage sur tout ce qui restait encore, et ils déchirèrent quelques malheureux serviteurs préposés à la garde des maisons. Au milieu de ces scènes affreuses, il se présenta un spectacle terrible et touchant à la fois. Tandis que les assassins renversaient les portes à coups de carabine, une pauvre famille de catholiques, voisine du théâtre de ces horreurs, dont le bruit retentissait jusqu'à elle, se trouva dans une position désespérée ; une fausse sécurité lui avait

---

tant, persuadés que si le sort du malheureux est de mourir, le plomb l'atteindra seul : il arrive de là, qu'au lieu de tuer l'objet de leur haine, ils atteignent plus souvent une personne éloignée et étrangère à leurs différends.

fait rejeter jusqu'alors les conseils salutaires de la prudence; le malheureux père ne reconnut l'excès de sa faute, que lorsqu'il vit sa porte à demi-enfoncée par une grêle de balles. Il ne lui restait plus qu'un moyen d'arracher sa femme et sa nombreuse famille au trépas ou à l'infamie; c'était de sauter de maisons en maisons, par les terrasses et les toits. Toute périlleuse qu'était cette ressource, il fallut se décider à en profiter: les momens étaient précieux; la porte cédait aux efforts des assaillans. Il s'élance donc, tenant le plus jeune de ses fils dans ses bras, tandis que sa femme, tremblante, éperdue, chargée d'un enfant à la mamelle, et suivie de ses quatre filles, marche sur ses traces. Mais ils sont bientôt arrêtés dans leur fuite : une rue se présente; toutes les communications sont coupées entre la maison où ils sont maintenant, et celle qu'ils doivent atteindre. Quelle horrible situation! Ils entendent déjà, sur les terrasses voisines, les cris de rage des assassins; il faut pourtant franchir ce pas dangereux, ou bien ils n'auront différé leur perte que de quelques instans. Le père, que cette qualité inspire d'énergie! le père arrache une planche d'une construction voisine, la pose de manière à ce qu'elle appuie sur les deux toits, et supplie sa malheureuse famille de se hasarder sur ce pont incertain. Mais le danger imminent d'une chute

horrible n'est point le seul qui menace ces infortunés : cette rue, qu'ils doivent ainsi franchir, est précisément celle où est arrivé l'accident, cause de cet épouvantable désordre ; elle est remplie de Turcs furieux ; elle retentit des explosions continuelles de leurs armes. Cependant il fallait prendre une résolution. Enfin, une des jeunes filles passe la première ; à peine a-t-elle fait un pas, suspendue sur cet abîme, que cent coups de fusil partent à la fois : elle n'est pas atteinte, et parvient à l'autre bord ; une de ses sœurs la suit, et se voit environnée des mêmes périls ; le reste de la famille est découvert par les furieux des toits voisins ; une grêle de balles siffle autour des infortunés. Alors, pressés par la terreur, ils s'élancent tous ensemble sur ce frêle soutien, qu'ils craignaient d'abord de voir céder sous les pieds d'un seul. Tous les coups se dirigent sur le même point ; les balles déchirent les vêtemens, et percent en plusieurs endroits la planche, qui ployait déjà sous son fardeau. Mais, comme si la Providence eût couvert de son égide cette famille malheureuse, personne ne fut blessé, tous arrivèrent sur le toit prochain : et, ce qu'offre de plus étonnant cette affreuse tragédie, c'est que des femmes et de jeunes enfans, exposés sur un précipice, aient pu conserver assez de présence d'esprit pour éviter l'abîme, surtout lors-

qu'une épouvantable fusillade semblait devoir hâter leur chute. Ils arrivèrent enfin dans une maison européenne, et le père, ébranlé par tant de choes terribles, perdit connaissance en se voyant en sûreté.

Cependant le gouverneur, après avoir successivement envoyé divers corps de janissaires pour appaiser le tumulte, se transporta lui-même sur les lieux, avec ses propres gardes; il eut bien de la peine à dissiper les furieux, et, trop faible pour oser en arrêter quelques-uns, il prit le parti de les renvoyer dans les quartiers turcs. Le désordre dura environ trois heures, et, dans cet intervalle, plus de vingt Grecs perdirent la vie; une douzaine de maisons furent saccagées. L'effroi qui glaçait tous les esprits augmentait encore le péril. Le pacha, qui, lors de son arrivée, avait affecté les meilleures intentions, commençait à se démasquer; la plus affreuse perfidie, dont il se souilla quelques jours après, mit à découvert la noirceur de son ame.

A la suite de tous ces désordres, il se trama plusieurs complots incendiaires: les barbares entreprirent même de les exécuter, mais sans pouvoir réussir. Quelques quartiers étaient entièrement abandonnés; la ville n'offrait que l'aspect d'un vaste désert; et le calme de cette horrible solitude n'était interrompu que par les explosions

fréquentes des armes à feu. Les Européens, en général, s'étaient embarqués; il ne restait plus dans la rue des Francs qu'une portion de la jeunesse et quelques familles courageuses : chaque jour, chaque minute apportait ses nouvelles, toutes plus affligeantes les unes que les autres : la ville était pour ainsi dire sur le cratère d'un volcan; l'éruption n'était pas éloignée.

Déjà le bruit s'était répandu parmi la populace turque que la Russie avait déclaré la guerre à la Porte : le consul-général russe était menacé indirectement : tous ses protégés, pour se soustraire à la rage des barbares, avaient dû se réfugier sur des navires. Les Grecs rayas, tremblans, poursuivis, s'entassaient dans les consulats, et surtout dans celui de France, qui en contenait déjà plus de deux mille. Les autres, ne se croyant pas assez à l'abri, sous les pavillons européens, louaient des bateaux et allaient s'y réfugier avec leurs femmes et leurs enfans, au hasard d'y être submergés au premier coup de vent. La rade fut bientôt couverte d'embarcations, liées les unes aux autres, et attenant aux navires, pour plus de sûreté. Les choses empiraient journellement, et les nouvelles qui arrivaient de l'Archipel et de Constantinople, ne servaient que trop à nourrir et à augmenter même l'exaspération des barbares.

Les plus petites causes servent souvent de principe aux plus grands événemens; on en eut bien la preuve déplorable dans cette occasion. Un bâtiment russe qui, dès son arrivée en rade, avait inspiré les plus violens soupçons, voulut mettre à la voile; c'était un gros vaisseau à trois mâts, du port de 700 tonneaux au moins : il présentait l'aspect d'une corvette de guerre, quoiqu'il ne fût armé que d'une dixaine de canons; mais il était percé pour en porter 24. Les Turcs s'imaginèrent de suite que le navire appartenait aux insurgés, qui l'envoyaient à Smyrne pour leur procurer des vivres et des munitions : cette idée s'accrédita parmi eux. Quand les janissaires, qui ne se cachaient plus alors, et qui n'étaient plus retenus par la crainte passagère que le pacha leur avait inspirée, surent que le vaisseau russe se disposait à partir, ils devinrent furieux. Le peuple se rassembla devant la douane, le 15 juin; plus de 12,000 forcenés, réunis dans ce lieu, menacèrent de réduire la ville en cendres, sans épargner personne, si l'on n'arrêtait point le navire suspect. Quelques-unes des autorités subalternes, dont le dévouement ne devait point avoir de bornes, eurent bien de la peine à contenir ces tigres qui voulaient déjà se répandre partout, et y porter la désolation. Le pacha, jugeant à la rage des sé-

ditieux, qu'ils étaient capables de se porter aux plus violens excès, se renferma dans son palais, et abandonna le timon du gouvernement. Tout devint bientôt confusion et désordre : on demanda au consul de Russie l'autorisation de visiter le navire avant son départ ; on fit droit à cette demande. Les factieux l'exigèrent trois fois : ils furent toujours satisfaits ; chacune de ces enquêtes servit à convaincre les autorités, de la fausseté des présomptions qu'on avait eues contre ce bâtiment ; on ne trouva à bord que les provisions nécessaires à l'équipage, quelques vieux fusils, et une petite quantité de poudre pour le service des pièces. Mais la populace n'était pas désabusée ; elle ne voulait pas l'être : enfin, le vaisseau reçoit ses licences pour quitter le port. Ce jour même, on apprend à Smyrne le désastre du vaisseau turc, dans les eaux du golfe Adramitte : cette malheureuse nouvelle met le comble à la fureur des barbares. Ils ne se contiennent plus ; ils partent de la douane au nombre de deux ou trois mille, se divisent en pelotons, et immolent sur leur passage une foule de Grecs qui venaient faire en ville des provisions pour leurs malheureuses familles déjà embarquées. La journée avait été assez paisible ; on ne s'attendait pas à un massacre instantané. Plusieurs Européens, qui

se trouvèrent sur les pas des frénétiques musulmans, ne durent leur salut qu'au hasard ; un jeune français, entr'autres, revenait chez lui, en traversant le quai, lorsqu'une troupe d'assassins l'aperçut au détour d'une rue : on tira sur lui plus de vingt coups de feu, presque à bout portant ; heureusement, une muraille un peu saillante le protégea ; il s'y mit à l'abri et eut le tems de gagner une maison voisine, au milieu d'une grêle de balles. Mais ces massacres n'étaient rien en comparaison de ceux qui devaient leur succéder ; ils servirent de prélude aux excès du lendemain.

Cependant, le soir même, toutes les portes se ferment ; tous les chrétiens se réfugient à bord des vaisseaux ; il ne reste plus personne dans le quartier franc. La nuit s'écoule dans les tourmens de l'incertitude la plus cruelle ; le jour paraît enfin, mais pour éclairer des scènes, dont le souvenir m'épouvante encore.

Par une fatalité inouie, les Turcs avaient chaque jour de nouveaux motifs de désespoir. Tandis que l'impulsion était déjà donnée à leur fureur, on apprend l'affaire d'Aïvali, et le désastre des Turcs dans cette malheureuse cité : cet événement fut connu dans la nuit ; mais les séditieux ne dormaient plus depuis quelques jours : réunis par groupes dans les caffe-

nêts (1), ils méditaient là tous leurs affreux projets de vengeance. Le 16 juin, dès la pointe du jour, des bandes de Turcs égarés se précipitent dans les quartiers grecs et européens ; ils surprennent ainsi une foule de Grecs de la dernière classe et les massacrent. Ces monstres ne se bornaient pas à assasiner leurs victimes, ils se plaisaient encore à déchirer les cadavres, à en disperser les membres palpitans. Les femmes mêmes, objets de la pitié de tous les partis, et devant lesquelles tombent ordinairement les armes des hordes les plus sauvages, ne furent point épargnées. Le sang coula sur tous les points de Smyrne, tandis que la grande partie de la population, transportée sur la rade, voyait avec effroi les horreurs de cette épouvantable journée. J'étais encore dans la ville lorsque les massacres commencèrent : hélas ! je payai bien cher mon imprudente curiosité : que de crimes ! que de scènes révoltantes! J'en épargnerai l'affreux détail au lecteur ; mais je choisirai, dans cette masse de forfaits, quelques-uns de ceux qui portent un caractère de barbarie particulière : ils peindront les Turcs dans leur furie ; l'Europe jugera ensuite si le joug des barbares qui peuvent se porter à de

(1) On nomme *caffenéts* des établissemens publics, où les Orientaux se réunissent pour prendre le café et fumer la pipe.

tels excès, contre une multitude sans défense, est un joug supportable.

Un Grec, poursuivi avec acharnement, s'élance sur le quai pour se jeter dans un bateau; mais il ne s'en présente pas à sa portée; tous avaient gagné le large, parce que les assassins tiraient avec fureur sur les malheureux bateliers et en avaient déjà massacré plusieurs. L'infortuné veut retourner sur ses pas; toutes les portes se sont refermées; au même moment, deux bandes de Turcs se présentent sur les deux rives, et déchargent à la fois leurs fusils sur le Grec; il évite les coups : il se jette dans la mer; mais ne sachant pas nager, il est forcé de s'arrêter à quelques pas du bord; les assassins s'approchent et tirent encore deux coups de pistolet à une petite distance : il n'est pas atteint, alors il sort de l'eau; un tromblon chargé de sept à huit balles, ne le terrasse pas non plus; de la terrasse où j'étais caché, je le vois courir quelques instans, puis tomber derrière une embarcation renversée et à sec, sur le bord de la mer. Alors, un de ces forcenés s'avance, se baisse à l'ouverture du bateau sous lequel s'était tapis le malheureux, et décharge sur lui ses deux pistolets. Ses dignes compagnons applaudissent à sa rage : mais il ne l'a point assouvie; il tire une seconde fois sur le malheureux, de la même manière : pour mettre le comble à tant

d'atrocités, il enfonce plusieurs fois son sabre dans le sein de la victime que je croyais immolée. Fatigués de ces affreux efforts, les monstres s'éloignent, et vont chercher ailleurs une nouvelle proie à leur fureur. Un instant après, un bateau s'approche avec quelques Européens; le malheureux, qui jusqu'à ce moment, avait feint d'être mort, ouvre les yeux, et, se soulevant à peine, il quitte une place arrosée par le sang qui sort à grands flots de ses larges blessures; il n'en avait que deux cependant, l'une à la cuisse, l'autre à l'épaule : on l'aide à marcher et on l'accueille dans une maison où il restait encore quelques personnes. Ses blessures sont pansées, et l'infortuné, qui avait échappé à la mort d'une manière si miraculeuse, est parvenu à se rétablir ensuite.

Une femme grecque, à la fleur de l'âge, et douée de quelques charmes, choisit un moment où le quai était désert pour s'approcher d'un bateau qu'elle avait aperçu, faisant voile de son côté. La maison où elle s'était tenue cachée jusqu'alors, contenait une multitude d'autres malheureux; la porte se referme sur elle. Mais à peine a-t-elle fait quelques pas avec un jeune enfant attaché à son sein, que deux Musulmans Crétois, cachés derrière des planches, pour mieux surprendre les fugitifs, se jettent sur elle : l'infortu-

née résiste; un coup de sabre abat la main dont elle se défend : insensible à la douleur, elle repousse encore les barbares avec son bras mutilé, et serre de l'autre son malheureux enfant contre sa poitrine; mais les monstres, irrités d'un courage si extraordinaire, cessent de la presser : leurs coupables désirs se convertissent en rage atroce; tous les deux à la fois frappent à coups de sabre sur l'innocent enfant, et couvrent le sein de la mère des lambeaux de son corps; elle ne lui survit que de quelques instans, et son cadavre est haché en morceaux!...

Cependant, une foule d'assassins se rassemble devant la porte du consulat de Russie : les janissaires (1) de ce magistrat s'éloignent et abandonnent celui qu'ils devaient protéger : la maison est sur le point d'être violée, lorsque plusieurs chaloupes européennes, armées de canons, paraissent sur le quai : l'une d'elles, voyant le péril imminent du consul, tire un coup à poudre pour effrayer les barbares : ce moyen réussit; ils se dispersent, saisis d'effroi, et le malheureux consul profite de ce moment de terreur pour s'embarquer avec sa famille.

(1) En Turquie, les agens des gouvernemens européens ont plusieurs soldats turcs attachés à leurs personnes, sous le nom de janissaires : ce sont des espèces de gardes d'honneur, que l'on emploie pour la police et le service des postes.

Sur les dix heures du matin, les anarchistes se portent en masse sur l'habitation de M. David, consul de France, et osent le sommer de leur livrer les malheureux, réfugiés dans ses jardins et dans ses cours. Mais l'intrépide magistrat, bravant leurs menaces et leurs poignards, s'avance au milieu d'eux avec un Européen, auquel la langue turque était familière. Là, il ose reprocher à ces monstres les forfaits dont ils se couvrent : oubliant son propre danger, pour ne songer qu'à celui des malheureux qu'il protège : « Retirez-vous, dit-il à ces frénétiques ; vous êtes des séditieux ! si votre pacha vient me demander ces malheureux, je réfléchirai alors : mais quant à vous, je ne vous connais point ; vous avez soif de leur sang ; eh bien ! vous ne le répandrez qu'après m'avoir égorgé moi-même. » Ce discours, et le ton ferme dont il fut prononcé, produisit le plus grand effet sur les tigres. Ils s'arrêtèrent, sans oser forcer la seconde enceinte du consulat : le respect que leur inspirait le consul, était la seule barrière qui les retînt, car les janissaires de France, intimidés par leur nombre et leurs vociférations, s'étaient eux-mêmes réfugiés dans l'intérieur. Pendant ces pénibles conférences, on avait hissé le pavillon de détresse, et le commandant des bâtimens du roi s'était empressé de faire armer les chaloupes pour imposer aux assassins, et

même les mettre en fuite, s'il fallait en venir à une extrémité. Mais il suffisait qu'elles parussent à la vue du quai : les lâches abandonnèrent leur entreprise pour se réfugier dans l'intérieur, et massacrer sans danger.

La ville était toujours le théâtre des assassinats: on ne voyait partout que des cadavres; il en flottait un grand nombre près des quais, et la mer en ballotta pendant plus d'une semaine. Les Européens, consternés, donnèrent, dans ce moment de désolation, des preuves touchantes d'humanité. La marine française surtout se distingua par son généreux dévouement. Les chaloupes armées se portaient partout, et leur présence épargna bien des crimes aux barbares. M. de Kergrist, capitaine de frégate, qui commandait la station, composée seulement de sa corvette et d'une gabare, aux ordres de M. Ferrand, lieutenant de vaisseau, avait donné l'ordre de sauver indistinctement tous les malheureux chrétiens. Ses vues humaines furent bien remplies par ses officiers et ses équipages. La marine marchande acquit également des droits à la reconnaissance des habitans de Smyrne. Bientôt la ville offrit l'aspect d'un vaste champ de morts, au milieu duquel erraient en silence des hordes furieuses, le fer et le feu à la main. J'ai même entendu des Turcs ; plus barbares encore que leurs compagnons, dire, avec

une affreuse indifférence, que, *dans cette journée, ils allaient à la chasse des Grecs!* Expression féroce, et qui exprime tout le raffinement de la cruauté.

Tandis que les Smyrnéens, devenus le jouet des flots, promenaient avec anxiété leurs tristes regards sur la ville abandonnée, et s'écriaient douloureusement à chaque nouvelle explosion ; *Encore une victime !* une scène d'un autre genre se préparait dans les quartiers turcs, auprès de la douane. Les assassins, ivres de sang, reviennent sur leurs pas; non contens des crimes qu'ils ont commis, ils brûlent d'en commettre d'autres; ils environnent l'habitation du mollah, chef de la justice et de la religion, personnage sacré, même pour le Grand-Seigneur; ils demandent à grands cris un *hilam*, ou autorisation pour incendier la ville et égorger les Grecs qui y sont encore cachés. Mais l'intrépide magistrat repousse avec horreur cette abominable proposition; on le menace : il reste inébranlable. Il essaie un instant de rappeler à ces monstres les lois sacrées de l'humanité et de la morale : vains efforts! il est frappé, et meurt, victime généreuse du dévouement, de la religion et du devoir. L'ayan-bachi, magistrat presqu'aussi distingué, chef de la police et du contentieux de la ville, tombe également percé de coups, avec quelques amis qui s'étaient avancés

pour le défendre. Les révoltés poursuivent encore ceux des grands officiers qui leur étaient devenus odieux par leur opposition au crime; et, s'étant ainsi rendus maîtres de la ville, ils se partagent l'autorité. Ils ne firent attention ni au lâche pacha, ni au timide moutsellim, puisque ces deux hommes pusillanimes s'étaient cachés dans leurs maisons; cependant on attribua une partie de ces crimes au fanatisme et à la cruauté du pacha. Ce rôle affreux lui convenait à tous égards.

Après avoir porté ces grands coups, les anarchistes, pour colorer l'odieux de leur conduite, se piquèrent de rétablir l'ordre, et rejetèrent sur sur la mauvaise administration des autorités précédentes tous les excès déjà commis. Dans la soirée, le carnage cessa; on craignait un incendie nocturne, dont les suites eussent été incalculables, puisqu'il n'y avait personne pour en arrêter les progrès; la nuit se passa assez tranquillement. Le lendemain, les nouveaux chefs furent députés par la populace, toujours furieuse, vers les consuls, pour obtenir encore la permission de visiter le bâtiment russe qu'on avait fait rentrer dans la nuit précédente. En cas de refus, les anarchistes devaient incendier la ville; cependant M. David parvint à applanir les difficultés qui s'élevèrent à cet égard, et Smyrne lui dut encore

sa conservation. Le navire fut visité de nouveau, et il partit enfin, parce qu'on n'y découvrit rien de suspect; seulement, on l'obligea à débarquer une cinquantaine de Grecs qu'il avait à bord. Ces malheureux furent conduits chez le consul d'Angleterre pour vérifier leurs papiers; ceux qui n'étaient pas pourvus d'un passeport comme Ioniens passèrent de là dans les prisons, ou plutôt au supplice.

Les Européens furent généralement respectés; cependant plusieurs d'entre eux ne durent leur salut qu'au hasard (1). Ainsi finirent ces scènes

(1) Je suis moi-même dans ce cas: j'eus l'imprudence de vouloir gagner mon domicile pour y prendre au moins quelques effets, en cas de départ forcé. A peine m'étais-je avancé, dans une rue étroite et tortueuse, que trois Turcs s'offrent à mes regards: j'étais seul, sans armes: que faire? reculer? ils m'assassinaient infailliblement comme un lâche: avancer? j'allais m'offrir à leurs coups. Enfin, soutenu par un reste d'espérance, et plus encore par un sentiment d'orgueil national, je prends le dernier parti. Arrivé en présence des barbares, l'un d'eux me pousse sur la muraille contre laquelle je m'étais rangé, et tirant en même tems un pistolet, il m'en applique la bouche sur la poitrine, avec tant de rudesse, que j'en ressens toujours la douleur. Alors je me crus perdu; mes forces m'abandonnèrent, et il ne me resta que le sentiment nécessaire pour sentir l'horreur de ma position. Le monstre me tint quelques minutes dans cette pénible attitude, en m'a-

d'horreur; mais la peste commença presqu'en même tems, et les infortunés Smyrnéens ne firent que changer de fléau. La nation française s'immortalisa dans ces circonstances, et acquit des droits sacrés à l'estime de tous les habitans.

Les ambassadeurs, comme je l'ai dit, avaient autorisé les agens de la Porte à visiter les navires européens, afin d'empêcher ceux-ci de favoriser l'évasion des Grecs; mais, dans un article de ce traité, il était dit « que les bâtimens européens, à bord desquels on découvrirait des Grecs passagers, seraient provisoirement confisqués au profit du gouvernement, s'ils étaient pris dans le port; ou au profit des capitaines ottomans qui les arrêteraient dans le golphe. » Ce passage était conçu d'une manière assez ambiguë pour prêter à l'équivoque; l'adroit visir l'avait sans doute fait à dessein. Il était difficile de comprendre, en lisant l'article, si le bâtiment seul devait rester au pouvoir des Turcs, ou si l'équipage était

dressant des discours que je n'étais pas en état d'entendre; et lorsqu'il allait sans doute m'immoler, un malheureux Grec sort imprudemment d'une maison voisine. L'assassin le voit, me quitte, et tire sur le Grec qui tombe mort. Ainsi, mon salut fut dû, en quelque sorte, à un miracle. Les monstres s'éloignèrent; ils étaient satisfaits; il leur fallait du sang; ils en avaient répandu.

compris dans la même catégorie. Les officiers de la Porte, dans les provinces, ne manquèrent pas de donner aux ordres de leur maître cette double interprétation. Les ambassadeurs signifièrent à leurs consuls respectifs ces arrangemens solennels, et ceux-ci instruisirent à leur tour les marins de leur nation des risques qu'ils allaient courir désormais, en continuant à transporter des Grecs. Les plus prudens cessèrent aussitôt; quelques autres, gagnés par l'appât du gain immense que leur procurait ce manége, crurent pouvoir éluder les défenses, en prenant les plus grandes précautions. Ce fut ainsi que l'un d'eux se perdit, et entraîna dans le même précipice tous les malheureux qu'il devait sauver. La Porte avait prononcé peine de mort contre tous les Grecs qui chercheraient à sortir furtivement de ses domaines, et ceux qui se seraient avisés d'en demander la permission aux chefs musulmans, n'étaient pas plus épargnés; en sorte que, de toute manière, les rayas devaient rester sous la hache de leurs bourreaux.

Un navire sarde, qui avait déjà fait plusieurs voyages avant que la défense fût aussi rigoureuse, revint à cette époque dans le golfe de Smyrne; et, comme les bâtimens ne pouvaient ni entrer ni sortir, il fut obligé de mouiller hors de la rade, à une petite distance du château. Une frégate et

une gabare françaises se trouvaient dans le même cas, ainsi qu'une vingtaine de navires de commerce. La populace turque; alors maîtresse de la ville, par suite de la sanglante réaction que j'ai rapportée, avait imposé ces tristes conditions aux Européens, sous le prétexte que leurs navires portaient aux insurgés des munitions et des vivres. Un seul dessein ramenait le capitaine du bâtiment sarde; ce n'était pas l'espérance d'un chargement de marchandises, puisque les comptoirs étaient fermés depuis plusieurs mois; mais il venait encore chercher des Grecs, qui lui payaient à grand prix leur évasion. Il se rendit en ville dans sa chaloupe, contrarié de ne pouvoir entrer avec son navire. Il se présenta à la chancellerie de France, et y exhiba ses expéditions. Le roi de Sardaigne n'envoie point de ministre à Constantinople, d'où il suit qu'il n'a pas d'agent dans les places turques : ses sujets sont obligés de se mettre sous une protection étrangère, et choisissent celle de la France préférablement aux autres. Cependant, en cette occasion, le capitaine sarde ne se fit point reconnaître légalement par les officiers civils du consulat; il dit que les entraves apportées, par le gouvernement turc, au commerce, le décourageaient trop pour entrer en rade, lors même qu'il y serait autorisé; enfin, il annonça l'intention de repartir sous peu de jours pour l'île de Tine, dans l'Archipel.

Mais il était bien résolu à ne point retourner sur ses pas, sans avoir utilisé son voyage. Un grand nombre de misérables de toutes nations, qui, depuis le commencement des troubles, s'étaient érigés en courtiers, pour procurer des embarquemens aux Grecs, moyennant de grosses rétributions, lui trouvèrent de suite 200 personnes, qui se rendirent pendant la nuit à bord de son navire, malgré les risques du trajet, puisque des bateaux, chargés d'espions turcs, rôdaient continuellement dans la rade. En moins de huit jours, le Sarde eut entassé dans son bâtiment plus de 250 personnes, ce qui lui faisait à peu près une somme de 12,000 piastres, prélevée sur chacun, pour prix du voyage. Mais cet homme, insatiable comme le sont tous les gens de cette espèce, voulut attendre encore, pour compléter le nombre de 300 passagers. Les Turcs s'étaient aperçus de ses manœuvres; tant de personnes qui disparaissaient journellement éveillèrent l'attention de l'autorité, et l'on reconnut bientôt que le bâtiment sarde recelait les fuyards. Le pacha en fit même avertir le consul de France, en l'engageant à surveiller le navire suspect. Ce magistrat s'empressa de communiquer les plaintes du pacha au commandant de la frégate française, mouillée auprès du Sarde. L'officier fit venir le prévenu, et lui recommanda de mettre à la voile sur-le-

champ, s'il ne voulait s'exposer aux plus grands malheurs. Mais l'imprudent ne tint aucun compte de ces sages avis; il eut même l'audace de répondre au commandant français « qu'il ne dépendait ni de lui, ni de son gouvernement, et qu'il était surpris de ses remontrances. » Alors on le laissa agir, et il s'enfonça de plus en plus dans le précipice creusé sous ses pas.

Le lendemain, il embarqua encore une vingtaine de Grecs, et comme son chargement était à peu près complet, il se décida enfin à mettre à la voile. Tous ses amis l'y engageaient depuis plusieurs jours : les barbares commençaient à murmurer hautement ; la conduite de ce capitaine n'était plus un mystère pour personne. S'il fût parti lorsqu'il s'y décida, ou même à l'entrée de la nuit suivante, il eût échappé aux Turcs, mais point du tout, il attendit jusqu'au lendemain, et ne leva l'ancre que lorsqu'une goëlette de guerre algérienne, stationnée dans le port, était déjà à la voile pour l'arrêter. Il partit, mais il était trop tard: le calme le retint longtems à la même place, et il avait fait à peine deux ou trois lieues que l'ennemi se trouvait déjà dans ses eaux. Alors, désespérant d'échapper, le capitaine arbore son pavillon, croyant imposer à l'ennemi par ce moyen ; mais ce fut en vain : les Turcs s'approchaient de plus en

plus, en tirant même à boulet sur le navire. Dans ce danger pressant, hors d'état de pouvoir continuer sa route, il vire de bord, et force de voiles, pour se rapprocher de la frégate française : l'Algérien le suit; arrivé sous le canon de la frégate, il jette l'ancre, et l'Algérien arme aussitôt ses chaloupes pour en prendre possession; mais l'imprudent capitaine s'était avisé, trop tard pour son malheur, d'arborer le pavillon français. On voit sa détresse de la frégate : le commandant envoie ses embarcations armées au secours du fugitif : il en était tems, car les Algériens étaient sur le point de s'élancer à bord. Les marins français les repoussent, en les menaçant même de tirer sur eux, s'ils osent insulter plus long-tems un pavillon qu'ils doivent respecter. Ils se retirent en frémissant de rage, et leur chef se plaint hautement de cette conduite au commandant français; il allègue la force des conventions passées; il réclame le droit de prise sur ce navire, en contravention manifeste avec les traités. Toutes ses plaintes furent inutiles, et elles devaient l'être pour l'officier français; il ne connaissait pas officiellement les nouveaux arrêtés; il ne voyait dans cette mesure du barbare qu'un acte de violence qu'il devait empêcher. Enfin, pour terminer toute discussion, il fait partir un de ses officiers, chargé d'instruire le consul de ce fâcheux

incident; l'Algérien accompagne lui-même cet envoyé, et dans l'intervalle, tous les Grecs passent du navire compromis à bord de la frégate, espérant y trouver leur salut. Un détachement de marins français est préposé à sa garde, jusqu'à la décision du magistrat.

Le consul de France fut pénétré, en apprenant ces fâcheuses nouvelles. Il sentit combien cette imprudence du Sarde allait lui causer d'inquiétude. Cependant il se rend chez le pacha, auquel il croyait encore quelques sentimens d'honneur et de délicatesse; l'officier français et le capitaine algérien s'y transportent avec lui. Il s'établit alors, chez le visir, une discussion des plus vives; mais le pacha, fort de l'article scabreux dont j'ai parlé, le fait valoir aux yeux du consul comme un argument sans réplique en faveur de l'Algérien. M. David, obligé de déférer aux ordres de ses supérieurs, se défend encore quelques instans, et cède enfin, gagné tout ensemble par les injonctions expresses des ordonnances, et par la feinte modération du pacha. Celui-ci lui promet de veiller à la sûreté des Européens, et même à celle des Grecs embarqués à bord de ce malheureux navire. Il jure qu'il seront libres dans son palais, jusqu'à ce qu'il ait reçu de nouvelles instructions de Constantinople; enfin, il proteste au consul que les Francs, compromis, peuvent être

parfaitement tranquilles, et qu'il est incapable de sévir contre eux. D'après cet arrangement, le consul permet à l'Algérien de ramener en rade le navire sarde; il invite le commandant de la frégate française à souffrir cette violence, puisqu'elle est sanctionnée par le traité des ambassadeurs.

L'infidèle, sûr de son triomphe, sort du palais du pacha, et fait part à la multitude de barbares qui s'étaient assemblés devant la porte, en proférant déjà les plus horribles menaces, de la décision du consul. Un cri d'une joie féroce échappe à ces forcenés; cette aventure leur procurait une foule de victimes; ils étaient bien persuadés que personne ne leur échapperait. L'Algérien retourne donc avec l'officier français, chargé de la dépêche du consul: M. de la Marc de la Meillerie, qui commandait la frégate, cesse alors de protéger le bâtiment: les barbaresques s'en emparent. Plus de cinquante bateaux, chargés de furieux, venus de Smyrne pour être témoins de cette belle expédition de leurs frères, vomissent deux ou trois cents forcenés à bord du Sarde; le pavillon français avait été baissé aussitôt que la compagnie des marins s'était retirée. Les Turcs s'empressent d'y élever la bannière de Mahomet, au bruit de l'artillerie de la goëlette, et des cris de victoire de cette lâche multitude; la goëlette met à la voile, et les bateaux

traînent le navire derrière elle, comme s'il eût été effectivement le prix d'un combat. De distance en distance, l'Algérien tirait quelques coups de canon, en signe de triomphe. Toute la populace turque, assemblée sur le quai, se permettait les conjectures les plus insultantes sur cet événement : non moins ignorante que présomptueuse, elle se vantait que la prise avait eu lieu à la suite d'une lutte, entre la goëlette barbaresque de 10 canons, et la frégate française de 60 (1), que la première l'avait emporté. Ce fut ainsi que ce triste événement diminua d'abord notre considération parmi les barbares, et leur apprit ensuite qu'ils pouvaient avoir quelque autorité sur nous, nous, malgré notre titre d'Européens.

Lorsque l'Algérien approcha du port turc, tous les Ottomans le saluèrent par de nombreuses décharges de mousqueterie ; les forts saluèrent

(1) *La Jeanne d'Arc*, frégate dont il est question ici, est l'un des plus beaux navires qui aient été construits dans les chantiers français : elle porte 62 canons, 18 de 24 par chaque batterie, et 26 caronades de 24 sur le pont. Elle est de force à se mesurer avec un vaisseau de 74, mais bien supérieure pour la marche. On construit maintenant, en France et en Angleterre, des frégates de cette grandeur : les Américains, dans leur dernière guerre contre les Anglais, ont été les premiers à s'en servir. On a reconnu depuis la supériorité de ces beaux vaisseaux.

aussi ; ils tirèrent chacun 12 coups en l'honneur du prétendu vainqueur, dès qu'il eut jeté l'ancre ainsi que sa prise : celui-ci répondit à son tour ; les autres bâtimens turcs firent également leurs salves ; en sorte que cette expédition, qui coûtait si peu aux barbares, devint pour eux une espèce de triomphe ; ils se livrèrent à la joie toute la journée, et leur esprit sanguinaire fut distrait par les idées orgueilleuses de la conquête d'un bâtiment franc ; du moins, ce jour fit momentanément trêve aux assassinats.

Cependant M. de la Meillerie n'avait pas cru devoir céder à la multitude ottomane les deux cents infortunés qui étaient venus réclamer sa protection. Il les envoya sous bonne escorte au consul de France, avec les matelots européens ; celui-ci les reçut dans les vastes magasins qui avaient déjà servi de retraite à tant d'autres malheureux ; mais bientôt le pacha, qui ne voulait pas manquer une occasion si belle d'assouvir la rage de ses indignes satellites, envoya un de ses huissiers au consul, pour lui rappeler les conventions passées entre eux. M. David voulut encore tâcher d'en éluder la dernière clause ; mais l'émissaire du perfide visir renouvela tant de fois, au nom de son maître, le serment de ne jamais punir ces malheureux, et de leur rendre même bientôt la liberté, que M. David, entraîné moins en-

core par ces discours astucieux, que par la rumeur qui se répandait déjà dans la ville, des affreux projets de la populace, si l'on ne livrait pas les victimes, céda enfin aux sollicitations du traître. Il se retira dans ses appartemens, le cœur navré, pour ne pas être témoin des cris et du désespoir des malheureux qu'il était forcé d'abandonner; cependant, les barbares, cachant leurs vues criminelles, eurent soin de se conduire avec la plus grande modération, en transportant leurs prisonniers : on les flattait du chimérique espoir de recouvrer bientôt leur liberté; mais les plus affreux pressentimens n'avertissaient que trop les infortunés du sort qui les attendait.

A peine arrivé dans la ville turque, ce convoi de victimes fut entassé dans les prisons réservées aux criminels, et d'où l'on ne sort ordinairement que pour marcher au supplice (1). Les Européens furent un peu mieux traités dans le commence-

(1) Les Turcs, habitués à une justice très-prompte, n'ont pas des prisons tenues comme les nôtres; les endroits où ils déposent les criminels, en attendant le jugement, sont vraiment affreux : ce sont des écuries infectes, remplies des ordures les plus dégoûtantes, et quelquefois même de fange et d'eau. Les détenus y sont enchaînés avec des cordes et surveillés par des gardes, posés tout au tour : du reste, il est assez facile de s'échapper de ces affreux cloaques : souvent les murailles en sont délabrées, au point de permettre le

ment ; on leur donna pour salle d'arrêt, un des appartemens du palais du visir ; on eut soin même de leur fournir abondamment tout ce qui pouvait adoucir leur détention, au point que le capitaine, gagné par ces perfides ménagemens, se constitua lui-même prisonnier. Il avait quitté son navire, dès que le péril était devenu imminent, avec quelques-uns de ses marins : il déposa à la chancellerie une somme de 8,000 francs environ, et au lieu de fuir une ville que son supplice devait bientôt épouvanter, il fut se présenter au pacha, qui le reçut avec les plus grands égards ; il lui fit même entrevoir l'espérance de recouvrer son navire : enfin, à force de caresses et de questions, il parvint à découvrir qu'il avait placé son argent sous la sauve-garde du consulat de France. Plusieurs jours se passèrent ainsi ; les courriers expédiés à Constantinople par le consul de France et le visir ne revenaient pas : chaque jour, celui-ci promettait de relâcher incessamment ses prisonniers, tandis qu'il les avait déjà relégués dans un cachot ; le capitaine, désabusé, implorait le secours du consul ; mais toutes les sollicitations de ce dernier étaient inutiles : on lui répondait toujours qu'il pouvait être tranquille sur le sort

---

passage d'un homme, et les prisonniers n'y sont pas toujours enchaînés.

des captifs. Un matin, l'infortuné capitaine déclare au consul qu'il est protégé anglais, et que son navire appartient au port de Gibraltar : il avoue qu'en passant à Syra, il a acheté les expéditions d'un bâtiment sarde qui s'était perdu sur les côtes, l'année précédente ; M. David, fort de ce nouveau moyen, espère que ses sollicitations, jointes à celles du consul d'Angleterre, auront plus d'effet; il écrit et envoie un de ses drogmans à ce magistrat, pour l'intéresser en faveur des détenus ; mais, dans l'instant même, on lui apprend que tout est désormais inutile : que le visir vient de faire exécuter les cinq malheureux européens avec une vingtaine de Grecs (1). Quel

(1) Ces malheureux furent suppliciés de la manière la plus indigne ; ils n'étaient que sept : trois d'entre eux eurent la tête tranchée sur la place publique; deux autres furent pendus, et, de ce nombre, l'infortuné capitaine, avec des cigares à la bouche, pour les caractériser mieux encore, comme Européens, aux yeux des barbares : le frère du capitaine, qui faisait les fonctions de lieutenant, à bord, et un jeune matelot, se firent hacher par les bourreaux, plutôt que de souffrir une exécution infamante. Après l'exposition des cadavres, les Juifs les traînèrent sur le quai, et on les jeta dans la mer, suivant l'usage. Plus de deux mois après cette sanglante tragédie, je me promenais sur le rivage, hors de la ville, avec quelques amis : ce lieu était abandonné : depuis les troubles, nous étions peut-être les seuls chrétiens qui eussent osé pénétrer jusque-là. Enfin, nous découvrîmes une

avis foudroyant! il ne put d'abord y ajouter foi, puisque la veille encore, il avait reçu les promesses du traître. Enfin, une foule de témoins ne lui permettent plus de douter de cette atroce perfidie ; il fut atterré : ce moment fut pour lui le plus funeste de tous ceux qu'il avait passés en Turquie. Tout fut rompu entre le parjure et lui : il l'eut en horreur. Depuis cet instant, il évita toutes les occasions de le revoir, et si le service et l'intérêt de la colonie exigeaient encore qu'il entretînt avec lui des relations politiques, il ne communiquait plus que par ses drogmans. Je n'ajouterai rien à cette horrible anecdote : l'indignation du lecteur supléera à mon silence.

foule d'ossemens humains, revêtus encore des lambeaux de leurs vêtemens : la mer les avait rejetés dans cet endroit, où la côte est plus basse. Un pêcheur turc nous désigna quelques squelettes, en nous disant qu'il les avait reconnus, lorsque la vague les avait poussés sur la plage, pour être des corps d'Européens, aux vêtemens qui les couvraient encore. Nous ne doutâmes plus que ce ne fussent les restes des malheureux Génois, et nous les ensevelîmes dans le sable.

CHAPITRE XII.

Mécontentement de l'ambassadeur russe. Il quitte la capitale. Note qu'il présente à la Porte. Réponse du sultan. L'ambassadeur refuse de l'accepter. Il abandonne la Turquie pour se retirer à Odessa, et ordonne à tous ses agens consulaires d'imiter son exemple. Notes des diverses légations.

La situation des choses était à peu près la même dans tout l'empire ottoman. Les Turcs d'Erzerum, en Arménie, se révoltèrent aussi contre les autorités de la ville, et les massacrèrent. Mais les grands intérêts qui s'agitaient alors à Constantinople, occupaient exclusivement les esprits. La Russie, par l'organe de son ambassadeur, M. le baron de Strogonoff, militait en faveur des Grecs innocens; le divan, aveuglé par une ridicule présomption, eut la maladresse de rejeter avec dédain, les représentations du ministre russe: il fit plus; comme s'il eût été inspiré par un mauvais génie, on le vit saisir, avec un funeste empressement, toutes les circonstances d'irriter de plus en plus ce ministre, qui avait déjà des motifs personnels de mécontentement. Tous les actes de la Porte furent alors empreints du ver-

tige général: elle agit d'une manière si opposée à ses intérêts, qu'on ne pût s'empêcher de déplorer ses téméraires agressions, pour les suites funestes qui en résulteraient. L'intérêt politique de l'Europe décida les autres ambassadeurs à intercéder vivement auprès des ministres turcs, pour les ramener à des idées plus sages : on leur fit même sentir quelle était leur position, comparée à la puissance colossale qu'ils osaient braver si légèrement; tout fut inutile : les barbares rejetèrent les conseils de la sagesse, et, oubliant que les jours de leur prospérité étaient finis pour jamais, ils s'enfoncèrent de plus en plus dans le précipice que l'orgueil et l'inconsidération creusaient sous leurs pas.

M. le baron de Strogonoff avait quitté la capitale, irrité des excès qui s'y commettaient chaque jour ; plusieurs fois il envoya ses drogmans au grand visir pour réclamer en faveur des sujets ou protégés russes, inquiétés par les officiers du sultan, au mépris des capitulations et des traités les plus solennels ; mais ses plaintes étaient reçues avec aigreur, on n'y faisait aucun droit: on osa même lui reprocher sa sollicitude pour les proscrits. Le visir, dans un entretien avec le premier drogman de la légation russe, lui fit comprendre assez clairement que la Porte regardait la Russie comme le ressort caché qui avait fait agir les

Grecs. Il était évident que l'intention des barbares était d'en venir à une rupture, qu'ils provoquaient de toutes leurs forces. Cependant M. de Strogonoff, quoique supportant avec peine ces insolens dédains, dissimula long-tems ses justes motifs d'indignation ; il fallut que la Porte, par ses injures et ses violences, le réduisît lui-même à ne plus garder de mesures. Elle ne manqua pas de le faire, et même d'une manière encore plus éclatante qu'on ne s'y serait attendu.

Vers les premiers jours de juillet, pendant que le divan poursuivait encore ses vengeances, on arrêta à Constantinople un protégé russe de grande distinction, trésorier de l'ambassade, et considéré particulièrement de M. de Strogonoff. Cet homme se nommait *Danési*. On l'accusait d'avoir fourni des fonds aux révoltés, et d'entretenir avec eux une correspondance criminelle. En vain il voulut s'appuyer sur les traités en vertu desquels il n'était justiciable que du gouvernement russe, puisqu'il était devenu son sujet; on le jeta dans un cachot, en lui objectant que pour avoir acheté la protection de l'ambassadeur, il n'en était pas moins raya ; qu'en conséquence, il serait jugé par son maître légitime et puni par lui, s'il était reconnu coupable.

A peine l'ambassadeur eut-il connaissance de cet attentat manifeste aux droits des Francs,

qu'il envoya son interprète, chargé de faire en son nom des reproches sévères au visir et d'exiger la mise en liberté de M. Danési. Mais cette démarche n'eut aucun effet : la Porte soutint que le prisonnier, en acquérant le droit de citoyen russe, n'avait pas cessé d'être sujet ottoman : elle ne fit aucun cas des réclamations de l'envoyé ; ce dernier lui fit observer, en gardant cependant des ménagemens, qu'en persistant dans une pareille conduite, le sultan se mettait en guerre ouverte avec l'empereur : on ne fit nulle attention à cette espèce de menace ; Danési resta dans la prison, et l'ambassadeur ne put rien obtenir. Quand il reçut la réponse du visir, il devint furieux ; jamais jusqu'alors on n'avait agi de cette manière, à l'égard des ministres européens ; il suffisait qu'un Grec fût seulement reconnu comme protégé de l'un d'eux, pour que sa personne et ses propriétés fussent à l'abri de toutes les tentatives des Turcs ; mais, lorsqu'ils acquéraient, ou par leurs services, ou par des lettres de naturalisation, des droits réels à la protection d'un gouvernement, ils devenaient tout-à-fait étrangers au sultan, et il ne pouvait les attaquer, ou exercer sur eux son odieuse autorité, sans provoquer ouvertement la nation à laquelle ils appartenaient. Ce privilége inviolable, reconnu chez tous les peuples civilisés, et auquel on attachait encore une plus haute

importance en Turquie, à raison des dangers que l'on courait parmi les barbares, fut donc méconnu, dans des momens où il était si important de le maintenir. La Porte commença, pour ainsi dire, les hostilités contre la Russie, son ennemie naturelle, devenue plus menaçante et plus terrible que jamais, tandis que le trône des sultans ne reposait déjà plus que sur des bases chancelantes.

M. de Strogonoff envoya le lendemain encore son premier interprète, mais avec des instructions plus précises; il menaça cette fois les barbares du puissant courroux de son maître, si l'on ne rendait sur-le-champ la liberté à son légitime sujet. Mais le visir reçut ce nouveau message avec plus de hauteur encore que les précédens; loin de paraître effrayé des menaces de l'ambassadeur, il daigna à peine les entendre, et fit conduire le malheureux Danési aux sept tours, prison d'état, d'où l'on ne sort ordinairement que pour aller à la mort. Le baron ne put contenir son courroux à ce dernier trait d'insolence; il en instruisit promptement sa cour, tandis que, de leur côté, les autres ministres des puissances européennes, s'efforçaient de conjurer l'orage que le sultan avait imprudemment attiré sur sa tête.

Bientôt l'empereur fit parvenir à son ministre une note adressée à la Porte; elle manifestait la juste indignation qu'il avait éprouvée des

excès commis par la puissance ottomane. Pendant ce tems, la Porte, comme si elle eût voulu combler la mesure, eut encore l'audace de faire arrêter un autre protégé russe. Alors l'ambassadeur, prévoyant l'issue qu'amèneraient toutes ces agressions, fit emballer les archives de l'ambassade et tous ses meubles : il abandonna le palais de la légation ; et les injures de la Porte envers son gouvernement, lui paraissant une véritable déclaration de guerre, il rompit tout-à-fait avec le visir, et se regarda presque comme en pays ennemi. Cependant, lorsqu'il reçut les instructions du ministère de Saint-Pétersbourg, il s'empressa de les communiquer au divan. Ces instructions étaient précises : l'empereur, envoyait son ultimatum et n'accordait à la Porte qu'un délai de huit jours, pour délibérer. En cas de refus d'accéder à ses prétentions, toutes justes et raisonnables, mais un peu humiliantes pour la fierté des barbares, l'ambassadeur avait l'ordre de quitter sur-le-champ la Turquie, et d'emmener avec lui tous les sujets ou protégés russes établis dans la capitale : il devait pareillement ordonner aux consuls des différentes Échelles de s'en éloigner immédiatement, avec leurs nationaux. Voici le résumé de cette fameuse note ministérielle, qui devait décider du sort de la Turquie !

« Forte de la justice de ses réclamations, sûre d'avoir inspiré à tous ses alliés la conviction de la pureté de ses vues, la Russie, en prenant la défense d'un intérêt général, n'a pas cité jusqu'à présent les titres plus particuliers sur lesquels elle pourrait fonder sa démarche auprès du gouvernement turc : il ne dépendrait que d'elle, néanmoins, d'invoquer la stipulation du traité de Kaïnardgi, et le droit de protection que ce traité l'autorise à exercer en faveur de la religion grecque, dans tous les états de sa Hautesse. Il lui serait cependant permis de relever une infraction évidente du traité de Buckarest, en citant les propositions que S. E. le reïss-effendi a consignées au protocole de la conférence du 25 avril, propositions qui tendent à rendre illusoires tous les droits que ce traité assure à la cour de Saint-Pétersbourg en Valachie et Moldavie, et qui enlèvent même aux habitans de ces malheureuses provinces la perspective d'un terme à leurs souffrances. Il ne tiendrait enfin qu'au gouvernement russe de prouver, qu'en vertu de ces mêmes traités, jamais il ne peut séparer l'intérêt qu'il témoignera au gouvernement turc, de l'intérêt qu'il doit porter aux chrétiens qui peuplent la Turquie européenne.

» La Russie veut encore, à l'égard du gouvernement turc, ce qu'elle a toujours voulu : elle

veut, en lui faisant connaître avec franchise les dangers auxquels il s'expose, lui indiquer en même tems la voie de son salut, et, s'il persiste à s'en écarter, elle veut le prévenir d'avance de l'attitude qu'il l'obligerait à prendre.

» Si, comme l'empereur aime à le penser, c'est contre le gré de la sublime Porte que s'exécutent en Turquie les mesures dont gémissent la religion et l'humanité, S. M. I. désire que sa Hautesse prouve qu'elle possède encore le pouvoir de changer un système qui, tel qu'il est, ne permettrait plus aux gouvernemens chrétiens de traiter, ni de composer avec le gouvernement turc.

» Qu'alors, les églises détruites ou pillées, soient remises sur-le-champ en état de servir à leur sainte destination : que sa Hautesse, en rendant à la religion chrétienne ses prérogatives, en lui accordant la même protection que par le passé, en lui garantissant son inviolabilité à l'avenir, s'efforce de consoler l'Europe du supplice du patriarche de Constantinople, et des profanations qui ont suivi sa mort ; qu'une sage et équitable distinction s'établisse entre les auteurs des troubles et les hommes qui y prennent part, et ceux que leur innocence doit mettre à l'abri de la sévérité du divan : qu'à cet effet, on ouvre un avenir de paix et de tranquillité aux Grecs qui seront restés soumis, ou qui se soumettront dans

un délai donné, et qu'en tout état de choses, on se ménage les moyens de distinguer les innocens des coupables.

» L'empereur écartera de sa pensée, jusqu'au dernier moment, l'hypothèse contraire à celle dont il vient d'être question. Si cependant le gouvernement turc témoignait, contre toute attente, que c'est par suite d'un plan librement arrêté, qu'il prend les mesures touchant lesquelles le soussigné lui a déjà exposé l'opinion de son auguste maître, il ne resterait à l'empereur qu'à déclarer, dès à présent, à la sublime Porte, qu'elle se constitue en état d'hostilité ouverte contre le monde chrétien; qu'elle légitime la défense des Grecs qui, dès-lors, combattraient uniquement pour se soustraire à une perte inévitable, et que, vu le caractère de cette lutte, la Russie se trouverait dans la stricte obligation de leur offrir asyle, parce qu'ils seraient persécutés; protection, parce qu'elle en aurait le droit; assistance, parce qu'elle ne pourrait pas livrer ses frères de religion à la merci d'un aveugle fanatisme.

» En faisant ces déclarations à la sublime Porte, l'empereur croit avoir rempli, jusqu'au scrupule, tous ses devoirs envers elle. Il lui a prouvé, qu'observateur fidèle des traités, il souhaitait sincèrement sa conservation, puisqu'il lui a indiqué les mesures qui pouvaient la sauver; qu'il a même manifesté le désir de coopérer à son salut.

» Il le lui prouve encore aujourd'hui, puisqu'il lui fait savoir les seules conditions auxquelles la sublime Porte puisse éviter une entière ruine.

» Il a été enjoint au soussigné de laisser un délai de huit jours à la sublime Porte, pour répondre à la présente communication.

» En cas que le gouvernement turc exauce tous les vœux et réalise toutes les espérances de S. M. I., en adhérant à ses propositions, le soussigné est autorisé à convenir, avec la S. Porte, d'un nouveau délai qui lui donnera la faculté de démontrer à l'Europe, par le témoignage des faits, que, non-seulement elle accepte les conditions qui doivent constater de sa part un retour à des principes plus modérés, et qui ont été indiqués plus haut; mais encore, qu'elle s'empresse de les remplir; et que, non-seulement elle ne veut pas le mal, mais encore qu'elle peut et sait l'empêcher.

» Dans tout autre alternative, le soussigné a reçu l'ordre d'annoncer à la sublime Porte qu'il quitterait immédjatement Constantinople avec tous les employés et individus appartenans à la légation de S. M. l'empereur. »

Le soussigné saisit cette occasion, etc.

Le baron de STROGONOFF.

Buyukdéré, le 6 (18) juillet 1821.

Après l'expiration du délai, S. E. l'ambassadeur envoya une seconde note, dans laquelle il récapitulait les principaux articles de la première. Il se plaignit amèrement, et de ce que son premier drogman n'avait pas rapporté de réponse écrite, ainsi que le cas l'exigeait impérieusement, et de la réponse verbale que le ministre turc avait faite sur les trois points capitaux de l'ultimatum; ensuite, il déclara qu'une pareille conduite lui ôtait toute espérance d'accommodement. Le jour même, il fit ses derniers préparatifs, et s'embarqua avec toute la légation russe; il n'attendait plus qu'un vent favorable, pour mettre à la voile.

Cependant les autres ministres, et surtout celui d'Autriche, pressaient la Porte de conclure un accommodement à quelque prix que ce fût; alors le sultan fit une réponse à l'ultimatum de l'empereur de Russie; mais il était trop tard; le délai était écoulé; ainsi, lorsque le drogman de la Porte la présenta au baron de Strogonoff, celui-ci refusa de l'accepter. Ce fut en vain qu'on le pressa, qu'on le sollicita même : tout fut inutile; il partit. Le sultan dépêcha aussitôt un courrier à Saint-Pétersbourg pour y faire remettre sa réponse au ministère russe, en se plaignant vivement de l'opiniâtreté du baron; celui-ci en fit partir un également, avec des dépêches dans les-

quelles il exposait les motifs de sa conduite. Voici la réponse de la Porte, ou du moins le résumé de sa note ministérielle; elle est beaucoup trop longue pour que je la rapporte en entier. D'ailleurs, il suffit d'en citer les principaux passages; tout le reste n'en est que le commentaire.

« La nation grecque, cause de tant de désordres et de tant de discussions, se trouve être, de père en fils, sujette et tributaire de la sublime Porte, qui, jusqu'à ce jour, l'a favorisée au-delà même de ce qui est compatible avec la qualité de sujet. Les ecclésiastiques surtout, qui sont les chefs de la nation, et les Grecs du Fanal, estimés et honorés, jouissaient des plus grands priviléges. En aucun tems, le gouvernement ne s'est ingéré dans les matières concernant leur religion; on n'a point gêné le libre exercice de leur culte, ni touché à leurs églises. On leur permettait, sur leur demande, de les réparer ou rétablir, ainsi que la loi musulmane le comporte. Cependant les Grecs, méconnaissant tant de faveurs, ont arboré l'étendard de la révolte contre la S. Porte, leur clémente protectrice; néanmoins, toujours miséricordieuse et magnanime, elle s'est empressée d'envoyer sur-le-champ des lettres du visir(1)

(1) Comme je l'ai dit en son lieu, le malheureux patriarche Grégoire fut obligé de fulminer des excommunications

au patriarche, pour l'inviter à exhorter sa nation à la soumission, pour la sauver même en étouffant le germe de la rebellion que nourrissaient des rayas égarés, tant dans la capitale, que dans les autres parties de l'empire. Mais tout au contraire, le patriarche, chef visible de la nation, était en même tems le chef secret du complot. C'est ainsi qu'à Calavritta, bourg de la Morée, lieu de sa naissance, ainsi qu'en d'autres endroits où il a publié ses anathêmes, les rayas furent les premiers à se soulever, à tuer nombre de Musulmans, et à commettre mille horreurs.

» La sublime Porte a acquis la certitude que le patriarche a pris une part active au complot, et que l'insurrection des rayas de Calavritta était son ouvrage, aussi bien que celui d'autres instigateurs, d'abord par les écrits qui lui sont tombés entre les mains, ensuite par la déclaration authentique de plusieurs individus de la nation

---

contre les Hellènes de Moldavie et de Valachie, et généralement contre tous les Grecs, sujets du sultan, qui se porteraient à la révolte; mais, loin d'opérer l'effet que le despote en attendait, ces mesures ne firent qu'irriter les esprits. Tous les faits et tous les actes, imputés ici au patriarche, sont en partie supposés; tout le reste est altéré; d'ailleurs, par la manière dont j'ai rapporté son supplice, le lecteur doit savoir que penser à l'égard de ce vénérable martyr et de ses assassins.

grecque, restés fidèles à leurs devoirs. Or, tout gouvernement a le droit d'arrêter et de punir sans miséricorde de pareils malfaiteurs; et en fait de rebellion, surtout, on ne doit absolument distinguer ni religion, ni rit, ni condition, etc. C'est pourquoi la sublime Porte, après avoir acquis la conviction de culpabilité du patriarche et de ses partisans, a déposé le premier, et, afin que ce poste ne restât pas vacant, elle lui a donné un successeur. Ayant ainsi dépouillé le patriarche de sa dignité, et l'ayant réduit à la qualité de simple prêtre, on lui a fait subir la peine capitale pour en faire un exemple, sans attacher aucune intention particulière au tems et à l'heure de son exécution. D'ailleurs, la sublime Porte notifia dans le temps, à son Exc. l'ambassadeur de Russie et aux ministres des autres puissances, ses amis, qui ont agité cette question, qu'elle n'avait pas eu l'intention de vilipender la religion chrétienne: elle le déclare encore par la présente note.

» Le traité de Kaïnardgi stipule, en effet, que la religion chrétienne doit être protégée; mais la religion est une chose et le crime en est une autre. Les Grecs innocens jouissent de la plus grande tranquillité, et si elle a été un moment interrompue sur quelques points, elle ne tardera pas à renaître, d'après les mesures efficaces que la S. Porte se propose de prendre.

» Au reste, les annales de l'empire ottoman présentent d'autres exemples de patriarches qui ont subi la peine capitale, et il ne sera pas hors de propos de faire observer que la S. Porte n'ignore pas que sous le règne de Pierre Ier., czar de Russie, le patriarche russe a été mis à mort pour les crimes dont il s'était rendu coupable; que même, à cette occasion, la dignité patriarcale fut entièrement supprimée dans l'empire.

» L'accusation que l'on intente à la S. Porte, de faire démolir les églises, est tout-à-fait dénuée de fondement; non-seulement, nombre d'églises anciennes existent comme auparavant à Constantinople et dans l'empire ottoman, mais encore, elle accorde la permission de rebâtir, sur le même plan, celles que le feu a consumées, ou celles qui tombent en ruines.

» Tant que les Grecs se maintiendront dans leur rebellion sur terre et sur mer, la Porte peut-elle se relâcher de ses mesures de rigueur? non certainement: cependant elle ne s'est pas dépouillée de cette compassion qu'elle a toujours eue pour ses sujets: elle n'a point renoncé aux voies de douceur et de modération; enfin, elle n'a cessé de protéger, comme par le passé, ceux qui n'ont point manifesté d'intentions criminelles, et elle s'est bornée à frapper les coupables.

» M. l'envoyé s'est servi, dans la note qu'il a

présentée, de diverses expressions impropres sur le compte de l'empire ottoman. Pourquoi faut-il que la S. Porte, possédant tant de gloire et de puissance, se croie aujourd'hui à la veille d'être anéantie, (ce que Dieu ne veuille!) ou même de se trouver menacée d'un péril imminent? et de pareilles expressions, si contraires aux égards que se doivent les cours entre elles, sont-elles bien placées dans la bouche du représentant d'une puissance amie? peuvent-elles l'être, surtout, dans un moment où tous les procédés de la S. Porte sont basés sur des intentions sincères et pacifiques, lorsque l'univers est témoin qu'elle met la plus scrupuleuse attention au maintien des traités avec toutes les puissances? On déclare donc, de rechef, que chacun des points en question est tel que l'a représenté la S. Porte, dans ses communications officielles depuis le commencement jusqu'à ce jour, et que M. l'envoyé a jugé sous un faux point de vue.

» Dans les entrevues et les communications qui ont eu lieu sur ces affaires, avec les ministres de quelques puissances amies, on leur a ouvertement donné des explications sur les divers sujets dont il s'agissait, et chacun de ces ministres, animé d'un esprit de modération, a avoué que, dans cette occasion, la raison était du côté de la S. Porte.

» Au reste, bien que M. l'envoyé se soit servi de pareilles expressions et ait tenu une telle conduite, la sublime Porte considérant néanmoins la cour de Russie, sa voisine, comme une amie sincère et bienveillante, dont les sentimens ne sont pas douteux, elle se flatte que la bonne intelligence existante entre sa Hautesse et S. M. l'empereur de Russie, sera d'éternelle durée, et que la Russie prêtera une oreille favorable aux explications et éclaircissemens officiels, répétés à plusieurs reprises, sur les objets ci-dessus. Quant aux deux provinces, les désirs de la sublime Porte se bornent à les délivrer et à les purger des brigands qui s'y trouvent, afin d'y rétablir l'ordre et la tranquillité.

» En vertu des traités, la sublime Porte a exigé que le ci-devant prince de Moldavie, le perfide Michaëlli Suzzo, ses partisans, et les personnes qui se sont échappées, soient rendus et consignés au gouvernement; mais M. l'envoyé a signifié, dans une de ses notes, que la cour de Russie, par un effet de sa générosité, a pris ces transfuges sous sa protection. Personne n'ignore qu'un gouvernement ne peut pas, pour exercer ce qu'il lui plaît d'appeler un acte de générosité, violer les stipulations qu'il a conclues avec un autre gouvernement.

» L'extradition des transfuges est considérée,

par la sublime Porte, comme un point essentiel dans le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité, qui est le but constant de tous ses efforts. Ces transfuges lui étant rendus en vertu des traités, cela servira d'exemple aux princes qu'elle nommera et installera aussitôt qu'elle sera rassurée à cet égard.

» Si la cour de Russie, préférant calmer la méfiance et l'inquiétude d'une grande nation, plutôt que de continuer sa protection à cinq ou à six individus réfugiés et criminels, constate, aux yeux de l'Europe entière, son zèle et son exactitude à remplir les traités, en livrant ces perfides; elle acquerra un nouveau titre à l'admiration et à l'estime des puissances, observatrices fidèles des conventions, et elle prouvera ainsi la sincérité des sentimens de paix et d'amitié qu'elle professe.

» La sublime Porte, entièrement rassurée alors sur la conduite future des vaivodes, procédera immédiatement à leur installation. Finalement, si, en présence du monde entier, on mettait dans la balance, d'un côté, les justes demandes et les griefs légitimes de la sublime Porte, tant au sujet des transfuges, que relativement à la ligne de conduite, suivie depuis quelque tems par M. l'envoyé; et de l'autre, les plaintes mal fondées que ce ministre a mises en avant, il est clair qu'on

ne trouverait rien à reprocher à la sublime Porte, et que tout le tort retomberait sur l'envoyé.

» C'est donc pour présenter, cette fois-ci encore, le véritable état des choses à M. l'envoyé, notre ami, que la présente note lui est remise. »

Les derniers jours de la lune de Schenval 1236 (le 26 juillet 1821.)

M. de Strogonoff, en partant, laissa le soin des affaires de son gouvernement à M. l'internonce d'Autriche, comte de Lutzow: ce ministre présenta, quelques jours après, une note ministérielle à la Porte, au nom de sa cour, dans laquelle il appuyait les réclamations de la Russie; comme elle rentre absolument dans celle présentée par l'envoyé de cette puissance, je me dispenserai de la citer; mais je vais encore rapporter la réponse de la Porte. Elle servira à donner une idée plus complète de la politique du cabinet ottoman.

« M. l'internonce, notre ami, peut, mieux que personne, éloigner les doutes que l'on a pu concevoir sur la rectitude des réponses données par la sublime Porte sur chacun des points contestés, et principalement sur les bonnes et loyales dispositions de la sublime Porte envers ses meilleures amies, la cour d'Autriche, la cour de Russie et les autres puissances liées par des traités, dont la

Porte est sincèrement disposée à maintenir, de tout son pouvoir, la durée, puisque ses lumières auront pu approfondir tout le contenu des respectables rescrits visiriaux dudit mémoire de la sublime Porte, et de toute la correspondance qui a eu lieu depuis quelque tems.

» Les rayas grecs étant, d'ancienne date, les sujets tributaires de la sublime Porte, n'ont éprouvé, jusqu'à cette heure, que les effets de sa haute clémence et d'une protection évidente, pour leur existence et leurs biens, qui égale celle accordée aux Musulmans mêmes : ils ont joui en outre de faveurs et de grâces au-delà de ce que la condition de rayas leur permettait d'espérer : cette nation a foulé aux pieds tous ces bienfaits de la Providence, et elle a suivi le chemin de la perfidie et de la plus noire ingratitude.

» Nonobstant cette conduite criminelle de ses sujets, le souverain, par une suite d'un pur effet de la bonté paternelle qui lui est innée, choisit, dès le principe, plus tard encore, le parti de la modération et de la persuasion envers eux, en leur faisant adresser, par les autorités ainsi que par le patriarcat, des exhortations réitérées, et en leur intimant des ordres auxquels ils auraient dû obéir. Les principes de douceur, loin de produire quelqu'effet, n'ont fait qu'augmenter journellement l'arrogance et l'esprit révolutionnaire

des Grecs. La S. Porte a donc été obligée, pour la conservation de l'empire, et afin d'amener le retour de la tranquillité de ses peuples, d'avoir recours à des mesures de rigueur, tendant à faire rentrer dans leurs devoirs des sujets réfractaires. Elle s'est tenue, même en ceci, strictement à la lettre de la loi, car elle a généralement ordonné à tous les employés, de ne poursuivre et de ne châtier que ceux qui sont en révolte ouverte; mais de prendre au contraire, comme par le passé, sous leur protection spéciale, tous les autres rayas qui restent tranquilles chez eux, qui n'ont pas pris ouvertement part à la révolution, quoique leurs cœurs y soient disposés, et même ceux qui, après avoir trempé dans la révolution, montrent un sincère repentir, et en implorant grâce, rentrent dans leur devoir. Cette détermination souveraine a été rendue publique à tous les rayas en général.

» Cependant, aucun de ces rebelles n'a, jusqu'à présent, écouté ni suivi ces conseils et ces insinuations salutaires; aucun d'eux n'a montré de repentir; aucun d'eux n'est encore rentré dans les bornes de la soumission : ce qui plus est, des gens qui étaient restés tranquilles jusqu'à présent, se sont successivement levés de toutes parts, et ont osé commettre des atrocités inouies. Dans cet état de choses, la S. Porte crut

devoir lever le glaive du châtiment, d'autant plus que ces rebelles, couvrant leur plan du masque de la religion, ont fait voir clairement leurs perfides desseins de détruire les Osmanlis partout où ils pourraient les atteindre. Cette circonstance a produit le mouvement général du peuple élu des mahométans, sans que celui-ci ait eu besoin d'y être excité par la volonté expresse du gouvernement.

» Dans les mesures passées, présentes et futures, la S. Porte n'a eu et n'aura jamais d'autre but que celui de procurer à ses provinces et à leurs habitans, la tranquillité dont ils avaient joui autrefois. Elle veut, par conséquent, faire une juste distinction entre l'innocent et le coupable. Elle veut punir seulement les rebelles, mais elle veut accorder grâce, et recevoir, sous sa protection, les innocens et ceux qui se repentent. Toutes les dispositions de la S. Porte tendent à ce but.

» M. l'internonce, notre ami, avait témoigné, dans sa dernière entrevue, qu'il convenait de faire inviter, encore une fois, les sujets réfractaires à retourner à l'obéissance : ce parti étant conforme à la manière de voir et d'agir de la S. Porte elle-même, depuis l'origine de cette révolution, l'on est sur le point de faire circuler encore des lettres d'exhortation générale, dans

tous les états de sa Hautesse, envoyées par le patriarche grec. La voix de l'exhortation se trouve déjà adoptée par les chefs des armées qui ont été envoyés, il y a quelque tems, dans les pays révoltés. Les Musulmans ne tirent le glaive contre les rebelles, que lorsqu'ils n'ont pu les ramener à l'obéissance par la persuasion. M. l'internonce lui-même a pu relever ce fait du contenu d'une lettre du gouverneur de la Morée, que la S. Porte lui a confidentiellement communiquée.

» La cour de Russie veut la conservation de la paix et de ses rapports d'amitié avec l'empire ottoman : la S. Porte n'a pas manqué, de son côté, de témoigner en tout, qu'elle la désire encore plus que celle-ci ; elle l'a déclaré souvent, d'une manière officielle et authentique ; elle a énuméré, à plusieurs reprises, les puissans motifs qui l'engageaient à espérer que S. M. l'empereur de Russie, dont les sentimens nobles et justes font les premières qualités, voudra bien, par égard pour les liens solides d'amitié et d'attachement qui l'unissent à sa Hautesse, notre auguste maître, ne pas tarder à agréer ces déclarations, et, en leur donnant son consentement, prouver de rechef son respect pour le droit des gens, ainsi que ses bonnes dispositions pour la sublime Porte.

» Ces droits sacrés des souverains semblent commander à S. M. l'empereur de Russie lui-même, de blâmer hautement dans son cœur les partisans de cette criminelle révolution.

» La sublime Porte est, sans contredit, la plus intéressée au maintien des règlemens existans pour la Moldavie et la Valachie. A cet effet, des firmans ont été adressés récemment aux gouverneurs, commandans d'armées, ainsi qu'aux caïmakams séparément, pour leur enjoindre sérieusement de faire jouir tout le monde du bienfait de la protection, en rappelant et faisant rentrer dans leurs foyers les rayas et les boyards qui s'étaient retirés au commencement de la révolution, et dont la plus grande partie n'a osé revenir jusqu'à présent; de leur procurer une pleine sûreté dans le voyage, aussi bien que dans la réoccupation de leurs biens. Ces mêmes instructions portent que l'administration publique et financière du pays doit être réglée d'après les usages et le système de ces principautés: jusqu'à l'arrivée des princes, elle doit être intérimalement confiée à des caïmakans. Si la cour de Russie consent enfin à applanir quelques difficultés qui subsistent encore, comme la restitution des fuyards, tel que cela est expliqué dans la note officielle, (communiquée en copie à M. l'internonce), la sublime Porte, ayant une garantie suffisante pour l'avenir, se

trouvera aussitôt prête à nommer et à expédier des princes : elle regardera, en même tems, cet acte de justice comme un présage heureux de voir applanir bientôt toutes les difficultés survenues entre les deux empires. »

Ce mémoire ministériel fut remis à M. l'internonce, le 15 août 1821, et son contenu n'était pas de nature à rassurer les esprits sur la crainte d'une rupture prochaine entre la Porte et la Russie. M. le vicomte de Viella, chargé d'affaires de la cour de France, présenta également une note, au nom de son gouvernement, et le visir lui répondit, mais toujours d'une manière insidieuse, quoique polie. Voici l'une et l'autre de ces pièces :

« Le chargé d'affaires de la cour de France, près la S. Porte, a l'honneur de lui faire part des observations de sa cour, qui viennent de lui être transmises ; elles sont dictées par tous les sentimens de cette ancienne amitié qui unissent les deux gouvernemens. La cour de France s'est empressée d'en donner des preuves à la S. Porte, dans ces circonstances critiques, qui ont éveillé toute sa sollicitude. Elle a vu les rapports de bon voisinage entre la Porte et la Russie altérés, au point de lui faire craindre une rupture, et elle a cherché aussitôt à la prévenir par ses demandes auprès du ministère ottoman. Elles ont pour ob-

jet sa prospérité et son repos, et la cour de France est persuadée que ces grands avantages sont attachés au maintien de la paix et que la S. Porte peut la conserver avec dignité. Elle croit qu'il est indispensable, pour son intérêt, comme pour l'humanité entière, qu'elle ne s'engage point dans une guerre dont les chances sont dangereuses, et les résultats incalculables.

» Afin de parvenir à ce but si désirable, la cour de France a chargé le soussigné de signaler les écueils qu'elle a vus, et que le soussigné avait fait remarquer à la sublime Porte dans les représentations qu'il eut l'honneur de lui adresser dès les premiers jours de juin. Il s'était efforcé de lui montrer des causes prochaines de guerre, dans la persécution religieuse qui pourrait lui être attribuée.

» En accueillant alors favorablement ces observations, la sublime Porte en sentit toute la justesse. Elle voyait bien qu'il serait impossible que des persécutions contre la religion que professent les Grecs, ne fussent vivement ressenties par tous les états européens, et que la Russie, en particulier, pourrait justement se croire autorisée à protéger, dans le libre exercice de son culte, le peuple qui professe le même rit que ses sujets, lors même que ce privilége n'eût pas

été garanti aux Grecs par les traités avec l'empire ottoman.

» Le soussigné n'énumèrera pas les excès graves qui se commettent encore dans différentes Echelles du Levant, contre les sujets chrétiens de sa Hautesse. La sublime Porte les désavoue ; mais sa dignité et son intérêt exigent qu'elle les punisse et les prévienne, et qu'elle prouve ainsi, par le fait, la protection réelle dont le culte chrétien jouit dans l'empire ottoman. Le soussigné attend avec une vive impatience le moment de pouvoir annoncer que ces excès sont réprimés, et que la tranquillité est rétablie dans les Échelles et autres lieux de l'empire, comme elle l'est dans la capitale.

» Pendant que le soussigné remplit les instructions de sa cour, il reçoit le firman que la sublime Porte a publié pour assurer la protection des sujets grecs, restés fidèles, et de ceux qui, ayant cessé de l'être, sont rentrés ensuite dans le devoir : il remarque, avec satisfaction, cet acte de modération et de justice ; mais il désirerait vivement qu'il fût suivi d'une mesure de clémence générale qui, fixant un terme au repentir, tendît à l'encourager. La sublime Porte étoufferait ainsi la rebellion, plus puissamment que par la force des armes ; elle ramènerait les cœurs de ses sujets, et elle servirait sa cause et celle de l'huma-

hité en arrêtant l'effusion de sang, et en constatant, aux yeux de l'Europe, par un généreux pardon, que sa conduite est conforme à son langage.

» La cour de France recommandait encore au soussigné d'appeler l'attention la plus sérieuse de la sublime Porte, sur sa conduite envers le ministre de Russie, et sur les suites des atteintes qui seraient portées aux droits sacrés des ministres étrangers, si ceux de ce ministre n'étaient pas respectés. Le soussigné informe son gouvernement du départ de M. le baron de Strogonoff, et il s'est félicité d'avoir eu à publier tous les bons et nobles procédés de la sublime Porte, dans cette occasion. »

Le soussigné a l'honneur, etc., etc.

La Porte garda cette note jusqu'au 3 de septembre, et alors elle fit remettre à M. le vicomte de Viella la réponse suivante :

» La note, en date du 13 août passé, remise par notre très-sage ami, M. le vicomte de Viella, chargé d'affaires de France près la sublime Porte, a été traduite, et est parvenue à la connaissance de sa Hautesse. Sa Hautesse attache le plus grand prix aux déclarations sincères qu'y fait notre ami, M. le chargé d'affaires, relativement à l'amitié pure que la cour de France conserve pour la sublime Porte, et elle y a remarqué avec plaisir la

preuve des sentimens particuliers de M. le chargé d'affaires.

» Mais notre ami, M. le chargé d'affaires, voyant dans les mesures que la sublime Porte est obligée d'employer pour la punition de ses sujets rebelles, des points qu'il croit toucher à la Russie, a mis dans la note quelques phrases tendant à en adoucir la rigueur, dans la vue de conserver les relations d'amitié et de paix entre les deux puissances.

» Toutes les mesures prises et exécutées par la sublime Porte, depuis la révolte des rayas, n'ont pas moins incontestablement eu pour but d'éviter même le soupçon d'atteintes portées par elle à ses rapports d'amitié avec toutes les puissances amies, en général, et particulièrement avec son amie et voisine, la cour de Russie, que de pourvoir à l'ordre de ses états : toutes ses pensées se sont dirigées vers ce seul point essentiel, celui d'apaiser le trouble et la rebellion, de ramener un calme et une tranquillité durables. Comme la route qu'a suivie la sublime Porte, surtout dans le châtiment des rebelles, a été tracée par cette modération et cette justice qui l'ont toujours distinguée ; qu'ainsi, la vue d'une pareille conduite doit dissiper toute espèce de doute et de soupçon qui pourrait venir du dehors, il est certain que, sous ce rapport, personne ne

pourrait, avec raison, lui adresser le moindre reproche.

» La vérité de tous ces faits se trouve également exposée et détaillée, soit dans la lettre en date du 27 de ramazhan, écrite par S. A. le grand-visir à son Exc. le très-grand comte de Nesselrod, ministre des affaires étrangères de Russie, dont copie a été donnée confidentiellement à notre ami, M. le chargé d'affaires; soit dans la réponse faite par la sublime Porte à la note du 16 juillet, présentée par M. le baron de Strogonoff, envoyé de Russie, réponse que cet envoyé refusa quand la sublime Porte la remit, et qui fut envoyée à la cour de Russie, conjointement avec une seconde lettre amicale, écrite encore par S. A. le grand-visir, au même ministre, son Exc. le très-grand comte de Nesselrod, puisqu'elle était rejetée ainsi sans motif. Nous avons aussi donné confidentiellement copie de ces lettres et réponses à notre ami, M. le chargé d'affaires: elles ne laissent lieu à aucune réplique.

» Notre ami, M. le chargé d'affaires, eût donc trouvé dans sa sagesse, en les méditant, que l'exposé qu'elles renferment, est en tout point conforme à la conduite qu'a tenue la sublime Porte; que toutes les mesures qu'elle a prises étaient voulues par le bien public; il eût jugé qu'il était inutile de revenir sur des sujets aux-

quels, indépendamment d'explications amicales et vraies, il a déjà été fait tant de réponses satisfaisantes.

» L'unique but, l'unique désir, passé, présent et futur de la sublime Porte est, en général, l'ordre dans ses états, et la tranquillité de ses sujets. Partout où les rayas seront en révolte ouverte, ils seront, conformément à la loi, punis exemplairement : ceux, au contraire, qui resteront fidèles à l'honneur et à leurs devoirs, ou qui, concentrant en eux-mêmes les mauvaises dispositions qu'ils pourraient avoir, ne les manifesteront pas; ou même ceux qui, après s'être révoltés, retourneront au repentir et demanderont grâce, seront, comme par le passé, protégés et défendus. Tels sont les principes qui règlent la sublime Porte, et qui ont dicté les ordres et les instructions qu'elle a donnés à ses agens. La promulgation qui en a été faite en a informé tous les rayas; toutes les mesures qui sont prises, reposent sur ces seules bases.

» Quant aux égards et au respect qui ont été constamment accordés à la cour de Russie, ainsi qu'aux procédés pleins de modération dont il a été usé envers M. le baron de Strogonoff, envoyé de cette puissance, le monde entier les connaît.

Notre ami, M. le chargé d'affaires, trouverait,

soit dans les deux lettres et la note responsive précitées, soit dans les firmans rendus dernièrement, et publiés dans chacune des trois divisions de la Romélie et de la Natolie, dont copie lui a également été donnée, toutes les réponses à faire aux parties de sa note qui traitent de ces points. La sublime Porte croit que, s'il veut bien y porter l'œil de sa sagesse et de sa pénétration, et les méditer avec soin et impartialité, il devra avouer et confirmer que, véritablement, dans toutes ces circonstances, la conduite de la sublime Porte a été à l'abri de tout reproche; et les renseignemens qu'il donnera à la cour de France, qui est la meilleure amie de la sublime Porte, devront être conformes à cette conviction.

» La sublime Porte saisit cette occasion favorable de renouveler l'assurance de la plus haute considération et de tout son respect pour la cour de France : c'est à ces fins que la présente note officielle a été écrite et remise à notre ami, M. le chargé d'affaires. »

Le 5 de zilhidgé 1226 (2 septembre 1821).

C'est ainsi que les barbares, sourds aux conseils de l'amitié, persistaient dans leur fol orgueil. Après s'être témérairement engagés dans un pas difficile, celui d'offenser une rivale puissante, prête à les écraser, ils avaient la ridicule

présomption de vouloir dissimuler leurs torts : l'aveu en aurait trop coûté à leur indiscrète fierté. Cependant, la foudre grondait sur leurs têtes, et ils n'avaient à opposer à ses coups qu'une fastueuse faiblesse. Il semble que, pour servir ses immuables desseins, la Providence se plaît à aveugler les peuples, quand elle a résolu leur perte. La politique des Turcs, depuis ce moment, ne fut qu'une aberration complète, qu'un oubli grossier de tout ce qui pouvait être utile à leurs intérêts. En vain fit-on des efforts pour les éclairer sur leurs écarts ; ils marchèrent constamment vers leur ruine, ils firent tout pour la consommer. De grandes considérations, et la modération de leurs ennemis, l'ont seules retardée jusqu'à ce jour.

CHAPITRE XIII.

Reprise de Patras. Bataille de Zeituni. Siége et prise de Navarin. Nouveaux désordres à Échelle-Neuve. Constance des Samiens. Prise de Malvoisie.

La manière dont la Porte se prononça au sujet des réclamations de la Russie, fit cesser l'espoir que l'on avait conservé jusqu'alors, de voir les deux puissances entrer en accommodement. Néanmoins, le divan crut encore, en éludant les principales demandes du cabinet russe, réussir à l'apaiser, pourvu qu'il adoptât quelques mesures générales, sur lesquelles on avait insisté. Mais rien n'était moins sincère que ces fausses démonstrations de zèle et d'empressement à remplir quelques-uns des articles stipulés. La Porte adressa au patriarche une lettre visirielle, avec ordre de la faire publier dans toutes les les églises grecques de l'empire. Dans ce mandement, le patriarche promettait aux chrétiens, au nom du sultan, que désormais leurs personnes seraient respectées; que les coupables, en abjurant leur erreur, et en revenant à l'obéissance, seraient graciés et pardonnés: cette pièce

renfermait encore une foule de promesses non moins fallacieuses ; en voici la traduction littérale :

» O vous, Grecs, de quelque rang et de quelque condition que vous soyez, ecclésiastiques ou laïques, sujets de la puissance ottomane, votre protectrice :

» Si chacun de vous considère attentivement sur quelles bases sont établis le repos et la sûreté des peuples tributaires de l'invincible empire ottoman, il concevra à peine toute l'étendue de sa miséricorde et de sa philanthropie, car, non-seulement notre vie et nos propriétés étaient aussi religieusement respectées que celles des Musulmans ; mais encore, les faveurs et les priviléges journellement prodigués à notre nation, le libre exercice de notre culte et le bien-être de notre existence, allaient au-delà de ce que pouvait comporter notre condition de sujets. Tant d'actes de générosité et de bonté devaient faire naître, et devaient maintenir dans le cœur des Grecs, la plus vive gratitude : ils auraient dû principalement s'efforcer de mériter, de plus en plus, la bienveillance de sa Hautesse ; bénir tout ensemble la Providence et leur auguste souverain, qui gouverne ses peuples à l'imitation de la miséricorde divine.

» Mais, hélas ! un grand nombre de Grecs,

négligeant les devoirs de la reconnaissance, oubliant tant de bienfaits, foulant aux pieds les commandemens de la foi qui nous ordonne une entière soumission à l'autorité souveraine, (que Dieu la conserve!) et remplis de vanité et d'ignorance, ont osé prendre les armes de la révolution contre notre très-clément et très-puissant empereur.

» Malgré une conduite aussi insensée et aussi impie, sa Hautesse, loin de renoncer aux sentimens d'humanité et de commisération qui sont naturels à son auguste caractère, n'a pas voulu sévir d'abord contre tous les insurgés et les traîtres; mais elle en a fait punir quelques-uns lorsque le cas l'exigeait, tandis que ceux qui vaquaient à leurs propres affaires, et n'avaient point franchi les bornes de la soumission, n'ont point cessé d'être protégés et défendus par la sublime Porte, et qu'elle a enfin exigé de notre église des lettres d'excommunication contre les coupables opiniâtres, et des lettres d'exhortation pour tout notre peuple (1).

(1) On a vu, par les détails des scènes de Constantinople, de Smyrne, de Scala-Nuova, de Rhodes, etc., la manière dont les Grecs innocens étaient protégés : et c'était aux malheureux, échappés à tant de massacres, qui tous déploraient encore le trépas d'un père, d'un fils ou d'un frère, assassinés la veille, peut-être, qu'on osait débiter de pareilles impostures!

» Quoique ces lettres aient été expédiées deux fois consécutivement, ceux qui suivaient le sentier de la révolte ne se désistèrent pas de leur entreprise infernale ; et, loin de s'amender, ces rebelles, sourds aux conseils salutaires de l'Église, indociles aux ordres apostoliques et synodiques qui leur prescrivaient de se soumettre, persévérèrent dans leur détestable révolte, et dans une désobéissance diabolique. Ils continuent encore à corrompre le bas peuple, pour le pousser dans le même précipice ; ils osent commettre des méfaits inouis et impardonnables ; ils s'endurcissent de jour en jour dans le crime, et c'est du masque de la religion chrétienne qu'ils osent couvrir leur haine innée contre tous les Musulmans.

» Envers des factieux aussi insensés et aussi opiniâtrément attachés au crime, la sublime Porte devait user de la dernière rigueur et n'épargner aucun d'entre eux ; mais le système de la sublime Porte, étant naturellement fondé sur la commisération et la clémence, elle vient de manifester ses sentimens d'humanité et de philantropie par un ordre suprême qui nous a été transmis, et où sont consignées les dispositions ci-dessus, nous enjoignant d'envoyer nos lettres d'exhortation à tous les Grecs établis dans l'empire ottoman, et d'y retracer ce qui a été dit plus haut, relativement à la subordination générale qu'elle exige de vous.

« Nous vous écrivons donc, réunis en synode, à vous, nos vénérables et chers frères les éminens métropolitains qui nous assistent dans nos fonctions, et vous notifions le contenu de cet ordre suprême. Nous vous exhortons, au nom de l'esprit saint, tous tant que vous êtes, grands et petits, de toute condition, qui auriez porté les armes contre notre très-clément et très-puissant empereur, à rentrer avec franchise et sincérité dans la soumission, et à vous désister du vain projet de cette révolte impie : et vous, qui êtes restés fidèles, conservez cette constante et loyale obéissance ; en un mot, vous, habitans du continent et des îles, qui jouissez de la puissante protection de l'empire ottoman ; vous tous que caractérise particulièrement le nom de *chrétiens orthodoxes* ; vous tous, sans exception, retournez au sentier salutaire de la soumission, et soyez persuadés que la sublime Porte, une fois convaincue de votre retour réel à votre devoir et de l'exactitude avec laquelle vous remplirez vos obligations de sujets, vous ouvrira les bras comme une mère charitable, vous protégera, vous défendra, fera couler sur vous la source intarissable de ses bienfaits, et ensevelira dans l'oubli la conduite insensée de ces audacieux ; conduite inspirée par le démon même. En même-tems, notre commune mère, l'église de Jésus-Christ,

touchée de votre repentir, accordera le pardon à ceux qui se sont attiré ses anathêmes par leur désobéissance. Mais si, ne prêtant pas l'oreille à la voix généreuse de la sublime Porte, (à Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi) ! des ingrats persistent à méconnaître son indulgence et ses bontés inespérées, et demeurent insensibles à cette clémence incomparable ; s'ils restent ingrats aux nombreux bienfaits qu'elle n'a cessé de verser sur eux jusqu'à ce jour ; si ces méchans témoignent de l'ingratitude pour nos exhortations ecclésiastiques et paternelles, et persévèrent dans une conduite si contraire à l'esprit du christianisme, que ce crime retombe sur leurs têtes ! que leurs iniquités les accablent de tout leur poids ! ils gémiront alors, frappés de la réprobation spirituelle et temporelle, et précipités tout à coup dans un abîme de calamités. O Grecs, réveillez-vous donc au nom de Dieu ! profitez du tems qui vous est accordé pour le repentir ; agissez comme nous vous le prescrivons, en vous conformant aux ordres de la sublime Porte ; et gardez-vous bien d'y contrevenir ! »

Constantinople, 5 (17) août 1821.

Cette lettre fut publiée dans toutes les églises de l'empire ; mais on ne fut point dupe de sa prétendue modération. Les officiers du sultan,

dans les provinces, reçurent en même tems un hati-scherif, qui ordonnait, sous peine des châtimens les plus sévères, de protéger les rayas fidèles; mais dans le moment même où les crieurs publics annonçaient aux Turcs la volonté de leur prince, tandis que l'iman proclámait sa clémence dans les mosquées, les assassins immolaient de nouvelles victimes, sans que l'autorité s'occupât plus qu'auparavant du soin de punir ces crimes. Toutes ces apparences étaient vaines; on put seulement en conclure que la Porte songeait sérieusement à apaiser la Russie, au moins par quelques dehors spécieux; on s'abusa même jusqu'à espérer qu'elle accéderait à toutes les demandes de l'empereur; mais on fut bientôt détrompé; au lieu de retirer les troupes ottomanes qui, en opposition manifeste avec les traités, occupaient encore le territoire des deux principautés limitrophes, le visir fit marcher de nouveaux corps sur ce point, et les barbares formèrent une ligne de plus de 50,000 hommes sur les rives du Danube. De leur côté, les troupes russes s'avançaient en Bessarabie; une armée d'observation se rangea sur les bords du Pruth, où, depuis le commencement de la guerre, plusieurs divisions se trouvaient déjà. Des partis de mécontens combattaient encore en Moldavie, et, quoique la province fût, à proprement parler,

soumise aux Turcs, ils étaient souvent attaqués dans leurs marches, même dans les villes, par des troupes de campagnards réfugiés dans les bois, et décidés à mourir les armes à la main.

Pendant que toutes ces choses se passaient, les Péloponésiens, toujours en action, réalisaient de plus en plus les espérances de leurs chefs. La victoire avait tout-à-fait abandonné les bannières de Mahomet; elle souriait encore une fois aux derniers enfans de ses anciens favoris : les Grecs marchaient de succès en succès, et quoique leurs avantages, considérés partiellement, parussent d'abord d'une petite importance, il était facile de prévoir que, par leur nombre et leur durée, ils finiraient par déterminer au moins l'émancipation de toute la péninsule de Morée. En un mot, le grand œuvre de la délivrance s'accomplissait tous les jours: le courage, la persévérance et l'enthousiasme contribuaient également à en hâter l'accomplissement.

Après sa défaite et la ruine de Patras, le général Germano qui, nouveau Pierre l'ermite, portait tout ensemble le froc et la cuirasse (1),

(1) Germano était évêque de Patras : lorsque la révolution éclata et que les Turcs de cette ville se soulevèrent contre les chrétiens, il s'échappa furtivement avec ceux de ses diocésains qui purent se soustraire au glaive des barbares; sa

s'était retiré sur Trili; il ne tarda pas à reparaître avec une nouvelle armée d'Achéens et de montagnards, qui s'était formée comme par enchantement. Vers la fin du mois de juillet, il était encore sous les murs de cette citadelle qui lui avait échappé d'une manière si malheureuse la première fois. Instruit par l'expérience, il se promit bien de prendre de nouvelles précautions pour éviter un semblable revers. Ses lieutenans haranguèrent l'armée en son nom; lui-même prononça, à la tête de ses troupes, un discours, dans lequel il sut concilier tout ensemble l'intérêt de la patrie et celui de la religion : la discipline fut plus sévère, et le courage s'accrut encore, s'il était possible.

Les Hellènes, vu leur situation présente, avaient besoin, sans doute, d'apporter plus d'attention, et une valeur plus inébranlable : ils avaient échoué dans leur première entreprise, et cependant il ne s'agissait alors que de la prise d'une ville mal fortifiée, et accessible de toutes parts; aujourd'hui au contraire, ils attaquaient

---

voix et l'ascendant que son ministère lui donnait sur les esprits, réunirent bientôt sous ses ordres une nombreuse armée; il en dirigea constamment les opérations avec un zèle et un courage qui suffiront pour éterniser sa mémoire dans les annales de la nouvelle Grèce.

une citadelle fortifiée par l'art et la nature, et défendue par une garnison nombreuse : l'intrépide commandant de la place, avait reçu de nouveaux renforts du pacha de Lépante : il avait des provisions pour soutenir un siége de plusieurs mois, et le souvenir de l'avantage inespéré remporté précédemment sur les mêmes ennemis, augmentait encore sa confiance. Aussi vit-il, sans trop s'effrayer, les nombreux bataillons grecs établir leurs tentes sous les remparts de la ville : il n'essaya pas même de leur disputer les cendres de Patras, ni les débris des maisons qui s'y trouvaient encore. Comme l'imprudence des Grecs avait été l'une des principales causes de ses avantages, il espérait que la confusion et le désordre lui fourniraient bientôt une nouvelle occasion de les battre. Mais tout était changé ; ses ennemis n'étaient plus les mêmes ; l'ordre et la soumission avaient remplacé chez eux la légèreté et l'indiscipline ; et quelques jours suffirent pour lui faire perdre les espérances qu'il avait d'abord conçues.

Cependant Germano dirigeait le siége avec prudence et habileté, et l'adresse et la ruse suppléèrent aux moyens qui lui manquaient. Quelques pièces de canon, reçues par mer, qu'il fit monter sur des affûts grossiers, servirent à battre en brèche, et sur un point de la côte, il établit

une petite batterie qui incommodait beaucoup les ennemis. Ceux-ci, de leur côté, employaient pour la défense, tous les moyens qui se trouvaient à leur disposition. Néanmoins, ne pouvant garantir la partie de la forteresse exposée à la batterie des Grecs, ils furent forcés de l'abandonner tout-à-fait, et voilà peut-être la seule faute que l'on puisse reprocher au général ottoman, pendant toute la durée de ce siége; il crut que cet endroit, fortifié par la nature, et l'un des plus escarpés, n'avait pas besoin d'autres secours. Au lieu donc d'y placer deux pièces de canon pour inquiéter l'ennemi, et arrêter son feu meurtrier, il jugea plus convenable de l'abandonner tout-à-fait. Cette imprudence ne pouvait échapper aux Grecs si pénétrans, et si habiles à s'apercevoir et à profiter des fautes de leurs ennemis. Dès que Germanose fut bien assuré de l'entier abandon de cette partie du fort, il fit cesser, pendant quelques jours, toute hostilité; retiré dans son camp, tandis que la moitié de ses troupes, sous les armes, observait les assiégés, étonnés d'un si prompt changement, le général des Grecs méditait en silence un dessein dont une foule de circonstances lui garantissaient la réussite. Une nuit, il fait ranger toutes ses troupes en bataille, et ordonne une fausse attaque dans la partie du fort qui fait face à la ville : c'était l'endroit le plus

périlleux; les Turcs s'y portent en foule, et la batterie des assaillans continue ses terribles ravages de l'autre côté. Mais pendant que la garnison était occupée tout entière à repousser leurs efforts sur un seul point, le gouverneur, persuadé qu'ils combattent tous dans le même endroit, néglige d'observer leurs mouvemens sur les autres parties; Germano profite de son imprudence : une division de montagnards arcadiens se détache du gros de l'armée, tourne la citadelle, et, escaladant les rochers escarpés sur lesquels elle est élevée, ils arrivent sans obstacle jusqu'à la brèche énorme faite par les boulets, depuis le commencement, brèche que les Turcs n'avaient pas eu soin de réparer. Alors, le feu de la batterie cesse tout à coup; les Arcadiens s'élancent dans la forteresse avec des cris de victoire, qui glacent les Turcs d'effroi : profitant de leur trouble, leurs ennemis tombent sur eux et les taillent en pièces, sans leur donner le tems de se reconnaître. Pendant ce tems, Germano franchit, avec une partie de ses troupes, les remparts abandonnés. Ce ne fut plus qu'un horrible massacre : entourés de toutes parts, les Turcs succombèrent presque tous; leur chef parvint à s'échapper avec un petit nombre de soldats, et s'embarqua à la hâte dans les bateaux qui avaient apporté les troupes de Lépante. Il fit voile pour cette

ville, au hasard de tomber entre les mains des Grecs de la flotte, qui, depuis plusieurs jours, commençait à reparaître dans ces parages.

La réduction de Patras fut d'une haute importance pour les Hellènes; non-seulement ils trouvèrent dans la citadelle un dépôt d'armes et de munitions, objets bien précieux dans les circonstances; mais encore ils acquirent, à leur flotte un port sûr et commode; elle n'en avait point dans le golfe avant cette époque, et dans le cas où elle aurait voulu tenter une entreprise sur Corinthe, Patras pouvait lui servir d'arsenal. Les habitans grecs qui s'étaient dispersés dans les montagnes revinrent en foule, et rétablirent leurs demeures, aussi bien qu'il leur fut possible. L'archevêque Germano fut nommé chef suprême du gouvernement qui s'y organisa sur-le-champ; cette partie de l'Achaïe fut encore délivrée de ses oppresseurs (1).

(1) Je sais bien que l'on a reproché aux Anglais d'avoir contribué à la ruine de cette ville et au désastre de ses habitans, au commencement de la révolution: on les accuse même d'avoir transporté, avec leurs navires, un renfort de Turcs, envoyé de Lépante au secours de la garnison de Patras; mais, comme ces imputations sont hasardées, et qu'elles peuvent être téméraires, je me suis bien gardé de les admettre et de les tourner en certitude, dans un ouvrage où je n'avance rien qui ne soit parvenu à ma connaissance d'une

Plusieurs généraux grecs s'étaient déjà fait une réputation dans le Péloponèse ; de ce nombre, le brave Ulysse, commandant en chef des troupes de la Livadie. Sturmar et l'archevêque de Néopatras se signalaient aussi par leur valeur ; mais ce dernier fut victime de son zèle ; il périt glorieusement à la tête de ses troupes, et eut la consolation, en expirant, de mourir victorieux. Le prince Mavro-Cordato, héritier du nom et des grandes qualités d'une famille illustre, qui donna plusieurs souverains à la Valachie, était arrivé en Morée : une division se rassembla bientôt sous ses ordres, et il commença sa carrière militaire en Grèce par un avantage considérable qu'il remporta sur les Turcs aux environs de Messènes.

---

manière authentique. J'aurais même gardé le silence sur ce fait, et je n'en parle qu'afin de prouver au lecteur que je n'ignore rien de ce qui se rattache à tes grands démêlés. Je dois ici rendre hommage à la conduite de M. de Pouqueville, consul français ; il se signala par son humanité et son courage, lors des premières scènes tumultueuses qui forcèrent tous les chrétiens à se réfugier en d'autres lieux. Plus de deux mille Grecs furent reçus dans sa maison, et arrachés de cette manière à la fureur des barbares. Les Français se montrèrent si magnanimes dans ces circonstances, que, dans les âges futurs, au sujet de cette révolution, je ne sais trop ce qui sera le plus admiré, de la valeur des Hellènes, ou de la générosité française.

Toutes les difficultés qui, dabord, pouvaient inspirer des craintes réelles pour la réussite de la grande cause, commençaient à s'aplanir; les citadelles, mal approvisionnées, tombaient journellement au pouvoir des assiégeans. Les garnisons, épuisées d'hommes et de munitions, privées de tout secours et de tout moyen de communication avec leur gouvernement, se lassaient enfin d'une résistance si longue et si pénible : désespérant désormais d'être secourus par les leurs, accablés des maux qu'ils souffraient déjà depuis plusieurs mois, sans qu'il leur fût possible d'en prévoir le terme, les Turcs se voyaient réduits à capituler; cet ennemi, qui leur avait paru si redoutable et si vindicatif dans le commencement, devenait un peu moins barbare; il s'humanisait à la voix de ses chefs, et à leur exemple : les Ypsilanti, les Cantacuzène, les Mavro-Cordato, les Caraya et autres capitaines, distingués par une éducation brillante, s'appliquaient à ramener les leurs à des sentimens plus humains, et y parvenaient par degré. Déjà les Grecs ne regardaient plus leurs prisonniers comme des victimes; ils en usaient envers eux avec une sorte de modération, qui faisait espérer plus de générosité encore pour l'avenir. On n'entendait plus parler de ces supplices affreux dont le récit épouvantait dabord l'imagination : en se

consolidant, l'édifice de la liberté cessait d'être cimenté par le sang des victimes : les Hellènes vainqueurs oubliaient les torts des vaincus.

Après avoir fait lever le siége de Larisse et dégagé Mahmoud pacha, Achmed bey marcha contre les Souliotes qui s'avançaient déjà dans la Thessalie occidentale, par les défilés du Pinde. Alors les Hellènes reprirent courage ; une de leurs divisions, commandée par un Grec nommé Perrheos, qui n'avait d'autre titre ni d'autre distinction que son courage, pénétra dans la Thessalie par le passage des Thermopyles. Mahmoud, pacha, son collègue, le pacha de Delvino et plusieurs agas, se trouvaient, avec leurs troupes, cantonnés à Zeitouni, de l'autre côté des défilés. Les ennemis furent bientôt en présence, et il se livra dans cet endroit une bataille des plus meurtrières; Perrheos rallia trois fois ses troupes, sur le point de se débander. La nuit sépara les combattans ; mais la victoire fut encore indécise. Chaque armée, également bien postée, ne pouvait être chassée de ses positions, qu'après une lutte longue et sanglante. Cependant, le lendemain, Mahmoud, ayant reçu la nouvelle de l'approche d'Ulysse avec une autre armée hellénienne, se retira précipitamment sur le Sperchius, en abandonnant le terrain à l'ennemi, et en avouant ainsi sa défaite.

Ulysse opéra en effet sa jonction avec l'autre

chef, et tous les deux, de concert, se mirent à la poursuite des Ottomans. Les deux partis se rencontrèrent à quelques heures de Néopatras : l'action s'engagea bientôt ; mais avant qu'elle ne devînt générale, les Turcs passèrent à la hâte le Sperchius, en laissant sur le champ de bataille quelques centaines des leurs. Ulysse ne perd point de tems, et suit l'ennemi qui avait pris sa route vers Larisse. Dans la marche des Grecs, tous les objets qui se présentèrent à eux, ne furent propres qu'à nourrir et à augmenter leur animosité : les campagnes étaient désolées, les villages en cendres ; les rivières charriaient des cadavres de chrétiens : tout enfin leur annonçait la fureur de leurs ennemis. Ulysse, que la vue de tant d'atrocités remplissait d'une juste indignation, vint, avec son armée, jusque sous les murs de Larisse. Ses lâches ennemis, qui savaient mieux se servir de leurs armes contre des malheureux sans défense, que contre des adversaires prêts à leur disputer la victoire, se tinrent constamment renfermés dans la ville, sans oser accepter la bataille que les Grecs leur offrirent plusieurs fois. Alors Ulysse, hors d'état de se rendre maître, en ce moment, d'une ville défendue par une garnison plus nombreuse que son armée, se contenta de ravager les environs, et se porta du côté de Pharsale, au-devant du corps d'Achmed bey, qui revenait fort maltraité par les Souliotes.

C'est à peu près à cette époque, le 1er. du mois d'août, que la citadelle de Navarin, sur les côtes occidentales de la Messénie, se rendit à discrétion, après un siége de quatre mois. Les Grecs y trouvèrent des armes, des munitions et surtout quelques pièces de campagne, qui étaient pour eux d'un prix infini. On ne put empêcher les soldats de se porter à des excès inspirés par la rage et la soif de la vengeance, et on fit passer le petit nombre des infortunés Turcs qui échappèrent, à bord d'un navire, pour les transporter sur les côtes de l'Asie, ainsi qu'il était stipulé dans la convention. Mais on ne se piquait pas encore d'observer fidèlement les traités; toutes les richesses des Turcs furent pillées, leurs femmes enlevées, sans que ces malheureux, en invoquant la foi du traité qui leur permettait de conserver leurs biens et leurs familles, pussent se faire rendre justice. Le général grec eut même bien de la peine à les soustraire à la barbarie du soldat : ils s'embarquèrent enfin pour la côte d'Asie, à bord d'un navire de la coalition ; mais, hélas ! on n'a jamais su quel avait été leur sort.

Kalender, pacha, successeur du brave Elez aga dans le gouvernement d'Echelle-Neuve, n'avait ni sa prudence, ni son humanité : bientôt les troupes devinrent furieuses et se portèrent aux plus coupables violences. Kalender pacha ne fit aucune ten-

tative pour arrêter ces honteux désordres; ils eurent surtout pour principe les excursions fréquentes des Samiens qui, en présence de la flotte ennemie, sachant que de nombreux corps de milice se trouvaient rassemblés sur la côte, osaient encore se montrer sur le continent et ravager les campagnes; ils restèrent constamment fidèles à la cause de la patrie; ils ne furent point effrayés par les dangers pressans qui les menaçaient, ni séduits par les insinuations perfides des officiers de la Porte; ceux-ci leur promettaient, au nom du sultan, un entier pardon, et d'importans priviléges, s'ils voulaient rentrer dans le devoir. L'armée répondit à ces offres trompeuses, par des cris d'indignation, et par le serment unanime de mourir avant que de se soumettre à aucune condition. Les Samiens persistèrent dans cette belle conduite jusqu'à la fin : on ne vit point de traîtres dans leurs rangs; ils furent peut-être les seuls, dans la Grèce, qui allièrent toujours le courage à l'honneur; ils eussent été sans reproche, et ils auraient mérité l'admiration générale, s'ils ne s'étaient souvent permis des actes de barbarie révoltante.

Le 3 août 1821 fut un jour mémorable dans la Grèce, par la prise de Malvoisie qui se rendit enfin, par capitulation, au prince Démétrius Ypsilanti. Ce général fit proposer aux assiégés, dont

il n'ignorait pas l'affreuse détresse, un accommodement plus avantageux encore qu'il ne leur était permis de l'espérer : ils eussent préféré mourir dans les angoisses de la misère la plus affreuse, et ils y étaient décidés depuis longtems, plutôt que de se rendre aux autres chefs grecs; mais, soit que la parole du prince eût pour eux quelque chose de plus sacré, soit qu'en effet l'horreur de leur position actuelle leur fît envisager avec indifférence le sort qui les attendait en capitulant, ils s'y résignèrent : on devait les conduire, eux et tout ce qui leur appartenait, sur la terre ferme d'Asie; mais à peine leur chef eut-il remis aux envoyés du prince les clefs de la citadelle, que des Grecs furieux, désavouant la modération du général, s'y précipitèrent en foule, pour égorger les malheureux Turcs, qui, épuisés par une longue inanition et des maux de tout genre, ressemblaient moins à des hommes qu'à des fantômes. Ypsilanti parvint difficilement à empêcher qu'ils ne fussent massacrés; ses soldats furent sur le point de se révolter contre lui, tant le désir de la vengeance étouffait dans leurs cœurs tout sentiment d'honneur et d'humanité. La ville fut livrée au pillage malgré le traité, et les Turcs, après avoir été dépouillés de tous leurs biens, furent embarqués sur trois navires de Spezzia, pour l'Asie, heureux encore d'échap-

per à la fureur des cruels. Ainsi le prince, malgré tous ses efforts, ne put réussir à faire exécuter le traité tel qu'il avait été conclu; il ne craignit pas de manifester hautement à son armée tout ce que cette conduite avait de honteux, et l'affliction profonde qu'il en ressentait; il fut même sur le point de l'abandonner tout-à-fait: cette criminelle prévarication des soldats devint pour lui une source nouvelle et intarissable d'amertume. On ne saurait trop applaudir à la loyauté de ce général : sa juste indignation fit le plus grand effet sur les troupes; elles sentirent l'odieux de leurs procédés, et du moins il fut permis de croire qu'elle se contiendraient à l'avenir dans les bornes de la modération.

Les Malvoisiens éprouvèrent encore le ressentiment et la haine de leurs ennemis, pendant la traversée; mais lorsqu'ils arrivèrent à la vue des côtes de l'Asie-Mineure, les marins, au lieu de les y conduire, ainsi qu'on l'avait stipulé, les débarquèrent sur la petite île, ou plutôt sur l'écueil de *Casso-Nissi*, près de Samos. On les y jeta, dans le plus grand dénuement, sans égard au sexe ni à l'âge. Il était encore réservé aux Français de sauver ces victimes : M. Bomfort, agent consulaire à Echelle-Neuve, en apprenant l'arrivée et l'affreuse position de ces infortunés, partit avec un bâtiment de commerce qu'il avait

frété, et parvint, avec des peines incroyables, à les arracher aux Grecs qui se proposaient déjà de les immoler. Il les ramena à Échelle-Neuve où ils débarquèrent le 19. Je suis heureux encore, de pouvoir opposer à ces tableaux affligeans, quelques traits généreux qui en adoucissent l'horreur, et fier de ce que la vérité me ramène toujours à l'éloge des Français.

CHAPITRE XIV.

Révolte de Candie. Les Grecs attaquent et brûlent quelques transports turcs sur les côtes de Natolie. La flotte turque se retire sans combattre, et va côtoyer la Morée. Affaire de Galaxidi. Seconde insurrection en Chypre. Le consul de France s'y distingue par son courage.

L'île de Crète ou Candie, à l'entrée de l'Archipel, avait été long-tems fidèle à la puissance ottomane. Ses habitans grecs, quoique bien malheureux, ne manifestèrent aucun désir d'imiter leurs frères de Morée : plusieurs mois s'écoulèrent sans que les nombreux envoyés des divers sénats de la Grèce aient pu parvenir à y exciter le moindre mouvement ; et cependant les chrétiens de ce pays avaient de puissantes raisons pour trouver odieux et insupportable le joug sous lequel ils gémissaient ; esclaves nés des Turcs, ils étaient les victimes de leurs persécutions et de leur tyrannie ; les Musulmans de cette île, plus féroces encore que ceux du continent, étaient animés contre les chrétiens d'une haine sanguinaire, qu'ils assouvissaient impunément, même dans les tems paisibles. On ne saurait trop expliquer cette

aversion que se portaient les partisans des deux rits, et qui subsistait dans toute sa violence, hors de l'île et dans les contrées les plus éloignées; elle semble contraire à la nature: les hommes d'une même patrie devraient oublier les divisions domestiques, et resserrer leurs liens sur une terre étrangère. Les Crétois ne connaissaient pas ces doux sentimens que la nature a gravés dans les cœurs. Si les Turcs de ce pays cherchaient à se rapprocher des chrétiens, leurs compatriotes, sur le continent, c'était encore pour leur nuire. Tant d'animosité, tant de vexations rendent bien suprenante la longue tolérance des Grecs de Candie! comme leurs frères, ils avaient les moyens de se délivrer du joug honteux qui les accablait; ils le prouvèrent par la suite.

Le malheur avait-il donc flétri leur caractère et éteint dans leur cœur tout sentiment généreux, au point de leur faire oublier leurs souffrances, et méconnaître leurs forces? Je le crois, et on pourra en juger par le tableau des horreurs dont leurs cruels tyrans ensanglantaient l'île; je vais en esquisser quelques traits.

Un Grec ne jouissait d'aucun droit civil dans l'île de Crète. S'il était propriétaire, ses revenus lui étaient enlevés par l'aga, le gouverneur ou même par le Turc, son voisin, sans qu'il lui fût permis de se plaindre. Si le malheureux qu'on

tyrannisait ainsi osait en appeler à la justice d'un tribunal, il n'était pas même écouté; mais il se gardait bien de tenter une démarche si imprudente; c'en eût été fait de lui, de sa famille entière: il devait souffrir et se taire. L'équité, qui préside ordinairement aux jugemens des Turcs, dans leurs tribunaux, était bannie de cette indigne contrée: tout y était inique, arbitraire et criminel.

Un Turc se trouvait-il dans une position gênée, sans moyens légitimes de se pocurer de l'argent? il avait recours alors à un expédient infaillible; il entrait dans la première boutique grecque, et, s'adressant directement au propriétaire: « Rends-moi, lui disait-il, telle somme que je t'ai » prêtée l'an dernier. » Souvent, et presque toujours, le malheureux n'avait jamais vu ce prétendu créancier; cependant il devait le satisfaire ou courir les risques de sa vie: quand la somme demandée était trop forte, l'impudent scélérat accordait un délai de quelques jours, en accompagnant la finale de cette odieuse formule: « Sou» viens-toi que si la somme que je réclame n'est » pas trouvée alors, tu mourras! » Trop d'exemples de pareilles menaces, suivies d'une prompte exécution, ne laissaient aucun doute sur leur sincérité, dans l'esprit de l'opprimé; il se soumettait, heureux encore de pouvoir racheter sa tête par un sacrifice.

Les Turcs sont dans l'usage, comme chacun sait, de tenir les femmes dans la plus grande réserve. Elles sortent peu, ou du moins on ne les aperçoit dans les rues qu'à travers un voile épais qui couvre leur figure, et qui la dérobe entièrement aux regards. Les Grecs, au contraire, se rapprochent beaucoup plus de nos habitudes, par la manière dont ils se conduisent à l'égard des leurs. Ils leur laissent une entière liberté; elles ne se masquent point; elles jouiraient chez eux des prérogatives que la raison leur accorde chez nous, s'ils ne devaient se plier aux mœurs du peuple dont ils dépendent, et au milieu duquel ils vivent. On ne voit pas les femmes grecques assises aux comptoirs des boutiques, ni dans les marchés; elles restent dans leurs maisons, occupées du soin intérieur de leur ménage; mais les jours de fêtes elles fréquentent les églises et les promenades, et ne manquent pas d'ajouter, comme partout, à leurs grâces naturelles, toutes les ressources de l'art. En un mot, à quelques différences près, et ces différences tiennent aux circonstances et aux lieux, les femmes sont traitées chez les Grecs avec une partie des égards et des attentions que nous avons pour elles. En Crète, il n'était guère possible d'agir ainsi; on se serait exposé à de graves inconvéniens. La beauté devenait l'objet des infames désirs des

Turcs, on les a vus enlever publiquement des jeunes filles, sans que la justice prît aucune mesure pour réprimer et punir ces attentats ; mais ils n'avaient pas besoin d'user de cette violence pour parvenir à leur but. Ils allaient trouver le père de l'infortunée dont la beauté les avait frappés, lui peignaient leur indigne amour, et finissaient par la lui demander. Hélas ! il fallait céder ; les prières, les larmes de toute la famille ne touchaient point les barbares ; ils ne partaient qu'avec leur proie. Souvent encore ils épousaient ces jeunes filles, malgré la différence de culte ; vivaient légitimement avec elles, sans les gêner dans l'exercice du leur ; et les enfans qui provenaient de ces unions forcées étaient plus acharnés que les autres contre les Grecs, quoiqu'ils fussent issus du même sang. La dépravation et le crime paraissaient innés dans les cœurs de ces infâmes insulaires. La religion de Mahomet défend à ses sectateurs l'usage des liqueurs spiritueuses ; les Musulmans Crétois se moquaient de ce précepte dicté par la sagesse, comme de tous les autres ; ils s'enivraient souvent, et dans cet état de délire, ils commettaient les plus grands crimes. Souvent au sortir des tavernes, ils arrêtaient les passans, au sein des grandes villes, et s'ils n'obtenaient pas d'eux la rétribution, quelquefois très-forte, qu'ils en exigeaient, ils les massacraient

impitoyablement. Ces odieux excès restaient impunis; les monstres ne prenaient pas même la précaution de se dérober aux feintes poursuites d'une autorité qui secondait et protégeait leurs crimes; le lendemain ils commettaient de nouveaux excès avec une nouvelle audace.

Quatre ou cinq ans avant la révolution, tous les Turcs de l'empire ottoman avaient reçu l'ordre suprême de quitter leurs armes : ils étaient dans l'usage, avant cette disposition, de ne jamais sortir sans leurs pistolets et leurs sabres; ils dormaient pour ainsi dire armés. Cet appareil guerrier fait partie de leur costume; ils y renoncèrent à regret, mais ils se soumirent pourtant; les Crétois seuls résistèrent : on ne put leur ôter ces moyens de destruction, si dangereux entre leurs mains. Ils continuèrent à marcher avec leurs coutelas et leurs armes à feu, et les autorités de l'île n'osèrent employer la force pour réduire ces séditieux à l'obéissance. Elles finirent par s'accoutumer à des excès qu'elles n'avaient point la force de réprimer. Le sultan n'adopta cette mesure qu'à l'instigation des ministres européens; elle avait pour but de prévenir des accidens qui arrivaient assez fréquemment dans les villes commerçantes de l'empire, et dont les Francs étaient quelquefois victimes; mais la Crète fut privée des avantages qui résultèrent de ce nouvel ordre de

choses. Les Grecs y furent toujours malheureux, et les Européens mêmes y coururent de plus grands périls : les égards qu'on avait pour eux dans cette partie de l'empire turc, n'approchaient pas du respect inviolable dont l'opinion les entourait sur le continent : à diverses époques, les barbares insulaires se permirent de les tyranniser, et les consuls ne purent obtenir justice ; il eût été même périlleux d'y recourir, car, si le plaignant avait le malheur de gagner sa cause, son barbare adversaire n'attendait plus qu'une occasion favorable pour l'assassiner.

Les Musulmans Crétois se plaisaient surtout à exercer leur rage sur les papas ou prêtres du rit grec. Lorsque quelques-uns de ces scélérats rencontraient un ecclésiastique, ils le prenaient souvent pour but, et s'amusaient à décharger sur lui leurs armes, pour essayer leur adresse. La victime tombait, et les Grecs du quartier voisin étaient encore obligés de payer à l'aga une somme taxée, au prorata de leurs biens, pour qu'il leur fût permis d'enlever le cadavre. L'injuste loi qui autorise cette espèce d'amende se nomme *loi du sang*; elle est en vigueur dans toute la Turquie, et son objet est d'effacer la souillure d'un meurtre dans le quartier. Le revenu de cet impôt, si je puis l'appeler ainsi, est affecté aux principales mos-

quées; ainsi, comme on voit les battus payent l'amende en Turquie! (1)

Esquissons encore quelques traits du triste tableau que j'ai commencé ; pour peindre entièrement la scélératesse des Crétois, je citerai l'anecdote suivante, qui d'abord était parvenue à ma connaissance par la voie publique, et qu'un habitant respectable de l'île m'a ensuite confirmée. Plusieurs Turcs entrèrent dans une maison un peu isolée : elle était habitée par un vieillard grec, sa femme, et leur fille âgée de 19 ou 20 ans. Les scélérats demandèrent au vieillard quel-

(1) Les Turcs ont des lois fort sages, mais ils en ont aussi de bien iniques, entre autres celle-ci; ils l'exécutent avec la plus extrême rigueur, en voici un exemple: lorsque leurs tribunaux condamnent un Grec à la peine capitale, ils n'ont pas de lieu fixe pour l'exécution : elle se fait dans le premier endroit favorable. Eh bien! quand un malheureux a la tête tranchée, tous les Grecs du voisinage doivent contribuer à la formation d'une somme, qui s'élève quelquefois à plusieurs milliers de francs, pour qu'on les débarrasse, au bout de trois jours, de l'affreux spectacle d'un cadavre. On va même plus loin : un coupable, condamné à la corde, est supplicié à la porte d'une boutique quelconque; on choisit de préférence celles des bakals (épiciers), parcequ'elles sont plus fréquentées. Ainsi le malheureux propriétaire est d'abord réduit à l'horreur de passer pendant trois jours sous les pieds d'un cadavre livide; et ensuite il doit payer ceux qui lui ont fait un si horrible présent.

ques rafraîchissemens; on s'empressa de les satisfaire : au milieu du repas, l'un d'eux saisit la jeune fille et la souille de ses indignes caresses, aux yeux d'un père et d'une mère qui n'eurent pas la force de s'y opposer : les autres la saisissent à leur tour, et ils se livrent aussi à leur brutale passion, malgré les cris de désespoir de leur victime et les prières de ses parens. Ensuite, pour mettre le comble à ce forfait, le plus grand de tous aux yeux des Turcs, religieux observateurs des droits sacrés de l'hospitalité, ils demandent au vieillard ce qu'ils lui doivent pour leur repas. L'infortuné, accablé de la honte dont sa fille vient d'être couverte, et qui rejaillit sur ses cheveux blancs, répond en tremblant qu'il ne demande rien. « Tu ne veux rien, reprend aussitôt l'un d'eux? cela n'est pas juste; nous devons te payer. » Au même instant le monstre tire son sabre et met le vieillard en pièces. Sa femme et sa fille, en qui l'horreur d'un tel spectacle réveille le sentiment de leurs nouveaux périls, fuient en poussant des cris lamentables. Mais les assassins les rejoignent et les ramènent sur le théâtre de leurs crimes : achèverai-je cet affreux récit et pourra-t-on croire à sa véracité? les monstres, ô comble de scélératesse! les monstres déchirent la mère sur le cadavre palpitant de son époux, et l'infortunée qui venait de partager

leur abominable délire, tombe victime du même sort.

Je crois qu'il est inutile de rien ajouter. Ce seul trait peint les Crétois ; on ne s'étonnera plus ensuite s'ils furent les moteurs de tous les massacres qui eurent lieu sur la côte d'Asie : ce rôle leur appartenait. J'ai entendu un malheureux père de famille, Grec Crétois, victime des orages révolutionnaires, et qui devait l'existence au généreux consul français de Smyrne, s'écrier en apprenant l'insurrection de son pays natal : « Je donnerais ma tête pour voir les barbares tyrannisés à leur tour ; je leur dirais alors : La Providence est juste, elle choisit les victimes pour châtier les bourreaux ; elle punit le meurtre de mon père, et de tant d'autres infortunés : enfin je meurs content, puisque j'ai vu luire le jour de la vengeance ! »

Tant de violences odieuses avaient, depuis bien des années, établi une ligne de démarcation entre les deux peuples habitans de l'île. Les Turcs, maîtres des forteresses et des villes riveraines, exerçaient leur affreuse domination sur les plaines environnantes. Quatre-vingts ou cent mille Grecs, au plus, établis dans les places de commerce pour se livrer aux affaires ou à l'exercice des arts industriels, gémissaient sous leur joug d'airain ; mais la grande masse de la population chrétienne,

semblable aux habitans du Taïgète avait, en quelque sorte, brisé les liens des barbares. Accablés de maux trop insupportables, ces Grecs préférant une existence sauvage au malheur de se voir chaque jour exposés à la mort, s'étaient réfugiés dans les montagnes, dont le centre de l'île est couvert. La moitié de la Crète, au moins, était peuplée de leurs tribus errantes; ils payaient une modique rétribution à l'aga turc du canton où ils se fixaient chaque hiver, et regagnaient au printems les sommets de l'Ida. Toujours sous les armes pour combattre les bêtes fauves, qui s'acharnaient quelquefois sur leurs troupeaux, l'habitude de la chasse les avait aguerris; les pachas de Candie entreprirent contre eux plusieurs expéditions à différentes époques; mais ils échouèrent. Ces montagnards étaient nommés *Sfacchiotes,* du nom de la partie nord de l'île où ils se fixaient le plus souvent. On finit par les laisser en repos; leur caractère paisible et la simplicité de leurs mœurs pastorales n'inspiraient aucune crainte aux dominateurs. Tous bergers, ils se livraient dans leurs montagnes à la préparation des laitages, qu'ils envoyaient ensuite dans les villes; ce petit commerce était pour eux la source d'une douce aisance; leurs fromages surtout s'expédiaient sur tous les points de la Turquie, où ils jouissaient d'une grande répu-

tion. Accutumés à cette vie agreste, étrangers aux malheurs qui pesaient sur leurs compatriotes des villes, ils n'ambitionnaient pas de sort plus heureux. La liberté était dans leurs montagnes, le bonheur sous leurs tentes. Lorsque les émissaires des Péloponésiens vinrent les inviter à se liguer avec leurs frères de l'Archipel et de la Grèce, ils ne furent point éblouis des avantages qu'on leur fit espérer. Leur haine contre les Turcs était héréditaire depuis plusieurs siècles; mais ils les craignaient encore : ceux d'entre eux qui allaient chaque année échanger dans les villes les laitages de la tribu, rapportaient parmi leurs frères la terreur dont ils n'avaient pu se défendre au milieu des Turcs; ce nom seul inspirait l'effroi aux femmes et aux enfans : les Sfacchiotes attaqués avaient assez d'énergie pour se défendre; mais ils n'avaient pas le courage de devenir agresseurs. Ils auraient sans doute gardé la plus parfaite neutralité, si les Turcs n'avaient eu la maladresse de les brusquer. Voici la circonstance qui, plus encore que les sollicitations des envoyés péloponésiens et que les adresses exaltées d'Ypsilanti, détermina leur révolte.

Dès que la Porte eut ordonné de désarmer les Grecs dans l'empire, toutes les provinces continentales reçurent ces instructions par courriers; mais il n'en fut pas de même à l'égard des pos-

sessions d'outre-mer. Les Grecs, maîtres de l'Archipel, entravaient toutes les communications ; il fallut donc attendre long-tems avant que de trouver une occasion favorable pour y faire parvenir les firmans ou ordres suprêmes du souverain. Ils ne furent connus en Crète que vers les premiers jours du mois de juin. Aussitôt les Musulmans, qui avaient déjà assassiné plusieurs Grecs, désarmèrent ceux qui avaient échappé aux massacres ; ils saisirent même cette occasion pour commettre encore de nouveaux crimes. Cependant il leur était impossible d'exercer pareillement leur autorité sur les Sfacchiotes, qui s'étaient, pour ainsi dire, soustraits à leur domination ; ils firent sommer, par des huissiers, les chefs des tribus, de porter toutes les armes dans les places de guerre, en les menaçant des plus terribles châtimens, s'ils n'obéissaient pas. Les montagnards, conservant leur modération jusqu'à la fin, répondirent à cette injonction d'une manière tout à la fois noble et respectueuse ; ils firent observer aux messagers du pacha, qui les pressaient d'obéir, la nécessité où ils étaient, dans leurs déserts, d'être continuellement sur leurs gardes, pour se défendre, eux et leurs troupeaux, contre les attaques des bêtes fauves : enfin, en terminant, ils renouvelèrent leur serment de soumission à la Porte, jurant qu'ils étaient prêts

à faire cause commune avec les Ottomans, s'ils étaient menacés par les insurgés; mais ils insistèrent sur la nécessité absolue de conserver leurs armes.

Les envoyés turcs retournèrent à la Canée sans pouvoir obtenir d'autre réponse. Le pacha et la populace musulmane de cette ville devinrent furieux : on expédia sur-le-champ de nouveaux officiers, avec l'ordre précis d'enjoindre aux Sfacchiotes ce qu'on leur avait demandé d'abord comme une obligation qu'ils devaient remplir de leur propre mouvement, en leur qualité de sujets, et de les prévenir que s'ils ne satisfaisaient point à cette sommation, on ferait marcher contre eux des troupes qui les traiteraient en ennemis et en rebelles. Les Sfacchiotes, irrités à leur tour de l'audace des barbares, qui voulaient imposer la loi à un peuple nombreux, ceux qui n'étaient qu'une poignée de monde, renvoyèrent leurs émissaires, avec cette réponse : « Puisque les Musulmans n'ajoutent point foi à nos promesses, et qu'ils demandent nos armes pour avoir bientôt nos têtes, qu'ils les viennent prendre. »

Toutes les tribus se disposent aussitôt aux combats; elles s'assemblent dans la plaine, et, pour abréger aux barbares une partie du chemin, l'armée chrétienne, forte déjà de plus de 30,000 hommes, s'avance du côté de la Canée. Le pacha,

en recevant l'ultimatum des montagnards, écume de rage; la milice féroce et indisciplinée, qui forme les garnisons des places de guerre, immole une multitude d'infortunés; l'autorité, secondant leur fureur, fait périr, sous les plus vains prétextes, ceux qui échappent aux assassins; après ces affreux préludes de vengeance, les barbares se mettent en campagne avec leur jactance ordinaire; mais cela ne dura pas longtems; les victimes qu'ils venaient d'immoler, trouvèrent bientôt des vengeurs. A deux heures de marche de la ville, ils rencontrèrent les Sfacchiotes qui s'avançaient en bon ordre; les deux partis en vinrent aux mains avec cet acharnement qu'inspirent la haine et la soif des représailles. La victoire pourtant ne tarda guère à se décider; les barbares savaient mieux assassiner que combattre: ils prirent honteusement la fuite, avant même que l'action fût tout-à-fait engagée. Les Grecs les poursuivirent et en massacrèrent un grand nombre. Ceux qui purent échapper, se renfermèrent, avec le pacha, dans la Canée, où ils turent en pièces tous les chrétiens qui restaient encore. Les Sfacchiotes, que ce premier combat rendit maîtres absolus de la plus grande partie de l'île, vinrent asseoir leur camp à peu de distance de la Canée. Une autre division de leurs troupes se dirigea sur Rethymnos, qui fut

également serrée de près, et sur Candie, fameuse par la force de ses remparts et l'avantage de sa position. Ainsi, en moins de quinze jours, les Musulmans Crétois durent enfin reconnaître leur faiblesse et souffrir à leur tour; avant que de se renfermer dans leurs villes de guerre, ils avaient eu la cruelle précaution de ravager les campagnes, de détruire les villages et d'en massacrer les habitans chrétiens. Les belles plaines qui avoisinent le rivage, sur toute la côte orientale de l'île, furent dévastées et ruinées par les barbares. Les Sfacchiotes eurent la douleur de ne trouver sur leur passage que des cendres et des ossemens humains; mais cet horrible spectacle, loin de glacer leur courage, ne fit qu'augmenter leur haine contre des monstres qui joignaient la lâcheté à la perfidie et à l'orgueil; toutes les places où ils s'étaient renfermés furent mises en état de siége. Ces événemens se passèrent depuis le mois de juillet jusqu'à la première quinzaine d'août.

Les Musulmans Crétois n'épargnèrent personne dans leur fureur. Les Européens eurent bien de la peine à se soustraire à leur aveugle ressentiment : la plupart se réfugièrent dans les îles voisines ou sur le continent de l'Asie; le consul français de la Canée fut lui-même forcé d'abandonner cette ville avec une partie de ses nationaux. Le commerce de l'île, naguère flo-

sant, fut tout-à-fait entravé, et les deux partis souffrirent également de cette stagnation complète dans les affaires.

Cependant les flottes étaient en présence, depuis un mois environ, sans que le plus léger engagement eût eu lieu. Dès que l'on sut la sortie de l'armée ottomane et sa position à Rhodes, les gouverneurs des villes maritimes de l'Asie-Mineure s'empressèrent de faire embarquer les troupes qui s'étaient rassemblées dans leurs gouvernemens, pour agir de concert avec la flotte. On espérait que les vaisseaux de guerre protégeraient les navires sur lesquels ces milices étaient embarquées, et d'ailleurs, les autorités municipales étaient trop heureuses de pouvoir saisir cette occasion pour se délivrer de cette soldatesque effrénée, quel que fût le sort qui l'attendait ensuite. A Smyrne, on arma cinq ou six bâtimens marchands, de toutes les nations, sur lesquels s'entassèrent les hordes qui jusque-là avaient campé sous les murs du château. Mais ces préparatifs se firent avec une telle lenteur que, lorsque ces navires mirent à la voile, la flotte ottomane se disposait déjà à lever l'ancre pour aller côtoyer la Morée. Cependant les soldats partirent à la grande satisfaction des chrétiens, qui, depuis bien long-tems, soupiraient après l'heureux moment qui les délivrerait de leurs oppresseurs. Une

goëlette algérienne et un petit bâtiment de guerre de la même nation, de l'espèce de ceux que l'on nomme *trabacolos* dans la Méditerranée, feignirent de vouloir escorter ce convoi; mais ils ne l'accompagnèrent que jusqu'à l'embouchure du golfe, c'est-à-dire, aussi loin qu'ils purent le faire sans danger.

Les navires de transport se dirigèrent donc seuls du côté d'Échelle-Neuve, pour y débarquer les troupes qu'ils portaient; elles devaient se joindre à l'armée, ou plutôt aux débris de l'armée qui s'était formée sur la côte. Mais à peine les navires eurent-ils doublé la pointe de l'île de Scio, qu'une flottille grecque de douze voiles les aperçut et leur donna la chasse. Effrayés alors de leur position, et hors d'état de résister à l'ennemi, trop supérieur en nombre, ils se rapprochèrent de la côte, dans l'intention de s'y réfugier, en cas d'une défaite qui n'était que trop probable. Les Grecs les suivirent et les attaquèrent, sans leur donner le tems de se préparer au combat. Cependant les barbares se défendirent avec un courage dont on ne les eût pas crus susceptibles. Ils tirèrent le meilleur parti possible de leur faible artillerie, et, après avoir soutenu, pendant plus de deux heures, les efforts de l'ennemi, voyant qu'il leur était impossible de lui échapper, ils se jetèrent dans leurs embarcations et gagnèrent le rivage; ils eurent peu de

peine à y arriver, puisqu'ils n'en étaient pas à une demi-portée de canon. Avant que de prendre cette résolution, ils avaient eu la précaution d'incendier leurs navires, en sorte que les vainqueurs ne purent tirer aucun profit d'un avantage qui leur coûtait déjà bien cher. Les Turcs perdirent incomparablement plus de monde ; mais quelques-uns des vaisseaux grecs furent endommagés : les vainqueurs s'occupèrent ensuite, suivant leur usage, de retirer de l'eau les canons de l'ennemi ; les barbares, après cet échec, dévastèrent la contrée dans laquelle ils avaient abordé : les malheureux Grecs cultivateurs, qui s'y trouvaient encore dispersés, furent les victimes de leur furie. Ensuite, ils se dirigèrent sur Echelle-Neuve, en suivant la côte, et cette ville malheureuse fut bientôt en proie à de nouvelles calamités.

L'avantage que les Grecs avaient remporté, donna lieu à bien des exagérations, et la vérité ne présida guère aux récits qu'on en fit. D'après les rapports qui en parvinrent en Europe, on aurait pu croire que les deux flottes avaient combattu, et que les Grecs avaient ruiné des vaisseaux, quoiqu'ils n'eussent eu affaire qu'à des petits navires marchands, faibles et sans défense. Cette idée s'accrédita tellement, qu'aujourd'hui même bien des personnes pensent que l'échec

fut supporté par la flotte, tandis qu'elle resta constamment dans la rade, sans faire le moindre mouvement.

On s'est plu de cette manière à égarer l'opinion publique, et ce n'est pas seulement dans cette occasion que les faits ont été dénaturés; mais la plupart du tems, lorsqu'on annonçait une victoire navale, ce prétendu succès se bornait tout au plus à la prise d'un malheureux bateau ou d'un navire de commerce qui n'essayaient pas même de se défendre. L'intérêt qu'inspirent les Hellènes ne peut, dans aucun cas, autoriser l'imposture, d'autant mieux que l'effet qu'elle produit ne dure qu'un instant, et finit même par devenir funeste. Pourquoi les nouvelles anticipées que l'on publie encore chaque jour sur leur compte? leur cause, pour triompher, n'a pas besoin d'avoir recours à ces frivoles moyens; la justice est de leur côté; la valeur la soutient; et le succès finira par couronner ces nobles efforts. Je le répète donc: jusqu'au mois de janvier 1822, c'est-à-dire pendant toute la première année de la révolution, il n'y eut pas le moindre engagement entre les deux flottes, et tous les bruits qui coururent à cet égard étaient mensongers.

Dès que les détails de cette action parvinrent à la connaissance des flottes, chacune d'elles fit des dispositions différentes. L'amiral turc se pré

para à tenter un voyage dans l'Archipel pour gagner ensuite les côtes de la Grèce, et renforcer les garnisons des places qui s'y défendaient encore, pendant que les chefs de la flotte unie concertaient un plan de combat qui pût faire pencher la balance de leur côté. Ils lancèrent deux brûlots, dans la nuit du 5 septembre, avec toute l'adresse possible; mais l'ennemi était sur ses gardes : cependant les navires incendiaires, dirigés par des hommes habiles, arrivèrent sans obstacle, jusque sous les batteries ottomanes. L'un d'eux fut coulé à fond, avant qu'il eût pu embraser le vaisseau derrière lequel on l'avait attaché; l'autre s'éteignit accidentellement, et les Turcs s'en emparèrent. Le chef turc, effrayé de cette tentative, hâta son départ de quelques jours : il mit à la voile le lendemain, 6 septembre; mais quand les Grecs virent l'appareillage de l'ennemi, ils crurent que son intention était de les attaquer; alors la confusion et l'épouvante se mirent dans leur flotte. Hors d'état de lutter avec avantage, ils s'empressèrent aussi de lever l'ancre, et s'éloignèrent précipitamment dans le plus grand désordre. Si les Turcs avaient su profiter de cette occasion favorable, ils auraient certainement détruit toute la marine des insurgés; car l'ensemble qui faisait sa seule force n'existait plus. Ceux d'Ipsara fuyaient du côté de leur île, ceux d'Hydra et

de Spezzia se dirigeaient aussi vers leur pays, mais isolément, et comme vaincus par une terreur panique. La Providence veillait spécialement sur eux : les barbares, qui ne savaient à quelle cause attribuer une manœuvre si extraordinaire de la part d'un ennemi dont l'attitude avait été si menaçante jusqu'alors, prirent cette fuite pour un piége, et ils en furent épouvantés. Leur frayeur sauva les Grecs. Les Ottomans se gardèrent bien de les poursuivre et de diviser ainsi leurs forces : ils continuèrent lentement et serrés les uns contre les autres, comme pour éviter toute surprise. Arrivés sur les côtes de la Morée, ils débarquèrent des soldats et des vivres à Coron et à Modon, qui n'étaient pas encore soumises aux Grecs. Ils firent voile ensuite pour Prévesa, afin d'y dégager celle de leurs escadres qui s'y trouvait bloquée depuis le commencement des hostilités. Mais en passant devant Galaxidi, ils saisirent l'occasion qui se présenta de se venger sur cette cité grecque, du mauvais succès de leurs armes dans la péninsule. Comme cette action, ou plutôt cet acte de fureur est l'un des événemens les plus remarquables de cette époque, j'en rapporterai les circonstances dans le plus grand détail.

Le 1er. octobre, lorsque les Ottomans revenaient des côtes de l'Albanie, ils aperçurent à la hauteur du cap Matapan une division grecque de six

navires, en observation dans ces parages. Ils faisaient partie de la grande flottille d'Hydra, qui s'était déjà remise en mer ainsi que celle de Spezzia : les Ipsariotes seuls étaient restés dans leur port. Les Turcs donnent la chasse à ces bâtimens; et les serrent entre la terre et eux, en sorte qu'ils ne peuvent pas gagner le large et leur échapper : bientôt, les malheureux Grecs sont attaqués; mais il leur était impossible de songer à une défense que tout rendait inutile. Deux des leurs sont coulés à fond dès les premiers coups; les autres gagnent avec peine, et déjà fort endommagés, la rade de Galaxidi. Les personnes formant les équipages des deux navires coulés à fond, parviennent encore à se sauver sur la côte, les unes à la nage, les autres dans les embarcations, et les Turcs ne font pas de prisonnier : alors ils se mettent à poursuivre les quatre vaisseaux qui avaient cherché un refuge à Galaxidi. Le port de cette ville n'est pas défendu comme la plupart de ceux que l'on trouve dans ces parages. La flottepénétra donc sans obstacle dans la rade, où se trouvaient quelques bâtimens légers et un assez grand nombre de bateaux du pays. Elle commença un feu terrible et abîma tous ces navires, sans en excepter les quatre Hydriotes qui se défendirent avec un courage d'autant plus admirable, qu'ils ne pouvaient se dissimuler combien

leur perte était certaine. Les équipages ne quittèrent leurs bâtimens que lorsqu'ils furent à demi-submergés. Alors les Turcs, n'éprouvant plus de résistance, s'approchèrent de la ville qui fut bombardée et détruite en peu d'heures. Mais elle était absolument déserte ; ses habitans avaient gagné les montagnes en apercevant les barbares ; ils s'emparèrent seulement de quelques pauvres bateliers, qui avaient voulu rester dans leurs bateaux, espérant les conserver par ce moyen. Ce désastre de Galaxidi eut lieu le 2 octobre, dans la matinée : la flotte turque se remit en route pour Constantinople, fière de cette belle victoire qui terminait si glorieusement la campagne.

Dans le même tems ou à peu près, l'île de Chypre était le théâtre de la plus sanglante réaction : les Musulmans insulaires, corrompus par les cruels étrangers, s'étaient enfin soulevés contre leurs compatriotes chrétiens. Dès la fin du mois d'août, les massacres étaient devenus presque journaliers ; plus de police, plus de frein à la licence ; l'île paraissait livrée au pillage et à la dévastation. Les consuls européens se distinguèrent par leur humanité dans ces circonstances calamiteuses ; mais aucun d'eux ne surpassa le consul de France en générosité, et il les surpassa tous en courage. Ce digne magistrat, qui avait géré avec honneur le consulat général de Smyrne, pendant

plusieurs années, réhabilita notre nation dans l'esprit des Cypriotes, de la manière la plus glorieuse, ainsi que ses collègues l'avaient fait sur les divers points du continent de l'Asie et de l'Archipel (1). La populace turque de Larnaca se souleva en masse contre les Grecs, le 6 octobre et jours suivans : diverses causes donnèrent lieu à ce mouvement ; la principale était l'éloignement de la flotte et les constantes hostilités des Samiens sur les côtes d'Asie. On s'empara d'un archevêque, de cinq évêques et de 36 papas ; ces malheureux furent suppliciés. La majeure partie des Grecs résidans à Larnaca fut mise à mort ; il est impossible d'évaluer, même approximativement le nombre des victimes. Les Européens ne durent leur salut qu'au hasard ; encore plusieurs d'entre eux ne purent-ils se dérober à la fureur des assassins. De ce nombre fut un agent espagnol, reconnu depuis 36 ans en cette qualité dans l'île : mais

(1) Je me sers de l'expression *réhabiliter*, qui paraîtra peut-être un peu dure à des lecteurs français ; je sais bien que notre honneur national est intact, et qu'il n'eut jamais besoin d'être réhabilité ; mais chez les barbares asiatiques, et surtout aux environs de la Syrie, l'échec que nous éprouvâmes devant Acre, nous nuisit singulièrement dans l'opinion : la conduite de nos braves compatriotes dans ces circonstances critiques, nous a rendu l'ancienne considération dont nous jouissions, et l'a même augmentée.

il était du rit grec, et cette raison détermina son supplice, sans autre considération. M. Méchain, consul de France, avait reçu sous le pavillon du roi une foule de malheureux poursuivis par les meurtriers; ceux-ci le somment de leur livrer encore ces victimes : le magistrat résiste et brave toutes les menaces de ces furieux. On tire sur sa maison; il reste inébranlable et se décide à mourir avec sa famille plutôt que de se souiller d'une faiblesse indigne du nom français. Les barbares, irrités de se trouver arrêtés par un seul homme, font avancer du canon pour enfoncer les portes de la maison consulaire : la vue de ces terribles préparatifs, loin de l'abattre, redouble pour ainsi dire le courage de M. Méchain; cependant le consulat allait sûrement être violé; il n'y avait plus d'espérance d'échapper à des forces trop supérieures, lorsque la nuit mit fin à l'agression : les Turcs environnent cette habitation hospitalière, bien résolus de s'en rendre maîtres le lendemain. Mais, au milieu de la nuit, un secours inespéré arrive aux Grecs et les sauve. Quarante bâtimens insulaires se présentent tout à coup à l'entrée de la rade; alors la scène change entièrement de face; les barbares, tremblans à leur tour, abandonnent la ville et se sauvent dans les montagnes : les Grecs débarquent une partie de leur monde; ceux de leurs malheureux frères que M. Méchain

venait de sauver d'une manière si héroïque, se réfugient à bord des navires qui mettent à la voile, après avoir ravagé la ville. Cependant le consul reste à son poste, et quelques jours après, lorsque les barbares reparurent dans la ville, ils n'osèrent lui reprocher sa belle action, tant ce trait de vertu leur avait imposé! Les choses se rétablirent insensiblement et les massacres cessèrent, parce que les assassins ne trouvèrent plus de victimes. Je dois avouer aussi que les Turcs raisonnables, ou plutôt les Turcs propriétaires, gémirent sur ces affreux excès: l'indigne aga qui commandait ce canton rejeta sur les milices syriennes la faute de ces massacres, dus en grande partie à sa mauvaise administration.

CHAPITRE XV.

La flotte turque rentre dans les Dardanelles. Prise de Tripolizza: suites de cette conquête. Le prince Démétrius Ypsilanti nommé prince de Morée. Hostilités des Persans contre les Turcs. Divers combats à Cassandre. Les Grecs sont obligés de se retrancher dans la presqu'île. Ils s'y défendent avec un courage opiniâtre.

1. Après l'affaire de Galaxidi, les Turcs continuèrent leur route vers le Bosphore. En passant devant Hydra, ils s'arrêtèrent quelques instans, comme s'ils eussent eu le dessein de faire quelque tentative sur cette île : les circonstances leur étaient favorables, car la flotte était sortie, et il ne restait dans le port qu'un petit nombre de bâtimens ; mais les batteries étaient prêtes, et le peuple animé du meilleur esprit, se disposait à la plus vigoureuse défense. Aussi les barbares ne tirèrent pas même un coup de canon, et reprirent le large. A Tine, leur approche répandit l'effroi ; cette île n'est nullement fortifiée ; deux ou trois mille hommes, avec un peu d'artillerie, auraient suffi pour s'en rendre maître entièrement, et détruire la population ; et quelques bordées pouvaient ruiner de fond en comble le chef-lieu,

Saint-Nicolo, bâti en amphithéâtre sur le rivage, de telle manière que les plus gros vaisseaux peuvent en approcher jusqu'à une demi-portée de canon. Les Tiniotes craignirent que les Ottomans ne se vengeassent sur eux de tous les excès qu'ils avaient commis contre les prisonniers de guerre et contre les autorités de leur île. Leurs craintes redoublèrent lorsqu'ils virent la flotte raser la côte et s'approcher de la terre le plus possible. Les détails du désastre de Galaxidi, qui étaient déjà parvenus dans l'île, mais accompagnés de l'incertitude et de l'exagération; la prétendue ruine d'Hydra, annoncée par des bateaux fugitifs, le matin, d'une manière certaine; toutes ces circonstances avaient tellement épouvanté les habitans, qu'ils prirent la résolution d'abandonner leur ville; ils n'attendirent pas même que les Turcs se fussent avancés jusqu'à la hauteur du point où elle est située; mais dès qu'ils aperçurent leurs navires à la distance de quelques lieues, ils se sauvèrent en toute hâte dans les montagnes, n'emportant avec eux que leurs richesses et quelques effets dont le poids ne pouvait pas retarder leur fuite. En peu d'heures, Saint-Nicolo fut entièrement désert; il n'y resta que quelques familles catholiques, assez simples pour croire que si les Turcs ruinaient la ville, leurs boulets épargneraient leurs maisons; et un petit nombre de Grecs

chez lesquels la curiosité triomphait de la peur.

Le 22 octobre, sur les dix heures du matin, cette grande armée navale, à laquelle il ne manquait que des capitaines habiles et des hommes courageux, rasa la grève de Saint-Nicolo, et ceux qui y résidaient encore purent voir de près ses formidables batteries, mais elle ne manisfesta aucune intention hostile. Poussée par un vent favorable, elle passa avec la rapidité de l'éclair, traînant après elle le petit nombre de navires et de bateaux qu'elle avait pris, soit dans le golfe de Lépante, soit à Galaxidi, et ramenant les vaisseaux de Prévesa. L'amiral ne rendit, pendant toute cette campagne, qu'un seul service au sultan; ce fut de délivrer un vaisseau bloqué dans Epacte par les Grecs, qui se retirèrent à l'approche de l'armée. Le reste du voyage fut tout-à-fait paisible, et bientôt ce général rentra dans les Dardanelles: le gros de la flotte s'arrêta au mouillage de Kourkalé, à quelques lieues de Constantinople, et il s'y rendit seul, avec trois bâtimens, conduisant aussi les faibles trophées de ses prétendues victoires. Comment pouvait-il se faire un mérite de ce qui prouvait ou sa lâcheté, ou son impéritie, ou sa faiblesse? C'était en effet un bien beau triomphe pour le commandant d'une armée navale aussi formidable par le nombre que par la force de ses vaisseaux,

de rentrer, après quatre mois de croisière sur une mer couverte d'ennemis, sans leur avoir causé d'autre dommage que la perte de quelques misérables embarcations, qui n'appartenaient pas même à leurs escadres! Les barbares, sans considérer tout ce que la conduite de leur amiral avait de honteux, furent satisfaits de l'appareil et du luxe qu'il sut déployer dans cette circonstance. Pour flatter leurs goûts féroces, il avait eu l'attention de faire pendre au bout de ses vergues quelques malheureux grecs enlevés sur le rivage de la Grèce, ou même sur les rives du Bosphore, quoique cette partie fût restée fidèle au sultan. Mais toutes ces atrocités n'étaient encore, pour ainsi dire, que le prélude de celles qui devaient consacrer ce méprisable triomphe. L'amiral fit saisir le petit nombre de Grecs restés sur les vaisseaux ottomans, où ils avaient voulu continuer leurs services; quelques-uns d'entre eux furent pendus par les cheveux; d'autres supplicés d'une manière plus douloureuse encore.

La populace musulmane, avide de ces sortes de spectacles, applaudit à toutes ces horreurs; le sultan en fut indigné, et le jour même, il disgracia le lâche commandant de la flotte, qui ne parvint qu'avec peine à dérober à la justice sa tête criminelle: quelques autres capitaines qui servaient sous ses ordres, furent également desti-

tués, et, quoique personne ne doutât que l'intention de la Porte ne fût de faire hiverner la flotte dans le Bosphore, elle fit cependant presser l'armement de quelques autres vaisseaux, comme si elle eût eu l'intention de faire incessamment une nouvelle expédition.

Sur ces entrefaites, les Turcs reparurent à Patras; ils pénétrèrent dans la péninsule, à la suite d'un combat gagné par eux près de Corinthe, et Germano, qui éprouvait chaque jour de nouvelles difficultés pour se procurer des vivres, vit son armée réduite insensiblement par les désertions: il était impossible que les troupes pussent trouver des subsistances dans un pays ruiné tant de fois. Alors Jussuff, pacha de Sérès, l'un des généraux ottomans les plus distingués, s'avança jusqu'à Patras, qu'il avait déjà commandée dans des tems plus heureux, avec 4 ou 5,000 hommes, et se rendit maître de la place presque sans coup férir. Bientôt après la flotte turque, en passant dans ces parages, leur fournit aboudamment des munitions de guerre et de bouche. Le malheureux archevêque, abandonné de ses troupes que la misère, toujours croissante, et la mauvaise saison, avaient fini par décourager tout-à-fait, se retira dans les montagnes, hors d'état de rien entreprendre contre l'ennemi. Depuis le commencement de la campagne, on avait remarqué, en

général, un bonheur assez constant dans les opérations de Jussuff: aussi les Grecs le nommaient-ils le plus fortuné des généraux ottomans, comme il en était le plus brave. Ses troupes chérissaient en lui la valeur aussi bien que la justice; jamais il ne fut abandonné, et son exemple fut toujours d'un grand poids sur ses soldats.

Le 3 octobre, pendant que la flotte turque incendiait Galaxidi, les Grecs de la Morée, commandés par Ypsilanti et Colocotroni, soumettaient la fameuse place de Tripolitza, capitale de la péninsule, et protégée par une citadelle redoutable. Le siége de cette place était commencé depuis plusieurs mois, mais les Grecs n'y avaient éprouvé que des revers: ils avaient toujours échoué dans les diverses tentatives qu'ils firent pour prendre la ville d'assaut. Ce fut alors que le prince Ypsilanti arriva pour prendre le commandement en chef de l'armée qui était employée à cette importante opération, sous les ordres des généraux Colocotroni et Kephalas; il fit proposer au kiaya-bey de Chourchid, pacha, demeuré chef militaire de la place par l'absence de son chef, commandant général des forces ottomanes en Albanie, de lui remettre la citadelle par capitulation; mais celui-ci, insolent et présomptueux, sans calculer les chances de la guerre, répondit au prince des Hellènes qu'il eût à se rendre lui-

même avec toutes ses troupes, s'il voulait sauver sa vie, autrement qu'ils seraient tous punis de mort. On pense bien que de pareilles négociations n'eurent pas de suite favorable, et que le siége continua avec le même acharnement qu'auparavant; mais comme la garnison de Tripolitza était considérable, qu'un nombre prodigieux de familles turques s'étaient réfugiées dans cette ville, la disette ne tarda pas à s'y faire sentir. Indépendamment des Turcs qui composaient la garnison, on y comptait encore 3,000 Albanais; le nombre des hommes capables de porter les armes, dans la ville, s'élevait environ à 8,000; mais ce nombre diminuait chaque jour, autant par les maladies que par les pertes qu'entraînaient les assauts ou les sorties. Cependant les Grecs, voyant que la force et le courage ne pouvaient décider du succès, résolurent d'employer la ruse, arme toujours mortelle entre leurs mains. Ils essayèrent de séduire divers chefs turcs; mais ceux-ci s'étant tous montrés incorruptibles, les Grecs tournèrent alors leurs vues sur les chefs albanais; et ce moyen leur réussit.

Cette milice mercenaire, déjà fatiguée des privations auxquelles elle était assujettie, surtout depuis qu'on pressait le siége avec plus de vigueur encore que par le passé, ne s'accordant pas très-bien d'ailleurs avec les autres troupes ot-

tomanes, quoique professant le même culte, saisit avec empressement l'occasion de sortir d'une position fâcheuse, dont chaque jour augmentait l'embarras. Cependant, les conditions que le général Colocotroni leur fit proposer n'étaient pas trop séduisantes; on devait seulement leur laisser la vie et la liberté, et on leur promettait de les faire escorter jusque sur les frontières de la péninsule, pour qu'ils pussent ensuite regagner sûrement leur pays; en un mot, on leur accordait seulement le droit de se retirer avec les honneurs de la guerre, armes et bagages, et rien de plus. Ils se décidèrent, pour ce misérable avantage, à trahir leurs compatriotes, leurs frères, et la cause à laquelle ils devaient se sacrifier. Le complot était formé: les Albanais avaient promis de livrer aux Grecs la partie du rempart qui était confiée à leur garde. Dès que Colocotroni se fut bien assuré de la sincérité de leurs promesses, il fit tout disposer pour un assaut général qui devait se donner le 3 (15) octobre. En effet, dès la pointe du jour, l'armée grecque, forte de 15,000 hommes, se met sous les armes; un bataillon de canonniers de l'île d'Hydra fait jouer contre la partie du fort, opposée à celle que les Albanais devaient livrer, une douzaine de pièces qui avaient été récemment envoyées de Malvoisie et de Calamata; tous les Turcs se portent sur ce point, que Colo-

cotroni attaque en personne, à la tête des Maniotes. Déjà la brèche était assez grande pour que les troupes pussent monter à l'assaut : une division de Maniotes s'élance et la brèche est bientôt couverte de cadavres : cependant les Turcs, auxquels le désespoir donne de nouvelles forces, disputent pied à pied le terrain, et deux fois les assaillans sont repoussés avec perte : Colocotroni, irrité d'une résistance si opiniâtre, prend lui-même l'étendard sacré, et monte le premier à travers une grêle de balles et la mitraille de trois batteries tournées dans cette direction. Les soldats le suivent, et pénètrent sur ses pas jusque sur le revers du second fossé ; mais les Turcs repoussent une troisième fois cette terrible attaque, et le général est obligé de se retirer encore, après avoir perdu l'élite de ses troupes. C'est alors qu'il apprend que le colonel Kephalas est enfin entré par la porte que lui ont livrée les Albanais, et que le drapeau chrétien flotte sur les remparts des infidèles.

Alors, il vole sur ce point avec 2,000 hommes d'élite, et laisse le reste de sa division à l'un de ses lieutenans, pour couper à l'ennemi tout moyen de retraite. Bientôt il entre dans la ville que les troupes de Kephalas ont ouverte, en faisant sauter l'une des portes, pour en faciliter l'entrée aux leurs : les Turcs, abandonnés de tous

les côtés, quittent les retranchemens et se retirent dans les maisons, où ils se défendent encore. Pendant ce tems, le reste de la division de Colocotroni, profitant du désordre général, parvint enfin à occuper la brèche et la partie supérieure du rempart. Les assiégés abandonnent la seconde enceinte, et ne défendent plus que faiblement les batteries placées sur ce point : les Grecs s'en emparent et les tournent sur la ville. Ce moment fut celui de leur victoire. Battus sur tous les points, les Turcs se retirent dans l'intérieur et se retranchent dans quelques positions difficiles ; mais ils y sont écrasés par la mitraille ennemie. Les maisons sont tour à tour enfoncées ; celles qui présentent trop de difficultés aux assiégeans sont brûlées, et le massacre devient épouvantable. Tripolitza, comme Malvoisie, fut le théâtre d'horribles excès commis par les Grecs. Ils souillèrent leur victoire par des crimes odieux. Personne ne put échapper à leur fureur ; les Hellènes exercèrent en barbares leur vengeance contre ces malheureux : ceux qui étaient armés, ceux qui ne l'étaient pas, les enfans, les vieillards, furent égorgés sans pitié. Les cruels Maniotes, surtout, semblaient avoir soif du sang de leurs ennemis ; non contens de les égorger, ils inventèrent en quelque sorte des supplices nouveaux pour rendre leur mort plus douloureuse. Ainsi les Grecs

conservaient la férocité de leurs inclinations ; quelquefois, il est vrai, ils semblaient revenir à des sentimens plus humains; mais sitôt qu'une victoire inattendue mettait en leur pouvoir de nouvelles victimes, leur furie se ranimait en quelque sorte, tant la soif de la vengeance les dévorait!

Cependant la prise et le sac de Tripolitza ont été la source de tant de reproches adressés aux Grecs par leurs ennemis et même par leurs plus chauds partisans, que je croirais manquer à l'exactitude historique et même tromper l'attente du lecteur, si je n'entrais dans quelques détails à ce sujet. Hélas! il est bien vrai que les Hellènes méritèrent les plus sanglans reproches, et rien ne saurait les disculper entièrement en cette occasion. Ils immolèrent à leur fureur plus de 6,000 personnes ; les femmes douées, d'une certaine beauté, et jeunes encore, furent réduites en esclavage ; les autres furent massacrées, et je me dispenserai de souiller les pages de cet ouvrage du tableau hideux des supplices qu'on leur fit subir ; ces crimes, indignes d'hommes civilisés, indignes d'une cause noble et généreuse, n'avaient pu être inspirés aux montagnards que par la férocité qui leur est naturelle et par les plus cruels ressentimens. Les saints préceptes de notre religion furent foulés aux pieds, et les Turcs auraient eu de la peine peut-être à rivaliser de

crimes et d'excès, avec les Grecs, à Tripolitza (1).

Cependant les Albanais, qui par leur trahison avaient causé tous ces désordres, n'échappèrent pas à la punition que la Providence réserve aux lâches et aux traîtres. Colocotroni avait ordonné à 3,000 hommes de son armée de les accompagner jusqu'à l'isthme de Corinthe, ainsi qu'il avait été convenu. Mais, à une petite distance de Tripolitza, il s'éleva une rixe entre les deux corps, à la suite de laquelle tous les Albanais furent massacrés ; il paraît encore qu'ils s'attirèrent ce malheur par leur propre faute. Aux termes de la convention, ils devaient, en quittant la ville, n'emporter que leurs armes ; mais, profitant du tumulte et de l'horreur du pillage, ils pénétrèrent dans l'intérieur des maisons qu'ils savaient les plus opulentes, et en enlevèrent tout ce qu'ils purent.

(1) Je n'ose pas entrer dans de plus grands détails sur ce malheureux événement. Les massacres y furent si considérables que, huit jours après la prise de la ville, les exhalaisons fétides des cadavres occasionèrent des maladies affreuses ; les Grecs furent obligés de l'abandonner pour un tems : ils avaient laissé les morts sans sépulture, et plus de deux mois après on trouvait encore des squelettes entiers sur tous les points de la ville. Mais dans les premiers momens, les cadavres des femmes surtout portaient l'empreinte d'une atroce barbarie. Dois-je dire qu'on avait violé envers elles, de la manière la plus révoltante, toutes les lois de la pudeur et de l'humanité ?

Les Grecs, indignés de cette nouvelle perfidie, qui rompait, pour ainsi dire, tous les liens de la convention, se jetèrent sur ces misérables et les massacrèrent.

De tous les Turcs réfugiés à Tripolitza, les vainqueurs n'épargnèrent que quelques personnages distingués, dont ils espéraient tirer un grand avantage : de ce nombre fut le bey de Corinthe, que l'on traita même avec beaucoup d'égards, dans l'espoir qu'il contribuerait à la réduction de cette dernière ville. Le kiaya-bey, qui, dans les commencemens, s'était signalé par sa fierté, soutint fort mal son caractère dans ces pénibles circonstances. Arrêté par quelques soldats grecs, au lieu de leur vendre chèrement sa vie en homme de cœur, il se jeta aux pieds de ces furieux, et implora leur générosité en les accablant des noms les plus flatteurs, en les nommant ses frères, ses maîtres, etc. ; mais sa bassesse ne put le sauver ; les impitoyables montagnards le massacrèrent.

Néanmoins les Grecs ne jouirent pas tranquillement de la possession de Tripolitza; leur avidité faillit causer leur ruine totale. Dès le second jour, il s'éleva de sanglantes querelles entre les différens corps de l'armée, pour le partage du butin. On en vint aux mains, et le carnage fut affreux; plus de 800 Grecs, exterminés l'un par l'autre, succombèrent le même jour. Ainsi le ciel

vengeait les nombreuses victimes immolées à la rage des vainqueurs, et les Grecs servirent eux-mêmes d'instrumens à sa vengeance.

Malgré l'insatiable avidité du soldat, qui semblait ne devoir rien laisser après elle, on trouva cependant encore des sommes considérables qui furent destinées au trésor; mais le plus grand avantage que les Grecs retirèrent de cette conquête, ce fut l'acquisition d'une artillerie nombreuse; pièces de siége et pièces de campagne, munitions de toute espèce, fusils et autres armes; tout était entassé dans cette place pour en assurer la défense. Le prince Ypsilanti rejoignit bientôt l'armée à laquelle il fit les mêmes reproches qu'à la journée de Malvoisie, et elle en méritait de plus grands encore; il s'empressa ensuite de former un gouvernement provisoire dans la ville; le conseil le nomma lui-même chef de ce gouvernement et prince de Morée. Aussitôt il fit marcher sur Patras toutes les forces qui devenaient désormais inutiles à Tripolitza: Colocotroni et le lieutenant Mavro-Michaelli en eurent le commandement en son absence. De nouvelles troupes furent équipées avec les armes des vaincus, et bientôt, le bruit de ce terrible événement porta le désespoir dans l'ame des Turcs assiégés sur la côte, tandis que les Grecs, soutenus par l'espoir de marcher sur les traces de leurs frères, retrouvaient une nouvelle ardeur.

La prise de Tripolitza commença à faire époque dans la Grèce: avant cet événement, il ne s'était rien passé de bien mémorable, et les batailles gagnées par les Grecs étaient loin d'avoir consolidé leur cause ; mais la réduction des premières places de la province leur en préparait au moins la possession. On remarqua un changement dans la conduite des généraux et dans celle des soldats ; l'amélioration des choses ne fut pas illusoire comme après la réduction de Malvoisie ; elle fut réelle. Un sénat fut organisé à Tripolitza, avec le titre de primat de la Morée. C'est à cette époque que l'espèce de congrès tenu dans le tems à Argos fut transféré à Épidaure. Une plus grande harmonie s'établit parmi les chefs, et la nation entière présentait insensiblement une face nouvelle, à mesure que les difficultés s'aplanissaient.

Les environs de Salonique étaient toujours en proie aux horreurs de la guerre. Retirés dans la presqu'île de Cassandre, les restes de cette grande armée hellénienne, détruite à Vasilica par Achmed, bey, faisaient journellement des excursions dans les contrées voisines, et y portaient tout ensemble la confusion et la terreur. Le pacha de Salonique marcha plusieurs fois contre ces troupes exaspérées; mais il ne réussit jamais à les soumettre. Alors voyant l'insuffisance

de ses forces, il se borna à établir quelques corps d'observation en avant de la ville pour arrêter l'ennemi, s'il était tenté de s'avancer jusque-là. Le pacha de Romélie promettait chaque jour de nouveaux renforts à son collègue de Salonique; celui-ci résolut d'attendre l'effet de ces promesses pour faire un dernier effort, tant contre la presqu'île que contre la position de Monte-Santo, où les Grecs s'étaient retranchés dans les montagnes.

Mais Ulysse poursuivait le cours de ses victoires en Thessalie : toute cette province, jusqu'à Larisse, reconnaissait son autorité. Il pénétra même dans les faubourgs de cette capitale; les flots du Pénée qui avaient, quelques jours auparavant, charrié les cadavres de plus de deux cents chrétiens, massacrés par les barbares janissaires, après la défaite de Zeitouni, roulèrent à leur tour les corps des infidèles tués dans l'attaque de Larisse. Achmed bey était déjà en route pour se joindre au pacha de cette ville, lorsqu'il apprit sa défaite. Pressé lui-même par les Souliotes, et hors d'état de se mesurer avec l'armée d'Ulysse, il dirigea sa marche vers l'Épire, afin de réunir ses troupes à celles de Chourchid pacha, généralissime des Ottomans. Par sa retraite, l'Albanie méridionale et la Thessalie furent absolument abandonnées; les Grecs n'y trouvèrent plus d'obstacle. Cependant Ulysse s'éloigna des rives

du Pénée; la prise de Larisse ne lui paraissait pas assez importante, pour qu'il s'amusât à en former le siége : pendant que Coloçotroni poussait avec vigueur celui de Patras, il marcha sur Corinthe, autour de laquelle plusieurs chefs avaient déjà pris leurs positions. Les Souliotes retenaient Chourchid pacha auprès du plateau de Janina, et le vieil Ali, toujours indomtable, profitait de la confusion de ses ennemis, pour leur susciter de nouveaux embarras.

Alors, quelques mouvemens insurrectionnels éclatèrent en Servie ; les Bosniaques mêmes furent sur le point de se soulever contre leurs chefs: en un mot, de toutes les provinces ottomanes situées en Europe, il ne resta bientôt plus que la Romélie, où l'ordre et l'obéissance au sultan se maintinrent. Les Serviens sont, comme les Bosniaques leurs voisins, des hommes intrépides : la Porte, dans ses guerres avec l'Autriche, n'employa presque jamais d'autres soldats : en général, ces troupes consistent en cavalerie : cette cavalerie turque, dont la réputation est encore si terrible, se compose de Serviens en presque totalité. La cause des Grecs ne pouvait faire une meilleure acquisition que celle de ces deux peuples; mais leur insurrection n'était pas dirigée contre le gouvernement ; ils s'apaisèrent peu à peu, après avoir immolé quelques-uns de leurs

chefs, dont ils avaient à se plaindre. De pareils mouvemens sont communs en Servie et en Bosnie : l'aga d'un canton, pour se venger de celui du district voisin, dont il peut avoir à se plaindre, arme ses vassaux et marche à leur tête contre son ennemi, toujours préparé à la défense. Après l'expédition, qui finit promptement, tout rentre dans l'ordre accoutumé, et ces événemens ne font pas même sensation dans la province ; ils y sont réitérés trop souvent. Les différentes insurrections de la Grèce et de toute la Turquie-Européenne furent les seules causes qui firent donner aux rixes survenues en Servie, plus d'importance qu'elles ne méritaient (1).

Méhemmed-Abdoulouboud, pacha, succéda à Achmed pacha, dans le gouvernement de Sa-

(1) La Servie et la Bosnie, contrées montagneuses, étaient comprises par les Grecs anciens, partie dans l'Illyrie, partie dans le pays des Triballes. La plupart des habitans y sont à demi-sauvages, mais pleins de valeur et de férocité : ils sont presque tous bergers ou cultivateurs. Il est peu de nations plus habiles au maniement des chevaux ; comme les anciens Thraces, ils paraissent en quelque sorte nés cavaliers : les montagnes les plus difficiles, les précipices les plus roides, ils les descendent et les montent à cheval, quelquefois même au grand galop, sans qu'il leur arrive d'accidens ; ils ne se servent pas de mulets, comme le font les habitans des contrées montagneuses de l'Europe : leurs chevaux sont assez bien dressés pour leur en tenir lieu.

Ionique. Ce nouveau visir se fit bientôt remarquer par une justice sévère : les assassinats, fréquens dans la ville, pendant l'administration de son prédécesseur, cessèrent tout à coup, de même que les exécutions arbitraires. Abdoulouboud fit mettre à mort un soldat albanais, coupable d'homicide envers un Grec, et cet exemple retint les autres malfaiteurs. Peu de jours après qu'il eût pris possession de son gouvernement, les renforts promis à Achmed arrivèrent enfin. Abdoulouboud fit assembler ses troupes et marcha à leur tête contre Cassandre. On préluda de part et d'autre par des combats d'avant-postes ; les Grecs avaient fortifié l'isthme, et le canon qu'ils avaient reçu par mer leur était d'un grand secours : ils avaient formé plusieurs batteries dans le passage, en sorte que l'ennemi ne pouvait guère s'en approcher. Cependant, le 9 novembre, Abdoulouboud, qui avait tout disposé pour une attaque générale, s'avance avec ses janissaires et un corps d'Albanais, pour s'emparer des hauteurs et enlever les batteries. Mais après une lutte sanglante, qui dura plusieurs heures, il fut obligé de se retirer en désordre : il avait besoin de cavalerie, et en manquait presque absolument, ce qui fut en partie cause de sa défaite. Il établit son camp à plusieurs lieues de l'isthme, et fit proposer, le même jour, aux Grecs, un accommo-

dement : ceux-ci refusèrent de souscrire aux conditions qu'il exigeait, surtout après l'avantage signalé qu'ils venaient d'obtenir. Abdoulouboud leur offrait la vie et la liberté ; il promettait, de plus, de leur laisser la jouissance de leurs richesses et de leurs troupeaux, pourvu qu'ils abandonnassent la presqu'île, et qu'ils payassent une amende assez modérée. Les négociations furent rompues, et les hostilités continuèrent avec un nouvel acharnement, dans la nuit et le lendemain ; nous verrons bientôt quel fut le résultat de cette expédition d'Abdoulouboud.

Sur ces entrefaites, tandis que la Porte avait sur les bras les affaires de la Grèce et des îles, que le parti auquel s'arrêterait la Russie était encore douteux, le schah de Perse, Fet-Ali, commença tout à coup les hostilités contre elle. Ce prince revenait d'une expédition dans le Korassan ; plusieurs kans de cette province, révoltés contre lui, avaient senti le poids de ses armes et de sa vengeance : il était parvenu à les soumettre ; il en emmenait sept en otage, comme une garantie de la fidélité des autres. L'armée, forte de 50,000 hommes, qui lui avait servi dans cette expédition, fut aussitôt dirigée sur les frontières de l'Arménie, et son fils Mirza en prit le commandement. Quoique les Perses professent l'islamisme ainsi que les Turcs, ces deux peuples

sont cependant ennemis nés l'un de l'autre, parce que chacun d'eux appartient à une secte différente; les uns suivent Ali, les autres Omar. Ces légères nuances ont causé une espèce de scission entre ces barbares; ils s'abhorrent mutuellement. Fet-Ali, sans motiver les raisons qui le faisaient agir, ordonna donc à son fils de marcher sur l'Arménie, tandis qu'il assemblait, en toute hâte, sur le Tigre, de nouvelles troupes destinées à envahir l'Irac-Arabi. Bientôt Mirza se rendit maître de plusieurs villes frontières, où l'on n'était point préparé à cette brusque agression. Van, située sur un lac de même nom, fut la plus considérable des villes qu'occupa le jeune prince; enfin, avant que la nouvelle de sa marche fût parvenue à Constantinople, il avait déjà pénétré jusque dans le cœur de l'Arménie, et menaçait la ville d'Erzerum (1).

Ce mouvement des Perses causa la plus vive sensation; la Porte fut un moment embarrassée

(1) Les Perses ont à leur service un grand nombre d'officiers anglais et français de tous grades: ces militaires ont discipliné une partie de l'armée du schah, et l'instruction du reste de ses troupes se pousse avec rapidité. Ce fut avec des soldats formés ainsi, que Mirza attaqua l'Arménie: les Turcs n'avaient à lui opposer que quelques hordes sans règle et sans frein; ils choisirent donc le meilleur parti, celui de la conciliation.

du parti qu'elle devait prendre : hors d'état de diriger de nouvelles forces contre des ennemis imprévus, elle envoya des députés chargés de conclure un arrangement, à quelque prix que ce fût. En attendant le résultat des négociations qui allaient s'entamer, on se garda bien d'inquiéter les marchands perses, établis dans l'empire ; ils furent traités avec une grande modération. Ainsi, chaque jour, l'embarras du sultan augmentait : comme ses ennemis, son peuple même, sans frein et sans discipline, lui causait des inquiétudes sérieuses ; la cause des Ottomans devenait de plus en plus désespérée.

CHAPITRE XVI.

Réduction de Cassandre et de Monte-Santo. La flotte grecque se remet en mer. Avantages des Sfacchiotes en Crète. Désespoir des Musulmans Crétois. Un vaisseau turc enlève soixante-huit Grecs à Samatriki. Les Perses s'avancent à Bagdad, et y remportent une victoire complète sur les Turcs. Malheurs des Ioniens.

Deux jours après leur échec devant Cassandre, c'est-à-dire le 12 novembre, les Ottomans, ayant reçu des renforts de cavalerie, s'avancèrent encore une fois pour soumettre la presqu'île. Les avant-postes grecs se replièrent aussitôt sur le gros de l'armée, et l'action devint terrible devant l'isthme même. Les Grecs se défendirent avec un courage si opiniâtre, que leurs ennemis ne purent gagner un pouce de terrain pendant toute la journée. A l'entrée de la nuit le combat parut cesser un moment, mais pour recommencer bientôt avec une nouvelle fureur; alors l'inconstante fortune, qui avait semblé sourire aux Hellènes pendant l'attaque du jour, les abandonna tout-à-fait : ils furent culbutés par la cavalerie, et leurs batteries enlevées par l'ennemi, qui, maître du passage

important de l'isthme, ne trouva plus de difficultés pour entrer dans le pays. Forcés d'abandonner le champ de bataille, les Grecs se rallièrent à l'entrée du village, qui n'est qu'à une petite lieue du défilé, et là, ils soutinrent longtems encore avec vigueur les attaques des Turcs. Se voyant enfin dans l'impossibilité de leur échapper, ils se réfugièrent dans les maisons, résolus de s'ensevelir plutôt sous leurs ruines, que de tomber entre les mains des vainqueurs. Malgré leurs premiers succès, ils avaient eu l'idée d'élever, à tout hasard, quelques forteresses dans cet endroit : ils s'applaudirent alors de cette sage précaution, qui cependant ne put les sauver. Les plus braves d'entre eux se retranchèrent dans ces redoutes, et l'action prit un caractère de fureur et de désespoir qui la rendit encore plus meurtrière. Les Ottomans attaquent les forts sur l'heure même. C'est à la lueur de l'incendie allumé par leurs mains dans le village de Cassandre, qu'ils montent à l'assaut. Mais les Grecs, à qui l'horreur de leur position semble avoir inspiré un nouveau courage, les culbutent et les repoussent en désordre. Abdoulouboud s'élance lui-même avec ses Albanais : la première redoute est emportée après un carnage affreux. Les barbares, s'élevant sur les cadavres de leurs compagnons égorgés, atteignent enfin la hauteur de la

terrasse, et se rendent maîtres de cette position. Furieux d'avoir payé si cher leur triomphe, ils exercent les plus terribles vengeances ; tous les Grecs qui avaient échappé aux dangers de ce terrible assaut furent massacrés sans pitié.

Cependant le reste des troupes ottomanes reprend courage : les janissaires, honteux de voir leur général vainqueur avec des soldats mercenaires (1), demandent à marcher au combat. La résistance ne les épouvante plus ; alors, la perte des Grecs fut certaine : la force et le nombre l'emportèrent sur le désespoir et le courage, et les assiégés, forcés dans leurs positions, tombent sous le fer impitoyable du vainqueur ; la ville est réduite en cendres, et quelques citoyens seulement, qui avaient eu la présence d'esprit de se réfugier la veille à bord des bâtimens hydriotes, qui louvoyaient près de la côte, réussirent à sauver leur vie : les habitans les plus distingués et les principaux chefs de la révolte, échappèrent à la vengeance des Ottomans de cette manière. Sur plus de 12,000 habitans qui formaient la population de la presqu'île, au commencement de

(1) Je dis *soldats mercenaires*, en parlant des Albanais, parce qu'ordinairement les gouverneurs des provinces turques en ont une compagnie, ou même plus, à leurs gages, tandis que les autres soldats turcs ne sont pas stipendiés.

l'action, a peine épargna-t-on 2 ou 3,000 personnes. Encore, ce n'était que des femmes ou des enfans, qui n'échappèrent à cet affreux désastre que pour gémir dans la servitude et dans l'infamie. Les vainqueurs recueillirent un grand prix de leur victoire; ils firent un immense butin dans la contrée, tant en armes qu'en bestiaux, et même en argent. Ainsi finit cette première insurrection en Macédoine, insurrection qui avait fait trembler la province et réduit à l'extrémité sa capitale elle-même. Dans cette occasion, Abdoulouboud donna tout ensemble des preuves de valeur et d'humanité. Avant que d'attaquer les Grecs la seconde fois, il leur fit proposer une capitulation, qui sans doute n'était pas avantageuse, mais qui leur aurait épargné une partie des maux qu'ils endurèrent bientôt après. Leur refus le réduisit encore à en venir aux armes; mais il ne souilla point la victoire par la vengeance, ni la cruauté. Si ses barbares soldats, sourds à ses prières et à ses menaces, ensanglantèrent leur triomphe, il eut du moins le généreux courage d'essayer de les ramener à des sentimens de modération, et de leur parler un langage qu'ils n'avaient point encore entendu.

Les troupes demandaient à marcher sur-le-champ contre Monte-Santo; mais, avant que de les satisfaire, Abdoulouboud voulut encore tenter les voies de la conciliation. Il envoya aux chefs

du parti grec, fortifié sur ce point, un parlementaire chargé de les informer de la réduction de Cassandre, et du malheureux sort de ses habitans: cet envoyé devait ensuite, en leur offrant une capitulation moins rigoureuse que celle dont j'ai déjà parlé, les avertir que l'armée ottomane, victorieuse, marcherait immédiatement contre eux, s'ils n'acceptaient pas les conditions proposées. La plus dure de toutes était le paiement d'une somme de 250,000 piastres, tribut exigé impérieusement. Monte-Santo est une contrée montagneuse; les prélats grecs y ont plusieurs maisons, et les moines beaucoup de couvens; l'accès en est très-difficile, et les Grecs y étaient en assez grand nombre pour pouvoir disputer long-tems la victoire à l'ennemi. Mais la crainte de subir le sort des habitans de Cassandre glaça leur courage, et les abattit entièrement; ils s'empressèrent d'obtempérer à tout ce que le vainqueur exigeait, et les plus prudens, ainsi que ceux qui avaient pris une part plus active aux événemens passés, se hâtèrent de fuir une contrée dans laquelle ils ne pouvaient plus rester sans péril.

A la suite de la réduction de ces pays, soutiens de l'insurrection macédonienne, tous les petits districts voisins où les Grecs s'étaient aussi soulevés contre les autorités musulmanes, s'empressèrent d'implorer la clémence du nouveau pacha. Sikia et

et quelques autres furent des premiers à prendre ce parti. Abdoulouboud, toujours prêt à pardonner, et bien différent en cela de ses cruels collègues, accueillit toutes les soumissions qui lui furent faites; et, en peu de tems, il eut la gloire d'avoir gagné, par la douceur, plutôt encore que par la force, les cœurs de tous les chrétiens de son département. A l'exception des scènes sanglantes de Cassandre, les pays insurgés furent soumis sans effusion de sang, et le pacha fit encore plus chérir son humanité par l'exactitude avec laquelle il observa la parole donnée. Tous les Grecs furent parfaitement tranquilles dans leurs cantons, sans que le gouvernement cherchât à les inquiéter ni à récriminer contre eux. La conduite généreuse du pacha aurait dû servir de modèle à tous les généraux et gouverneurs turcs; ils auraient ainsi ramené les esprits, ou du moins ils auraient évité des représailles toujours affreuses. Abdoulouboud, ayant rétabli l'ordre et la tranquillité en Macédoine, fit tous les préparatifs nécessaires pour secourir la Thessalie et dégager, dans Larisse, son collègue, le pacha de cette ville, qui s'y trouvait pressé plus vivement que jamais par le corps d'armée du brave Ulysse.

Quand les Grecs de l'Archipel eurent appris officiellement le retour de la flotte turque à Cons-

tantinople, ils se remirent en mer pour tenter diverses entreprises, tant sur Candie que sur les côtes de la Morée et de l'Albanie. La plus grande partie des bâtimens hydriotes et spezziotes avaient constamment louvoyé autour de la flotte ennemie, dont ils n'avaient pas cessé d'observer les mouvemens ; et même à Galaxidi, ce furent les Hydriotes qui supportèrent toute la perte de cette journée. Mais ceux d'Ipsara n'avaient plus reparu, depuis leur séparation des autres coalisés, dans les eaux de Samos ; ils essayèrent de se justifier d'une pareille conduite, en alléguant la position lointaine et périlleuse de leur île, qui les obligeait à une plus grande attention pour la défendre en cas d'attaque. Ces raisons étaient bonnes sans doute, mais elles n'étaient pas assez puissantes pour excuser entièrement aux yeux des alliés la coupable indifférence des Ipsariotes. C'était plutôt encore la crainte des nombreux sacrifices qu'il faudrait faire, que celle de l'ennemi, qui les avait si long-tems retenus dans leurs ports. Ces avares insulaires, qui, dans le commencement, avaient donné des preuves éclatantes de patriotisme et de dévouement, virent peu à peu se refroidir leur zèle et leur courage. On commençait à reconnaître la vérité du reproche d'égoïsme qu'on leur avait fait de tout tems: ceux d'Hydra et de Spezzia, quoique sachant apprécier à leur

valeur les raisons données par les Ipsariotes, se gardèrent bien cependant de leur en témoigner du mécontentement. La marine de ces derniers était trop nécessaire à la ligue pour qu'on s'exposât à se voir privé de son secours; seulement, les sénats se contentèrent de faire observer, avec beaucoup de modération, aux députés d'Ipsara, que leur île ne pourrait jamais se défendre avec ses seules forces; et que si toute la flotte chrétienne réunie éprouvait tant de difficultés à arrêter la flotte turque, les Ipsariotes, seuls et réduits à leur propre escadre, y réussiraient bien moins encore. Ils ajoutèrent de plus, qu'en faisant cause commune avec les alliés, Ipsara serait alors sous la sauve-garde de la nation entière, ainsi que les autres îles, et que son éloignement du centre des provinces grecques ne l'exposerait pas davantage, si l'union régnait enfin parmi les coalisés. Ce discours mesuré et plein de sagesse produisit le plus grand effet; les Ipsariotes parurent se repentir d'une conduite si opposée aux sentimens qu'ils avaient manifestés d'abord; et, lorsqu'il s'agit de prendre de nouvelles mesures onéreuses pour toutes les provinces de la coalition, ils furent des premiers à y souscrire, à en reconnaître la nécessité, comme l'urgence des circonstances. Les esprits se rapprochèrent ainsi, sans aigreur de part ni d'autre,

et tout fut oublié. Alors toutes les forces navales helléniennes reparurent dans l'Archipel ; mais comme les Turcs, dont on avait annoncé la prochaine sortie, ne se montraient pas, et que la saison des orages approchait, les coalisés se retirèrent bientôt dans leurs ports respectifs, pour se réparer et se remettre des fatigues d'une si longue campagne (1).

Sur ces entrefaites, les Grecs de Candie obtenaient continuellement de nouveaux avantages. Le blocus des places fortes devint de plus en plus rigoureux pour les Turcs, et, quoiqu'ils fussent tous renfermés dans des ports de mer, ils ne pouvaient tirer aucun parti de cette position, puisque les vaisseaux ennemis en fermaient les entrées. Mais de toutes les villes de guerre où les Ottomans cachaient leur faiblesse, la plus malheureuse, sans doute, fut celle de la Canée. Les Sfacchiotes

(1) Les Hydriotes et les Spezziotes tenaient la mer depuis le mois d'avril : leur retraite eut lieu en décembre ; cependant ils laissèrent toujours une cinquantaine de vaisseaux stationnés sur les divers points des côtes d'Asie et d'Europe ces vaisseaux devaient être relevés à des époques fixées, et le service de chaque île avait été également réglé. On plaça devant l'île de Candie une forte station, pour protéger et favoriser les efforts des Sfacchiotes. On sortait insensiblement de la confusion qui avait suivi les premières scènes anarchiques de la licence et du tumulte, on passait déjà au règne de la loi

établirent leur camp à une petite distance de ses remparts, détruisirent les aqueducs, et privèrent ainsi la ville de l'eau nécessaire à son approvisionnement; pour remédier à leur triste position, les assiégés creusèrent des puits; mais ce moyen extrême leur attira encore de nouveaux malheurs. Le voisinage de la mer rendait l'eau saumâtre et malfaisante : bientôt une affreuse épidémie ravagea la ville et servit, en quelque sorte, d'auxiliaire à l'impuissante fureur des Sfacchiotes : plus de cinquante individus, atteints par les fièvres terribles que l'insalubrité de l'eau engendrait, mouraient journellement sans qu'il fût possible d'arrêter les progrès de la contagion. Le fils du consul de France de la Canée fut l'une des premières victimes. Enfin, quelques pluies abondantes, survenues à la fin de décembre, terminèrent momentanément ces horribles souffrances.

Mais ce n'était pas la disette de l'eau seulement qui affligeait les assiégés ; ils étaient privés presque absolument de tous les objets de première nécessité : le bois de chauffage et le charbon, tout était épuisé depuis long-tems, sans qu'il fût possible de suppléer à ces combustibles. Les bestiaux mouraient tous les jours; parce qu'on n'avait pas les moyens de les nourrir. Cependant, vers le milieu de novembre, le pacha possédait encore un troupeau d'environ cent bœufs et deux

ou trois cents moutons : il les faisait conduire journellement dans les fossés qui ceignent la ville, pour y brouter les brins d'herbe que les chaleurs de l'automne et une longue sécheresse n'avaient pas brûlés. Cette habitude, dont les Grecs s'aperçurent bientôt, leur suggéra l'idée d'enlever aux assiégés ce riche troupeau, seule ressource qui leur restât. Pour exécuter ce projet, ils s'avancèrent en plein jour jusque sous les batteries de la citadelle, et pénétrèrent dans les fossés, sans que les Turcs osassent faire une sortie pour les repousser; ils s'emparèrent de leur proie qu'ils conduisirent dans leur camp, sous les yeux des soldats affamés, qui, étourdis d'une pareille audace, ne songèrent même pas à tirer sur les assaillans. Cette victoire, qui leur coûta si peu, leur fit concevoir un nouveau mépris pour des lâches, qui souffraient si tranquillement de pareilles injures.

Les Sfacchiotes, dans leurs actions et leur conduite, montrèrent autant d'humanité, que les Turcs de cruauté et de barbarie. Forcés par les cruelles lois de la guerre d'employer souvent des moyens rigoureux, les premiers du moins ne commirent jamais de ces crimes inutiles, dont leurs ennemis se souillèrent tant de fois dans le cours de cette longue et terrible lutte. Quand il tombait entre leurs mains des Candiotes Musulmans, ce n'était qu'après une visite préliminaire, que les assié-

geans réglaient les mesures qu'ils devaient employer à leur égard. Ils traitaient sans pitié ceux qu'ils trouvaient munis d'armes défensives et offensives; mais aussi, les Turcs désarmés qu'ils faisaient prisonniers n'avaient rien à craindre de leur part; ils recevaient dans le camp des chrétiens tous les soins et tous les égards qui sont dus à des prisonniers de guerre (1). Les Turcs, incapables d'apprécier la conduite de leurs ennemis, ne reconnaissaient leur modération que par des actes de cruauté : selon leur odieuse coutume ils avaient, dès le commencement, assassiné tous les prêtres et papas du rit grec : après leur première défaite, en rentrant dans les villes, ils avaient encore massacré tous les chrétiens, sans distinction, excepté les Francs; mais le nombre de ces derniers ne montait qu'à sept ou huit. A la Canée, il ne restait plus que douze artisans grecs, presque tous serruriers : ces hommes étaient précieux en ce que, parmi les Turcs, il n'y avait personne

(1) Les Musulmans Candiotes, s'étant aperçus de la distinction que faisait l'ennemi, se permettaient souvent de petites excursions hors des murs, pour se procurer quelques provisions, et surtout des fruits et des olives : les arbres en étaient couverts, et personne ne songeait à en faire la récolte. Comme ces maraudeurs couraient la chance d'être surpris, ils venaient là sans armes, et quelquefois même les Grecs les apercevaient sans les inquiéter.

qui pût les remplacer. Le pacha leur avait donné des *teschérets* ou patentes de sauve-garde ; mais une vingtaine d'assassins turcs, chassés de Smyrne pour leurs forfaits, arrivèrent dans la ville, et commencèrent par en égorger quatre : les autres se cachèrent. Les Sfacchiotes, en apprenant ces horreurs ; ne changèrent pas de manière d'agir ; et leur modération fut d'autant plus admirable, que le genre de vie qu'ils avaient mené jusqu'alors, et leurs griefs contre les barbares, semblaient avoir dû imprimer à leur caractère une nouvelle teinte de férocité. Les Turcs, pressés aussi vivement, essayèrent plusieurs fois de se dégager un peu ; mais ils ne réussirent jamais, et toutes ces tentatives tournèrent toujours à leur préjudice et à leur honte.

Lorsque les Crétois Musulmans, répandus, comme je l'ai dit ailleurs, dans les différentes provinces continentales de la Turquie, apprirent l'état de leur patrie et les revers que venaient d'éprouver leurs frères, leur fureur ne connut plus de bornes. Tous les malheureux chrétiens qui s'offrirent à leurs regards furent massacrés impitoyablement, et rien ne put arrêter ces tigres altérés de sang ; il est vrai qu'on négligea d'employer contre les assassins les moyens que la justice indiquait dans cette circonstance, et il est probable que le supplice de quelques-uns d'eux

eût épouvanté leurs dignes compagnons ; mais, comme les autorités turques ne croyaient pas que le sang d'un chrétien valût celui d'un mahométan (1), elles se contentèrent de faire embarquer les scélérats, et de les renvoyer dans leur île pour la défendre.

La flotte turque avait laissé aux Dardanelles, devant Gallipoli, une escadre d'observation, forte d'un vaisseau, de deux frégates et de plusieurs bâtimens légers : souvent le commandant de l'escadre envoyait à la découverte quelques-uns des navires qu'il avait sous ses ordres, en leur recommandant bien cependant de ne pas trop s'éloigner des Dardanelles, pour éviter toute surprise. Un jour, l'un d'eux osa doubler la pointe d'Europe et s'avancer dans le golfe de Saros. Les Grecs, à la vérité, louvoyaient rarement dans ces parages ; néanmoins leur flottille, stationnée sur les côtes de la Macédoine, pouvait avoir quelques bâtimens devant Enos, et le vaisseau turc n'était pas tout-à-fait sans danger. Il vint côtoyer le rivage de Romélie, fit un débarquement à

(1) C'est une si grande vérité, qu'un Turc croirait manquer à la Divinité s'il se permettait la moindre violence contre un chien ou un chat, tandis qu'il s'imagine au contraire lui être agréable en immolant son semblable, s'il n'est pas mahométan. Je pourrais développer cette réflexion pénible, mais cela serait peut-être déplacé ici.

Imbros, petite île à l'entrée du golfe, et se montra devant Samatriki, l'ancienne Samothrace.

Les barbares abordèrent en plein jour sur la côte nord de l'île, et s'avancèrent jusqu'au premier village, où résidaient encore quelques familles grecques: les chrétiens de cette île n'avaient pris aucune part aux troubles ; irrévocablement enchaînés, par leur position, à la puissance maîtresse du Bosphore, ils se contentaient de se livrer à leurs travaux accoutumés, n'imaginant pas même qu'on pût élever des doutes sur leur fidélité ou les traiter avec barbarie : mais ils furent bien cruellement désabusés, lorsqu'ils aperçurent tout à coup 2 ou 300 forcenés, que la mort, la flamme et la terreur précédaient, renverser leurs chaumières et massacrer leurs innocentes familles. Les Turcs assouvirent leur rage sur les femmes et les enfans, car les hommes, presque tous bergers et cultivateurs, étaient alors livrés à leurs travaux ordinaires; ils se réfugièrent dans les montagnes en entendant le bruit du carnage. Les cruels Musulmans traînèrent en esclavage une foule de femmes et de jeunes enfans ; et, après avoir égorgé quelques centaines d'hommes, ils en gardèrent 68, qu'ils emmenèrent avec eux. Lorsque ces monstres furent de retour à bord du vaisseau, le reste de l'équipage prétendit aussi goûter l'affreuse satisfaction d'égorger ; et ces

cannibales déchirèrent 56 des prisonniers, sans qu'il fût possible aux chefs de l'empêcher : les douze autres furent conduits à Constantinople, et le gouvernement ordonna sur-le-champ leur supplice ; on ne s'informa pas même s'ils étaient coupables ou non : ces malheureux eurent la tête tranchée le 21 novembre.

L'embarras de la Porte augmentait journellement : la guerre avec la Russie, toujours imminente, paraissait devoir commencer bientôt, tandis que les Perses pénétraient dans le cœur des provinces ottomanes du côté de la Syrie. Le schah, après avoir reçu les ambassadeurs du sultan, n'en continua pas moins ses opérations : il renvoya ceux-ci avec une déclaration formelle qui semblait enlever toute espérance d'accommodement. On pensa d'abord que les intrigues du ministère russe auraient pu déterminer la Perse à agir d'une manière si contraire à ses intérêts dans de pareils momens (1) ; mais en y réfléchis-

(1) Il est certain que l'intérêt des Perses leur fait une loi de s'unir étroitement avec les Turcs pour arrêter les progrès de la Russie, qui marche à pas de géant vers la conquête de l'Asie. Si les Perses ont la maladresse de souffrir que les Russes s'emparent d'une partie de la Turquie, de les aider, même en cela, ils se mettent eux-mêmes à la merci de cette puissance, déjà leur voisine, et qui serait bientôt leur sou-

sant un peu, on fut convaincu que si cette guerre avait eu lieu à l'instigation des Russes, les Anglais, qui jouaient le plus grand rôle en Perse par le voisinage de leurs colonies indiennes, auraient certainement empêché l'effet des efforts de la première puissance. Quoi qu'il en soit, une armée persane, formée dans l'Irac-Agémi, avait passé l'Euphrate, et, maîtresse de Bagdad, elle avait déjà remporté une grande victoire sur le pacha de cette ville : au nord, une autre armée sous les ordres du jeune prince Mirza, comme je l'ai dit, menaçait Erzerum et toute la Haute-Arménie : et quelles forces le sultan pouvait-il opposer à tant d'adversaires ? aucune : les janissaires étaient mutinés contre lui ; la nation sourde à la voix de ses chefs; et l'empire, à demi-envahi par les ennemis au-dehors, était en même tems déchiré par les dissentions intestines. Voilà dans quel triste état se trouvaient les barbares, à la veille

veraine. Les Anglais, de leur côté, sentent trop qu'il leur convient mieux d'avoir les Perses que les Russes pour voisins ; ils souffriront donc difficilement l'accroissement de ceux-ci en Asie; leurs ambassadeurs à Ispahan jouissent de la plus haute considération, et il est hors de doute qu'ils finiraient par y changer la disposition du schah à l'égard des Turcs, si la guerre de la Russie éclatait.

peut-être de se voir accablés par une puissance formidable qu'ils osaient encore braver, malgré leur faiblesse. C'était bien le comble de l'aveuglement et du délire.

Tandis que la Grèce était l'affreux théâtre des meurtres et des représailles les plus sanglans, les Anglais se livraient aussi à tout leur ressentiment contre les Ioniens, ou plutôt ils les accablaient de tout le poids de la vindicte des lois, pour étouffer en eux les idées d'affranchissement qu'ils avaient eu l'imprudence de manifester aussi. La loi martiale, loi de sang, inventée par le despotisme le plus affreux, pesait sur les malheureux insulaires. Chaque jour, le bourreau en frappait quelques-uns, et l'île de Zanthe fut longtems entourée de potences auxquelles étaient suspendus une foule de cadavres. Ces potences étaient placées de distance en distance le long du rivage, en sorte que les navigateurs apercevaient ces terribles monumens de la vengeance, longtems avant que d'aborder. Il est vrai que les Zantiotes avaient commis plusieurs crimes qui les rendaient justiciables des tribunaux; mais un peuple civilisé devait-il se souiller aussi par des actes arbitraires et révoltans, et mériter un reproche de barbarie, à la face de deux peuples également outrés dans leur haine, et qui s'étaient

portés aux plus grands excès pour la défense de leur cause? Les Francs devaient-ils agir de même, surtout sans avoir comme eux des motifs particuliers d'exaspération?.... Je ne me permettrai pas d'autre réflexion à ce sujet.

CHAPITRE XVII.

Continuation du Siége d'Athènes par les Grecs. L'assemblée d'Argos est transférée à Épidaure. Prise d'Arta. Combats en Thessalie et sur les côtes de l'Albanie. Siége de Corinthe. Réduction de cette place.

Les Turcs, qui s'étaient rendus maîtres de la ville d'Athènes, comme je l'ai déjà dit, ne restèrent pas long-tems paisibles possesseurs de leur conquête. Omer-Vrione, pacha de Delvino, en Albanie, qui les commandait, put encore tenir la campagne; mais les Grecs, vainqueurs en Morée et en Thessalie, reprirent insensiblement courage : ils reparurent en force dans l'Attique, et, après plusieurs combats, ils s'avancèrent victorieux jusque sous les murs d'Athènes. Alors les Musulmans, hors d'état de leur résister, se retirèrent dans la citadelle, et les chrétiens se virent pour la seconde fois maîtres absolus de l'antique ville de Minerve. Je dois rendre justice à la modération d'Omer dans cette circonstance; il eût pu incendier la ville et la ruiner de fond en comble, avant que de l'abandonner: mais, loin de se conduire ainsi, il n'en-

dommagea pas même une seule maison et se retira dans l'Acropolis, après avoir fait d'inutiles efforts pour conserver la possession du pays. Ses soldats étaient déjà bien diminués : les maladies et les divers combats partiels en avaient fait périr un grand nombre, depuis leur départ, ou plutôt depuis leur séparation de la grande armée du pacha de Livadie, aux environs de Corinthe. Omer n'avait jamais reçu un seul homme de renfort; ses munitions de guerre commençaient même à s'épuiser.

Les Grecs reprirent donc le siége de l'Acropolis; ils se conduisirent néanmoins avec une parfaite modération, et les Turcs de la citadelle ne leur cédèrent en rien sous ce rapport. Plusieurs témoins oculaires m'ont rapporté de ce siége des circonstances qui honorent également les deux partis; je n'en rapporterai qu'une seule :

Dans le chapitre XI, au sujet des malheurs de Smyrne, j'ai parlé de la belle conduite du capitaine de frégate de Kergrist, commandant de la station française et de la corvette du roi, l'Echo : ce bâtiment était fameux dans l'Archipel, et les Grecs ne pouvaient le voir sans se livrer à des transports de joie et de reconnaissance. Les réfugiés de Smyrne, qui devaient la conservation de leur existence et de leur fortune au brave commandant, n'avaient pas manqué de publier

ses bienfaits envers les malheureux de leur nation; ils rendirent bientôt générale, parmi leurs frères, la reconnaissance qui leur était d'abord personnelle, en sorte que la corvette l'Echo ne pouvait se montrer sur aucun point de l'Archipel ou du continent de la Grèce, sans y exciter le plus vif enthousiasme. M. de Kergrist, fidèle à son devoir et aux instructions de son gouvernement, avait pu faire le bien par humanité; mais ces démonstrations trop publiques lui devenaient en quelque sorte préjudiciables, parce qu'aux yeux des Turcs ombrageux, elles pouvaient le faire passer pour un partisan des Grecs, et cette idée, si elle s'était accréditée, serait devenue infailliblement funeste à notre commerce. Observateur intègre de la neutralité, cet officier estimable ne se permettait de l'enfreindre quelquefois que dans l'intérêt de l'humanité, et sa sollicitude était si bien partagée entre les deux partis, que l'on peut dire qu'il ne rendait pas à l'un plus de services qu'à l'autre: cependant, à peine son navire paraissait-il à la vue d'une île grecque, que tous les habitans se portaient en foule sur le rivage, pour recevoir le capitaine à son débarquement, et le conduire en triomphe jusqu'à la ville, où les autorités municipales le recevaient avec les mêmes honneurs qu'elles auraient pu prodiguer au chef suprême de leur république. Ces témoignages d'une

reconnaissance publique furent souvent répétés ; mais les Athéniens surpassèrent encore leurs frères, par la manière dont ils agirent, lorsque le hasard et le service tout ensemble conduisirent l'Echo devant le Pyrée.

C'était vers la fin de décembre ; le siége, repris depuis plus d'un mois, se poussait avec la plus grande activité : des Grecs s'empressent d'annoncer aux chefs municipaux l'arrivée du Français-Sauveur ; (tel était le nom sous lequel ce bâtiment du roi était connu parmi eux :) Bientôt le bruit s'en répand dans l'armée ; alors elle se réunit, et se porte avec des cris de joie vers le Pyrée, pour y recevoir le brave commandant. Celui-ci, ému des témoignages d'une gratitude si touchante, parut ; mais pour un instant, sur le rivage : cette armée d'un peuple reconnaissant voulait l'accompagner jusqu'à la ville ; il refusa un pareil honneur, parce que les Turcs de la citadelle, qui observaient la conduite de leurs ennemis et la cause de leur allégresse, pouvaient attribuer leur effusion à des motifs différens : il retourna donc à son bord ; on le salua de plusieurs salves d'artillerie, ainsi qu'on l'avait fait lors de son débarquement. Toute l'armée tira en son honneur quelques coups de fusil, accompagnés de cris de joie et de vœux pour leur bienfaiteur et la nation française. Il était cependant

bien glorieux de pouvoir ainsi, au milieu d'une paix générale qui ne permettait plus l'essor à notre valeur ni à notre magnanimité, de triompher encore par des vertus plus douces et non moins honorables. Les officiers de l'Écho m'ont rapporté ces circonstances avec émotion; et le commandant de Kergrist a bien voulu me donner lui-même des détails particuliers sur la situation réciproque des Turcs et des Grecs dans cette occasion. Lorsque ces derniers marchèrent à sa rencontre au Pyrée, ils durent passer sous le canon de la citadelle, et si les Turcs avaient tiré alors, ils en massacraient sûrement un nombre infini, vu la foule et la presse du peuple; mais ils se contentèrent d'observer en silence cette scène touchante : ils ne firent aucun mouvement : la reconnaissance d'une part, et l'admiration de l'autre, suspendirent les hostilités pour ce jour-là; elles ne recommencèrent que le lendemain, après le départ de la corvette. Les Grecs reviurent à leur poste dans le même ordre, et les Turcs ne changèrent rien à leur première conduite. De pareils traits sont dignes de nos Annales, et de cette époque de courtoisie martiale où nos braves disaient à l'ennemi : « Messieurs, tirez les premiers. » Il est malheureux pour moi de ne pouvoir en constater un plus grand nombre dans ces tristes mémoires.

Le siége reprit le lendemain ; et, quoique les Grecs n'eussent aucune facilité de tenter l'assaut, ils parvinrent cependant à franchir la première enceinte de la citadelle. Le moyen dont ils se servirent pour y pénétrer est trop bizarre pour que je n'en fasse pas mention. Comme leur canon n'avait pu jusqu'alors enfoncer la porte de fer qui fermait la première entrée, ils réussirent à s'établir jusque sous le parapet, et à rendre ainsi inutiles les batteries ennemies. Alors ils allumèrent un grand feu sous cette porte, qui finit par tomber lorsque, rougie par le foyer, elle eut calciné les pierres auxquelles elle était attachée. Les Grecs pénétrèrent donc jusqu'au pied du mur, dernier boulevard des Ottomans ; mais c'était là que les difficultés allaient devenir insurmontables : cette partie est tellement escarpée, jusque sur le plateau de la colline, qu'il est impossible de la franchir, à moins que les soldats de la citadelle ne veuillent pas prendre la peine de se défendre : à l'abri eux-mêmes du feu de l'ennemi, qui ne peut établir nulle part des batteries capables de leur nuire, ils ont la facilité de le foudroyer sans peine. Les Grecs étaient destinés à rester long-tems encore dans la même situation sur ce point, puisque les Turcs avaient fait d'immenses provisions pendant le court espace de leurs succès, et que la famine seule pouvait les déterminer à se rendre.

Malgré l'espèce de dissention qui avait rendu illusoire le congrès d'Argos, cette ville avait toujours été le siége du gouvernement provisoire de la Morée : cependant on s'aperçut que sa situation n'était pas favorable, par rapport au voisinage de Naples de Romanie, cette forteresse qu'on n'avait pu réduire encore, et dont la garnison entreprenait souvent des sorties qui réussissaient. Il fut résolu de transférer ailleurs la résidence des chefs suprêmes de l'état : on choisit Epidaure, sur les côtes orientales de l'Argolide, ville qui, depuis la réoccupation de l'Attique, était devenue tout-à-fait libre : la province entière, de ce côté, était purgée d'ennemis : les autorités s'y transportèrent en effet, et tous les actes du gouvernement, qui émanèrent ensuite, furent datés de cette ville.

Cependant l'Acarnanie et l'Étolie étaient en feu : la haine active d'Ali pacha, aussi bien que ses trésors, avait décidément attaché les Souliotes à son parti. Ceux-ci, après plusieurs combats meurtriers dans lesquels ils avaient toujours eu l'avantage, purent s'emparer de tous les passages de l'Épire et pénétrer jusqu'en Thessalie : toujours vainqueurs, ils osèrent même s'avancer devant Janina, et étonner Chourchid avec toute son armée. Mais, dans leur pays, il leur restait à faire une conquête bien nécessaire, celle d'Arta,

ville moins importante par sa force que par l'avantage de sa situation. Trois pachas s'y étaient renfermés, et dans ce nombre le fameux Pachô bey, cet implacable ennemi d'Ali, quoique élevé à sa cour. On suppose que le génie d'Ali ne fut pas étranger à cette opération des Souliotes; cependant je ne sais rien d'authentique à cet égard.

Les 22 et 23 novembre (4 et 5 décembre), les Souliotes, commandés par Boziaris et Rhanghos, et les peuples de la Livadie, aux ordres d'Hiscos, attaquèrent successivement les Turcs aux environs d'Arta. La première journée fut des plus meurtrières et la victoire long-tems disputée; les Grecs étaient même sur le point d'être taillés en pièces : la nombreuse cavalerie ennemie, sous les ordres d'Hassan pacha, enveloppa leur aîle gauche, et si leur aîle droite n'eût pas déjà mis en fuite l'ennemi et enfoncé son corps de bataille, c'en était fait d'eux; mais Hiscos arriva à leur secours avec ses troupes victorieuses, repoussa la cavalerie ottomane en désordre, et chassa toute l'armée jusque dans les faubourgs d'Arta. Les Turcs perdirent une foule des leurs dans cette déroute. Alors, une nouvelle action s'engagea à l'entrée de la ville : les Turcs s'étaient retranchés, selon leur coutume, dans les maisons, d'où ils faisaient un feu meurtrier. Satis-

faits de leur avantage pour ce premier jour, les Hellènes n'entreprirent rien de plus. Ils s'établirent en avant de la ville, et le front de leur armée en occupa les premières maisons. Le lendemain, Boziaris, honteux de ce que la victoire avait pu balancer un moment entre les Turcs et lui, dirige un assaut général : il marche à la tête des Souliotes, et se rend maître en un instant de deux rues, malgré la résistance de l'ennemi : le carnage fut horrible de part et d'autre : tous les Turcs périrent en combattant vaillamment, et les Grecs perdirent beaucoup de monde. Hiscos, de son côté, faisait des prodiges de valeur avec les Acarnaniens ; pressés et vaincus de toutes parts, les Turcs n'avaient déjà plus pour refuge que la citadelle et un quartier de la ville où ils se défendaient encore : le carnage et l'horreur croissaient en proportion des difficultés. Il y avait dans l'armée turque un corps de 4,000 Albanais à la solde de Pachô bey, nommé récemment au pachalick de Janina ; ces troupes obéissaient à regret à ce chef barbare, dévastateur de leur pays ; elles changèrent tout à coup de contenance et passèrent du côté des Grecs. Cette défection inattendue causa la ruine entière des Turcs ; furieux de se voir ainsi abandonnés de leurs alliés, ils se retirèrent en incendiant la ville, et gagnèrent la citadelle. Les Grecs demeu-

rèrent donc maîtres du champ de bataille, après une lutte terrible, qui n'eût probablement rien décidé, sans la trahison des Albanais. On prétend que la perte la plus considérable fut du côté des Turcs; mais j'ai su, de bonne part, que les Grecs perdirent au moins autant de monde. On ne fit pas de prisonniers : la fureur et l'animosité étaient égales : les Albanais qui s'étaient souillés d'une si abominable perfidie furent désarmés, et les Grecs, oubliant le service qu'ils en avaient reçu, pour ne se rappeler que leur infamie, en mirent en pièces un grand nombre ; les autres se retirèrent du côté de leur pays.

Bientôt Hiscos fit offrir un accommodement aux pachas assiégés dans la forteresse. Ceux-ci repoussèrent toutes les conditions qu'il leur proposa. Alors le chef des Hellènes, après avoir accordé à ses troupes un repos si nécessaire, fit tout préparer pour un assaut général. Il reçut dans l'intervalle quelques renforts d'Acarnaniens, qui le dédommagèrent un peu de ses pertes. Elles consistaient, en tout, depuis le commencement de la campagne, en 3 ou 4,000 hommes, et il lui restait encore 10,000 hommes, lorsqu'il donna l'assaut.

Ce fut le 1er. (12) décembre, que ses troupes se mirent en mouvement. La citadelle d'Arta, sans être de la même force que celles de Naples

ou de Tripolitza, est cependant assez redoutable pour qu'une garnison puisse s'y défendre avantageusement, surtout lorsque cette garnison est presque aussi nombreuse que l'armée des assaillans. Les chrétiens n'avaient en tout que cinq ou six canons d'un très-petit calibre, et assez mal servis; les Turcs, au contraire, avaient sur leurs fortifications un grand nombre de pièces de siége; mais je dois avouer aussi qu'il leur était assez difficile d'en faire usage, parce que l'ennemi était déjà sous les remparts mêmes, et hors de leur portée. Ranghos, pour enflammer l'ardeur des siens, s'avance le premier, un drapeau à la main : une grêle de balles et de décombres volent sur lui et écrasent à ses côtés une foule de ses plus intrépides compagnons d'armes; il ne se déconcerte pas, et, renouvelant ainsi cet acte de dévouement généreux dont Colocotroni avait récemment donné l'exemple au siége de Tripolitza, il atteint les créneaux, suivi de ses braves Souliotes, et y arbore la bannière de la croix et de la liberté. Les Turcs reculent accablés : Pachô bey défendait cette position; il fuit au lieu de mourir à son poste, et gagne l'intérieur du fort, où il espère vainement continuer une défense impossible. Pendant ce tems, Hyscos avait aussi vaincu Hassan pacha sur un point opposé, et l'étendard des chrétiens flottait à la fois sur les deux ex-

trémités du rempart. Ce ne fut plus un combat, mais un carnage affreux : les Turcs, en se précipitant dans la citadelle, sont écrasés : cette place même, pressée de toutes parts et entourée d'une multitude de cadavres, se rend enfin aux conditions qu'il plaît aux vainqueurs d'imposer. Le plus grand nombre des malheureux Turcs fut mis à mort; l'un des pachas succomba aussi; les deux autres furent gardés en otage (1). A la suite de cet avantage qui détruisait irrévocablement la puissance musulmane dans toute l'Etolie et l'Acarnanie, les Souliotes purent détacher les troupes qu'ils avaient dès-lors disponibles, pour occuper le poste important des Cinq-Puits, clef de la province, et tous les passages de l'Albanie, jusqu'à Janina. Dans le pillage d'Arta, le butin fut immense; outre un dépôt considérable de munitions de guerre et de bouche, on y trouva encore de grosses sommes d'argent qui furent partagées aux soldats. Le vieil Ali, ravi d'apprendre la défaite et la ruine de son plus mortel ennemi, Pachô bey, félicita les chefs Souliotes

(1) Cette circonstance ne m'est pas bien connue : j'ignore encore aujourd'hui si ces pachas furent réellement pris dans la citadelle, et le sort qu'ils éprouvèrent de la part des Grecs, ou s'ils parvinrent à s'échapper comme le bruit en courut alors.

de leur victoire, et leur fit les plus grandes promesses, selon sa coutume, pour les engager à entreprendre une expédition contre Chourchid, qui le pressait plus vivement que jamais.

Cependant les Albanais commencèrent à changer de dispositions : ils s'étaient quelque tems montrés portés en faveur des Grecs ; ils retournaient peu à peu aux Turcs, leurs alliés naturels, puisqu'ils étaient du même rit. Il est vrai que les Grecs ne les ménagèrent pas assez, soit à l'affaire de Tripolitza, soit à celle d'Arta. A la suite de ce mécontentement des Albanais, il se livra plusieurs combats en Livadie et sur les confins de l'Albanie ; mais les Hellènes, forts de leurs positions, repoussèrent l'ennemi, et se maintinrent même aux environs de Janina, malgré les efforts redoublés de Chourchid pour les en éloigner.

La citadelle de Thèbes s'était rendue aux Grecs ; mais ce n'était pas une place du premier ordre : le chef turc, qui avait le commandement du fort et de la garnison, obtint des vainqueurs la liberté de se retirer en Thessalie, lui et ses troupes, avec les honneurs de la guerre ; ces conventions furent assez bien exécutées. Dans le même tems, Omer-Vrione parvint à se dégager de l'Acropolis, avec un corps de cavalerie, et traversa l'Attique ; il laissa dans la citadelle

d'Athènes une forte troupe d'infanterie avec son lieutenant ; bientôt Omer arriva devant Livadie, et pénétra dans la Phocide : il y fut joint par le bey de Thèbes, que le général Ulysse avait protégé dans sa retraite, suivant les conventions.

Ces deux chefs, avec ce qui leur restait de soldats, eurent toutes les peines du monde à gagner la Thessalie septentrionale, où ils furent appuyés par un corps de trois mille Macédoniens, qu'envoyait Abdoulouboud au secours du pacha de Larisse. Cette place, comme je l'ai déjà dit, n'était guère en état de résister aux Grecs : sans remparts, et défendue par un fort de peu d'importance, il eût suffi de l'attaquer sérieusement pour l'emporter en moins de quelques heures. Aussi les Turcs, qui sentaient bien leur position et la difficulté de se maintenir en Thessalie, rassemblaient-ils toutes les troupes de la province sur ce point. Ulysse marcha contre eux ; maître de tous les derrières, et du passage des Thermopyles, que l'on peut nommer à juste titre la clef de la Grèce du côté de la Thessalie, il y laissa son collègue et ami Pallascas, chargé de garder ce poste pendant son absence : pour lui, il prit sa route vers Pharsale et Tricala, et ces deux places, hors d'état de lui résister, se rendirent presque sans coup férir. Le principal engagement eut lieu à Tricala, résidence ordinaire des pachas de Thessalie : mais

les Hellènes triomphèrent sur-le-champ des inutiles efforts de la garnison turque de cette place. Ils s'avancèrent ensuite du côté de Larisse, après avoir exterminé sur leur route tous les partis musulmans qui avaient osé leur disputer le passage.

La première année de la restauration de la Grèce s'écoula de cette manière, et son indépendance était déjà presque consolidée : mais une conquête de la plus haute importance vint couronner glorieusement cette première campagne ; je veux parler de la prise de Corinthe.

Les Hellènes formaient le siége de cette place depuis le commencement de la guerre : ils avaient déjà pénétré dans la ville à diverses reprises ; mais la citadelle, surnommée à juste titre *l'imprenable*, se défendait toujours. Enfin, vers les derniers jours de décembre, une capitulation en ouvrit les portes aux Grecs : on pense généralement que le bey de cette ville, tombé au pouvoir des Hellènes à Tripolitza, contribua puissamment à déterminer la garnison à mettre bas les armes. On trouva dans cette place des richesses immenses qui furent partagées entre les troupes, comme récompense militaire et à titre d'encouragement. Ensuite Ypsilanti et Colocotroni, après avoir laissé une garnison respectable à Corinthe, se dirigèrent sur l'Albanie sans perte de tems. Il fut

presque aussitôt résolu d'établir à Corinthe un conseil suprême; ce projet était déjà formé depuis long-tems, et l'on n'attendait plus, pour l'exécuter, que la prise de la forteresse.

Ainsi, le soleil d'une nouvelle année éclaira l'indépendance de toute la presqu'île du Péloponèse, et des régions adjacentes qui forment la Grèce des anciens : les couleurs de l'esclavage, reléguées au-delà des cimes de la Thessalie, ne souillèrent plus cette contrée malheureuse. Depuis sa soumission aux Turcs, il y était survenu bien des secousses insurrectionnelles; mais elles n'avaient jamais été portées si loin. Encore un peu de constance et d'énergie, et nous verrons cette liberté, si chèrement acquise, établie sur des bases plus solides que l'odieux pouvoir du tyran.

CHAPITRE XVIII.

La flotte turque se remet en mer. Elle se dirige vers la Morée. Mort du fameux Ali pacha. Constitution d'Épidaure. L'assemblée générale de la Grèce s'établit à Corinthe. Combat naval près de Zanthe. La flotte turque retourne à Constantinople. Les Samiens s'emparent de Scio. Effet que cette expédition produit sur les esprits des Turcs en Asie. L'amiral ottoman met à la voile pour soumettre cette île. Il y réussit. Considérations générales.

La mauvaise saison suspendit les opérations militaires de part et d'autre : dans une contrée aussi montagneuse que la Grèce, les pluies et les neiges de l'hiver interrompent les communications et entravent la marche des armées. Ulysse, en Thessalie, se maintint dans ses positions, et le prince Ypsilanti, qui s'était avancé dans la Phocide ainsi que Colocotroni, établit ses quartiers d'hiver dans cette province. Les Turcs seuls faisaient encore quelques mouvemens du côté de la Moldavie, pour renforcer les troupes qu'ils y avaient déjà : comme la guerre avec la Russie paraissait devoir être certaine au printems, la Porte profitait de l'enthousiasme de ses sujets

pour opposer une digue au torrent qui menaçait le nord de son empire.

Si les hostilités avaient cessé momentanément sur terre, elles allaient devenir sur mer aussi vives que jamais : la campagne devait s'y ouvrir au mois de janvier. Les Turcs armèrent trente-cinq navires, parmi lesquels il ne se trouvait pas un seul vaisseau de ligne; et, par suite de cette imprévoyance qui leur est naturelle, ils osèrent en cet état s'avancer contre les Grecs, eux qui avaient inutilement essayé de les réduire avec des forces bien supérieures. Cette fois, il est vrai, les équipages étaient mieux composés ; les Algériens et les Égyptiens, qui s'étaient réunis avec leurs bâtimens au gros de la flotte, lors de la dernière expédition qu'elle entreprit, composèrent la majeure partie des forces navales que le Grand-Seigneur jugea à propos d'envoyer encore, dans cette circonstance.

Les Grecs avaient fait d'avance tous leurs préparatifs; en apprenant la sortie de la flotte ennemie, ils se réunirent à Hydra, dans l'intention de la suivre, et de lui présenter la bataille; ils choisirent pour leur chef un marin hydriote, nommé *Tambas*, auquel ils confièrent le commandement de toutes les forces helléniennes. Bientôt les Turcs se montrèrent sur les côtes de la Laconie, et vinrent s'arrêter encore devant Hydra. A cette époque,

on parvint à découvrir dans l'île un complot qui y avait été tramé par quelques habitans notables; ces misérables devaient livrer leur patrie aux barbares, à l'aide des nombreux partisans que leur or avait gagnés dans les basses classes: mais le sénat, instruit de cette odieuse trahison, en fit punir les auteurs suivant toute la rigueur des lois, et les Turcs, après avoir attendu vainement le signal convenu, se retirèrent sans oser rien entreprendre. Ils passèrent à la vue de Cérigo dans les premiers jours de février, et purent, sans obstacle, renouveler l'approvisionnement des forts de Coron et de Modon en Messénie, places que les armées grecques n'avaient pu soumettre jusqu'alors. De là, continuant sa route vers le Nord, la flotte ottomane se dirigea sur Patras, ayant à bord environ 8,000 hommes de troupes de débarquement, destinées tant pour cette ville que pour l'Albanie: elle ne rencontra point d'ennemis pendant tout le cours de la navigation, et vint jeter l'ancre devant Patras, qu'une division grecque cernait encore; les troupes de la flotte se joignirent à la garnison de la ville, dans une sortie qu'elle fit contre les assaillans; mais ceux-ci se retirèrent à une grande distance du rivage, sans oser hasarder un combat, pour lequel ils n'étaient pas en force. Poursuivis avec acharnement par les Turcs, ils perdirent cependant quelques-uns des leurs dans la fuite.

Une catastrophe imprévue, et dont les conséquences étaient du plus haut intérêt dans ces momens, changea tout à coup la face de l'Albanie: je veux parler de la fin tragique du vieil Ali pacha, qui avait déjà résisté dix-huit mois à tous les efforts du sultan, et qui, toujours invincible, tomba enfin dans les piéges de ses ennemis; il fut victime de leurs coups, mais en les combattant encore. Voici quelques détails authentiques sur ce mémorable événement qui devait avoir une grande influence sur les destinées de la Grèce, puisque la mort du vieux pacha rendait de suite disponible contre les provinces helléniennes une nombreuse armée, qu'il tenait occupée autour de sa forteresse.

Les peuplades albanaises, fatiguées des vexations des Turcs et du poids qui pesait sur la contrée depuis l'arrivée de leurs troupes, oubliaient insensiblement les torts de leur tyran: Pachô bey, le plus mortel ennemi d'Ali, qui avait été nommé pacha de Janina, loin de concilier, par des mesures de douceur, l'affection du peuple qu'il était destiné à gouverner, exerça contre lui les violences les plus inouies, sans distinction de Musulmans ou de chrétiens. Cette conduite, aussi coupable qu'impolitique, lui aliéna tous les esprits: les Turcs Albanais finirent par regarder leurs corréligionnaires d'Asie comme leurs véri-

tables ennemis, et de là cette espèce de bienveillance momentanée qu'ils témoignèrent aux Hellènes ; ceux-ci auraient acquis en eux des amis devoués, s'ils avaient su les attacher à leur parti. Une semblable alliance devait être, pour eux, d'autant moins à dédaigner, que les Albanais ont, en général, et méritent la réputation d'excellens soldats. Mais l'affaire de Tripolitza, et plus tard celle d'Arta, changèrent tout-à-fait la disposition des esprits : les Souliotes, qui avaient aussi dans leurs rangs plusieurs corps d'Albanais Musulmans, ne montrèrent à leur égard ni assez de gratitude, ni assez de tolérance ; ces barbares alors, voyant qu'il leur était impossible de vivre avec les chrétiens, tournèrent toutes leurs vues vers la délivrance de leur ancien maître, avec l'intention de le rétablir dans sa première puissance.

Un de leurs chefs nommé Tahir-Abbas, qui avait fait ses premières armes sous Ali, et qui conservait un fond d'estime, ou plutôt de pitié pour son général, (encore l'avidité pouvait-elle changer ce sentiment,) résolut de combattre Chourchid, et assembla bientôt une armée nombreuse destinée à cette expédition. Les Souliotes, avec lesquels il n'avait pas rompu ouvertement, lui promirent de l'aider dans son entreprise, et dirigèrent en effet une de leurs divisions

du côté de Janina pour agir de concert avec Tahir-Abbas. Mais quand Chourchid eut connaissance de ces dispositions, il essaya encore d'employer la ruse pour conjurer l'orage qui le menaçait; il envoya au chef albanais un de ses grands officiers chargé de lui faire, au nom du sultan, les propositions les plus avantageuses, s'il contribuait à hâter la soumission d'Ali, au lieu d'y mettre obstacle : il devait avoir pour récompense de sa trahison le pachalick de Janina, et son premier lieutenant, celui de Delvino. Tahir-Abbas ne sut point résister aux attraits de l'ambition : ne se fiant pas tout-à-fait cependant aux promesses du chef ottoman, dont la dissimulation lui était connue, il exigea de lui des otages qui fussent garans de sa foi : Chourchid l'ayant satisfait sur ce point, insista pour que l'Albanais lui en envoyât de son côté. Celui-ci ne put s'y refuser, et, après avoir pris ainsi toutes les précautions, il se rendit à Janina, et fut reçu dans le château sans que l'on s'y doutât de sa perfidie. Là, il fit de vains efforts pour décider son vieux maître à s'en remettre aux promesses des Turcs : il eut plusieurs conversations intimes avec lui sur ce sujet; mais le vieillard, toujours défiant, ne voulut jamais rien entendre. Alors Tahir gagna une partie de la garnison du fort : la plupart des soldats dont elle était composée avaient servi sous ses ordres, et

lui étaient tous dévoués. De cette manière, ce traître ouvrit les portes du château aux troupes de Chourchid qui y pénétrèrent sans peine. Aly se retira dans son dernier asyle ; c'était une espèce de bastion isolé où étaient enfouis ses trésors ; cent hommes, environ, qui lui restaient fidèles, l'y accompagnèrent, et le terrible vieillard fit savoir aux Turcs qu'il était décidé à se faire sauter, avec tous ses trésors, s'il se voyait réduit à l'extrémité. Tous les amis qui l'avaient suivi dans ce dernier retranchement lui étaient trop attachés pour l'engager à se remettre entre les mains de ses persécuteurs ; ils se décidèrent à partager son sort, et pas un d'eux ne se démentit.

Chourchid, effrayé d'une résolution qui détruisait ainsi ses plus chères espérances, envoya aussitôt une députation à l'indomptable rebelle, avec une protestation signée de lui et des principaux officiers de son armée, dans laquelle il lui promettait sur sa tête et sur la religion de Mahomet, qu'il ne lui serait fait aucun mal. Toutes ces promesses n'inspirèrent pas plus de confiance à Ali que les premières ; il n'abandonna point une résolution qui paraissait inébranlable. Il ne put cependant tout-à-fait résister aux prières ni aux plaintes de ses femmes, et surtout aux larmes de son épouse Vassili, esclave grecque,

qu'il avait toujours affectionnée particulièrement; de nouveaux envoyés de Chourchid achevèrent de le gagner, avec des promesses encore plus brillantes et plus séduisantes qu'auparavant. On ne conçoit pas qu'Ali, qui depuis long-tems connaissait l'atroce perfidie de ses ennemis, ait pu se laisser prendre dans leurs piéges. Quoi qu'il en soit, il passa dans la citadelle, environné seulement d'un petit nombre de ses amis, et convint avec un de ses affidés, qu'il laissa dans la tour avec ses trésors et ses femmes, du signal auquel il devait les faire sauter, ou les remettre entre les mains de Chourchid.

A peine Ali fut-il entré avec sa suite dans la citadelle ottomane, que l'on s'empressa de lui faire l'accueil le plus distingué : Chourchid et Mehmed pacha le reçurent comme leur égal, et avec tous les égards dus au rang qu'il avait occupé jusqu'alors ; ils lui promirent de le laisser bientôt libre de gagner la retraite qu'il avait choisie ; c'était un château-fort situé à peu de distance, et, pendant que Chourchid donnait toutes ces belles assurances à son captif, il expédiait en toute hâte des courriers à Constantinople, pour instruire la Porte de ce dernier événement, et lui demander ses ordres sur le sort d'Ali.

On ne saurait exprimer la joie que cette nouvelle causa dans le divan : il y fut décidé,

d'une commune voix, que la conduite d'Ali avait mérité la mort, puisque, non content de se révolter contre son maître, crime capital, il avait encore foulé aux pieds les dogmes de sa croyance, pour embrasser en tout ou en partie celle des ennemis de l'islamisme et seconder leur révolte contre les Musulmans. Dans le même tems, les barbares eurent un autre sujet d'allégresse : l'une des sultanes mit au monde un jeune prince, et les canons du sérail annoncèrent cet heureux événement à toute la capitale; l'enthousiasme fut général: toutes les classes indistinctement se livrèrent à la joie : la famille impériale était sur le point de s'éteindre, faute d'héritiers mâles, et ce malheur, vivement appréhendé, aurait indubitablement causé quelques grands désordres dans l'empire. Cependant, au du milieu tumulte de ces réjouissances, la populace ne se porta à aucun excès contre les chrétiens, et la tranquillité de la ville ne fut pas interrompue. A peine Chourchid eut-il reçu le firman qui condamnait Ali à la peine de mort, qu'il prit ses mesures pour faire exécuter cet ordre suprême, sans que son captif pût prévoir le coup qui allait le frapper. Redoublant d'attention à son égard, il permit à tous ses anciens amis de le visiter et parvint ainsi à le rassurer insensiblement. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait, et on lui accorda même du vin; il avouait cependant que

l'usage de cette boisson était contraire aux ordres du Coran ; mais il s'excusait sur son grand âge et l'habitude constante qu'il en avait eue jusqu'à ce jour. Enfin le 5 février, lorsque Ali sentait déjà se dissiper ses inquiétudes, Mehmed-pacha se présente dans son appartement et s'entretient long-tems avec lui de la manière la plus affectueuse. Ali lui avoue, dans un épanchement de cœur, qu'il commence à se repentir de ses écarts passés et lui confie qu'il a déjà ordonné à son lieutenant de remettre son dernier bastion au généralissime de l'armée ottomane : la conversation devint alors plus intime, et Mehmed, qui ne cherchait qu'une occasion favorable pour frapper le vieillard, lui enfonça brusquement son poignard dans le sein. Ali tombe expirant : la suite de Mehmed entre alors et décapite le cadavre. Cependant les gens d'Ali accourent au bruit de cet assassinat ; il s'engage une lutte dans l'appartement même ; elle ne fut pas de longue durée ; les Turcs triomphèrent, et la tête du rebelle fut portée à Chourchid, qui ne put cacher toute sa joie, à la vue de ce horrible trophée.

Alors le tout se rendit, et Chourchid en fit aussitôt enlever toutes les femmes de l'ex-pacha : ces malheureuses étaient destinées en présent à la Porte, ainsi que le petit-fils d'Ali, jeune prince de huit ans. Mais les trésors du vieil avare

sur lesquels Chourchid avait ses vues particulières, devinrent la source des plus vives contestations parmi les troupes ; on leur avait promis, depuis le commencement du siége, de les répartir également entre elles : cette espérance avait même décidé la plupart des Albanais qui avaient constamment servi la cause du sultan, à ne pas l'abandonner comme le faisaient leurs compatriotes. Dès qu'ils surent que l'intention de Chourchid était d'envoyer toutes ces richesses à Constantinople, les soldats se mutinèrent, et le chef fut quelque tems menacé de leur fureur. Ainsi les sommes qu'Ali avait accumulées au prix de tant de crimes, furent sur le point d'en causer de nouveaux en changeant de maître : Chourchid fut long-tems indécis sur le parti qu'il devait prendre ; mais son intérêt était toujours la règle de sa conduite. Les Albanais quittèrent alors l'armée, bien résolus à ne point laisser sortir cet or de la province.

On se faisait généralement une idée exagérée des ressources pécuniaires d'Ali, et ce que l'on trouva dans ses coffres ne répondit pas tout-à-fait à l'attente publique. On évalue seulement à cent millions de piastres le numéraire qu'ils contenaient, ce qui fait supposer avec quelque raison que Chourchid et ses créatures en détournèrent une partie. D'ailleurs il est probable que le vieux tyran avait enfoui une partie de ses richesses,

selon l'usage des Orientaux, lorsqu'ils sont poursuivis ou qu'ils redoutent les suites d'un siége. Les brillans et les joyaux de toute espèce formaient la plus grande partie de ce trésor.

La tête d'Ali fut envoyée à Constantinople avec son sabre et son caftan d'honneur, où pélisse de grande cérémonie. Cette tête ennemie, et qui avait coûté si cher à abattre, fut placée avec pompe sur la porte du sérail, et le moment de cette exposition, fut celui d'un nouvel élan d'enthousiasme et de fanatisme de la part du peuple. Au bas de la tête du supplicié, on lisait le détail de ses crimes et de sa condamnation. Ainsi finit ce vieux satrape qui avait tyrannisé l'Albanie pendant plus de trente ans. Il était âgé de 83 ans à l'époque de sa mort, et avait conservé, jusqu'à la fin, toute l'énergie de son caractère. Il n'était sujet à aucune des infirmités qui accompagnent ordinairement la vieillesse. Après avoir long-tems résisté à ses ennemis par la force, il finit par être victime de leurs ruses; il avait mérité son sort et personne ne le plaignit, tant ses crimes en avaient fait un objet d'exécration générale! Les Grecs furent peut-être les seuls qui eussent désiré la continuation d'une lutte qui servait puissamment leurs intérêts.

Le gouvernement provisoire de la Grèce était enfin transféré à Corinthe: avant de quitter Epidaure, le congrès national avait terminé ses tra-

vaux relativement aux lois organiques et à un projet de constitution. Ces actes furent publiés, et suivis bientôt après d'un manifeste qui déclarait l'indépendance de la Grèce. La commission transmettait ses pouvoirs au gouvernement qui devait la remplacer immédiatement. Le président du congrès, Alexandre Mavro-Cordato, signa ce manifeste qui est un exposé succinct des opérations de la première campagne et des travaux du congrès. Voici le projet de lois organiques, tel qu'il fut promulgué à Epidaure le 13 (25) janvier 1822.

CHAPITRE I^er^. — *De la Religion.*

Art. 1^er^. La religion de l'état est la religion orthodoxe de l'église d'Orient (grecque).

Cependant toutes les religions sont tolérées, et leurs cérémonies sont librement exercées.

CHAPITRE II. — *Droit public des Grecs.*

2. Tous les indigènes de la Grèce, professant la religion chrétienne, sont Grecs, et jouissent de tous les droits politiques.

3. Les Grecs sont égaux devant la loi, sans distinction de rang ni de dignité.

4. Tout étranger établi ou habitant momentanément la Grèce, y jouit des mêmes droits civils que les Grecs.

5. Une loi sur la naturalisation sera prochainement publiée par le gouvernement.

6. Tous les Grecs peuvent être appelés à tous emplois. Le mérite seul détermine la préférence.

7. La propriété, l'honneur et la sûreté de chaque citoyen sont placés sous la sauvegarde de la loi.

8. Les contributions aux charges de l'état sont réparties dans la proportion de la fortune de chacun. Aucun impôt ne peut être exigé qu'en vertu d'une loi.

CHAPITRE III. — *Forme du gouvernement.*

9. Le gouvernement est composé de deux corps : le sénat législatif et le conseil exécutif.

10. Les deux corps concourent à la formation des lois. Le conseil peut refuser sa sanction aux lois adoptées par le sénat, de même que celui-ci peut rejeter les projets de loi proposés par le conseil.

11. Le sénat législatif est composé des députés élus par les diverses provinces.

12. Le nombre des députés au sénat sera déterminé par la loi des élections.

13. La loi des élections, qui sera publiée par le gouvernement, contiendra les deux dispositions suivantes :

1°. Les représentans doivent être Grecs;

2°. Ils doivent avoir trente ans accomplis.

14. Les députés de toutes les provinces et îles libres de la Grèce sont admis, dès que leurs pouvoirs sont reconnus valables par le sénat.

15. Chaque année, le sénat nomme son président et son vice-président à la majorité des voix.

16. Il nomme, de la même manière et pour le même temps, un premier et un second secrétaires, et des sous-secrétaires.

17. Le sénat est renouvelé chaque année.

18. Le conseil exécutif est composé de cinq membres, choisis hors du sein du sénat législatif, et d'après les règles

établies par la loi spéciale concernant la formation de ce conseil.

19. Chaque année, le conseil nomme son président et son vice-président à la majorité des voix.

20. Il nomme huit ministres, savoir : l'archi-chancelier de l'état, chargé des relations extérieures ; les ministres de l'intérieur, des finances, de la justice, de la guerre, de la marine, des cultes et de la police.

21. Il nomme aussi à tous les emplois du gouvernement.

22. Les fonctions du conseil ne durent qu'un an.

Chapitre iv. — *Du sénat législatif.*

Section ire. — *Pouvoir législatif du sénat.*

23. Attendu l'urgence et l'importance des besoins de l'état, le sénat législatif doit continuer cette année ses travaux sans interruption.

24. Le président fixe l'ouverture des séances et en détermine la durée.

25. Il peut convoquer, en cas de besoin, le sénat à des séances extraordinaires.

26. En cas d'absence du président, le vice-président en remplit les fonctions.

27. Les deux tiers des membres suffisent pour constituer le sénat.

28. Les résolutions du sénat sont prises à la majorité des voix.

29. En cas de partage, la voix du président détermine la majorité.

30. Tous les actes du sénat sont signés par le président et contre-signés par le premier secrétaire.

31. Le président transmet les résolutions du sénat au conseil, et les soumet à son approbation.

32. Si le conseil refuse sa sanction ou propose des amendemens, le projet est renvoyé au sénat, avec les motifs de son refus, ou les amendemens proposés, pour y être de nouveau discuté. Après ce nouvel examen, le projet est encore porté au conseil, qui l'adopte ou le rejette définitivement.

33. Le sénat reçoit et examine toutes les pétitions qui lui sont adressées, quel qu'en soit l'objet.

34. Tous les trois mois, le sénat forme dans son sein autant de comités qu'il y a de ministères.

35. Sur la désignation du président, chacun de ces comités est attaché à une branche du service public, et prépare les projets de loi qui sont relatifs à cette branche.

36. Tout membre du sénat peut proposer un projet de loi écrit, que le président renvoie à l'examen du comité compétent.

37. Le sénat reçoit les projets de loi que le conseil exécutif lui envoie, et les approuve, les modifie ou les rejette.

38. Toute déclaration de guerre et tout traité de paix seront soumis à l'approbation du sénat; et en général, tous traités que le conseil exécutif ferait avec une puissance étrangère, sur quelque matière que ce soit, ne seront obligatoires qu'autant qu'ils seront approuvés par le sénat.

Les trèves et les armistices de peu de jours ne sont pas compris dans cette disposition.

39. Au commencement de chaque année, le conseil soumet à l'approbation du sénat l'état approximatif des dépenses de l'année et des moyens de les couvrir; à la fin de chaque année, il présente aussi à l'approbation du sénat le compte exact des recettes et des dépenses.

Cependant, les circonstances rendant impossible la présentation d'un état approximatif pour cette première année,

le sénat fournira aux besoins de la guerre et des autres dépenses publiques, sauf l'approbation du compte exact qui lui sera soumis à la fin de l'année, conformément à la seconde disposition de cet article.

40. Le sénat approuve ou rejette les propositions d'avancement dans les grades militaires faites par le conseil.

41. Il approuve ou rejette aussi les propositions faites par le conseil, pour récompenser les grands services, civils ou militaires.

42. Le sénat réglera le nouveau système monétaire, et le conseil fera battre les monnaies au nom de la nation.

43. Il est expressément défendu au sénat d'approuver aucun traité qui pourrait porter atteinte à l'indépendance politique de la nation; et s'il venait à sa connaissance que le conseil se fût engagé dans quelque négociation criminelle de cette nature, il devra mettre le président en accusation, et, en cas de culpabilité reconnue, le déchoir de ses fonctions.

44. Les journalistes ont le droit d'entrée dans toutes les séances du sénat, excepté les comités secrets qui pourront avoir lieu toutes les fois que cinq membres les demanderont.

SECTION II. — *Des secrétaires du sénat.*

45. Le premier secrétaire du sénat est chargé de la rédaction de tous les actes de ce corps, et en tient un recueil exact.

46. Il reçoit du président les résolutions du sénat, et les transmet au conseil.

47. En cas d'absence du premier secrétaire, le second secrétaire le remplace.

SECTION III. — *Pouvoir judiciaire du sénat.*

48. Si un ou plusieurs des membres du sénat étaient accusés d'un délit politique, une commission de sept membres, nommée à cet effet par le sénat, prendra connaissance de cette accusation, et en fera un rapport par écrit. Si la com-

mission juge l'accusation admissible, le sénat s'emparera de l'affaire. Si l'accusé est condamné à la majorité des deux tiers des voix, il sera déclaré déchu de sa dignité, et renvoyé devant le tribunal suprême de la Grèce pour y être jugé comme simple citoyen.

49. Aucun sénateur ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné pour un délit ou pour un crime.

50. Lorsqu'un membre du conseil exécutif sera accusé d'un délit ou d'un crime politique, le sénat nommera dans son sein une commission composée de neuf membres, qui fera un rapport conformément à l'article 48. Si la commission est d'avis d'admettre l'accusation, et si le sénat, qui, dans ce cas, reste saisi de l'affaire, condamne l'accusé à la majorité des quatre cinquièmes des voix, le président déclarera le condamné déchu de sa dignité, et le renverra devant le tribunal suprême de la Grèce, qui le jugera comme il est dit à l'article 48.

51. Lorsqu'un ou plusieurs ministres seront accusés d'un crime ou d'un délit politique, ils seront jugés dans les formes et de la manière prescrite par l'article 48.

Chapitre v. — *Du Conseil exécutif.*

Section 1re. — *Pouvoir exécutif du conseil.*

52. Le conseil exécutif, pris en corps, est inviolable.

53. Si le corps entier du conseil exécutif venait à se rendre coupable d'un crime ou d'un délit politique, le président serait jugé et puni conformément à l'article 43; et après la nomination d'un nouveau président, les autres membres seraient séparément poursuivis, jugés et punis conformément à ce qui est établi dans l'article 50.

54. Le conseil fait exécuter les lois par les ministres.

55. Il sanctionne ou rejette les projets de loi adoptés par le sénat législatif.

56. Il propose des projets de loi au sénat qui les discute. Les ministres ont le droit d'assister à cette discussion ; et le ministre aux attributions duquel est relatif le projet discuté, doit toujours y être présent.

57. Tous les actes et décrets du conseil sont signés par le président, contre-signés par le premier secrétaire, et scellés du sceau de l'état.

58. Le conseil dispose des forces de terre et de mer.

59. Il pourra publier les instructions qu'il juge convenables, et faire appliquer les lois qui concernent l'ordre public.

60. Il pourra aussi prendre les mesures nécessaires à la tranquillité publique dans toutes les matières de police, pourvu qu'il en instruise le sénat.

61. Il pourra, avec le consentement du sénat, faire des emprunts tant dans l'intérieur que hors de l'état, et donner en garantie des fonds du domaine public.

62. Il pourra également, avec le consentement du sénat, aliéner une partie desdits fonds du domaine public.

63. Il nomme les ministres et en fixe les attributions.

64. Les ministres sont responsables de tous les actes de leur département ; par conséquent, ils ne doivent exécuter aucun acte ni décret contraire aux droits et aux devoirs proclamés par le présent acte.

65. Le conseil nomme tous les employés du gouvernement auprès des puissances étrangères.

66. Il doit instruire le sénat de ses relations avec les états étrangers, et de l'état intérieur de la Grèce.

67. Il a le droit de changer les ministres, et tout employé dont il a la nomination.

68. En cas d'urgence, il convoque le sénat en session extraordinaire.

69. Lorsqu'il aura été commis un crime de haute-trahison, le conseil pourra prendre les mesures extraordinaires qu'il jugera nécessaires, quel que soit le rang des personnes accusées.

70. Le conseil pourra encore, dans ce même cas, faire, si les circonstances l'exigent, des promotions et des nominations provisoires dans les grades militaires, lesquelles seront soumises à l'approbation du sénat, lorsque la tranquillité sera rétablie.

71. Dans ce cas, le conseil présentera au sénat, dans le délai de deux jours, un rapport exact et par écrit des motifs qui l'ont mis dans la nécessité de prendre des mesures extraordinaires.

72. Comme il dispose des forces de terre et de mer, le conseil peut, en tems de guerre, prendre encore des mesures extraordinaires pour se procurer des logemens, des vivres, des habillemens, des munitions, et tout ce qui est nécessaire aux armemens de terre et de mer.

73. Il présentera au sénat un projet de loi sur les décorations à donner, en récompense des services rendus à la patrie.

74. Le conseil exécutif est chargé d'entretenir les relations avec les puissances étrangères, et peut entreprendre et suivre toute espèce de négociation. Mais les déclarations de guerre et les traités de paix ou autres doivent être soumis à l'approbation du sénat.

75. Cependant il peut faire toutes conventions de trèves de courte durée, conformément à l'article 38, sauf la communication qu'il en doit au sénat.

76. Au commencement de chaque année, il présentera au sénat un état approximatif; et à la fin de chaque année, un compte exact et détaillé des revenus et des dépenses de

l'année courante. Ces deux comptes sont dressés par le ministre des finances, et accompagnés de toutes les pièces justificatives.

Néanmoins, pour cette année, les comptes seront faits comme il est dit à l'article 59.

77. Les résolutions du conseil sont prises à la majorité des voix.

78. Dans aucun cas, et sous aucun prétexte, le conseil ne pourra entrer dans aucune négociation, ni conclure aucun traité capable de porter atteinte à l'indépendance politique de la nation. Au cas d'un pareil crime, le président du conseil est poursuivi, déchu et puni, comme il est dit à l'article 53.

79. Le conseil proposera un projet de loi sur l'uniforme des troupes de terre et de mer.

80. Il présentera encore un projet de loi pour régler la solde des troupes de terre et de mer, et pour fixer les appointemens de tous les employés du gouvernement.

SECTION II. — *Mode de poursuite contre les membres du conseil.*

81. Dès que l'accusation d'un délit politique, portée contre un membre du conseil, a été admise par le sénat; l'accusé est déchu de ses fonctions; l'instruction et le jugement sont poursuivis d'après les dispositions de l'art. 50.

82. Aucun des membres du conseil ne peut être arrêté qu'en vertu d'une condamnation; en cas de destitution ou d'absence d'un conseiller, si les voix sont partagées dans une délibération, la voix du président détermine la majorité.

83. L'accusation contre un ou plusieurs ministres, admise par le sénat, entraîne leur destitution, et l'instruction de leur procès sera poursuivie, conformément à l'art. 51.

84. En cas de crimes de haute-trahison, le conseil pour

ra former, dans le lieu où siégera le gouvernement, une commission centrale et extraordinaire, chargée de connaître de ces crimes, jusqu'à la formation du tribunal suprême de la Grèce.

CHAPITRE VI. — *Du Pouvoir judiciaire.*

85. Le pouvoir judiciaire est indépendant des pouvoirs législatif et exécutif.

86. Il est composé de onze membres élus par le gouvernement, et qui choisissent leur président.

87. Une loi sur l'organisation des tribunaux sera prochainement publiée.

88. Cette loi fixera l'étendue de leur ressort, et les formes générales de procédure qu'ils doivent suivre dans l'instruction des procès.

89. Cette loi sera basée sur les cinq dispositions suivantes :

1°. Un tribunal suprême sera formé et établi dans la ville où siégera le gouvernement. Ce tribunal connaîtra, sans appel, des crimes de haute-trahison et des attentats contre la sûreté de l'état.

2°. Des tribunaux généraux seront établis dans tous les chefs-lieux des gouvernemens locaux. On pourra appeler des jugemens de ces tribunaux au tribunal suprême.

3°. Il sera établi un tribunal inférieur dans chaque arrondissement. On pourra appeler de leurs jugemens au tribunal général du chef-lieu. Les tribunaux inférieurs ne peuvent point connaître des délits politiques.

4°. Il sera établi, dans chaque commune ou village, un juge de paix qui connaîtra de toute affaire n'excédant pas la somme de cent piastres, et de tous les différends de famille.

5°. Les juges de paix peuvent être accusés devant les tri-

bunaux d'arrondissement; ceux d'arrondissement devant le tribunal du chef-lieu, et ceux du chef-lieu devant le tribunal suprême.

90. Le conseil exécutif est chargé de former une commission qui sera composée d'hommes recommandables tant par leurs lumières que par leurs vertus. Cette commission sera chargée de la rédaction des lois qui formeront les Codes civil, criminel, commercial, etc. Ces lois seront soumises aux discussions et à l'approbation du sénat et du conseil.

91. En attendant la publication de ces lois, les jugemens seront rendus d'après les lois de nos ancêtres, promulguées par les empereurs grecs de Byzance (1), et d'après les lois publiées par le gouvernement actuel.

Quant aux affaires commerciales, le Code de commerce français aura force de loi en Grèce (2).

92. La torture est abolie.

La confiscation est également abolie pour tous les citoyens.

93. Après l'organisation entière du corps judiciaire, aucun citoyen ne peut être arrêté sans l'ordre spécial du tribunal compétent, excepté en cas de flagrant délit.

(1) C'est le Code connu sous le titre des *Basiliques*, qui a succédé à celui de Justinien. Il est l'ouvrage des empereurs Basilius Macédon, Léon-le-Philosophe, son fils, et Constantin-Porphyrogénète, son petit-fils. Ce Code n'a pas cessé d'avoir, chez les Grecs, force de loi jusqu'à nos jours. Voyez, à ce sujet, un article curieux inséré dans *la Thémis, ou la Bibliothèque du jurisconsulte*, tome Ier, page 201

(2) Notre Code de commerce a commencé, dès 1817, à avoir force de loi dans quelques villes commerçantes du Levant. Les négocians grecs avaient acheté, à force d'argent, cette permission du gouvernement turc. Deux traductions grecques de ce Code ont été publiées, la première à Constantinople, et l'autre à Paris, chez Eberhart, 1820.

CHAPITRE VII. — *Articles supplémentaires.*

94. Les gouvernemens locaux, établis avant la convocation du congrès national, sont soumis à l'autorité du gouvernement suprême.

95. Corinthe est déclaré le siége du gouvernement provisoire. En cas d'un changement exigé par des circonstances particulières, ce changement est arrêté par le sénat et le conseil.

96. Le sceau de l'état porte pour signe distinctif Minerve, ornée des symboles de la sagesse.

97. Les couleurs nationales, tant pour les drapeaux de terre que pour les pavillons de mer, sont le blanc et le bleu.

98. L'arrangement des couleurs dans la formation des drapeaux et des pavillons sera déterminé par le conseil.

99. Le gouvernement doit prendre toutes les mesures pour donner des soins paternels aux veuves et aux orphelins des hommes morts pour la patrie.

100. Il doit aussi des honneurs et des récompenses à toutes les actions éclatantes et à tous les services marquans rendus à la patrie.

101. A la fin de la guerre, il devra encore accorder des récompenses à ceux qui auront contribué à la régénération de la Grèce par des sacrifices pécuniaires, et accorder des gratifications à ceux que des efforts généreux pour ce noble objet auront plongés dans l'infortune.

102. La présente loi organique sera imprimée et distribuée dans toute l'étendue de la Grèce. L'original sera déposé aux archives du sénat législatif.

Donné à Epidaure, le 1^er^. (13) janvier, l'an 1822, et le 1^er^ de l'indépendance.

Signé Alexandre Mavro Cordato, président du congrès.

Membres du congrès : Néophite, archevêque de Talantion; Dosithéus, évêque de Liza et d'Agraphe; Théodore Negris; Anthime Gazès, archimandrite; Gregorius Constantas, Jean Logothète, Lampros, fils de Nacos; Dionysius Petrace; Spyridon Patonsas; George Psyllas; George Aenian; George Hétiopule; Anastase Lidorice; Jean Contis; Sotère Douros; Constantin Saponas; Drosos Mausolas; Jean Scandalide; Andréas Anargyre; George Bocure; Christodule Couzis; Scyllize Couzis; Nicolas Lazarès; Anagnoste Monarchide; Manuel Casiote; Zacharias Panagiotade; Photius Bonpore; Zoès, fils de Panos; Jean Colète; Photos Carapane; Alexis Zimpilane; Spyridon Curcymèle; Jean Placotas; Germanos, archevêque métropolitain de Patras; Pierre Mavromichale, Sotère Charalampe; Panoaze Notaras; Athanase Canacare; Anagnoste Jannopule; Andréas Zaïme; Jannoule Caramane; Jean Diamantopule; Polychrone Zanetis; Jean Orlande; Bazile Bouture; Manuel Tompaze; Anagnoste OEconome; Photius Vulgare; Jean Mexis; Gicas Botase; Alexandre Axiote; Lampros, fils d'Alexandre; George Apostole; Charalampe George; Constas Tasica; Christophe Cyrgazis; Adam Dutas; Jean Bizule.

Cependant Tombas, à la tête d'une flottille forte de 70 voiles, se dirigea vers la mer Ionienne pour y combattre les Turcs, qui se proposaient, à leur retour de Patras, de prendre des troupes de débarquement à Prévésa. Les deux flottes se trouvèrent en présence à la hauteur de l'île de Zanthe, et les Hellènes, cette fois, ne

commencèrent point l'attaque. Bientôt, ne se sentant pas en état de résister aux frégates ennemies, ils furent obligés de se retirer en désordre. Les Turcs alors poursuivirent les fuyards, mais avec si peu de ménagement, qu'une frégate égyptienne se trouva seule engagée au milieu de la flotte grecque. Malgré sa situation désespérée, l'équipage se défendit avec une grande valeur; la supériorité de son artillerie empêcha l'ennemi d'approcher et la frégate parvint à regagner le gros de l'armée navale des Musulmans.

Cette action coûta quelques vaisseaux aux Grecs; ils en perdirent quelques autres qu'ils firent échouer sur la côte, pour échapper à la poursuite de l'ennemi, qui, de son côté, n'eut à regretter que des navires de peu d'importance. Les Algériens supportèrent presque uniquement cette perte, parce qu'ils soutinrent à peu près seuls le combat. Tombas fit voile pour Navarin, toujours poursuivi par une division musulmane; cependant elle changea de route à la hauteur de l'île Sapienza, et revint joindre le reste de la flotte qui était encore devant Zanthe. Cette première affaire, qui eut lieu le 2 mars, n'était pas générale, puisque les Grecs n'avaient en tout que 70 navires, et que la flotte des Turcs se composait seulement de 36 voiles, sans qu'ils eussent dans ce nombre un vaisseau de haut bord.

Bientôt le capitan bey réunit toutes ses forces et se dirigea du côté de l'Archipel, pour y achever la défaite des Grecs, malheur inévitable, si la fin répondait au commencement. Dans l'intervalle, Tombas ralliait sa flotte dans le golfe Messénien : les capitaines, assemblés en conseil, délibéraient depuis plusieurs jours sur le parti définitif qu'il convenait de prendre. Rien n'était encore décidé, lorsque tout à coup les navires laissés en observation à l'entrée du golfe reviennent à toute voile, annoncer que l'ennemi s'était montré en de çà de Sapienza, faisant route sur la baie, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se mettre à l'abri d'une surprise. Tombas ordonne alors d'appareiller sur-le-champ ; il ne voulait pas rester dans une rade ouverte de toutes parts, et au fond de laquelle les Ottomans pouvaient le bloquer sans lui laisser seulement assez d'espace pour agir. Mais à peine les Hellènes avaient-ils atteint l'embouchure du golfe, que l'ennemi se présente devant eux, de telle manière qu'ils ne pouvaient lui échapper sans combattre. Dans cette situation dangereuse les coalisés, voyant qu'il ne leur restait aucun moyen d'éviter l'action, se décidèrent à opposer une vigoureuse résistance. L'amiral s'avança des premiers avec le brick qu'il commandait, et son exemple releva le courage abattu des autres capi-

taines. Alors l'affaire devint générale. Les Turcs avaient l'avantage de la position, outre la force qui était encore de leur côté; ils parvinrent donc assez facilement à rompre l'ordre de bataille des Grecs; ceux-ci, après une lutte opiniâtre où le succès fut long-tems balancé, parvinrent à gagner le large, en laissant quelques-uns des leurs au pouvoir de l'ennemi : mais ils perdirent surtout un grand nombre de bâtimens échoués ou coulés à fond. Le navire du malheureux amiral fut du nombre de ces derniers. Serré de près par deux petits bâtimens algériens, il résista pendant plus de deux heures à l'impétuosité de leur attaque, et finit par sauter en l'air en emportant avec lui l'un de ses agresseurs. Tombas périt dans cette catastrophe avec tout son équipage. Du reste, quoique l'avantage parût être du côté des Turcs, la victoire leur coûta cher. Ils perdirent plusieurs navires légers et en eurent plusieurs autres fortement endommagés. Ils ne s'arrêtèrent pas même dans le golfe, et prirent leur route du côté de Samos, pour aller toucher à Rhodes et à Chypre : une escadre seulement se détacha de la flotte et vint annoncer à Constantinople la nouvelle de cet avantage. Le capitan-bey, au lieu de suivre la route qu'il s'était d'abord proposée, fut assailli par des vents contraires qui le jetèrent sur les côtes d'Égypte; il fut ré-

duit à entrer à Alexandrie, après avoir été maltraité par la mer. L'affaire de Navarin eut lieu le 7 mars: les Grecs se retirèrent à Hydra, où leur arrivée causa quelque tems la consternation; mais on y reprit bientôt courage; toutes les ressources étaient loin encore d'être épuisées; et cet échec était même à peine sensible.

D'ailleurs les Samiens agrandissaient de leur côté le domaine de la fédération, et les succès et les pertes étaient compensés l'un par l'autre. Ces insulaires méditaient depuis long-tems la conquête de Scio: ils avaient eu l'art de s'y ménager des intelligences, et étaient certains de l'esprit de sa population chrétienne. Dans la nuit du 1er au 2 mars (12 et 13), ils s'approchèrent de la côte avec 3 ou 4,000 hommes environ: ces troupes, en débarquant, furent presque doublées par une multitude d'habitans des campagnes qui s'y joignirent. Alors, cette petite armée se dirigea sur la ville, ayant à sa tête un commandant samien, distingué par ses connaissances militaires. Les Turcs s'enfuirent avec précipitation, et gagnèrent les montagnes. Tous ceux qui tombèrent au pouvoir des Samiens furent impitoyablement massacrés. Les autorités turques abandonnèrent la ville, pour se réfugier dans la citadelle, avec quelques négocians grecs, des plus opulens, et les chefs de l'église: les troupes du pacha fu-

rent chargées de la défense de cette retraite. Quand les Samiens eurent appris que les principaux des Sciotes, au lieu de venir se joindre à leurs frères, s'étaient jetés dans les bras des ennemis, et qu'ils faisaient désormais cause commune avec eux, ils ne purent contenir leur ressentiment; ils traitèrent Scio comme une ville ennemie, et s'y livrèrent aux plus grands excès, inspirés tout ensemble par la haine et l'indignation. Ils attaquèrent le château dès le second jour, et, comme ils ne purent réussir à le soumettre, ils prirent seulement le parti de le bloquer étroitement, et de lui couper toute communication avec la terre et la mer. L'eau manquait dans la citadelle qui n'est pas même très-bien fortifiée; il lui était impossible de tenir long-tems, et elle eût succombé si elle n'eût pas été bientôt secourue.

Le bruit de cette expédition des Samiens ranima toute la rage des Turcs du continent. Smyrne vit alors les massacres recommencer dans son sein avec la même fureur que dans les premiers jours de ses calamités. Cependant le gouvernement qui sentait l'importance de Scio, ordonna sur-le-champ aux pachas et gouverneurs de l'Ionie de faire assembler des troupes sur les rives du golfe Herméen, avec la promesse d'expédier bientôt une flotte destinée à soumettre l'île à quelque prix que ce fût. Le firman qui renfermait ces instruc-

tions excita les transports des barbares; ils se réunirent à Tchesmé au nombre de plus de 50,000 hommes : Smyrne fut presque entièrement abandonnée. Les campagnes mêmes se dépeuplèrent, et de toutes parts les Musulmans volaient au combat; il est vrai que l'espoir du pillage et la soif du sang entraient pour beaucoup dans leur zèle à obéir aux ordres du sultan : on avait généralement une haute idée de l'opulence des Sciotes; que de butin! sa population passait pour très-nombreuse; que de victimes! il n'en fallait pas davantage pour enthousiasmer les barbares.

Le gouvernement, de son côté, tint parole; il s'empressa d'envoyer le capitan pacha, avec une flotte considérable, qui passa sans s'arrêter à la vue de Scio, et s'enfonça dans les eaux du golfe Herméen, pour prendre les troupes de débarquement qui l'attendaient à Tchesmé. Elle revint ensuite à Scio, et avant que de rien entreprendre, l'amiral, suivant les instructions qu'il avait reçues, envoya aux rebelles deux évêques et huit papas, pour tâcher de les ramener à l'obéissance : il avait pris avec lui ces religieux pour s'en servir comme de médiateurs auprès des Grecs. Mais ces envoyés le rejoignirent bientôt sans avoir rien pu gagner sur le peuple : leurs prières, jointes à celles des primats enfermés dans la citadelle avec les Turcs, n'avaient

pu le faire changer de résolution. Alors le capitan-pacha, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par la douceur, se décida à employer tous les moyens qui étaient en sa disposition; 6,000 hommes seulement débarquèrent à une petite distance de la ville: les Samiens et les troupes de l'île se portèrent au-devant de cette armée; mais le premier choc décida de la victoire: Tous les Sciotes prirent la fuite, et les Samiens, réduits à un trop petit nombre, furent obligés de fuir aussi pour éviter une entière défaite. Les Turcs, les poursuivant dans leur retraite, tuèrent beaucoup de monde aux fuyards; pénétrant ensuite dans la ville qui était demeurée sans défense, ils y firent d'horribles massacres, pour se venger des excès auxquels les Grecs s'étaient livrés en en prenant possession.

Cette malheureuse cité, déjà détruite à demi par les Samiens, fut ruinée de fond en comble par les Musulmans. Après en avoir égorgé toute la population chrétienne, qui était encore nombreuse, les vainqueurs mirent le feu aux maisons, et l'embrasement devint bientôt général. Le consul de France dans l'île de Scio se distingua dans cette occasion par son courage et son humanité; il suivit l'exemple que lui avaient donné ses collègues sur les côtes d'Asie et dans les autres parties de l'Archipel. Sa maison fut l'asyle où les

malheureux Grecs vinrent se réfugier en grand nombre, pour se dérober aux coups des meurtriers; il avait obtenu du capitan pacha une garde pour la préserver des attaques des barbares; et, comme elle était isolée entièrement, l'incendie ne l'atteignit point: elle fut donc, de cette sorte, à l'abri de tous les fléaux qui désolaient la ville. Le château s'ouvrit, et toutes les personnes qui s'y étaient réfugiées n'en sortirent que pour voir la destruction totale de leurs établissemens.

Les Samiens, ainsi que leurs partisans, s'étaient cachés dans les montagnes; lorsque le capitan pacha fut enfin parvenu à arrêter le carnage, il fit sommer encore ces malheureux fugitifs de déposer les armes, en les prévenant que, dans le cas contraire, des soldats iraient les y forcer bientôt. En effet, sur le refus du chef des Samiens, un corps de troupes reçut l'ordre de s'avancer dans l'intérieur, et l'humanité gémit des horreurs commises par ces tigres; ils ne laissèrent derrière eux que des cendres et des cadavres.

Les Samiens ne pourront résister long-tems, s'ils ne reçoivent pas de secours de la flotte hellénienne; ils n'ont occupé Scio que l'espace de 19 jours après leur débarquement. En déplorant le malheur de cette île, on doit gémir sur la lâcheté des Sciotes qui n'ont opposé qu'une faible résistance. D'autres personnes se demandent s'il n'é-

tait pas téméraire aux Samiens de venir, avec de si petites forces, faire insurger une île que les Turcs n'abandonneraient probablement qu'à la dernière extrémité? La suite seule des événemens résoudra ces questions; pour moi, je suis forcé de m'arrêter ici; les derniers renseignemens qui me sont parvenus ne m'apprennent rien d'ultérieur.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Ainsi, dans le court espace d'une année, un peuple naguère opprimé parvient à se réunir tout à coup : d'un bout à l'autre d'un pays immense, des individus séparés par des rangs ennemis ont le secret de s'entendre; tous les esprits semblent agités à la fois d'un même désir : un seul cri, un cri spontané et unanime, *patrie et liberté*, frappe à la fois tous les échos de la Grèce, et porte l'enthousiasme dans les cœurs. Des ressources ignorées jusqu'alors se présentent comme par enchantement, et la fortune se plaît à seconder les efforts du faible; les tyrans sont expulsés des provinces, où le peuple renaissant doit puiser dans les souvenirs un nouvel enthousiasme. Cette grande révolution ne pouvait s'opérer sans des excès réciproques; d'une part le désespoir, et la soif des représailles, de l'autre, la haine et la

férocité, semblaient devoir exciter les deux partis à rivaliser de fureur. On en a vu les preuves déplorables dans le narré des faits qui ont suivi le premier élan patriotique. Mais ne vous hâtez pas de condamner témérairement, ô vous tous qui vous laissez entraîner par une première impression, trop souvent fallacieuse; si vous ne pouvez contenir les sentimens d'une juste horreur, que tout le poids de votre indignation retombe sur les barbares! Voyez toujours leurs crimes, même dans les excès des Grecs, si vous voulez juger sainement. Ces farouches infidèles qui les accablèrent constamment sous la verge d'airain de l'oppression, leur apprirent à ne rien respecter; ils leur en donnèrent le fatal exemple dans tous les tems. Un peuple civilement dégradé pendant trois siècles, retenu par spéculation dans une ignorance profonde, peut-il donc modérer ses transports lorsque les fers qui l'entravaient naguère, et l'épais bandeau qui fascinait ses regards, tombent enfin? Que de souvenirs affreux se retracent à l'esprit! que de motifs d'exaspération! Le hideux tableau des souffrances de trois cent-cinquante ans et plus se présente aux regards des infortunés, lorsqu'ils recouvrent en même temps l'énergie et la puissance. Ils ne connaissent pas le seul frein qui pourrait maîtriser toutes les passions vengeresses qui fermentent

alors dans leurs cœurs ulcérés par tant de raisons. Et d'ailleurs les Grecs pouvaient-ils se montrer généreux et magnanimes envers des monstres qui n'auraient payé ces bienfaits que par la plus noire ingratitude? Le caractère connu des Turcs devait donner à cette guerre un degré de violence inouï; si les Grecs voulaient échapper eux-mêmes au trépas, ils devaient immoler leurs ennemis; en épargnant un seul Ottoman, le Grec était sûr, en quelque sorte, d'assassiner un Grec, puisque le barbare, échappé à la mort, ne rêvait plus qu'aux moyens de la donner à son bienfaiteur. Dès le principe, cette lutte dut être une lutte de sang, une guerre d'extermination. Ce triste résultat n'était que trop probable; les Turcs s'y sont exposés; ils l'ont provoqué même par leur affreuse conduite; ils ont perdu le droit de se plaindre, et sont en quelque sorte responsables envers l'humanité de tout le sang que la vengeance a fait répandre depuis le commencement de la révolution.

Dans cet affreux état de choses, tandis que les cris lamentables des victimes immolées de part et d'autres retentissent presque jusque dans les pays civilisés de l'Europe, les divers cabinets demeurent impassibles; pourquoi faut-il que les froids calculs de l'égoïsme et de la politique suspendent ainsi tous les sentimens généreux

qu'il serait si honorable de manifester! La Grèce, à laquelle l'Europe doit ses arts, ses sciences et sa civilisation, à laquelle elle doit tout ce qui la rend si fière aujourd'hui, la Grèce s'efforce de renaître à la gloire, et la politique empêche ceux qui n'ont appris à penser que par ses leçons, de l'assister dans une aussi noble entreprise. L'humanité gémit des excès monstrueux qui l'outragent dans une crise scandaleuse et déplorable : un seul mot, un seul mouvement suffiraient pour arrêter le cours de ces horreurs, et les arbitres de la volonté des peuples se taisent d'un commun accord; une crainte vague enchaîne leur volonté. Farouches Ottomans, rendez donc grâces à cette politique impitoyable; c'est elle seule qui diffère le juste châtiment de vos longues exactions.

On espéra d'abord voir la Russie, que tant de motifs particuliers semblaient intéresser particulièrement en faveur de la Grèce, aider à ses premiers efforts; elle reste encore indécise, et ses vaines réclamations, objet d'une indifférence injurieuse, amusent l'infidèle, qui se joue de ses prières comme de ses menaces; se peut-il donc que la grande puissance qui fixe l'attention de l'univers serve ainsi de risée, à qui? à des barbares qui ne doivent leur existence qu'au hasard et à leur situation? On était embarrassé de les rem-

placer pour ne point rompre l'équilibre politique ; une occasion favorable se présente ; pourquoi la laisser échapper, surtout lorsque ses résultats peuvent être avantageux à la société entière ? que l'empire des Grecs se relève à Constantinople ; ce moyen est l'unique à adopter dans les circonstances ; il est le seul qui soit en harmonie avec la dignité de l'Europe ; lui seul, en un mot, peut tranquiliser toutes les inquiétudes.

Cependant les divers cabinets européens, inaccessibles à la pitié, condamnaient en quelque sorte celle que leurs peuples manifestaient spontanément en faveur de la Grèce ; la France du moins se montra plus humaine. Si de hautes considérations l'empêchèrent de se prononcer ouvertement, son chef suprême sut unir la bienfaisance à la neutralité. Il dut condescendre aux désirs de ses alliés, mais il eut l'honneur aussi de savoir accorder les rigoureuses lois de la politique, avec les devoirs de l'humanité et de la religion. Ses mandataires, dans les diverses provinces de l'empire ottoman, secondèrent avec zèle ses vues bienveillantes et tout concourut ainsi à sauver notre nation du reproche flétrissant de barbarie, reproche que toutes les autres ont encouru. Une flotte destinée à protéger l'innocence est armée à grands frais, malgré les charges de l'état ; elle vient remplir une mission

de paix et de bienfaisance dans les provinces où la haine rougit son glaive, où la fureur agite ses torches. Son apparition est comme un secours inespéré de la fortune pour ces contrées malheureuses ; bourreaux et victimes, vainqueurs et vaincus, se réfugient tour à tour à l'ombre du pavillon tutélaire. Le crime, intimidé à sa présence, suspend partout ses odieux excès ; mais comme si la Providence s'était plue à rendre parfaite cette noble entreprise, comme si elle eût elle-même dirigé la volonté du monarque dans le choix d'un officier digne de sa confiance, il la dépose tout entière dans le sein d'un général vertueux, du contre-amiral Halgan, dont le nom, associé désormais à celui de son auguste prince, à celui du magistrat, sauveur de Smyrne, doit vivre éternellement dans les cœurs des Hellènes, depuis les derniers points méridionaux de la mer Carpathienne jusqu'au-delà du mont Olympo. Ce chef remplit son honorable mission avec tant de sagesse et de bonheur, que les deux partis, subjugués par la reconnaissance, bénissent à la fois la grande nation qu'il vient si dignement représenter parmi eux. Néanmoins un si bel exemple, donné à l'Europe entière, fut absolument perdu pour elle ; nous restâmes seuls avec l'honneur d'avoir bien mérité de l'humanité ; on n'essaya pas même de nous en disputer la gloire.

Dans ces grands déchiremens qui bouleversent l'Orient, tout semble se réunir pour accroître la fureur des partis. Pourquoi faut-il surtout que la religion, si pure dans son essence, devienne pour les hommes un sujet de discordes et serve de prétexte aux excès les plus affreux? instituée pour le bonheur de la société en général, faite pour rapprocher les nations par des liens sacrés, elle n'a servi, pour ainsi dire, qu'à les diviser par de sanglantes querelles. Il n'est pas une religion qui ne prêche la concorde, la modération, l'amour de ses semblables; eh bien, par la plus inconcevable fatalité, ces préceptes de morale et de philantropie, qui sont la base primitive de tous les cultes, ont dégénéré entre les mains des sectateurs, à mesure qu'ils s'éloignaient de l'origine première. De là, toutes les scènes affreuses qui souillent tant de pages de l'histoire du moyen âge; il serait trop douloureux d'approfondir une pareille question; si les choses les plus saintes, deviennent pour les hommes des instrumens de vengeance et de crimes, à quels affreux malheurs sommes-nous donc réduits?.... Il est hors de doute que les haines nationales qui de tout tems ont divisé les Musulmans et les Grecs, puisent leur source première dans le fanatisme religieux, cet aveuglement féroce, ennemi de toute justice et de toute humanité; cependant

la religion mahométane, que l'on regarde généralement comme la plus intolérante des croyances, est, dans ses dogmes écrits, l'une des plus modérées de celles que l'on pratique sur la terre. Ses triomphes sont loin d'avoir toujours été fondés sur la violence, et le Coran n'a pas toujours été prêché le sabre à la main. Je n'en citerai qu'un exemple : j'ai dans ce moment sous les yeux une pièce historique du plus haut intérêt, et qui prouve d'une manière incontestable que le tolérantisme était la première vertu exigée par Mahomet. Cette pièce est un pacte souscrit par le calife Omar, devenu maître de la Palestine, en faveur de Saphirinus, patriarche de Jérusalem et de tous les chrétiens qui s'y trouvaient. Le calife se plait non-seulement à leur accorder une amnistie générale, une entière liberté de culte; mais il les affranchit en outre de toute rétribution, de tout impôt, et ordonne que l'église de la resurrection, ainsi que tous les lieux consacrés qui sont l'objet des pélerinages et de la dévotion des chrétiens, leur soient constamment ouverts, de quelque pays qu'ils arrivent, et à quelque secte qu'ils appartiennent. Un seul passage de cette pièce, digne d'être connue, fera juger de l'esprit de tolérantisme qui a présidé à sa rédaction.

« Nous accordons cette amnistie aux chré-

« tiens, dit Omar, parce que l'envoyé de Dieu, « notre prophète bien-aimé, la leur a lui-même » accordée en y apposant le sceau de sa main » généreuse ; lui-même a ordonné qu'on eût » pour eux des égards, et qu'on les fît jouir de » toute sûreté. C'est pourquoi, nous croyans, » nous devons être compatissans envers eux, » en mémoire de celui qui nous en a donné » l'exemple. »

Cette espèce de manifeste est terminée par ces paroles remarquables : « Quiconque d'entre les » Musulmans osera enfreindre le présent édit, » depuis ce moment, jusqu'au grand jour de la » religion, sera considéré comme rebelle au » pacte de Dieu, et deviendra l'ennemi de son » prophète (1) !

Hélas ! combien les successeurs des califes se

(1) La traduction de ce document précieux m'a été communiquée par M. Agoub, jeune Égyptien, qui a déjà enrichi notre littérature de plusieurs productions, où il a su déployer au plus haut degré toute l'énergie, la grâce et la richesse de la langue française, chose prodigieuse de la part d'un étranger ! Constamment occupé du soin de procurer de nouvelles connaissances à sa patrie adoptive, il met en ce moment la dernière main à la traduction des fables du célèbre Bidpay. M. Agoub s'est servi de la version arabe : c'est la plus authentique qui soit parvenue jusqu'à nous de cet ancien monument de la sagesse indienne.

sont éloignés de ces principes philantropiques ! mais doit-on leur en attribuer uniquement la faute ?.... Je n'approfondirai pas cette affligeante question ; le blâme des reproches qui seraient la conséquence de ses développemens accablerait trop de coupables : seulement, instruits par tant de leçons terribles, puissent les hommes revenir à ces principes de sagesse que leurs religions consacrent. Si ce miracle s'opérait enfin, l'humanité ne rougirait plus des crimes qui l'affligent journellement, et des catastrophes déplorables ne bouleverseraient plus le monde. Je ne sais que trop combien il est inutile de rêver ce bel idéal ; éclairés par l'expérience de tous les âges, nous devons craindre plutôt que l'esprit des hommes ne soit constamment opposé à leurs institutions, et que les préceptes les plus saints, interprétés par leurs passions, ne reçoivent toujours une application contraire à leur véritable sens. Malheureux Grecs, coupables Musulmans vous n'aurez sans doute que trop d'imitateurs !

NOTICE

SUR

CONSTANTINOPLE.

De toutes les villes fameuses dans l'univers par leur étendue, leur opulence, le nombre de leurs habitans, il n'en est guère qui puissent être comparées à Constantinople, tandis qu'elle l'emporte sur toutes ses rivales par la beauté de sa position, et les avantages infinis qu'elle en retire. Qu'on se figure une immense cité assise sur deux continens, et baignée par les eaux du Bosphore qu'elle environne de sa majesté. Ce canal de la Thrace, fameux de tous les tems, que la nature semble avoir creusé dans les grandes proportions comme pour joindre la Propontide au Pont-Euxin, sépare Constantinople en deux parties presque égales qui s'élèvent en amphithéâtre sur une multitude de collines, orgueilleuses d'un si noble fardeau. Aux deux embouchures du canal, et dans toute l'étendue de son cours, des forteresses innombrables, bâties sur les deux rives, protégent la cité impériale contre toute entreprise maritime, et servent en quelque sorte de boulevarts à sa puissance. Par terre, du côté de l'Europe, des montagnes escarpées forment autour d'elle des remparts invincibles, défendus encore par la féroce valeur des intrépides Roméliens: du côté de l'Asie, elle ne redoute rien des efforts d'un ennemi étranger; une longue suite de provinces voisines, qui toutes lui obéissent, et des millions de barbares pour lesquels la volonté du despote qui y règne est un ordre suprême, semblent

devoir l'asservir long-tems encore à ses lois. Telle est la situation topographique de Constantinople, situation qui la rendrait déjà la première merveille du monde, si même elle n'avait pas d'autres titres à ce nom fastueux.

Il n'est pas étonnant que malgré les délices, la magnificence et la gloire de Rome, Constantin ait choisi dans le tems ce point unique dans l'univers pour y transférer le trône des Césars. Tout y rappelle encore le souvenir et la piété de ce prince; mais le temple magnifique qu'il y fit élever au vrai Dieu a changé de destination, et l'on invoque aujourd'hui Mahomet dans ce lieu, que le premier monarque des chrétiens avait consacré au culte de l'Éternel.

En arrivant à Constantinople par la mer de Marmara, l'œil étonné ne peut assez contempler le tableau prodigieux qui se déroule tout à coup; il est au-delà de toute expression, et l'on essaierait vainement de le peindre. Mais quand on a doublé la pointe du sérail, et que l'on arrive à la hauteur de cette tour vénérable que le nom de Léandre embellit de doux souvenirs, l'ame est ravie en extase, tant les objets environnans excitent d'admiration! D'un côté, c'est une rade sans borne, couverte de vaisseaux de toutes les parties de l'univers; d'un autre, c'est une foule d'habitations qui s'étendent de toutes parts jusqu'au-delà de l'horizon. Les longues flèches des mosquées s'élèvent de loin en loin au-dessus des terrasses trop uniformes, et établissent une sorte de variété à laquelle ajoutent encore des groupes épars de sombres cyprès, et les dômes majestueux des bains publics: partout, c'est l'immensité. A l'Est, s'étend la grande ville de Scutari; mais son voisinage de la cité-reine la prive du rang qu'elle occuperait dans une autre contrée; elle s'enorgueillit encore du nom de village, et de celui de faubourg de Constantinople. C'était là que Chrysopolis florissait autre-

fois ; mais il n'en reste rien dans Scutari, de même qu'on ne voit plus de vestiges de Byzance dans la grande cité qui lui a succédé. Sur les deux rives, une foule de villages, plus ou moins populeux, joints l'un à l'autre par des promenades ou une suite non interrompue de maisons, s'étendent à une distance que l'œil ne saurait mesurer. Dans la partie du Sud, en tournant un peu vers l'Est, Chalcédoine, remplacée par le charmant village de Cadi-Kemi, ajoute encore à la majesté de la scène.

Mais le port que la nature semble avoir façonné à dessein, pour prouver à l'homme le néant de ses travaux devant les ouvrages qu'elle se plaît seulement à ébaucher, excite tour à tour l'étonnement et l'admiration. A l'entrée, le sérail, dont l'enceinte ressemble presqu'à une ville du premier ordre, arrête un moment les regards du voyageur ; c'est dans cette enceinte mystérieuse, hérissée du côté de la mer d'une artillerie formidable, que viennent s'ensevelir les plus rares beautés de l'Asie pour les délices du prince. Tout dans les environs de ce lieu redouté annonce le despotisme de celui qui y commande. C'est là que depuis trois siècles s'entassent les trésors de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie ; c'est là que l'homme dégradé, et n'appartenant plus à son espèce que par le nom, sert d'instrument impassible à la jalouse passion du monarque ; enfin, c'est de là qu'émanent les faveurs, les dignités, et que partent les foudres qui grondent toujours sur les têtes des grands. Ce lieu, que le respect et la terreur environnent, est la résidence favorite du monarque. Les nombreux palais qui s'y élèvent au milieu des touffes d'arbres des espèces les plus variées, sont remarquables par leur architecture étrangère ; ils forment en quelque sorte une multitude de tentes asiatiques, et leur construction re-

monte aux premiers jours de la conquête : on y retrouve encore cette élégante simplicité de l'architecture orientale ; ils sont l'ouvrage des Tartares et bâtis dans le goût de ces peuples. En même tems que le sérail, on découvre Topana, où se trouve entassée l'innombrable artillerie de l'empire. Derrière la colline qui commande ce poste de la plus haute importance, un champ de repos, ressemblant à un bois touffu, s'étend au loin sur un monticule et dans la vallée. A travers les sombres nuances des cyprès qui s'y élèvent à des hauteurs prodigieuses, brille par fois le marbre éclatant de blancheur dont les Musulmans ornent leurs tombes ; et, au-delà, les chaînes, des monts éloignés qui se perdent insensiblement dans le vague des airs, offrent un mélange confus de toutes les teintes, de toutes les formes.

Mais rien n'approche du spectacle que présente la rade même. Quelle vie, quelle activité ! une foule de bateaux du goût le plus élégant, les uns à la voile, les autres à la rame, glissent légèrement sur l'onde qu'ils semblent effleurer à peine ; ils se croisent, ils se suivent, ils se succèdent sans interruption. Le canal en est couvert à perte de vue, et l'éclat des couleurs dont ils sont ornés, se mariant à l'azur de la mer, vient ajouter encore au charme de la scène. Quelquefois, égaux en vitesse, deux esquifs se joignent et les rameurs redoublent d'efforts pour l'emporter l'un sur l'autre ; ces luttes gracieuses sont presque continuelles, mais souvent périlleuses. Si deux gondoles se rencontrent par la maladresse ou l'opiniâtreté des nochers, l'une d'elles se renverse immanquablement, et le salut des malheureux qui s'y trouvent est bien incertain, vu la distance prodigieuse des rives. Il arrive souvent qu'un superbe caïque, tout resplendissant d'or et de pourpre et

suivi d'une multitude d'autres, plus ou moins magnifiques, sillonne avec la rapidité de l'éclair l'espace qui sépare les deux continens; il porte le maître de ces bords : tout fait sur son passage, à la voix menaçante des hérauts placés à la proue. Cette brillante flottille, qui ressemble au cortége des anciennes divinités de l'Océan, franchit le canal en laissant au loin la trace écumante de ses avirons, et l'Alcyon, dans son vol impétueux, aurait peine à la suivre.

Je ne m'arrêterai point à énumérer les nombreux châteaux qui s'élèvent de distance en distance, et qui tous portent l'empreinte de la vétusté, sans cesser d'être encore redoutables. Les deux premiers, situés l'un en Europe, l'autre en Asie, doivent leur conservation au grand Mahomet II, à ce prince conquérant qui porta le dernier coup à l'empire d'Occident, ébranlé déjà par des crises violentes, et miné jusque dans ses fondemens par la corruption, l'anarchie et la mollesse. Tout dans les environs rappelle le souvenir de ce prince : ici, ce sont les ruines de quelques monumens élevés par son ordre; là, c'est le chantier où il fit construire les énormes vaisseaux qui devaient briser les chaînes impuissantes à la faveur desquelles le port impérial se croyait inexpugnable.

Mais lorsqu'enfin, émerveillé de tant de tableaux ravissans, le voyageur aborde sur l'une ou l'autre rive, c'est alors que l'idée du grand, de l'immense, le frappe de toutes parts. Une foule innombrable de peuple, sans cesse renouvelée, se presse sur les quais de la ville. C'est une activité si prodigieuse, que l'on se croirait alors sur le marché de l'univers, et la différence des langues, des costumes, des physionomies, des couleurs mêmes, tout contribue à augmenter cette grande illusion. Voyageur! arrête-toi; ne va pas plus loin, où tu serais tristement désabusé.

La ville ne répond en rien à la pompe de son apparence. Des rues étroites, fangeuses, mal percées; des maisons basses et infectes, bâties sans ordre et sans goût, tel est l'aspect que présente en détail la reine de l'Asie. Près d'un palais somptueux, quelques chaumières à demi-ruinées, que les propriétaires ignorans et superstitieux se garderaient bien de réparer, dans la crainte d'entraver l'accomplissement des décrets de la Providence, établissent une sorte de contraste que l'observateur ne peut remarquer sans tristesse. C'est dans ces masures, asyles du pauvre et de l'artisan, que se conserve le germe du fléau destructeur qui doit ravager la ville au printems et au commencement de l'automne. La peste, comprimée par l'influence de la saison, cesse momentanément ses ravages, mais elle vit perpétuellement sous les haillons de la misère.

Il faut franchir rapidement l'espace qui sépare le quai des Bezesteins ou marchés publics. Quand on arrive enfin sous leurs arcades vitrées, quelle foule de choses nouvelles se présente tout à coup! Quelle richesse! quelle magnificence! toutes les productions de l'univers sont déployées aux regards, mais avec une telle profusion, que l'œil étonné ne sait plus sur quel objet il doit s'arrêter. A chaque pas, dans ce lieu enchanté où tous les marchands de la terre ont au moins étalé quelques échantillons de l'industrie de leurs pays, on est autant frappé de l'ordre qui règne partout que du silence profond dans lequel s'y traitent les affaires. Ces vastes galeries ne résonnent que du pas de ceux qui s'y pressent continuellement; on y entend à peine le son des voix humaines.

On fera bien de s'arrêter encore devant quelques établissemens de bains publics, sur l'Hippodrome et devant la grande mosquée, chef-d'œuvre d'élégance et de simplicité.

Je ne recommanderai pas au voyageur la vénérable basilique de Sainte-Sophie. Ce monument l'étonnera encore par la hardiesse de son architecture, et les grandeurs de ses proportions.

Toute la ville offre à peu près le même coup d'œil; quand on a parcouru quelques-unes de ses rues, on a une idée exacte de toutes les autres. Le quartier habité par les Grecs est l'un des plus remarquables. C'est là que s'élèvent les palais des nombreuses familles qui doivent leur noblesse à une origine illustre ou bien aux firmans du Grand-Seigneur. On nomme ce lieu le *Fanal*, et il ne le cède pas en magnificence aux longues rues occupées par les Européens. C'est à Péra que se trouvent les palais des diverses légations; à Galata, on en voit encore quelques-uns : ces quartiers, en général, sont habités par les Francs; néanmoins, il y réside une foule de Grecs et d'Arméniens; les Turcs s'y établissent aussi, mais en petit nombre. Voilà une légère esquisse de la ville de Constantinople proprement dite. Je ne finirais pas si j'essayais d'en parler avec quelques détails : tout y est si grand, si colossal, qu'un observateur peut à peine, dans un séjour de plusieurs mois, en étudier une faible partie. Je connais même une foule d'Européens qui y sont établis depuis leur jeunesse et qui, dans le cours d'une longue carrière, n'ont jamais eu l'occasion d'en parcourir l'immense étendue.

Cependant cette multitude infinie d'habitations qui occupent un espace que l'œil ne peut mesurer, sont humides et incommodes; la plupart n'ont qu'un étage, et, à l'exception des palais, des magasins et de quelques autres édifices, elles sont toutes bâties en bois. Un incendie, poussé par un léger vent, en fait disparaître des milliers en peu d'heures; mais on s'aperçoit à peine, quelques jours après, des ra-

vages de la flamme; les maisons renaissent de leurs cendres comme par enchantement, et, de cette manière, la ville est, en quelque sorte, sans cesse renouvelée.

Il est impossible qu'on se fasse une idée, même approximative, du charme inexprimable des environs de Constantinople; les villages dont elle est entourée de toutes parts et qui, presque tous, n'en sont pas même séparés, offrent une réunion de sites charmans et délicieux. Les rives du canal, jusqu'à l'entrée de la mer Noire, présentent une suite non interrompue de palais magnifiques, terminés en terrasse, avec des jardins spacieux. On remarque Thérapia, renommée pour la pureté de l'air qu'on y respire, comme l'indique son nom: elle était le séjour favori des nobles Grecs avant la révolution: Buyuckdéré, où la plupart des Européens ont leurs maisons de campagne, ainsi que Kalender et Iéni-Keuil, rivalisent avec Thérapia pour la beauté de leur position. Plus loin, les îles Cyanées, que l'antiquité fabuleuse croyait habitées par des mauvais génies, s'offrent au nord, avec leurs roches basaltiques: les navigateurs les redoutent encore; mais ce n'est plus, comme la Grèce, par suite d'une superstition ridicule; c'est que les vaisseaux y sont exposés à de fréquens naufrages.

Sur la côte d'Europe, aux environs de la ville, on ne peut s'empêcher d'admirer les magnifiques aqueducs qui portent l'eau nécessaire à son approvisionement. Le nombre en est si considérable, jusqu'à une distance prodigieuse, que ces travaux suffiraient pour donner la plus haute idée de l'ancienne Constantinople. La majeure partie de ces aqueducs est l'ouvrage des Romains et des Grecs: les Ottomans n'en ont bâti qu'un bien petit nombre qui sont également très-beaux; cependant la plupart de ces monumens, dont on a reconnu la superfluité en Europe, commencent à tomber en ruines.

Au lieu de les rétablir, le gouvernement, par suite des idées superstitieuses qu'il partage ou du moins qu'il feint de partager avec le peuple, en fait construire de nouveaux dans le voisinage; mais c'est la classe malheureuse des Chrétiens de toutes les confessions, des Juifs et même des Turcs qui paie ces inutiles travaux.

Si l'on envisage à présent la ville de Constantinople sous le rapport de son importance politique, une foule de considérations s'offriront naturellement à l'esprit. Si les Turcs sont expulsés de cette capitale, à qui appartiendra-t-elle désormais? Question délicate et qui est bien de nature à éveiller l'attention: tous les cabinets européens devraient se l'adresser tour à tour avant que de rien entreprendre dans les circonstances difficiles où la révolution des Grecs les a placés. Il faut secourir le peuple opprimé; tout nous impose cette obligation; mais il est de la sagesse des gouvernemens de prévoir les conséquences de leur intervention dans cette lutte déplorable, et d'obvier à ce qu'une grande puissance voisine ne profite pas des riches dépouilles des barbares. Ce danger est imminent; il le devient tous les jours davantage: que Constantinople, arraché aux Turcs, indigne de posséder un si beau domaine, devienne le centre d'un état indépendant, sous l'influence et la protection de l'Europe entière, sans que le voisinage ou les rapports de convenance y déterminent la prépondérance d'un gouvernement plutôt que d'un autre, on aura lieu de se réjouir d'une si heureuse révolution; mais que Constantinople passe des mains des Ottomans dans celles du monarque auquel obéissent déjà le nord, l'est et le sud-est de l'Europe ainsi que le tiers de l'Asie; il me semble qu'alors tout Français raisonnable, et qui n'a point perdu la douce espérance de voir son pays reprendre le rang glorieux que lui assurent

sa position ; ses immenses ressources, et une renommée déjà acquise, ne pourrait voir sans gémir un pareil accroissement. Qu'on ne s'y trompe pas ; la puissance qui viendra s'asseoir à Constantinople pourra devenir, avec le tems, la régulatrice des destinées de l'Europe. Elle le deviendrait même sur-le-champ si elle jouissait déjà d'une prépondérance marquée. C'est alors qu'on verrait peut-être se réaliser le songe d'une monarchie universelle à laquelle tant d'ambitieux ont rêvé. Ici, un pareil résultat serait presque inévitable : on ne peut se le dissimuler, même sans avoir les moindres notions topographiques : la vue de la carte seule suffit à le démontrer. En l'examinant, on verra que l'Europe serait alors entourée au nord, à l'est et au sud-est d'une ceinture immense que j'oserais presque nommer un cordon d'esclavage. La Russie, puisque enfin le nom de la puissance gigantesque que je veux désigner ne peut être un mystère pour personne, la Russie maîtresse de Constantinople le serait aussi de la Méditerranée, parce que la domination de cette mer et de toutes ses îles, jusqu'aux colonnes d'Hercule, est l'apanage naturel de la reine du Bosphore. Si les Turcs n'ont jamais visé à cette prééminence qui appartenait à leur position, on doit l'attribuer uniquement à leur indolence et à l'instabilité même de leur gouvernement ; mais qu'un peuple industrieux, encore au printems de son âge politique, si je puis me servir de cette figure, vienne régner sur les ruines de Byzance, l'Europe sentira bientôt les suites funestes de cette translation. Le Bosphore est entouré de forêts qui peuvent fournir les plus beaux bois de chantier ; les rives de la mer Noire, golfe qui appartient déjà dans presque toute sa circonférence au monarque moscovite, sont elles-mêmes couvertes de forêts, d'où l'on peut tout ensemble tirer les plus belles

mâtures et les plus belles pièces de construction : outre cela, les vieux chênes des immenses forêts de la Servie et de la Bosnie qui, charriés par la Morava et la Save, arriveraient par le Danube et la mer Noire jusqu'au Bosphore, faciliteraient bientôt au souverain qui s'en serait rendu maître les moyens de créer une marine formidable, et de réunir ainsi à la suprématie continentale, qu'il serait même dérisoire de vouloir lui contester alors, la prééminence maritime.

On s'abuse peut-être jusqu'à croire qu'en acquérant tout à coup un accroissement si prodigieux, et en venant s'établir dans les délicieuses provinces de l'Europe méridionale, les Russes perdraient cette austérité de mœurs qui fait aujourd'hui leur plus grande force; on s'imagine que Constantinople serait pour eux ce que Capoue fut pour Annibal, ce que la Grèce et l'Asie furent pour les Romains; mais cette espérance est chimérique, parce que les mœurs ne sont pas les mêmes. Avant de se corrompre, les Russes doivent atteindre déjà ce degré de civilisation qui est comme l'indice de la maturité des peuples, et ils ne font que de naître. Que de siècles encore pour que la corruption, maladie qui afflige la vieillesse des états, vienne les affaiblir! que d'années de servitude, ou tout au moins de nullité politique pour l'Europe! C'est un mal qu'on ne peut empêcher, me dira-t-on. Qu'importe?, on peut le retarder au moins par de sages mesures: pourquoi négligerait-on d'y avoir recours? S'il faut que le Nord accable encore le Midi, que le Midi recule au moins, autant que possible, l'heure de son esclavage. Constantinople doit appartenir aux Grecs, ou bien cette ville, avec la partie de la Roméli située sur les rives du Bosphore et de la Propontide, doit former un état indépendant. Si l'on rejette ces deux partis, je dois le dire, malgré

la répugnance que j'éprouve à indiquer une pareille mesure comme la seule qui puisse alors sauver l'Europe, Constantinople doit rester soumise aux Turcs. Par l'état actuel de leurs mœurs, ils ne nous inspireront jamais de craintes réelles : il nous serait bien difficile d'en dire autant à l'égard des Russes. Mais se pourrait-il que la sagesse des gouvernemens ne trouvât pas d'autres moyens conciliatoires? Les Ottomans souillent l'Europe et se rendent de jour en jour plus indignes d'occuper même un point sur cette terre des arts, des lumières, et de la civilisation. Que les Grecs, qu'ils ont dépouillés dans le tems, recueillent ce brillant héritage de leurs ancêtres, et qu'ils se relèvent à l'ombre des garanties de tous les souverains; voilà ce que l'on doit désirer, et c'est le résultat auquel doivent tendre tous les efforts des divers cabinets; dans le cas contraire, alarmé d'une conviction, qui est presque mathématique pour moi, je répéterai encore, avec la plus profonde douleur, que le sceptre des sultans doit être maintenu dans toute son intégrité, et qu'il est le poids d'équilibre dans la balance politique.

FIN DE LA NOTICE ET DE L'OUVRAGE.

TABLE

DES CHAPITRES DE L'OUVRAGE.

Pages.

PRÉAMBULE. v

CHAPITRE I. — *Causes de l'insurrection des Grecs.* . . 1

CHAP. II. — *Mouvemens en Moldavie et Valachie ; effets que les nouvelles de ces troubles produisent à Constantinople et dans tout l'empire turc* 13

CHAP. III. *Révolte de la Morée. Insurrection des îles. Le prince Démétrius Ypsilanti passe à Hydra. Mouvemens à Smyrne.* 32

CHAP. IV. — *Exécution du patriarche grec, de trois évêques et de huit papas. Les Grecs employés dans la marine ottomane sont emprisonnés et exécutés. Armement de la flotte. Préparatifs pour en hâter la sortie. On désarme tous les Grecs dans l'empire.* . . 62

CHAP. V. — *Entrée des Turcs à Bucharest. Une de leurs armées se dirige vers la Morée. Exécution à Andrinople. Le sénat d'Hydra condamne à la dégradation le capitaine d'un navire grec, pour avoir violé la neutralité envers un bâtiment autrichien. Insurrection à Négrepont. Blocus de Naples de Romanie. Les Grecs y sont mis en déroute. Le fils de lord Gordon vient en Grèce.* 84

Pages.

CHAP. VI. — *Les Grecs s'emparent d'une corvette et de deux bricks turcs au mouillage de Milo. Prise de plusieurs bâtimens turcs dans l'Archipel. Acharnement des Grecs contre les Juifs. Un bateau d'Égypte, chargé de pélerins turcs de la Mecque, tombe entre les mains des insulaires. Supplice des malheureux Ottomans. Congrès à Argos. On se retire sans rien résoudre.* 110

CHAP. VII. — *Divers combats en Morée. Avantage des Grecs. Prise de Patras. Les Turcs font une sortie. La ville est presque détruite. Insurrection de Samos. Une division de la flotte turque, composée de cinq vaisseaux, vient mouiller devant Mételin. Héroïsme de Bolbina, dame de l'île de Spezzia.* 135

CHAP. VIII. — *Désordres à Échelle-Neuve, sur la côte d'Asie. Incendie d'un vaisseau turc dans les eaux du golfe Adramitte. L'escadre turque retourne à Constantinople. Un grand nombre de Grecs d'Europe et de jeunes Européens se joignent aux Grecs.* 163

CHAP. IX. — *Désastre d'Aivali. Reprise d'Athènes par les Turcs. Combats sous les murs de Salonique. Les Juifs armés en faveur des Turcs. Siége du château de Naples de Malvoisie.* 178

CHAP. X. — *Entière défaite des Æthéristes en Moldavie et Valachie. Ypsilanti se réfugie en Autriche. Il est arrêté à Trieste. Désordres dans l'île de Chypre. La flotte turque, forte de trente-deux vaisseaux, dont sept de haut bord, vient au mouillage de Stanchio. Les Grecs se rangent avec la leur à peu de distance.* 213

Pages.

CHAP. XI. — *Anarchie complète à Smyrne. Massacre des autorités turques par la populace. Belle conduite de la marine française dans cette occasion. Héroïsme du consul de France* 243

CHAP. XII. — *Mécontentement de l'ambassadeur russe. Il quitte la capitale. Note qu'il présente à la Porte. Réponse du sultan. L'ambassadeur refuse de l'accepter. Il abandonne la Turquie pour se retirer à Odessa, et ordonne à tous ses agens consulaires d'imiter son exemple. Notes des diverses légations.* 278

CHAP. XIII. — *Reprise de Patras. Bataille de Zeituni. Siége et prise de Navarin. Nouveaux désordres à Échelle-Neuve. Constance des Samiens. Prise de Malvoisie.* 311

CHAP. XIV. — *Révolte de Candie. Les Grecs attaquent et brûlent quelques transports turcs sur les côtes de Natolie. La flotte turque se retire sans combattre, et va côtoyer la Morée. Affaire de Galaxidi. Seconde insurrection en Chypre. Le consul de France s'y distingue par son courage.* 333

CHAP. XV. — *La flotte turque rentre dans les Dardanelles. Prise de Tripolitza : suites de cette conquête. Le prince Démétrius Ypsilanti nommé prince de Morée. Hostilités des Persans contre les Turcs. Divers combats à Cassandre. Les Grecs sont obligés de se retrancher dans la presqu'île. Ils s'y défendent avec un courage opiniâtre* 360

CHAP. XVI. — *Réduction de Cassandre et de Monte-Santo. La flotte grecque se remet en mer. Avantages des Sfacchiotes en Crète. Désespoir des Musulmans*

Pages.

Crétois. Un vaisseau turc enlève soixante-huit Grecs à Samatriki. Les Perses s'avancent à Bagdad, et y remportent une victoire complète sur les Turcs. Malheurs des Ioniens. 382

CHAP. XVII. — *Continuation du Siége d'Athènes par les Grecs. L'assemblée d'Argos est transférée à Épidaure. Prise d'Arta. Combats en Thessalie et sur les côtes de l'Albanie. Siége de Corinthe. Réduction de cette place.* 401

CHAP. XVIII. — *La flotte turque se remet en mer. Elle se dirige vers la Morée. Mort du fameux Ali pacha. Constitution d'Épidaure. L'assemblée générale de la Grèce s'établit à Corinthe. Combat naval près de Zanthe. La flotte turque retourne à Constantinople. Les Samiens s'emparent de Scio. Effet que cette expédition produit sur les esprits des Turcs en Asie. L'amiral ottoman met à la voile pour soumettre cette île. Il y réussit. Considérations générales.* 417

Notice sur Constantinople. 460

FIN DE LA TABLE.

FAUTES A CORRIGER.

Page 25, lig. 25, *au lieu de* puisqu'ils n'y avaient, *lisez* puisqu'il n'y avait.

— 16, — 10, —— contigue, *lisez* contiguë.

— 28, — 7, —— écitaient, *lisez* excitaient.

— 51, — —— M. de Villoison, *lisez* de Vidoison.

— 170. — 25 et 26, —— bien les attaquer, *lisez* bien de les attaquer.

— 214, — 4, —— avanta–, *lisez* avantageuse.

— 346, — 18, —— ceux, *lisez* eux.

— 442, — 14, —— *supprimez* la syllabe *rent*.

— 464, — 21, *au lieu de* desquels, *lisez* desquelles.

— *Id.* — 32, *substituez* au point et virgule (;) un point d'admiration (!).

00035941

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018